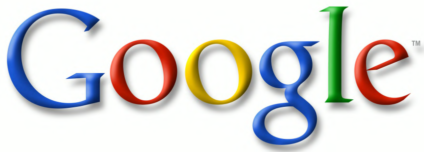
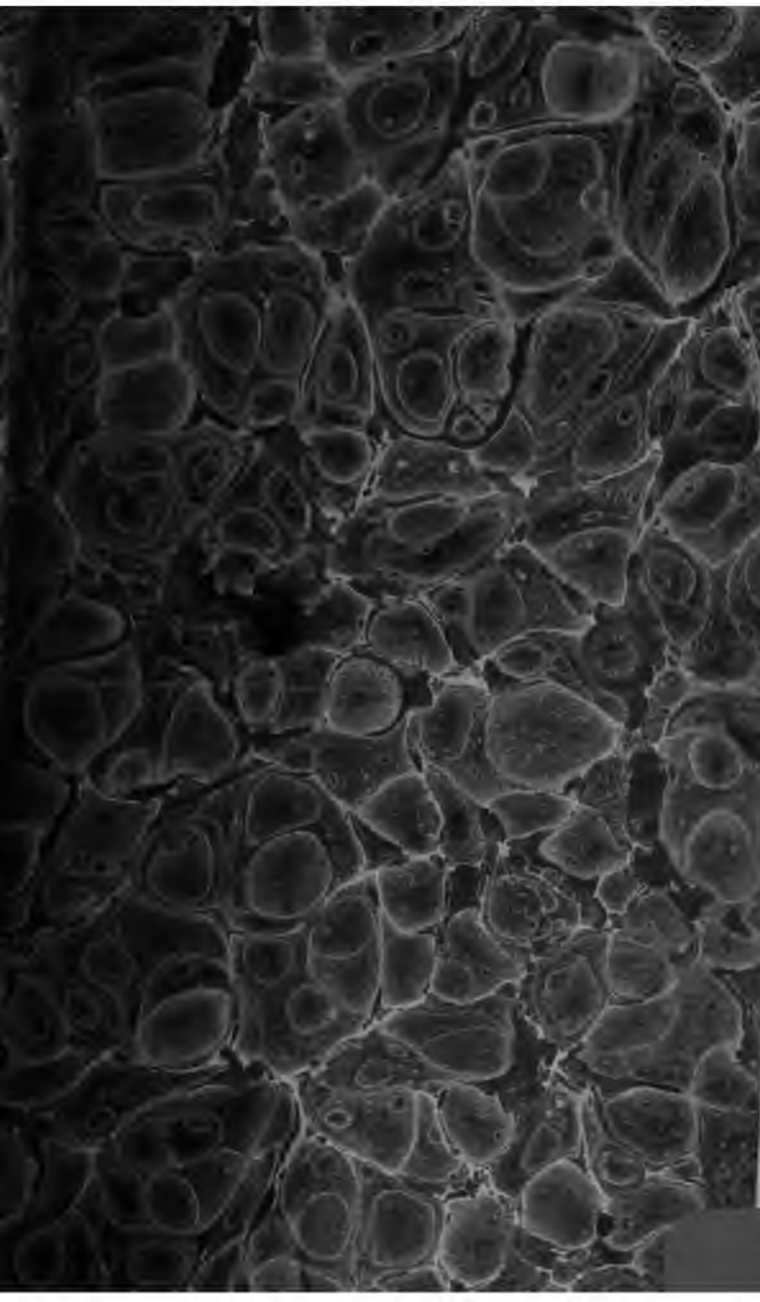





SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



LA

TRÈS-SAINTE VIERGE MARIE

proposée comme modèle

AUX FEMMES ET AUX FILLES CHRÉTIENNES.

J'autorise M. l'abbé PH. REINHARD, prêtre du Diocèse de Strasbourg, à publier une nouvelle traduction de mon livre intitulé : « *La très-sainte Vierge Marie, proposée comme modèle aux femmes et aux filles chrétiennes,* » indépendamment de la traduction déjà publiée chez M. CASTERMANN, éditeur à Paris et à Tournay, en Belgique.

FRIBOURG, *le* 26 *novembre* 1861.

Dr HIRSCHER, CHANOINE
Archiprêtre de la Cathédrale, professeur
à l'Université de Fribourg.

CORBEIL. — Typ. et stér. de CRÉTÉ.

LA

TRÈS-SAINTE VIERGE

MARIE

PROPOSÉE COMME MODÈLE

AUX FEMMES ET AUX FILLES CHRÉTIENNES,

PAR

Le Dr Chanoine HIRSCHER,
Doyen de la Faculté de Théologie à l'Université de Fribourg.

OUVRAGE APPROUVÉ PAR S. ÉM. Mgr L'ARCHEVÊQUE DE FRIBOURG.

Traduction expressément autorisée par l'auteur, et faite sur la 4e édition allemande

Par l'abbé Ph. REINHARD
du diocèse de Strasbourg.



LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES

IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE N. S. P. LE PAPE

PARIS	LYON
NOUVELLE MAISON	ANCIENNE MAISON
RÉGIS RUFFET et Cie, SUCrs	RUE MERCIÈRE, 49
RUE SAINT-SULPICE, 38	ET RUE CENTRALE, 34

1862

PRÉFACE.

En retraçant la vie de la très-sainte Vierge dans ce livre, je me suis proposé l'instruction et l'édification des mères chrétiennes. Dieu ayant lui-même déclaré que Marie est bénie entre toutes les femmes, il s'ensuit que toute femme devra à jamais lever les yeux vers elle comme vers son étoile et son modèle. Le livre destiné à exposer cette vie glorieuse aura d'autant plus de raison d'être, que l'époque où nous vivons n'est guère riche en écrits de ce genre.

Que si l'on demande pourquoi j'ai moi-même osé entreprendre cette tâche au lieu de la laisser à des mains plus dignes, je répondrai en toute simplicité, qu'en le faisant, j'ai compté sur l'indulgence de la Vierge pleine de grâce, n'empêchant pas d'ailleurs que de plus dignes serviteurs de Marie ne mettent leur plume au service de la Vierge bienheureuse.

En offrant respectueusement mon livre aux femmes chrétiennes, je les prie de ne pas m'en vouloir, si j'ai parlé aussi franchement des défauts

que des vertus de leur sexe. Je tenais à leur donner des conseils non moins sincères que sérieux, et je ne devais pas craindre de trancher parfois dans le vif, dans le but de les guérir. D'ailleurs, on ne trouve que trop de ces livres, dans lesquels on a cru édifier les femmes en adressant à leur imagination ou à leur sensibilité des phrases élégantes et agréables qui ne revêtent au fond que des lieux communs, hélas, incapables de leur faire faire le plus petit pas dans la saine piété, dans la connaissance d'elles-mêmes, et dans le renoncement à leur volonté. Je n'ai pas voulu grossir le nombre de ces sortes d'écrits.

Il est certaines maximes et réflexions pratiques, qui paraîtront plus d'une fois dans ce livre. Je n'ai pas eu dessein d'éviter scrupuleusement ces redites, par la raison, que ce livre ne devant pas être lu d'un trait, je ne vois aucun inconvénient à rappeler dans l'occasion une vérité déjà exposée. D'ailleurs quelle opinion ma lectrice donnerait-elle de ses dispositions, si elle éprouvait du déplaisir en voyant se reproduire une observation, un avis, ou une application déjà précédemment énoncée ?

On voudra bien ne pas oublier que mon livre s'adresse tout d'abord aux mères chrétiennes ; et c'est pour ce motif que tout en évitant de bles-

ser en quoi que ce fût la susceptibilité la plus délicate, j'ai pu néanmoins aborder plusieurs questions qu'il importe à une femme chrétienne de ne pas envisager en dehors des principes de la religion. Je le pouvais avec d'autant plus de sécurité, que la vie de la Vierge immaculée, du plus parfait modèle de la femme chrétienne, répand sur toutes les fonctions de la maternité un si céleste parfum d'innocence et de pureté, que la lectrice la plus ingénue n'y trouvera qu'un sujet d'édification.

J'ajoute même que pour toute mère pieuse et prudente, mon livre sera un auxiliaire bienvenu en ce qui concerne l'éducation de sa fille. Car s'il est désirable que l'enfant reste longtemps, bien longtemps dans cette ignorance qui est la sauvegarde de l'innocence du premier âge, l'on ne peut nier qu'à un moment donné de la vie, la nature ne tende à se révéler elle-même. Or dans ce cas, je demande s'il est plus expédient d'abandonner une jeune personne à ses agitations intérieures, à ses pressentiments, à cette curiosité qui épie et qui questionne en secret, ou bien s'il ne vaut pas mieux qu'elle trouve peu à peu une solution dans une lecture, qui, loin de lui offrir du danger, empêchera sa pensée de ne prendre que le mauvais côté de la question.

Combien n'y a-t-il pas de mères imprudentes qui se persuadent que leur fille vit dans l'ignorance la plus heureuse, et qui la laissent ainsi s'instruire aux sources les moins pures et partant les plus dangereuses?

Une mère chrétienne n'abandonnera donc point au monde le soin d'ouvrir les yeux de son enfant : elle entreprendra prudemment elle-même cette tâche. C'est pour l'accomplissement de ce devoir auquel elles ne peuvent se soustraire sans danger pour la vertu de leur enfant, que cette vie de la très-sainte Vierge Mère de Dieu leur sera d'une utilité incontestable.

Ne craignez donc pas, mères chrétiennes, de mettre ce livre aux mains de votre fille : en suivant attentivement cette lecture, vous saisirez l'occasion d'insinuer, sous forme d'explication, les enseignements que votre prudence jugera convenables, dans le but d'éclairer votre enfant et de la mettre à l'abri de tout scandale.

Ce que je me suis en général proposé dans cet ouvrage, c'est la gloire de Dieu, l'honneur de la très-sainte Vierge et l'utilité des femmes chrétiennes qui sont de bonne volonté.

J. B. HIRSCHER,
Docteur en théologie.

LA

TRÈS-SAINTE VIERGE MARIE

PROPOSÉE COMME MODÈLE

AUX FEMMES ET AUX FILLES CHRÉTIENNES.

CHAPITRE PREMIER.

Conception de Marie.

Une tradition qui remonte à la plus haute antiquité, nomme le père de la sainte Vierge Joachim et sa mère Anne.

Joachim, dit cette tradition, était un berger riche en troupeaux, très-pieux, d'une bienfaisance sans bornes, mais sans enfants.

Il avait vingt ans, quand il épousa Anne, et vingt ans plus tard il n'avait point encore d'héritier; en sorte que, selon les idées de son temps et de son peuple, il était chargé d'opprobre.

Et lorsqu'on lui reprocha cet opprobre à Jé-

rusalem un jour qu'il y venait offrir son sacrifice qu'on repoussa, il se sentit profondément malheureux et versa des larmes abondantes.

Il ne retourna point auprès d'Anne son épouse, mais il s'en alla vers ses troupeaux, et là dans la solitude, il se plaignit à Dieu de son malheur.

Comme Joachim ne revenait point auprès d'Anne et que son absence se prolongeait des mois entiers, Anne, qui en avait appris ou deviné la cause, tomba dans la désolation et pria Dieu avec ferveur de l'arracher à cet opprobre et de lui accorder une postérité. Elle fit même vœu, si elle devenait mère, de consacrer au Seigneur dans son temple le fruit de ses entrailles.

Aussitôt un ange du Seigneur lui apparut, la consola et lui promit un rejeton qui ferait l'admiration de tous les peuples.

Un autre ange apparut à Joachim, lui tint le même langage et l'avertit de retourner aussitôt auprès d'Anne, son épouse.

Joachim obéit à l'ordre du ciel avec autant d'empressement que de joie; la parole de l'ange s'accomplit, et Anne s'aperçut qu'elle allait devenir mère.

Il est superflu de décrire l'immense joie qui

s'empara de ces deux cœurs. Elle était en raison de leur douleur passée.

Méditons cette antique tradition.

Pourquoi voyons-nous presque toujours les parents dont les enfants sont destinés, dans la pensée de Dieu, à quelque mission extraordinaire parmi les hommes, rester longtemps sans postérité, arriver même aux confins de la vieillesse comme Sara, comme la mère de Samuel, comme Élisabeth et Zacharie, comme Joachim et Anne, avant de voir naître l'enfant prédestiné? N'est-ce pas d'abord parce qu'il faut que ce personnage extraordinaire fasse aussi d'une manière extraordinaire son entrée dans ce monde? N'est-ce pas ensuite parce qu'il faut que la naissance de l'enfant soit visiblement une faveur et une grâce de Dieu? N'est-ce pas, enfin, parce qu'il faut que les parents le demandent avec une vive ardeur, et qu'ils se sentent pénétrés de joie et de reconnaissance, quand le plus cher de leurs vœux s'accomplit? C'est ainsi que les parents font à eux seuls ce qu'avec eux devrait faire le monde entier : ils appellent avec des soupirs et en versant des larmes, l'enfant que le ciel destine à devenir le salut d'un grand nombre, et lorsqu'ils l'ont obtenu, ils

font éclater leur allégresse et leur reconnaissance. Appartient-il donc aux seuls parents de Marie de soupirer après sa venue et de se réjouir de sa prochaine arrivée?

La mère de Samuel, sainte Élisabeth et sainte Anne ont conçu dans des circonstances extraordinaires. Mais quelle est la conception qui après tout ne présente pas le même caractère? Oui, en vérité, toute conception est un impénétrable et divin mystère. On comprend jusqu'à un certain point qu'un corps reproduise un autre corps, mais comment expliquer la formation de l'âme immortelle si intimement unie au nouveau corps?

La mère qui a conçu, a reçu de Dieu un dépôt précieux, un germe de vie qui va se développer aussitôt et qui deviendra une plante destinée à parfumer le monde et à fleurir pendant toute l'éternité. Gardienne vigilante de l'enfant qu'elle porte dans son sein depuis le premier moment de sa conception, de quoi va-t-elle le nourrir? Serait-ce de mauvaises passions et de mauvais désirs qui descendraient sur lui comme une rosée empoisonnée? Ah! que Dieu l'en préserve! Qu'elle garde, au contraire, son âme pleine d'amour, de paix et d'allégresse, ouverte aux inspirations de

l'Esprit-Saint qui descendront sur l'enfant de ses entrailles comme une pluie vivifiante.

L'enfant conçu par Anne est appelé à la plus haute destinée. Unique parmi toutes les autres, elle lui avait été assignée dès avant sa conception. Mais le Seigneur ne fixe-t-il la destinée qu'à ceux qu'il appelle à de grandes choses? Non! le vôtre aussi, pieuse et tendre mère, a sa destinée toute marquée dans les plans de Dieu depuis le jour où vous l'avez conçu. Et quelle est-elle? Elle est double. La première, que vous n'ignorez pas, consiste à connaître Dieu, à l'aimer, à le servir et à obtenir par là la félicité éternelle. La seconde, qui est sa destinée particulière, vous ne la connaissez pas. Ah! veillez sur votre enfant afin qu'il accomplisse la première de ses destinées, et pour la seconde ayez confiance en Dieu, et fasse le ciel qu'au jour où elle doit se décider, il ne s'en écarte pas par votre propre faute.

Pourquoi y a-t-il des femmes stériles? Une des principales raisons est bien certainement celle d'apprendre au monde que c'est Dieu qui donne la fécondité et qu'elle n'a pas toujours sa raison d'être dans l'opération conjugale. Donc toute femme qui conçoit doit être persuadée que c'est

par un pur effet de la faveur de Dieu. Pourquoi est-elle bénie tandis qu'à côté d'elle elle aperçoit sa sœur à laquelle Dieu refuse cette même bénédiction. Comment a-t-elle mérité cette faveur? Comment témoignera-t-elle sa reconnaissance? Qui est-ce qui l'autorise à jeter un regard de dédain et de mépris sur la femme qui ne partage pas sa félicité? Pourquoi se réjouirait-elle de son malheur?

« Heureuses celles qui sont stériles! » N'avez-vous jamais entendu ces paroles tomber des lèvres d'une mère? Ah! elles supposent une âme profondément blessée, un cœur brisé et mort à l'espérance! N'est-ce pas le bonheur suprême d'ici-bas changé en malédiction? Réjouissez-vous donc, ô vous dont les entrailles sont bénies, mais n'oubliez jamais que concevoir un fils, et trouver en lui sa joie et sa bénédiction, sont deux choses bien différentes. Tant que les enfants sont petits, ils ne donnent guère que de la joie ; mais quand ils sont devenus grands, ils sont la plupart du temps, pour les auteurs de leurs jours, une source abondante de chagrin et de douleur.

Ah! priez donc et veillez afin de ne pas maudire un jour l'heure où vous aurez conçu.

Dans l'ancien Testament, ne pas avoir d'enfants était considéré comme un malheur et un opprobre, c'était même un indice de la disgrâce de Dieu. Il est donc heureux que nous trouvions dans ce même Testament, par opposition aux idées reçues, des femmes comblées des faveurs d'en haut qui pourtant restent toujours stériles, ou stériles jusque dans un âge avancé. Ces exemples servent à confondre les jugements rigoureux que les hommes portaient sur elles, mais ils pouvaient bien néanmoins ne pas empêcher certaines douleurs secrètes du cœur chez celles que Dieu éprouvait ainsi et compromettre même leur bonheur domestique.

Qu'est-ce qui les consolait de cette douleur intime, qu'est-ce qui les dédommageait de la perte de cette félicité de famille? La première, la meilleure et peut-être l'unique consolation dans un cas pareil, c'est l'humble soumission aux volontés du ciel. Dieu seul connaît le motif pour lequel il permet qu'il en arrive ainsi. C'est le cas de s'incliner et de s'en remettre à sa décision, qui est toujours sage et pleine de miséricorde. Si vous aviez eu des enfants, femme chrétienne, peut-être par un excès de tendresse les auriez-vous

gâtés ou mal élevés; et cette éducation eût-elle été bonne de tout point, il aurait pu se faire qu'ils tournassent mal en dépit de vos efforts et vous eussent abreuvée d'amertume et de chagrin. Qui peut savoir tout cela, sinon Dieu seul! Dieu pourra toujours vous accorder des enfants par la suite. Votre stérilité est peut-être l'épreuve par laquelle il plaît à Dieu de vous faire passer et que vous devez supporter et mettre à profit pour la sanctification de votre âme, comme une autre supporte la pauvreté, la maladie, le mépris ou la brutalité d'un époux.

Voyez encore combien de milliers de mères ont vu mourir les enfants dont le Seigneur les avait gratifiées. Leur douleur n'est-elle pas infiniment au-dessus de la vôtre? — Et puis combien d'autres propres au mariage qui sont forcées au célibat! Toutes elles sont sans enfants (si la crainte de Dieu et l'horreur du péché les animent), souvent même sans asile et toujours sans époux qui les protége et veille sur elles. Que de destinées donc plus tristes que la vôtre! Ah! ne soyez point ingrates, et contentez-vous de votre sort, il pourrait être plus affreux, ou auriez-vous la prétention de valoir plus qu'elles? Réfléchissez

encore à l'ignorance où vous êtes du sort qui attendait vos enfants. Qu'ils sont nombreux ceux qu'attend le malheur, et que partagent forcément avec eux, et parfois pendant de longues années, celles qui les ont mis au monde ! Dieu n'a-t-il pas voulu peut-être épargner à votre cœur ce long et horrible martyre? Vous n'avez point d'enfants ! Oui, priez Dieu sans cesse qu'il vous accorde de la postérité, mais que votre foi soit assez vive et votre soumission assez grande pour que vous vous remettiez entièrement entre ses mains, qu'il lui plaise ou non de vous exaucer.

La femme qui n'a point d'enfants est fort exposée, par le fait même de sa stérilité, à des tentations et à des souffrances particulières. Elle risque d'être envieuse de la femme qui passe à côté d'elle et que Dieu a bénie dans ses enfants. Pareille chose ne doit point arriver. Car pourquoi cette autre femme souffrirait-elle du même chagrin que vous? Pourquoi lui envier la faveur qu'elle a reçue de Dieu? Réjouissez-vous, au contraire, de sa félicité, c'est le moyen de vaincre le démon de l'envie; c'est montrer un cœur noble et généreux. — Votre époux peut-être vous méprise à cause de votre stérilité, il vous en fait

peut-être même un sujet de reproches que vous êtes tentée de lui renvoyer. C'est là votre épreuve. Le monde ajoute au fardeau de vos peines intérieures le poids de sa déraison et de sa dureté. Ah! supportez courageusement l'épreuve, quelque dure qu'elle puisse vous paraître; acceptez avec résignation le sort que vous fait le Seigneur. Confiez à son cœur vos souffrances et déposez votre douleur à ses pieds, il vous consolera. Votre voisine passe fièrement à côté de vous et vous toise d'un regard de mépris, tandis que d'autres agacent et raillent votre époux. Ne leur en voulez pas, les hommes sont souvent si légers, si impitoyables, si méchants. Dites-vous bien plutôt à vous-même : Ils ne savent point le mal qu'ils me font; pardonnez-leur, ô mon Dieu! Pour vous, n'oubliez pas cette parole de l'Esprit-Saint: « Que la volonté de Dieu soit faite. » Tout ce que le Seigneur fait est bien fait.

Dans l'ancien Testament c'était un opprobre de ne pas avoir d'enfants; il n'en est point ainsi dans le nouveau. Il ne manque point aujourd'hui de personnes qui renoncent librement et sans crime à en avoir et qui n'en sont que plus honorées. Êtes-vous mariée, au contraire, mariée sans avoir d'enfants et désireuse d'en avoir, jetez les

yeux sur cette foule de pauvres, de malades, de veuves et d'orphelins au milieu desquels vous vivez. Devenez leur mère. Sanctifiez-les en leur rompant le pain de la vérité et de la vertu, en les initiant à une vie chrétienne et morale. Assistez-les dans leur misère. Ce seront vos enfants. Ils vous devront leur avénement à une existence heureuse, car vous aurez fait naître en eux les plus douces espérances. Encore un peu de temps et vous les retrouverez dans une vie meilleure que vous leur avez fait entrevoir dès ici-bas, comme la récompense de la vertu. Ils vous salueront avec amour, ils seront votre honneur et votre orgueil. Et sera-t-elle alors plus heureuse que vous, cette heureuse mère que vous enviez aujourd'hui. Hélas! elle ne reconnaîtra peut-être point ses enfants et n'en sera point reconnue : si elle n'a point été pour eux une mère sage ou si ses enfants ne l'ont point écoutée. Le monde qu'est-il autre chose que de la vanité?

Concluons par une dernière réflexion sur l'extrême importance de la conception de Marie. C'est le premier pas fait par le Tout-Puissant pour l'accomplissement de l'incarnation et de l'œuvre réparatrice du Christ. Si le Christ est la lumière

et le soleil du monde, la conception de Marie est la première lueur de l'aurore naissante. Et pour ceux qui sont plongés dans la nuit et les ténèbres de la mort, qui soupirent depuis des milliers d'années après l'apparition du grand jour de la Rédemption, quel événement que ce premier sillon de feu qui illumine le ciel ! — Quel transport de joie dans tout un équipage en proie aux fureurs de la mer, sur un vaisseau brisé, à court de provisions, quand un cri lointain se détache dans l'horizon brumeux, et semble sortir des eaux pour annoncer l'approche de la terre ! Eh bien, ces habitants de la nuit et des mortelles ténèbres, qui soupirent, qui se consument d'impatience ; ce malheureux équipage perdu sur un vaisseau brisé, errant sur une mer menaçante, assiégé par la famine, c'est l'humanité, c'est nous-mêmes. Et nous hésiterions un instant à nous réjouir de la venue de l'aurore? Non, celui qui n'éclate pas en transports d'allégresse aux premiers rayons de l'aurore, celui-là n'a jamais connu ni senti toute l'horreur de la nuit, tout le prix d'un soleil bienfaisant. Malheur à l'indifférence ! Elle se complaît par nature dans la nuit, dans les ténèbres et dans les œuvres des ténèbres.

Elle y vit à l'aise comme le pourceau qui se vautre dans un bourbier, comme la taupe qui fouille la terre ; que lui importent l'aurore et le soleil ? De quoi se réjouirait-elle ?

CHAPITRE DEUXIEME.

L'Immaculée Conception.

Le Concile général de Trente a formulé comme il suit la doctrine catholique sur le péché originel : c'est que le péché d'Adam, qui a corrompu l'âme et le corps du premier homme, passe à tous les hommes par voie de transmission, de manière qu'il existe déjà dans les enfants nouveau-nés. Le saint Concile a déclaré formellement qu'il n'entendait pas comprendre dans sa décision la bienheureuse et immaculée Vierge Marie, mère de Dieu, mais qu'il fallait s'en tenir sur ce point aux constitutions du pape Sixte IV.

D'après ces constitutions et celles des Papes ses successeurs, il n'y aurait point d'hérésie formelle à soutenir de vive voix ou par écrit, que la sainte Vierge n'était point exempte du péché originel ; les opinions devaient rester libres tant que le chef de l'Église ne se serait point prononcé. On finit cependant par prescrire que personne ne s'avisât

plus d'avancer ou de soutenir cette proposition, soit en paroles, soit par écrit, soit en public, soit en particulier, à moins d'une autorisation expresse du Saint-Siége. Cette décision fut prise à cause de l'espèce de scandale que la latitude des précédentes constitutions avait fait naître (1).

Et pourquoi se scandalisait-on? C'est parce que l'on ne pouvait se rendre à l'idée que la sainte Vierge fût, comme les autres enfants, dès la conception et par le seul fait de la conception, souillée du péché originel. Ce scandale procédait d'un sentiment plein de noblesse et profondément moral. Plus les cœurs étaient pénétrés de l'idée de la sainteté de Dieu, et d'une foi vive en l'incarnation du Verbe divin, plus aussi il leur paraissait improbable et pour ainsi dire impossible que la femme choisie entre toutes, celle dont le Fils de Dieu, qui est infiniment saint, voulait bien recevoir la vie et la chair, pût être souillée par la moindre atteinte du péché. Eh quoi, se disait-on, celui qui est la pureté par excellence

(1) La proclamation solennelle du dogme de l'Immaculée Conception a mis fin à toute discussion sur cette matière. L'auteur a écrit son livre antérieurement à cette proclamation, sans quoi il en aurait fait mention.

(*Note du traducteur.*)

et qui a horreur de la moindre souillure, celui-là choisirait pour mère une femme souillée et contaminée par le péché originel ; il entrerait avec elle dans cette profonde et mystérieuse communauté d'existence qui lie un enfant à celle qui le conçoit et le porte dans son sein jusqu'à sa délivrance ?

Voilà ce que la pensée se refusait à admettre, voilà ce qu'elle ne pouvait concilier avec la sainteté du Fils de Dieu inséparable de son incarnation, voilà ce qui répugnait, ce qui soulevait les cœurs.

Ce sentiment d'un ordre si élevé et si profondément moral serait-il une illusion ? Est-ce que celle à qui tient de si près celui qui est l'éternelle pureté, ne serait point en effet réellement pure et sans tache ? Est-ce que le Saint des saints, le Créateur de qui toutes choses tiennent leur existence, en faisant élection de celle qui devait le concevoir, le porter dans son sein et le mettre au monde, n'aurait point voulu la créer et l'offrir à nos yeux exempte de toute souillure ? Pouvait-il prendre pour mère une créature impure ? Non ! jamais !

Ève, dans le temps, la première de son sexe, est sortie pure des mains du Créateur. Marie, la pre-

mière de son sexe dans la dignité, sera-t-elle moins bien partagée, moins favorisée ? Il me semble que ce serait une inconcevable témérité de vouloir rabaisser au-dessous d'Ève la mère du Fils de Dieu ou de ne pas reconnaître en elle une personne ornée comme Ève de la sainteté et de la justice primordiales. Quant à nous, nous tenons même pour certain, non-seulement que Marie est sortie aussi pure qu'Ève des mains du Créateur, mais encore qu'elle aurait résisté dans le paradis aux séductions du serpent qui perdit Ève, comme elle a résisté aux épreuves sans nombre dont sa vie était pleine.

C'est ainsi que les femmes voient à la tête de leur sexe un idéal de pureté et d'innocence vers lequel elles doivent toutes et à jamais porter leurs regards. Et pourquoi ce sexe, qui est appelé comme le nôtre à la sainteté et à l'éternelle béatitude, n'aurait-il pas aussi son idéal à lui ? De quel droit donc s'efforcent certains mauvais génies de le lui enlever, ou au moins de le lui amoindrir? Pour moi, je l'avoue, je voudrais, s'il était possible, embellir cet idéal de la femme, le mettre dans un éclat plus grand encore ; mais que peut le langage de l'homme en face d'une grandeur qui

touche de si près à la Divinité ! Ce qui est certain, c'est qu'au milieu des temps, alors que l'humanité devait être arrachée à l'infidélité et à l'irréligion et délivrée de l'esclavage de l'enfer et du péché pour revenir au culte du vrai Dieu et à la pratique de la vertu, il fallait aussi à la femme, pour la relever de la dégradation et de l'impureté, un idéal de pureté et de charité. Toutes, et la mère et la fille, devaient avoir dorénavant sous les yeux, et dès leur entrée dans la vie, dans la Vierge des vierges, dans Marie immaculée, un guide, une étoile et un modèle.

O Marie conçue sans péché! la peinture religieuse prête à vos vêtements la blancheur du lis. Elle vous représente foulant aux pieds le serpent qui enlace le globe de ses replis. Belle et sublime image qui réveille dans les âmes le goût et le sentiment de la pureté virginale que rien ne doit jamais flétrir. Quoique conçue dans le péché originel, toute jeune fille a reçu une robe blanche dans le saint sacrement du Baptême. Par cette régénération, elle a été parée de toutes les grâces de l'innocence. Eh bien, dis-moi, jeune fille, cette blancheur de ta robe baptismale, ton innocence, n'a-t-elle pas encore été ternie ? Et s'il en était

ainsi, en sens-tu maintenant le prix, le prix infini? N'est-ce pas les yeux voilés de larmes que tu jettes des regards de profond regret sur ce paradis perdu par ta propre faute.

Je sais qu'on se plaît à donner à la sainte Vierge des vêtements de toute couleur; mais celui qui nous plaît par-dessus tous les autres, c'est une robe blanche comme le lis. Eh bien, vous aussi, vierge chrétienne, si vous voulez vous parer d'un riche habit de fête, choisissez le blanc. De quel ravissant éclat vous brillez, vous et vos compagnes, avec vos robes d'une blancheur éblouissante! Entendez-vous ces hommages qu'on sème sous vos pas. Il est vrai que les hommages d'un grand nombre ne s'adressent qu'aux qualités extérieures dont la nature vous a gratifiées. Ne vous y trompez pas; qu'est-ce que la beauté physique, qu'est-ce même que la jeunesse, sinon la poussière qui orne les ailes du papillon? Mais tandis que ceux-là vous adressent des félicitations éphémères, d'autres à sentiments plus nobles et plus élevés sont frappés par l'éclat de votre angélique pureté et de votre virginale modestie. Recevez les hommages de ceux-ci, ne craignez pas, ils vous sont dus en tout temps et en tout lieu, tant que l'innocence et la

vertu seront en honneur parmi les hommes. Gardez-vous seulement de vous enorgueillir au fond de votre cœur et de les attribuer à vos propres mérites; la conservation de votre innocence et de votre vertu est une grâce et un don de celui qui crée et dispense la chasteté virginale.

Et comment soutiendriez-vous le regard de ces hommes graves, de ces femmes qui chérissent avant tout la vertu et qui rendent hommage à votre virginité, si vous vous pariez des couleurs de la Vierge immaculée sans que vous en soyez dignes, si vous n'étiez qu'un sépulcre blanchi, brillant au dehors, mais ne renfermant que de la pourriture?

Le blanc est de toutes les couleurs la plus délicate. Il rend visible la moindre tache. Ne l'oubliez jamais, ma fille. Songez, jeune vierge, que le blanc que vous portez ne se nettoie, ne se lave point. Une fois souillé, on ne lui rend plus jamais son premier éclat. Oh ! veillez donc, je vous en supplie, sur la blancheur de votre robe, préservez-la de la moindre tache.

On ne restaure pas l'innocence compromise, si elle peut se compromettre jamais sans qu'on la perde; une fois chassé de ce paradis, on ne trouve plus de chemin qui y ramène. Il vous reste

sans doute la pénitence qui obtient le pardon ; l'on peut et l'on doit revenir à la vertu, mais on ne récupère plus jamais la pureté sans tache de la virginité. Voyez-vous comme l'herbe et la verdure nouvelle brillent au printemps de séve et de fraîcheur, comme le bouton qui s'entr'ouvre a des grâces charmantes et naïves ? Mais que tombe le givre, que la gelée les saisisse, qu'une chenille y touche, et c'en est fait de leur fraîcheur et de leur beauté. Rien ne la leur rendra jamais.

J'ai lu bien des vies de Saints. Toutes les fois que la légende parle de leurs parents, j'ai toujours remarqué que c'étaient des gens pieux, bienfaisants et craignant Dieu. Les mères surtout nous sont données comme des femmes justes devant le Seigneur. Bon sang ne saurait mentir. Les Évangiles nous peignent aussi Anne et Joachim comme des âmes élevées et nourries dans la crainte de Dieu. Nous apprenons par là que l'enfant, aussitôt conçu, reçoit par le seul fait de la conception et dans le sein même qui le nourrit une part plus ou moins grande de la piété et de la vertu de ses parents et particulièrement de sa mère ; par opposition il en est de même des mauvaises dispositions, des passions

et du péché. Car indépendamment de la dégradation universelle qui est la peine de notre péché d'origine, il y a une dégénération morale, individuelle, qui se transmet par voie de génération à ceux qui ont le malheur de naître de parents criminels devant Dieu. C'est donc à vous qui voulez vous marier, d'avoir une postérité qui soit pour vous une source de consolation et de joie, c'est à vous de vous sanctifier tout d'abord et de vous marier en état de grâce. Que si, ce qui à Dieu ne plaise, vous n'y teniez point pour vous-mêmes, faites-le pour vos enfants, faites-le par amour pour eux, afin que leur premier héritage soit une âme saine dans un corps sain. Quelle lourde responsabilité, dont les conséquences sont incalculables, que d'entrer dans l'état du mariage avec un cœur gâté et un corps malsain. Ne vous suffit-il pas d'être vous-même infecté de cette double lèpre ? Voulez-vous encore la passer à d'autres, et quels autres ? A vos propres enfants ? Vos enfants malades, vos enfants en proie aux passions et au vice se dresseront un jour contre vous et seront un sujet éternel, inépuisable de reproches et d'accusations.

CHAPITRE TROISIÈME.

Nativité de la sainte Vierge.

Anne est relevée de son opprobre. Déjà elle voit paraître dans le lointain avec une joie ineffable le jour où devra naître l'enfant que le ciel lui a promis.

Le voici enfin arrivé. L'aimable enfant est dans ses bras. C'est une petite fille. Elle ne se lasse point de la regarder, de la caresser. Pas un mouvement des yeux, des mains ou des pieds, pas un accent de la voix, n'échappe à l'heureuse mère ; elle remarque tout, et tout est pour elle un sujet d'amour et de ravissement. Ah ! réjouissons-nous aussi avec la plus heureuse des mères.

Mais c'est une petite fille. Comment s'accomplira donc la promesse faite à la mère, que d'elle naîtrait un enfant qui fera l'admiration du monde? C'est ce qu'Anne ne comprenait certainement pas, mais c'est ce qu'elle croyait néanmoins, puisque l'expérience lui avait appris que l'auteur de

cette promesse était la vérité même. Et ce qu'Anne ne comprenait point alors, nous en voyons aujourd'hui la suite glorieuse. Cette petite fille qui vient de naître est la Vierge choisie entre toutes, la mère de Notre-Seigneur, la mère de notre Sauveur. Nous nous réjouissons de sa naissance et nous la célébrons avec la plus grande pompe dans nos églises, car elle est l'avénement de la Vierge pleine de grâces, dont la chair et le sang sont devenus la chair et le sang du Fils de Dieu fait homme, notre Rédempteur et notre Salut.

Quelle sublimité dans la mission de Marie ! Quelle source féconde de salut dans sa naissance, quel bonheur pour nous dans son intervention !

Sois donc béni, aimable enfant ! Tu es l'aurore du jour, qui succède à une nuit de plusieurs milliers d'années ; tu es l'étoile du matin qui annonce au monde l'approche du soleil. Tu viens comme l'aurore naissante d'un pas doux et léger ; tu apparais comme l'astre du matin dans le silence et dans la solitude. Pauvre petite fille, qui chercherait en toi la femme auguste que toutes les générations appelleront bienheureuse ! — Nous bénissons le Seigneur et nous lui rendons des actions

de grâces, car l'œuvre de la Rédemption se prépare et s'avance avec toi.

Anne éprouvait donc un bonheur ineffable que Joachim partageait. Ils avaient un enfant; c'était le premier et ce devait être le seul ; ils l'avaient longtemps attendu et le savaient appelé à de hautes destinées.

C'est en soi-même une grande joie pour des parents que de se voir naître un enfant, surtout lorsque c'est le premier. La mère ne se souvient plus de ses douleurs, car elle a mis au monde une créature humaine, qui est la chair de sa chair, qui est son trésor, mais le trésor le plus précieux. Voyez comme, à l'instar de sainte Anne, elle le contemple, comme elle le caresse, comme elle en a soin! Il dort, elle est ravie de le voir dormir; il s'éveille, elle est heureuse de le voir s'éveiller, s'agiter et vivre.

Bientôt il comprendra son amour, il lui rendra son sourire, il tendra ses petites mains vers elle, il lui adressera ses regards, il causera avec elle en bégayant. Quelle félicité! Et si cette mère n'est pas simplement une mère, si elle est une mère pieuse, elle verra en outre dans cette chère créature un don précieux de la faveur divine, un tré-

sor immortel qui lui est confié, un bien qu'elle ne perdra jamais, un membre de Jésus-Christ appelé à le connaître, à l'aimer et à cohabiter un jour avec lui dans le ciel.

Combien vous devez vous sentir heureuse, ô mère, et vous surtout, ô mère pieuse! Que le Seigneur est miséricordieux, voyez donc combien grand est son amour pour vous! — Quelles joies n'a-t-il pas rattachées à la propagation du genre humain! Comprenez-vous l'étendue de sa prévoyance qui vous donna un cœur maternel, et à ce cœur une si délicieuse jouissance. Ah! aimez-le donc aussi, ce Dieu si bon, remerciez-le avec toute l'effusion de votre âme, élevez vers lui votre enfant et dites-lui : O Père, vous m'avez fait don de cette créature qui vous appartenait et qui est maintenant à moi; votre servante, de pauvre qu'elle était, est devenue riche; soyez-en béni, mon Dieu! Vous m'avez fait don de cette créature qui vous appartenait, qu'elle soit toujours à vous, votre servante est comblée de vos faveurs, elle vous le consacre, elle vous offre son enfant.

Mais vous n'êtes pas la seule femme qui ayez le bonheur d'être mère. D'autres partagent avec vous cette félicité. Eh bien! réjouissez-vous avec elles,

et louez également Dieu de ce qu'il a fait pour elles.

Mais l'enfant que Dieu vous a donné est une fille, et vous auriez préféré un garçon.

Pensez-vous que ce soit une raison pour limiter votre reconnaissance ? Depuis qu'une vierge est devenue Mère de Dieu, est-ce donc si peu de chose que d'avoir une petite fille ? N'est-ce donc rien que la vocation et l'état d'une fille dans ce monde? En vérité, elle tient un rang éminent et comme vierge et comme mère, et son influence dans le monde est incommensurable. Puisse seulement votre petite fille devenir une vierge vertueuse et une mère chrétienne. Puisse-t-elle toujours être à l'abri du péché et se garantir contre toute chute. C'est une tendre fleur qui redoute les frimas et que recherchent les chenilles. — Peut-être encore, mère de famille, avez-vous reçu de Dieu des garçons et auriez-vous souhaité que cette fois il vous accordât une fille. Tel est le cœur de l'homme ; il est inépuisable dans ses désirs. — Dites-moi, lorsque vous voyez votre voisine recevoir de riches présents, et que vous l'entendez dire : « Sans doute ce que je viens de recevoir est beau, mais que ne m'a-t-on donné tel ou tel autre objet, j'en aurais eu plus de

plaisir ; » ne pensez-vous pas au fond de votre cœur que votre voisine est ingrate et hardie? Gardez-vous donc de tomber dans la même faute ; peut-être ignorez-vous la témérité de votre désir, et combien terrible dans ses conséquences en serait la réalisation. Confiez-vous plutôt à la sagesse et à la bonté de Dieu.

Peut-être aussi est-ce votre époux qui est mécontent de ne pas avoir de garçon, et votre cœur souffre-t-il de ce mécontentement ; mais pour peu que votre époux soit raisonnable, il ne s'en prendra pas à vous d'une contrariété dont vous êtes innocente. C'est Dieu qu'il en doit accuser. Or, qui oserait s'en prendre à Dieu? Ce serait ressembler au mendiant qui murmure de l'aumône qu'il reçoit. — Vous donc qui donnez, ô mon Dieu, ne vous souvenez pas des murmures des hommes !

L'enfant que sainte Anne berce dans ses bras est réservé à un glorieux avenir. Son heureuse mère cherche à le comprendre et se demande en quoi va consister cette gloire. C'est une curiosité à laquelle le cœur d'une mère ne saurait résister. Et vous aussi, ô femme, vous ne sauriez regarder l'enfant que vous allaitez, sans songer à son avenir et à la destinée qui l'attend. Hélas ! s'il

peut, d'un côté, devenir pieux et vertueux, s'il peut être pour le monde un sujet de joie et de bénédiction, croître en sagesse et en prospérité, il peut aussi, de l'autre, tourner à l'impiété et aux mauvaises mœurs, devenir le fléau de ses frères, tomber dans la pauvreté et le mépris, et finalement être la proie de l'enfer. Ah ! de quelle diversité peut être le sort de ce petit enfant endormi sur les genoux de sa mère ! Voilà de quoi vous faire réfléchir. Vous ignorez ce que deviendra ce petit être que vous appelez avec tant d'amour votre enfant. Votre joie est immense, mais combien facilement elle pourrait se changer en une affreuse douleur !

Détachez souvent vos yeux de dessus votre nourrisson pour les élever vers le ciel en vous écriant : Souffrez, ô Père qui êtes dans les cieux, que je vous consacre cette faible créature ! Préservez-la de la tentation et du péché ! Sanctifiez-la par votre amour et votre grâce ! Faites qu'elle devienne bonne, utile à son prochain, heureuse ici-bas, dans la possession de votre amour, mais plus heureuse encore un jour là-haut auprès de vous dans le ciel.

C'est à vous maintenant, mère chrétienne, qu'il appartient de rendre votre prière efficace par votre zèle et votre fidélité. L'essentiel n'est pas de mettre

des enfants au monde, la mère la plus dénaturée en fait autant, mais de bien les élever. Une naissance devient en toute vérité, pour l'enfant tout autant que pour la société, un véritable malheur, voire même une malédiction, si, au lieu de donner une âme de plus à Dieu, elle ne fournit qu'un esclave de plus au démon. Comment vous y prendrez-vous donc, pour que votre enfant devienne bon, vertueux et par cela même heureux dans cette vie et bienheureux dans l'autre?

Voici ma réponse. Avant tout, il faut que vous ayez une volonté bien arrêtée, un désir ardent de conduire à Dieu l'enfant que Dieu vous a donné. Comment acquerrez-vous cette volonté, ce désir? Écoutez : Aimez vous-même tout d'abord Dieu de tout votre cœur, faites en sorte que cet amour pour Dieu constitue réellement votre véritable bonheur, soyez intimement persuadée qu'il est le seul et unique fondement de toute vertu sur la terre, et de toute récompense dans le ciel, alors votre volonté se portera d'elle-même et de toutes ses forces à la communiquer à votre enfant, car c'est le présent le plus beau, le don le plus précieux que vous puissiez lui faire. Cet amour vous inspirera les leçons que

vous aurez à donner; il vous soutiendra, et vous rendra habile dans l'art d'instruire. N'est-il pas vrai que, lorsque votre époux pour une raison ou une autre se trouve dans la nécessité de faire une longue absence du foyer domestique, vous vous sentez un talent nouveau pour parler d'une manière à vous étonner vous-même à votre enfant de son père et pour le lui faire aimer davantage ?

Cette ardeur de conduire votre enfant vers Dieu dans la vocation à laquelle Dieu l'a appelé, constitue déjà à elle seule la moitié de l'éducation. Vous possédez dès lors cette attention scrupuleuse et délicate qui prévoit et écarte tout ce qui pourrait nuire à l'âme tout autant qu'au corps de votre enfant. Ce dévouement que n'effraient aucun soin et aucune peine, cette persévérance et cette égalité d'humeur dans l'action ; tels sont les caractères d'un zèle ardent mais bien compris, telle est aussi la condition essentielle et absolue de toute éducation sérieuse et chrétienne.

Cela posé, il convient que vous portiez votre attention sur les quatre points suivants : 1° que vous rendiez votre enfant pieux ; 2° que vous le rendiez obéissant ; 3° que vous lui inculquiez

des sentiments d'honneur et de modestie ; 4° que vous lui fassiez aimer le travail et le renoncement à sa propre volonté. Ces quatre points sont incontestablement la base de toute bonne éducation, de toute vertu et de toute valeur morale.

Pour rendre votre enfant pieux, n'ayez point souci de la méthode que vous suivrez. D'habitude les enfants sont naturellement pieux, vous n'avez donc qu'à cultiver sa piété naturelle. Suivez simplement l'inclination de votre propre piété en lui parlant souvent de Dieu et de ses œuvres. Cela vous est si facile : regardez autour de vous, tout ce qui vous entoure, tout ce que vous percevez par vos sens, n'est-ce pas l'œuvre de Dieu ? Ne l'êtes-vous pas vous-même avec votre amour maternel, avec votre tendresse et votre sollicitude ? Et votre enfant avec toutes les facultés de son âme, avec tous les organes de son corps, en un mot, avec tout ce qu'il possède, n'est-il pas, lui aussi, l'œuvre de ses mains ? L'action de la sagesse et de la puissance de Dieu n'est-elle pas visible dans les hommes au milieu desquels vous vivez, visible dans le bien qu'ils opèrent, dans le mal qu'ils évitent, dans leur charité réciproque ? N'est-elle pas visible dans le monde où vous

êtes placé? Voyez comme sa végétation est belle, comme il est animé par ces êtres de tout genre que la main de Dieu y a fait naître pour la commodité de l'homme! Voyez la magnificence et la richesse des productions de la terre! Et si ce nombre infini d'êtres et d'objets depuis le plus grand jusqu'au plus petit, depuis le plus beau et le plus précieux, jusqu'au plus vil, si tout cela est l'œuvre du Tout-Puissant, quelle abondance de matière n'avez-vous pas sous la main et sous les yeux, pour vous fournir chaque jour et à tout instant d'inépuisables occasions pour parler à votre enfant de Dieu, de sa sagesse, de sa puissance et de son amour! Il ne s'agit que d'en tirer parti. Il en résultera même un double avantage pour votre enfant. Indépendamment de la piété que vous développerez ainsi en lui, vous lui apprendrez à connaître ce qu'il est, les qualités qu'il possède, et les choses qu'il voit autour de lui. En formant donc son cœur à l'amour de Dieu, vous éveillerez en lui l'intelligence, et vous l'ornerez en raison de son développement. Ainsi ne soyez pas muette, mais ne soyez pas non plus frivole dans votre langage.

Une mère qui se tait et laisse passer les occa-

sions que les circonstances lui fournissent est cause de l'engourdissement intellectuel de son enfant; mais celle qui est frivole l'entretient dans l'enfantillage et en fait, si je puis m'exprimer ainsi, un niais. Parlez souvent à votre enfant, mais parlez-lui toujours avec sens. Parlez-lui de ces innombrables merveilles au milieu desquelles s'écoule votre vie, et que Dieu a organisées avec tant de sagesse et tant d'amour. De cette manière vous développerez et la foi et l'entendement dans cette jeune âme, elle croîtra en piété et en sagesse. Ne vous imaginez pas que parce que tous ces objets vous sont familiers et connus, ils le soient également pour votre enfant; pour lui tout est neuf et intéressant; tout lui devient un sujet de réflexions, tout éveille et satisfait sa piété naturelle.

Vous êtes une mère chrétienne. Entretenez donc aussi votre fils, de celui qui est descendu des cieux pour venir sur la terre nous sauver. Oh! quelle abondante matière pour son instruction! Que d'événements se sont accomplis depuis la naissance du Fils de Dieu dans l'étable de Bethléem jusqu'au moment où il monta triomphant vers le ciel. Combien la vie de Jésus-Christ

est pleine d'intéressants détails, de discours, d'exemples et de souffrances. Prenez l'Évangile, lisez-le attentivement pour vous et racontez-lui vos lectures, puis faites-les-lui raconter à son tour. Tâchez de trouver des images qui reproduisent le sujet de vos entretiens. Ah ! combien vos paroles agiront sur son cœur dans lequel elles trouveront un écho ; elles piqueront sa curiosité et il vous pressera de questions, et tout ce que vous lui direz sera pour son imagination un travail salutaire; son cœur s'échauffera et se remplira de sentiments de respect et d'amour pour son Seigneur et son Dieu.

Pour que votre enfant soit pieux, il faut joindre à l'instruction que vous lui donnez de pieuses pratiques, il faut prier avec lui, et tenir à ce qu'il ait en priant une attitude convenable. Priez avec lui dès le matin. Si le temps vous faisait défaut, priez avec lui pendant que vous l'habillez. Exigez qu'il prenne part à la prière commune, à celles qui précèdent et suivent les repas ; priez encore avec lui avant de le coucher, ou si vos occupations vous en empêchaient, demandez-lui qu'il récite sa prière à haute voix afin que vous l'entendiez ; gardez-vous pourtant de l'astreindre à des prières

trop longues, car il faut éviter à tout prix que la prière lui paraisse jamais ennuyeuse, ce serait l'éloigner de la piété. Apprenez-lui les prières d'usage, mais avant toutes les autres l'Oraison dominicale. Quand il ne réciterait ces prières que machinalement, il n'offrirait pas moins à Dieu ses hommages et son amour. Efforcez-vous aussi de lui expliquer avec simplicité les mots qu'il prononce en priant. Dans l'Oraison dominicale, il n'y a pas une seule demande qui n'ait, même pour un enfant, une grande signification, si l'on se donne la peine de la lui expliquer clairement de manière à ce qu'elle frappe son imagination et touche son cœur. C'est alors que les mots qu'il dira seront une véritable prière.

Mais que penser d'une mère qui elle-même ne se soucie pas de prier? Que penser d'une famille dans laquelle on ne prie jamais, ni le matin ni le soir, ni avant ni après les repas, ni aujourd'hui, ni demain, ni aux jours de fête, ni aux jours ouvrables? Comment! vous inculquez à votre enfant toutes espèces de connaissances, vous lui apprenez mille choses, qui excitent l'admiration de ceux qui le voient, et vous le laissez parvenir peut-être jusqu'à sa sixième année sans qu'il sache l'Orai-

son dominicale? Non, dans ce cas vous n'êtes pas une mère chrétienne, car vous ne déroberiez pas sans cela au Seigneur les prémices que votre enfant ne demande qu'à lui offrir; vous ne souffririez point qu'il appartienne déjà au monde à un âge où rien n'empêche qu'il ne soit tout entier à Dieu.

En second lieu, efforcez-vous de rendre votre enfant obéissant. L'obéissance est une victoire sur la chair, c'est-à-dire sur les appétits désordonnés de la sensualité et de l'égoïsme. Elle devient pour lui un appui, une force nécessaire pour vaincre les mauvais penchants. L'enfant devient homme par l'obéissance, mais sans obéissance il est le jouet de ses caprices et de ses instincts.

Je vais plus loin. La soumission de l'enfant à ses parents contient en germe le respect envers Dieu, la loi et l'autorité qui est la base et la condition essentielle de toute société, soit religieuse, soit civile, soit domestique. C'est en raison de son obéissance actuelle que votre fils deviendra par la suite un homme religieux, un citoyen loyal et un bon père de famille, car le véritable fondement de l'État et de la famille, c'est l'empire qu'exerce l'obéissance sur l'amour-propre et sur l'esprit de domination.

L'obéissance de l'enfant ouvre d'ailleurs la porte à une série de bonnes et d'agréables qualités. Elle engendre une gaieté réservée, elle conduit à l'humilité, à la prévenance, elle porte à la bienveillance et à une bonne harmonie. Lorsque vous formez donc, mère chrétienne, votre enfant à l'obéissance, vous cultivez en lui toutes ces vertus. En effet, avez-vous jamais vu un enfant désobéissant qui ait été prévenant, humble, pacifique, bienveillant ? Non certes, parce qu'il n'a pas de raison pour surmonter ses penchants qui le portent à l'égoïsme, à la turbulence, à la violence et à la grossièreté.

Et si tels sont les fruits de la soumission, attendrez-vous, pour l'y assujettir, que son intelligence se soit développée ? Vous vous imaginez sans doute que, sachant alors distinguer le bien du mal, il sera plus docile à vos ordres parce qu'il en sentira davantage la bonté et la justesse. Ne le croyez pas, car en même temps que son esprit, vous aurez laissé se développer en lui toutes les inclinations de sa méchanceté naturelle, sans que vous y ayez opposé une barrière et un frein. Vous voudrez alors courber un jeune tronc qui aura déjà pris des forces, un jeune tronc que vous aurez négligé de plier pendant qu'il était une tige molle et flexible. Ne

vous y fiez pas. Redressez l'arbre pendant que vous pouvez le manier à vôtre gré, donnez à votre enfant une bonne direction avant que ses petites passions le fassent entrer dans une mauvaise.

Peut-être que vous ne trouvez en votre fils que des qualités bonnes et aimables, peut-être le regardez-vous comme un ange descendu des cieux. Pourquoi alors l'importuner, me dites-vous? Eh bien, écoutez, mère faible, écoutez ma réponse. A moins que vous ne soyez vous-même le jouet des plus fatales illusions, que vous ne soyez vous-même l'esclave de vos propres passions, vous conviendrez que plus d'une fois, votre vie durant, vous vous êtes vue forcée de lutter vigoureusement contre le désordre de vos mauvaises inclinations, contre les révoltes de vos sentiments déréglés; et pourquoi? parce que vous êtes dans la condition de toute créature humaine, parce que chez tout homme la chair est faible et refuse de se soumettre à l'esprit. Détrompez-vous, votre fils n'est point un ange, tôt ou tard le mauvais côté de sa nature se fera jour, se révélera; il faut donc que vous preniez les précautions indispensables pour vaincre le penchant au mal qu'il porte en lui, ou le prémunir contre les dangers de l'avenir,

si ce penchant ne s'était pas encore révélé.

Voulez-vous savoir maintenant comment vous devez vous y prendre pour rendre votre enfant obéissant? Tout homme venant au monde porte avec lui son individualité devant le rendre un jour indépendant de toute sujétion qui pourrait entraver sa liberté. Voilà pourquoi l'on remarque, déjà chez les enfants, ce besoin de mouvement, cette résistance à tout ce qui les gêne; voilà pourquoi ils veulent marcher, agir en tout à leur gré; voilà pourquoi chacun d'eux a ses manières de faire qui lui sont propres. Ne vous opposez pas au développement de ces instincts d'indépendance, ne vous efforcez pas de comprimer les diverses manifestations de son tempérament, mais édudiez-les pour les diriger vers le bien, dégagez-les de l'opiniâtreté et de la violence que vous ne devez pas confondre avec ce que ces instincts, ces manifestations ont de bon et de nécessaire.

Avant même que l'enfant ait atteint sa première année, il se livre déjà à de petits emportements. Il s'entête en criant jusqu'à ce qu'il ait fait prévaloir sa volonté. C'est ici qu'il faut lui opposer de la résistance et faire plier sa volonté aveugle

sous la volonté raisonnable de la mère. Gardez-vous bien de céder par faiblesse aux désirs de ce petit tyran. Et si l'âge le plus tendre a déjà ses caprices, combien plus nombreux seront ceux d'un âge plus avancé ! C'est alors que viendront les cris impétueux, les résistances bruyantes, les gestes mutins, et ils se montreront d'autant plus forts que les concessions faites à un âge précédent auront été plus nombreuses. Ne cédez jamais aux cris de l'emportement ou de la résistance ; employez les corrections pour dompter les colères et le mauvais vouloir. C'est le conseil de la sagesse.

Je répète donc qu'il ne faut pas entraver le développement des instincts d'une légitime indépendance, vous n'avez qu'à réprimer les manifestations d'égoïsme et des violences qui les accompagnent, en exerçant souvent votre enfant à la soumission, lors même que sa conduite ne présenterait aucune inconvenance. Il faut l'habituer à tout interrompre, ris et jeux, courses et bonds, dès que vous l'ordonnez et par la seule raison que vous l'ordonnez. Vous êtes sa loi, et tout dépend de la prompte soumission de sa volonté à la loi. N'hésitez point, n'essayez aucun

compromis. Ce serait vous susciter à tous deux de nouvelles difficultés, qu'à la fin vous seriez néanmoins forcée de vaincre par des mesures plus sévères. Il vaut infiniment mieux que l'enfant oublie, s'il l'a jamais su, ce que c'est que désobéir.

Je ne demande point, et je l'ai dit plus haut, qu'on réprime en toute occasion la vivacité, l'animation, voire même les caprices de l'enfance, mais il s'y mêle toujours un fond de corruption. Aux défauts déjà cités s'ajoutent la mauvaise humeur, le mensonge, l'envie, l'indécence, la rudesse, la grossièreté. Voilà ce qu'il faut remarquer et empêcher. L'expansion inoffensive et joyeuse d'un excès de force et de vie peut devenir gênante sans mériter d'être punie. Mais les défauts que je signale et que l'œil vigilant observe de bonne heure, surtout dans l'entrain du jeu, appellent des mesures sévères de contrainte. Trop de mères malheureusement s'attachent beaucoup plus à faire briller aux yeux du monde la gentillesse de leurs enfants qu'à les rendre foncièrement bons. Et si votre enfant ne veut point obéir, que ferez-vous? L'y engagerez-vous en lui promettant telle ou telle autre récompense s'il se

conduit bien? Quoique je ne condamne pas absolument ce genre d'engagements, qui peuvent être un soutien pour la volonté encore faible de l'enfant, je n'y vois pas un moyen sûr pour lui enseigner la véritable obéissance, le respect de l'autorité et le triomphe sur l'égoïsme. L'enfant que de douces promesses portent à obéir, n'a pas vaincu et soumis sa volonté, il la conserve au contraire entière; et s'il se rend à vos désirs, c'est qu'il a jugé plus profitable pour lui le plaisir que vous lui offrez en compensation de ce que vous lui refusez. Je vous le dis en vérité, ce n'est pas votre volonté, c'est la sienne qui est faite. S'il n'a pas eu ce qu'il voulait, il a obtenu une chose équivalente ou préférable à celle qu'il sollicitait.

Que faut-il donc que vous fassiez si l'enfant n'obéit pas? Punissez la désobéissance, punissez-la sans pitié, toujours et en proportion de la faute. N'oubliez pas que vous êtes pour lui le bras de la justice de Dieu. Il doit apprendre à craindre le péché, comme une faute qui n'échappe jamais au châtiment. Dites-moi, les hommes se laisseraient-ils si facilement aller au péché, si dès la plus tendre enfance on eût toujours fait

succéder sans miséricorde le châtiment à la désobéissance? Quantité de mauvais désirs s'éveilleront dans son jeune cœur, comment y résistera-t-il si la crainte du châtiment ne vient pas stimuler le fond de volonté qu'il possède? Si vous ne le punissez pas du tout, ou rarement, vous enlevez à ce fond de bonne volonté son aiguillon et son soutien, et vous assumez sur vous-même la responsabilité de la faute.

Il faut donc châtier et dès la première désobéissance. Ne vous imaginez pas que la bonne conduite soit le résultat de l'âge ou des connaissances acquises. Ces mêmes connaissances, loin d'améliorer la conduite, ne serviront qu'au développement des moyens pour excuser le mal qui a été fait ou les fautes qui ont été commises. L'esprit qui discerne le mal, par cela même ne l'affaiblit pas, d'autant plus qu'on lui a laissé le temps de pousser des racines et de prendre de l'accroissement. Celui qui punit de bonne heure, s'épargne quantité d'occasions de punir dans la suite. La bonne conduite est dans le principe une affaire d'habitude, et ne devient que plus tard une question d'intelligence et de haute moralité.

Vous saisissez, n'est-il pas vrai, mère chrétienne, la nécessité de punir, et à cet égard vos résolutions sont prises; pourtant j'entends votre tendresse et votre amour maternel qui se révoltent. Ah! n'oubliez pas que punir c'est encore aimer; rougissez bien plutôt de la faiblesse qui vous empêche de donner à votre fils une preuve d'amour, quand cette preuve consiste en un sacrifice. Que votre cœur en souffre, je vous l'accorde, mais sachez que votre amour pour votre enfant est inévitablement uni à la souffrance. Si vous reculiez devant ce sacrifice, vous seriez, dans toute la force de l'expression, une mauvaise mère : mauvaise pour votre fils, car vous lui permettriez le mal; mauvaise pour vous-même, car il ferait un jour votre désolation et maudirait votre fatale indulgence. Ah! si votre faiblesse devait être telle, il ne vous resterait que l'appui du père auquel il faudrait avoir recours.

Vous craignez peut-être que votre enfant ne vous garde rancune de la punition que vous lui avez infligée, et vous voulez le regagner à force de caresses. A merveille. C'est le meilleur moyen de lui persuader que vous aviez tort de le punir. C'est planter, à la place de l'obéissance, l'esprit

de révolte. L'enfant se tiendra pour offensé ou feindra de l'être, sachant bien que vous allez lui prodiguer la flatterie pour réparer votre injustice. Allez, mère aveugle, allez, courez, encouragez la rébellion, entretenez-la, choyez-la. Ah! que votre faiblesse est grande!

En vérité, un châtiment juste n'aigrit jamais, quelque sévère qu'il soit. L'enfant a le sentiment de sa faute, il lui est naturel ; il accepte en conséquence le châtiment dû à cette faute, et pour peu qu'il ait du cœur, il n'est affligé que parce qu'il a offensé ses parents. L'enfant même qui n'est pas entièrement bon s'approche avec timidité de sa mère en courroux et se sent heureux de lire dans ses yeux qu'elle lui pardonne.

Un châtiment juste n'aigrit jamais; mais ce qui aigrit, c'est de punir aujourd'hui pour une faute qu'on laisse impunie le lendemain, car la punition paraît alors arbitraire; ce qui aigrit, c'est de frapper fort lorsque vous êtes en colère, et d'avoir la main douce dans le calme, puisque la punition semble être alors l'effet de l'humeur; ce qui aigrit, c'est de traiter des fautes de négligence ou de légèreté comme des péchés de malice, car la punition n'est plus alors ni juste ni méritée.

Le troisième sentiment que vous êtes tenue de cultiver dans votre enfant, c'est le respect de lui-même et la pudeur. L'homme est l'image de Dieu, une créature dont la dignité est très-élevée. Le respect de soi-même et le sentiment de la pudeur sont les signes visibles de cette grandeur innée, et s'ils font tous deux partie intégrante de la nature humaine, c'est afin que l'homme sente ce qu'il y a en lui de noble et de saint; afin qu'il se détourne avec horreur, de tout ce qui le déshonorerait. Tant que l'homme nourrit et entretient en lui le respect de soi-même et le sentiment de la pudeur, il a conscience des rapports qui rattachent la nature humaine à la nature divine. Tant qu'il les sauvegarde, il ne saurait se déshonorer par le vice. Mais quand ces sentiments s'éteignent ou viennent à chavirer, il n'y a plus chez l'homme ni la conscience ni le développement possible des plus belles facultés de sa nature. Les nobles aspirations, les vertus élevées perdent à ses yeux leur intérêt et leur attrait. Il n'a plus en lui ce guide intérieur qui le maintient dans la voie du devoir et qui est sa sauvegarde et son défenseur naturel contre ses appétits charnels. C'est donc à vous, mère chrétienne, de regarder la culture et l'entre-

tien du respect de lui-même et du sentiment de la pudeur chez votre enfant comme un des plus importants de vos devoirs maternels.

Mais comment faudra-t-il s'y prendre pour remplir ce devoir ? Écoutez : ne louez votre enfant, ne lui témoignez de satisfaction que lorsqu'il se sera bien conduit. Gardez-vous bien d'attacher en sa présence le moindre prix à sa beauté, à ses habits, au rang qu'occupent ses parents dans la société, ou à la considération que provoque leur fortune. Ce serait fausser en lui le sentiment de l'honneur et vous lui apprendriez à s'estimer pour des biens incertains et éphémères. Il se considérerait déjà comme un personnage fort important, s'appuyant sur sa condition et sur sa fortune, et il dédaignerait d'acquérir les qualités qui seules sont capables d'en faire un jour un homme honorable.

D'un autre côté, ne donnez à votre enfant des marques de mécontentement et de désapprobation que lorsqu'il se conduit mal. Traitez le mensonge avec horreur, comme quelque chose d'odieux et d'infâmant ; qu'il en soit de même de la fourberie, de la ruse, de la fausseté, du manque de parole, de la paresse et de cette indifférence si ordinaire pour l'éloge ou le blâme. Ayez du respect pour

votre enfant en sa présence et en celle des autres, car il est l'image de Dieu, et comme tel il possède une dignité qui doit avoir de la valeur à ses propres yeux. Ne permettez pas qu'il se présente à vous, et hors de la maison paternelle, sans être peigné et lavé, avec des habits sales ou déchirés. Si pauvre que vous soyez, c'est un point que vous pouvez atteindre. Plus vous êtes dépourvue pour vous-même et pour votre enfant de la considération que donnent le rang et la fortune, plus vous devez tenir à cette dignité primordiale inhérente à votre personne et à celle de votre enfant et qui vous a été reconquise par Jésus-Christ.

Quand vous seriez la plus pauvre des mères, ne permettez jamais que votre enfant mendie son pain, et surtout ne l'y excitez point, ce serait la destruction du sentiment de sa dignité. Si la misère vous presse, oh ! allez plutôt vous-même implorer la pitié de vos frères. Non, vous ne serez point déshonorée lorsque vous irez demander du pain pour votre enfant ; mais la pratique de la mendicité abaisserait son âme, et envahirait son caractère tout entier. Lorsqu'il vous arrivera de juger les hommes en présence de votre enfant, n'oubliez jamais que votre jugement devra se

régler sur la valeur morale des personnes. Que la richesse et la condition d'autrui ne vous empêchent point de retirer votre estime à ceux qui parmi eux se seraient rendus coupables de mauvaises actions et de fautes graves, blâmez-les au contraire devant vos enfants; mais témoignez votre estime à ceux qui, quoique d'une condition inférieure, sont vertueux; honorez l'ouvrier honnête et laborieux, au lieu de le railler ou de le regarder avec dédain. C'est ainsi que vous développerez dans vos fils le sentiment de l'honneur et la dignité morale. Enseignez-leur encore à rechercher l'approbation des gens de bien et à mépriser l'arrogance, les sarcasmes et les moqueries vaniteuses des mauvaises gens. Que de jeunes hommes sont devenus complices du mal uniquement pour n'avoir point appris à rester fidèles à la vertu en dépit des railleries de leurs compagnons, et pour n'avoir point osé résister par le courage ou le mépris à leurs sarcastiques moqueries.

Il faut également commencer, mères chrétiennes, à cultiver de bonne heure le sentiment si délicat de la pudeur dans l'âme candide de vos enfants. Avant même qu'ils sachent bégayer,

prenez déjà la précaution de les conduire à l'écart lorsqu'ils devront satisfaire quelque besoin naturel, et quand ils pourront marcher, que ce soit dans un lieu secret loin de tout regard. Ne souffrez pas non plus que votre fils en se levant, en s'habillant ou se déshabillant, se montre à découvert devant vous ou devant d'autres personnes. Qu'il soit toujours vêtu de façon à ce que les convenances ne soient nullement blessées, et montrez-vous affligée et mécontente s'il se découvre par fantaisie ou par malice. Que la punition corrige sa désobéissance, si vous n'étiez point écoutée. Si votre enfant prenait par hasard, et sans préméditation aucune, des attitudes ou des postures immodestes, blâmez-le et grondez-le sur-le-champ, sans lui rendre compte de votre blâme ; vous n'avez aucune raison à donner, l'enfant éprouve du reste un sentiment vague qui vous justifie pleinement à ses yeux et que l'habitude confirmera. Si vous voyez commettre quelque action immodeste dont il serait le témoin, n'en parlez qu'avec un profond chagrin, dites-lui de détourner ses regards avec mépris, excusez ce qui vient de se passer ou ce qui se passe par un manque d'instruction ou un vice d'éducation,

et plaignez la grossièreté et l'immodestie des auteurs d'une pareille action. Veillez surtout à ce que la pudeur de votre enfant ne soit point froissée par des domestiques corrompus ou indiscrets. Éloignez de lui les animaux qui pourraient le scandaliser ; ne le laissez point aller au bain en société ou sans surveillance ; mais soyez surtout et avant tout, soyez vous-même un modèle de pudeur et de modestie. Ne vous montrez jamais à demi vêtue devant vos enfants, faites vous-même et en secret tout ce qui ne doit point se faire devant le monde, refusez-vous et surtout refusez à votre époux, même devant vos plus jeunes enfants, tout ce qui tombe dans le domaine du devoir conjugal. Gardez-vous bien de vous imaginer que les enfants ne voient et n'entendent rien. Ils voient tout, et ce qu'ils n'entendent point, ils le pressentent, et ce qu'ils n'entendent pas aujourd'hui ils le comprendront demain pour leur perte. Ne vous dites pas à vous-même : Ces pauvres petits êtres sont comme nos premiers parents dans le paradis, quoiqu'ils soient nus, ils n'en sont point scandalisés, rien ne porte atteinte à leur innocence. Prenez-y garde, il ne suffit pas que leur nudité ne leur

inspire aucune pensée charnelle, il faut encore que leurs vêtements leur communiquent des pensées de pudeur. Il n'est point vrai d'ailleurs qu'ils soient à l'abri du mal comme nos premiers parents dans le paradis. Les instincts brutaux ne tardent point à se révéler, et le déchaînement des sens montre bientôt que l'héritage du péché originel n'est point un état d'innocence. Imposons-nous donc le devoir de faire naître et grandir de bonne heure l'amour de la chasteté dont l'âme de l'homme possède le germe, qu'elle tient de Dieu et qui vient du ciel. A moins qu'on ne s'y prenne de bonne heure, on n'y réussira jamais. Or si l'on n'obtient pas ce résultat, l'enfant, le jeune homme, la jeune fille, l'homme, la femme perdent ce caractère qui les sanctifie, tombent dans l'immodestie des paroles, des sentiments et des actions et sont privés de cette noblesse et de ce charme ineffables qui n'appartiennent qu'à l'âme chaste.

Le quatrième point enfin auquel vous devez habituer votre enfant, c'est le goût du travail et de l'abstinence. Travailler et souffrir, voilà en deux mots la vie de l'homme. Votre enfant est destiné à manger son pain à la sueur de son

front. Celui qui ne travaille point n'est qu'un membre méprisable et inutile dans la société. Il faut donc que vous éleviez votre enfant dans l'amour du travail.

Votre enfant aura ensuite dans le cours de sa vie grand nombre de contrariétés à supporter, de fortes inclinations à contenir, des penchants bien chers à sacrifier; il s'agira pour lui de se priver de biens peut-être précieux, de voir sans envie de plus heureux que lui! habituez-le donc de bonne heure au détachement, à la résignation, au renoncement. C'est un complément indispensable de son éducation, c'est un art dont l'étude ne commence jamais trop tôt et ne finit qu'avec la vie.

Or quelle est la marche à suivre pour lui faire prendre goût au travail, et l'initier à l'esprit de sacrifice? Le premier travail de l'enfant, c'est son jeu. C'est dans le jeu que les forces de son corps et l'application de son âme trouvent leur premier développement. Abandonnez-le à son infatigable activité. Mais la vie n'est point un jeu, il convient de fixer l'emploi des forces humaines et de les diriger vers un but. Vous astreindrez donc votre enfant à ne point se livrer exclusivement à ses caprices et à ses jeux, mais à remplir une tâche dé-

terminée et à s'y attacher. Dans le principe que cela ne soit qu'un quart d'heure ou une demi-heure au plus. Plus tard votre enfant ira à l'école, et son travail consistera dès lors à s'instruire. Tenez sévèrement la main à ce qu'il achève et soigne ses devoirs, et faites sur lui l'application du proverbe qui dit que : « Quiconque ne travaille point ne mérite point de manger et encore moins de se récréer et de s'amuser. »

En dehors des travaux de l'école et de la préparation à l'école, il y a dès cet âge-là, soit à la maison, soit aux champs, plus d'une besogne que l'on peut confier aux garçons et surtout aux filles. C'est ce qu'il ne faut point oublier. Gardez-vous, surtout si vous appartenez à une famille d'un rang élevé, de l'erreur si commune à cette espèce de personnes, qui consiste à croire qu'elles ne sont sur la terre que pour le boire et le manger, et que Dieu ne leur donne le temps que pour le passer à la toilette, au jeu et à l'ennui. L'art d'appliquer son attention à un travail déterminé et d'y persévérer est non-seulement un art salutaire, mais une nécessité à laquelle il n'est permis à personne de se soustraire. Par là on apprend à vaincre l'humeur, la sensualité, la mollesse et les excès de l'imagi-

nation ; rien ne saurait vous affranchir de cette loi morale, et certes vous ne voudriez pas en affranchir votre enfant. Voyez qu'il n'est point ici question d'un profit matériel quelconque, mais de l'empire même qu'il faut absolument acquérir sur le caprice et la sensualité, sur la paresse et les écarts d'une imagination dévergondéé. Quant à l'abstinence, vous l'exercerez sur votre enfant toutes les fois que vous l'obligerez au repos en dépit de sa pétulance et de sa vivacité. L'abstinence devient souvent nécessaire en présence de personnes étrangères et plus souvent encore pour votre propre repos. Dans ce dernier cas vous ne le forerez pas uniquement à la tranquillité pour que vous en jouissiez pour vous, mais pour qu'il apprenne à se vaincre lui-même. Vous exercerez sa patience chaque fois que vous refuserez de lui accorder une demande, d'exaucer une prière ; ces occasions ne vous manqueront pas, car qui pourrait compter les désirs des enfants? Mais prenez bien garde que votre refus ne vous laisse point de regret ; vous ne pouviez faire droit à ses exigences, et il faut d'ailleurs que l'enfant apprenne la privation et s'y habitue. Vous lui faites pratiquer l'abstinence, vous exercez sa patience toutes les fois que vous

lui faites quitter le jeu ou l'oisiveté pour l'assujettir à un travail quelconque. Exigez alors de la docilité, ne vous inquiétez pas d'une figure exprimant de l'humeur et ne vous en laissez pas émouvoir. De cette manière vous lui enseignez le renoncement à sa propre volonté, puisqu'il quitte contre son gré le jeu pour une occupation sérieuse; vous lui ferez pratiquer ce même renoncement en l'engageant à se refuser volontairement telle ou telle chose, à s'imposer volontairement l'accomplissement d'une action quelconque, comme d'aller à l'église au lieu de s'amuser, de se priver de tel ou tel plat au lieu d'en manger, de donner à un pauvre l'argent destiné à ses plaisirs ou à sa toilette. Mais il faut que tous ces sacrifices soient faits avec une bonne volonté et ne soient pas entachés d'hypocrisie.

Vous lui ferez encore pratiquer le renoncement en lui ordonnant de se lever sans hésitation, de se laver à l'eau froide, de s'habiller avec promptitude, de ne craindre ni le vent ni la pluie pour sortir. Qu'il mette son orgueil à savoir supporter quelque chose et à ne point s'amollir. Il pratiquera encore le renoncement chaque fois que vous ferez un cadeau, que vous gratifierez d'un présent l'un de ses frères.

Il est vrai que la jalousie s'éveille, que l'enfant est mécontent, car vous devez, permettez que je vous le dise, vous devez également traiter tous vos enfants, mais il faut que pas un seul d'entre eux n'explique de travers votre bonté à l'égard des autres. Votre enfant doit être accoutumé à ne point avoir tout ce qui lui plaît et à n'être point traité en tout et pour tout de la même manière que les autres; il faut qu'il soit habitué aux privations et qu'il sache se contenter de la part, quelque petite qu'elle soit, que vous lui faites.

Vous lui enseignez enfin le renoncement quand vous lui racontez le renoncement et les privations de Jésus-Christ, de sa sainte Mère, des saints Apôtres et en général de tous les saints, et que vous mettez la vie de ces âmes d'élite en parallèle avec la vie de ceux qui font, selon l'expression des saints livres, un Dieu de leur ventre. De pareils modèles élèvent l'âme; ils sont comme un levain qui fermente au fond du cœur de l'enfant. Faites-lui ainsi entrevoir dès à présent les peines que lui réserve l'avenir, le nombre incalculable de privations et de charges qui pèseront sur lui. N'avez-vous pas vous-même bien des tourments? La vie n'est-elle pas également parsemée de douleurs et

d'angoisses pour des millions d'hommes qui ont déjà vécu, qui vivent en ce moment, ou qui vivront dans la suite? Elle aura pour votre enfant les mêmes rigueurs, les mêmes peines. Eh bien! qu'il y soit du moins préparé et qu'il ne s'attende pas à faire une exception à la loi générale qui s'appesantit sur tous les enfants d'Ève.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Jeunesse de Marie.

La jeunesse de Marie est tout aussi extraordinaire que sa naissance. Voici ce que nous en raconte l'antique tradition dont nous avons déjà parlé.

Quand Marie eut atteint sa troisième année, ses parents, fidèles à leur vœu, la conduisirent au Temple pour qu'elle y demeurât et qu'elle y fût élevée. Elle était déjà si forte à cet âge, qu'elle gravit, comme une grande personne et sans soutien, les marches élevées du portique. Son esprit était déjà si formé, et surtout si porté à la prière, qu'elle ressemblait par son maintien moins à un enfant qu'à une grande jeune fille. Tous ceux qui la virent furent saisis d'admiration. La tradition à laquelle nous empruntons ces détails nous raconte les choses suivantes sur le séjour de la sainte Vierge au Temple. Depuis l'aurore jusqu'à la neuvième heure du jour, Marie se livrait à la

prière; de neuf heures à trois heures de l'après-midi elle s'occupait à tisser; à partir de trois heures elle retournait à la prière, jusqu'au moment où un ange du Seigneur lui apparaissait et lui apportait sa nourriture. Elle donnait en retour aux pauvres les aliments que lui fournissait le Temple. Elle était versée dans toutes les connaissances qui conviennent à une jeune fille, et ne le cédait à aucune de ses compagnes, même plus âgées, dans la science de la loi de Dieu, en humilité, en amour du Seigneur, en pudeur virginale, en quelque vertu que ce fût. Sa voix était la plus suave quand, dans ses longues veilles, elle laissait échapper de ses lèvres de saints cantiques qui traduisaient si mélodieusement les pieux élans de son âme vers Dieu. Personne n'entendit jamais sortir de sa bouche une parole vive, jamais personne ne la vit irritée. La prière, la lecture et la méditation des saints livres étaient sa plus chère occupation. Elle veillait sur ses compagnes, afin que jamais aucune d'elles n'offensât Dieu par ses discours, ne laissât échapper quelque rire bruyant, ou ne se permît une plainte contre ses parents. Elle louait Dieu sans cesse, et chaque fois qu'on la saluait, elle répondait : Dieu merci, qui passe pour être

l'origine de la formule *Deo gratias*. Souvent l'on vit des anges converser avec elle et la servir avec une tendre et bienveillante sollicitude.

Voilà ce que nous raconte la tradition sur la jeunesse de Marie; et ce portrait, quoique retraçant la vie d'une vierge incomparable dont la parfaite imitation soit impossible, ne contient pas moins pour cela certains traits principaux que nous devons trouver dans la vie de toute jeune fille vraiment chrétienne. Il est facile de le démontrer.

1° Il est dit que la très-sainte Vierge se livrait à la prière depuis l'aurore jusqu'à neuf heures, qu'elle y revenait le soir, et que ses lèvres proclamaient sans cesse les louanges du Seigneur. Il doit au fond en être ainsi de toute jeune fille chrétienne. Elle ne doit trouver de bonheur et de joie que dans la prière, et la piété devra être sa vie. Il n'est pas à dire pour cela qu'elle doive prier pendant des heures entières, ses occupations domestiques ne le lui permettraient pas; mais que Dieu soit l'objet de sa première pensée dès son réveil, et l'amour pour son Dieu son premier sentiment; qu'elle se nourrisse de la prière dans le cours de la journée ; qu'elle adresse in-

cessamment au ciel des actes d'amour, de gratitude et d'humilité ; qu'elle tienne surtout, autant qu'il lui sera possible, à ne point laisser passer la journée sans visiter la maison de Dieu, sans assister au saint sacrifice de la messe. Pensées, efforts, travaux, omissions, fautes, afflictions ou joies de la journée, qu'elle repasse toutes ces actions, tous ces sentiments divers dans son esprit avant de se livrer au repos : elle y trouvera des sujets, ou pour remercier le Seigneur et le louer, ou pour l'implorer et se repentir. Qu'elle s'endorme alors du doux sommeil de l'enfance sous l'aile du Seigneur et sous la protection de son ange gardien, et son réveil ne sera ni moins innocent ni moins doux que ne l'aura été son sommeil.

Une jeune fille élevée dans les principes du monde et rassasiée de ses faux attraits trouvera une vie semblable, ennuyeuse, impraticable, importune et d'une dévotion outrée. Mais en cela se vérifie la parole des saintes Écritures : « L'homme charnel ne conçoit point ce qui est de l'esprit. »

De même qu'une jeune fille mondaine ne conçoit pas une vie pieuse et adonnée à la ferveur, de même la vierge consacrée à Dieu trouve inconcevable et sans attraits la vie que lui offre un

monde corrompu. Toute la question se réduit donc à savoir laquelle des deux a choisi la meilleure part.

Examinons un peu ce qui se passe dans l'âme d'une pauvre jeune fille qui a horreur de la prière et qu'une vie fervente ennuie.

Le cœur humain, ce cœur que Dieu a formé pour lui, est attiré vers Dieu par une inclination naturelle ; or comme toute élévation, tout amour, toute félicité, tous les biens, en un mot, n'existent en réalité qu'en Dieu, le cœur humain ne se sent plein d'élévation, d'amour et de béatitude que lorsqu'il s'abandonne à son inclination naturelle qui le pousse et l'entraîne vers Dieu, qu'il vit et demeure en Dieu. La piété n'est donc pas, pour la pieuse jeune fille, un état pénible, un sentiment étranger ; elle est, au contraire, l'élément de son âme, le principe constitutif et permanent qui entretient sa vie morale, elle est son orgueil, sa grandeur, sa félicité. La jeune fille mondaine qui n'a point de goût pour la piété, qui en détourne le cœur et les regards avec répugnance, n'a plus rien de commun avec son créateur, avec celui qui est le principe, la providence et la fin de sa vie. Toute union avec lui est rompue ;

elle descend au niveau des biens de la terre, de toutes ces choses d'un jour qui ont pris possession de son cœur. Pauvre enfant ! combien vous méritez la pitié, vous dont la vie tout entière est absorbée par les soins que vous donnez à votre toilette, par des discours qui roulent sur les spectacles, la danse et les plaisirs, par une critique méchante sur les personnes qui vous entourent, par mille frivolités domestiques, par l'envie, la jalousie et les vains propos. O mon Dieu, quelle chute, de cette hauteur où le Seigneur vous avait placée, jusqu'à l'abîme du vice et de la corruption ! Vous croyez sans doute que vous n'êtes point faite pour la piété, les prières longues et fréquentes. Si telles étaient vos pensées, elles seraient insensées, et il ne vous appartient pas de renoncer à la piété parce que vous ne pouvez pas y consacrer autant de temps que telle ou telle autre personne ; détrompez-vous, mon enfant, là n'est pas la difficulté. Celle qui prie peu en paroles prie d'autant plus par son travail, par ses peines et ses souffrances qu'elle offre au Seigneur dans le secret de son cœur. Mais pour vous, vous ne priez ni en paroles ni en actions. Vous êtes une âme froide et vulgaire, vous n'avez pas même,

malheureuse enfant, si l'on vous examine de près, vous n'avez pas même de cœur, vous n'avez pas les douces émotions de la vertu, car toutes les aspirations de votre être ne s'étendent pas au delà du plaisir, du bruit, de la coquetterie, de la sensualité et du luxe. Comment alors voulez-vous que votre cœur s'ennoblisse, s'épure et se sanctifie.

Nous concluons donc, d'après tout ce que nous venons de dire, que la vie de toute jeune fille chrétienne doit être, comme celle de la sainte Vierge, une vie pieuse, une vie fervente, une vie tout intérieure et toute en Dieu. Est-ce à dire qu'elle soit pour cela une vie de retraite, d'austérité et d'isolement ? Non. La vraie piété n'est point chagrine, et la jeune fille pieuse puise dans ses joies intimes une gaieté sereine qui se répand autour d'elle; elle s'attache de tout cœur aux personnes vertueuses, elle apporte dans ses relations les grâces charmantes et l'affection facile d'un enfant; elle se communique, elle est prévenante, modeste, simple et pleine de dévouement. Voyez, et dites-moi si elle n'est pas la plus aimante, la plus docile, la plus serviable des sœurs. Je vais même plus loin. Elle associe à la naïveté gracieuse qu'elle apporte dans

le commerce avec ses semblables un esprit et un cœur ouvert aux impressions des beautés de la nature. La grandeur, la variété, la richesse, la magnificence, la sagesse qui éclatent autour d'elle dans les œuvres de Dieu l'émeuvent jusqu'au fond de l'âme, la remplissent d'admiration et d'une sainte joie. Ne recherchèz pas dans ces impressions un pur effet que produit la nature sur son être : cet effet serait commun à tous et universel dans son résultat; non, ces impressions sont la conséquence de sa piété, car elle possède une âme candide que le monde n'a ni séduite ni blasée, qui reste ouverte à la sainte admiration que produit sur elle l'imposant spectacle des œuvres de Dieu, qui discerne et retrouve dans tous les phénomènes de l'ordre naturel tout ce qui remplit son propre cœur, c'est-à-dire la grandeur, la bonté et la sagesse de son Dieu.

Quelle est l'origine des caprices, de l'aigreur et de la sécheresse de caractère que l'on rencontre si souvent chez tant de personnes? Hélas ! la raison en est qu'elles sont foncièrement insensibles, en proie à toutes sortes de convoitises, tourmentées par l'envie ou l'ennui. Voilà ce qui les rend singulières, aigres, de mauvaise humeur.

Et pourquoi n'ont-elles pas le sentiment du beau, le goût du grand véritable, pourquoi ne sont-elles que des admiratrices affectées ou maniérées? Parce qu'elles n'ont point de piété. Quand elles s'avisent par hasard de se livrer à la réflexiou à la vue des merveilles que la main de Dieu a semées dans l'univers, elles ne sont pas sans se laisser entraîner à une certaine admiration pour le beau et le sublime; mais parce que cette admiration n'est point sanctifiée par l'amour de Dieu, elle ne leur apporte ni joie, ni transport, elle reste à la superficie de l'intelligence et du cœur. Qu'il y ait d'autre part des personnes pieuses peu aimables, peu ouvertes et réservées à l'excès, ne se souciant ni des hommes ni des choses, j'en conviens volontiers; mais qu'en conclure si ce n'est que leur piété est mal entendue et qu'elle ne porte point avec elle la marque de son authenticité : l'amour de Dieu?

2° Notre légende nous rapporte ensuite que Marie était parfaitement versée dans toutes les connaissances qui conviennent à une jeune fille, qu'elle ne le cédait à aucune de ses compagnes même plus âgées dans la science de la loi de Dieu, et que la lecture et la méditation des saintes Écritures étaient son occupation favorite. Ces traits se

retrouvent plus ou moins bien exprimés jusqu'à nos jours dans la vierge chrétienne. Suivant son rang et sa fortune, on fait volontiers toute espèce de sacrifice pour donner à la fille de la maison une éducation soignée. Que ne lui fait-on pas apprendre? Histoire, géographie, dessin, musique, règles du savoir-vivre et des bienséances dans le monde, en un mot, travaux de tout genre. L'art et la science ne sont jamais un fardeau incommode, et plus d'une fois la jeune fille trouvera l'occasion d'en tirer parti et à son grand avantage. Mais elle ne veut pas être enfermée dans ce domaine exclusivement profane. Elle a appris la musique du monde, mais sa prédilection est pour la musique et les chants sacrés. Elle lit les historiens, les récits des voyageurs, mais elle goûte infiniment plus la lecture des évangiles et des œuvres d'écrivains pieux et éclairés. Ses travaux terminés, ses devoirs de famille et ses fonctions remplis, veut-elle se ménager la plus agréable des récréations? elle la demande à la prière, à une lecture pieuse, à la musique sacrée, à la société d'amies vertueuses. Ce plaisir même est une source réelle et féconde de progrès intellectuels et moraux. Ce commerce avec de saintes âmes, ces lectures instructives qui élèvent

l'esprit, ces méditations des mystères de la religion, ces chants pieux et inspirés, consacrés à louer, à remercier, à prier Dieu, tout cela fait croître cette jeune et délicate plante en sagesse et en vertu.

Je n'ai garde à passer ici sous silence une illusion et une erreur des plus fâcheuses, et hélas! trop commune. Nos jeunes filles apprennent, comme je l'ai dit, l'histoire, la géographie, les langues, le dessin, la musique, toute espèce de travaux d'agrément, et les usages de la bonne société. Lorsqu'elles possèdent plus ou moins toutes ces matières, on juge que leur éducation est terminée, qu'elle est parfaite, et en cela elles sont elles-mêmes tout à fait d'accord avec vous. Ne vous trompez pas, c'est là une erreur grossière. Une jeune personne peut être très-versée dans toutes ces connaissances sans que leur influence ait pénétré jusqu'au fond de son être; elle peut les posséder toutes et n'avoir avec elles ni noblesse dans son intelligence ni élévation dans ses sentiments; cela se remarque surtout lorsque la jeune personne devient épouse, alors qu'elle quitte le vernis de douceur et de complaisance qu'elle devait à l'art ou au désir intéressé de plaire et

qu'elle se montre dans son naturel sans réserve et sans fard. Vous la voyez alors impérieuse, grossière, égoïste, capricieuse, acariâtre, paresseuse, bavarde, sensuelle, envieuse, mauvaise langue, et folle de luxe et de toilette. Hélas ! qu'est devenue cette éducation si parfaite et si vantée? Voilà, n'est-il pas vrai, un mari bien avancé pour avoir une femme qui brode à merveille, qui parle plusieurs langues étrangères, qui touche du piano et chante à ravir, mais dont le cœur surexcité par des lectures énervantes ne vit que de rêves impossibles et de sentiments éphémères et sans consistance. Il ne trouve point en elle ce qu'il y cherchait, le complément salutaire et chaque jour plus bienfaisant de ses facultés viriles, la pureté et la bonté du cœur, la piété naïve, l'humble docilité, la résignation, la patience muette, le dévouement au prochain, l'habileté du conseil et de la consolation, la douceur et la gravité heureusement réunies dans les relations domestiques.

Trop aveugles parents, qu'avez-vous donné à vos filles, si elles n'ont reçu de vous qu'une éducation exclusivement mondaine! O mères qui faites tant d'étalage de l'éducation de vos filles,

qui conduisez dans la société ce nouveau genre de poupées bien dressées pour qu'on les voie, qu'on admire leur beauté, leur gentillesse, leurs grâces, ah! sachez-le bien, ce qui en elle frappe les yeux et excite l'admiration, ce n'est qu'une écorce frivole et brillante. Vous sacrifiez vos enfants à votre vanité, et quand vous les donnez en spectacle, vous détruisez en elles les dons que la nature leur avait départis, vous leur ravissez la pureté qui est comme l'essence de la femme, la timidité du jeune âge, la douceur virginale, le sens et le goût de la religion, l'amour de la prière et le contentement et la joie qui découlent du commerce intime avec Dieu. Et pourtant vous applaudissez, lorsque vous voyez vos filles adulées par des séducteurs de tout âge qui tourbillonnent autour d'elles et lorsqu'elles se bercent de la folle illusion d'être quelque chose par elles-mêmes.

Et que dire des lectures que notre siècle corrompu offre de toutes parts à leur avide curiosité?

Nous voyons par le cantique appelé *Magnificat* que nous a conservé saint Luc, que Marie lisait les livres de l'Ancien Testament et qu'elle les savait en partie par cœur. C'était là sa lecture constante et favorite. Combien il en est autre-

ment chez nous ! Connaissez-vous, dit cette jeune fille à une autre, cette ~~nouvelle, ce récit, ce poème~~, ce roman, l'avez-vous lu? N'est-il pas vrai, vous rougissez presque vous-même d'être réduite à donner à une semblable question une réponse négative. Mais qu'on ait entre les mains le livre des saints Évangiles, ou quelque autre ouvrage de piété ou de religion, il semble qu'on doive s'en cacher sous peine de se singulariser ou d'exciter le ridicule. Et pourtant une semblable lecture grandit, ennoblit, fortifie l'âme, tandis que toute autre, à moins qu'on ne la choisisse avec la plus grande circonspection, énerve si elle ne détruit le sens moral.

Mais quoi, me direz-vous, des nouvelles, des romans, corrompre et énerver le sens moral? Oui, mère chrétienne, pour peu qu'on en lise souvent et sans choix, car une âme constamment nourrie de récits et occupée d'images sensuels sera nécessairement et peut-être malgré elle entraînée sur cette pente au bout de laquelle elle trouvera le désordre moral le plus complet. Comment voulez-vous que le cœur reste pur et fort dans ce commerce de l'esprit avec une peinture si vive, si ardente des plaisirs et des déceptions de l'a-

mour? Comment voulez-vous qu'une vie passée dans un monde imaginaire se confonde avec la vie réelle, sans préjudice de celle-ci, sans y introduire les illusions les plus désastreuses qui la rendent insupportable et sans faire des mécontents et conséquemment des malheureux?

Rien n'est plus indubitable ; et pourtant des centaines et des milliers de jeunes filles trempent tous les jours leurs lèvres à la coupe empoisonnée des lectures frivoles et dangereuses. Oh ! qui donc leur apprendra combien ces livres mauvais empêchent leur âme d'éprouver de délicates émotions, d'inspirations élevées, un saint enthousiasme pour le bien et de posséder la noblesse que donne la chasteté, la vertu qui commande le respect ; car ils sont d'une frivolité qui fait rougir, ils sont vides, affectés, impurs et ne peuvent par conséquent être d'aucune utilité, soit pour les travaux domestiques, soit pour les travaux de la campagne. Ah ! fuyez ce breuvage empoisonné ! Heureuses les femmes et les filles des anciens temps. Elles ne savaient peut-être ni lire ni écrire, mais elles avaient la science qui fait la femme forte ; les femmes de leur trempe, je les cherche en vain parmi vous.

3° Marie, dit la légende, brillait entre toutes ses compagnes par sa pureté toute virginale, et sa modestie était si grande qu'elle ne supportait même pas un éclat de rire bruyant et déplacé. C'est pourquoi elle a été et sera toujours par sa chasteté le modèle le plus parfait qui puisse être proposé à l'imitation des jeunes personnes de son sexe, et que l'Église catholique l'appelle la Vierge des vierges. Que ne lui est-il donné, à cette Reine immaculée, de grouper autour d'elle comme une cour magnifique la jeunesse tout entière, pour faire tomber sur elle les rayons de sa sublime pureté ! O admirable triomphe de la grâce pour la gloire ; royaume éclatant de virginale blancheur ; ô Reine d'une ineffable et sublime beauté ! Méditons ensemble sur cette vertu si belle qui tient à juste titre le premier rang entre les vertus de la femme. . . . .

Dieu, ô jeune fille, a paré ton âme de la pudeur et de la chasteté. Ce nom de jeune fille produit spontanément en notre esprit une ravissante personnalité formée d'un mélange de réserve, de timidité et de pudeur. La chasteté est la parure naturelle de la jeune fille, et tous les peuples qui ont jamais eu, ou qui ont encore le sens de la

vertu et de la dignité de la femme, ont honoré la chasteté. Votre valeur morale, jeunes personnes, et ne l'oubliez pas, est en raison de votre pureté. Le monde lui-même, quelque corrompu qu'il soit, le monde la mesure à cette échelle et vous pèse dans la balance de la chasteté.

Qu'elle reçoive une atteinte plus ou moins grave, et vous baissez aussitôt dans l'opinion publique ; et, suivant le degré de votre chute, vous n'êtes plus rien par vous-mêmes aux yeux des hommes. O vous, jeune vierge, ange descendu des cieux, vous qui êtes restée pure, ah ! puissiez-vous comprendre et estimer assez l'incomparable trésor que vous possédez. Jamais la parole humaine ne le décrira, le cœur, mais le cœur pur seul le comprendra. En présence d'une vierge déchue, tombée de son trône, vous brillez d'un ineffable éclat, et tandis qu'on la regarde, elle, la malheureuse, fleur flétrie sous les pieds des passants avec mépris peut-être, mais toujours avec pitié, on rend à votre pureté sans tache l'hommage d'une estime profonde et justement méritée.

Voilà pourquoi toutes les générations qui se sont suivies depuis dix-neuf siècles ont toutes levé et lèveront toujours les yeux, en proclamant sa gloire,

vers Marie la Reine des vierges, la Vierge immaculée.

Toutes les vertus de la jeune fille sont comme autant de ruisseaux qui découlent de sa chasteté comme de leur source. L'impureté rend suspectes toutes les autres vertus d'une jeune personne. Quiconque s'écarte de la pureté n'est pas maître de ne s'écarter du bien que par un seul point. Il n'y a qu'un pas du fugitif au transfuge. Il y a bien, sans doute, des âmes pures et chastes qui ont quantité d'autres défauts, et nous n'établissons pas que la chasteté tienne lieu de toutes les autres vertus ; mais ce que nous affirmons pleinement, c'est que l'impureté les ébranle toutes. Tant que vous étiez restée pure, jeune fille, la prière avait pour vous des attraits et des charmes, votre humeur était bonne, uniforme et douce ; vous demandiez si peu pour être contente et heureuse ; vous étiez aimante et naïve avec vos parents, cordiale et bienveillante avec vos frères et vos sœurs, aimable et inoffensive avec vos compagnes ; dans vos rapports avec le prochain on vous voyait droite, simple, vraie et égale. Mais depuis que votre innocence a été flétrie, depuis que vous êtes devenue impure, vous vous êtes

renfermée en vous-même, vous êtes devenue difficile et capricieuse, dissimulée et menteuse, morte, en un mot, à toutes ces petites joies qui faisaient votre bonheur. Je vous vois envieuse, jalouse de toutes les personnes qui mettent ou semblent mettre une entrave à votre passion, susceptible, grossière et arrogante. Vous paraissez comme étrangère à vos parents, à vos frères, à vos sœurs, à vos amies; vous n'avez plus de goût pour la prière, Dieu lui-même vous est devenu indifférent. Non, ma fille, vous n'êtes plus vous-même, vous n'êtes pas tombée d'un degré, votre chute a été complète et entière. Toute cette transformation d'où vient-elle donc, si ce n'est de l'impureté à laquelle vous êtes descendue? O jeune fille, prenez bien à cœur votre pureté virginale, n'échangez jamais, quoi qu'il puisse vous en coûter, votre dignité, votre bonheur contre la honte et la douleur.

Il n'y a rien qui soit au-dessus des bienfaits qui résultent pour l'homme du commerce qu'il entretient avec Dieu, l'Esprit par excellence, l'Esprit parfait. Le profit que l'on retire des rapports entretenus avec les princes de la terre n'est pas en général d'une bien grande valeur; il y en a

si peu que l'on puisse véritablement admirer, respecter, aimer! En quoi donc ces relations rendent-elles meilleur ?... Mais il en est bien autrement du commerce avec Dieu. Et d'abord quel honneur pour l'homme de pouvoir seulement se rapprocher de son créateur, du créateur du ciel et de la terre! Quelle gloire de consacrer et d'offrir ses prières, ses actions de grâces, ses adorations, son amour, d'offrir sa vie et sa mort à Celui qui est, au Saint des Saints, à Celui duquel vient toute bénédiction, qui est la Majesté souveraine! Ah! que cette adoration, ces louanges, cet amour et cette piété élèvent, agrandissent, échauffent l'âme du fidèle! Heureux donc, mille fois heureux celui qui s'élève jusqu'à Dieu par des prières fréquentes et ferventes. Or quel est donc le privilégié de tant de félicité, à qui appartient de préférence un tel bonheur? C'est à la jeune fille innocente et chaste. L'Esprit-Saint, dont elle est le temple, éclaire son intelligence, s'empare de toute son âme et lui inspire une piété ardente. C'est avec une joie infinie, avec une émotion profonde qu'elle lève les yeux et les mains vers son Sauveur; elle est la servante du Seigneur, elle le loue, lui rend grâces; elle se

confie et se livre tout entière à lui ; elle s'humilie, se repent, se ranime en sa présence, toujours prête à l'action et au sacrifice. Et si l'antique légende raconte de la sainte Vierge, que les anges entretenaient un commerce avec elle et lui apportaient chaque jour sa nourriture du haut du ciel, nous constatons que le même prodige se renouvelle, sinon d'une manière visible, au moins d'une manière invisible pour toute jeune personne pure et chaste qui prie Dieu du fond de son cœur. Les anges aussi l'entourent, car les sentiments qui surgissent en son âme, les paroles qui tombent de ses lèvres, et qui expriment avec tant de suavité les délices de son amour pour Dieu et de ses saintes espérances, sont autant de flammes qui lui viennent du ciel et que les anges lui apportent de la part de son Seigneur, de son divin Époux, comme une nourriture pour son être spirituel.

Quelle dignité dans la pureté du cœur, ainsi jointe à la piété ! Il semble que, dans ces conditions, la chasteté soit le plus haut degré de noblesse auquel l'âme de la femme puisse atteindre ; car nous affirmons que toutes les saintes aspirations, toutes les perfections morales, tous

les élans dont elle est capable, ne sont contenus en germe et ne se développent que chez la femme chaste qui se donne à Dieu tout entière et sans partage. Honneur donc à la jeune fille innocente et pure ! Puisse-t-elle conserver toujours la clef du ciel qu'elle porte en ses mains.

En supposant même que toute jeune fille pure ne s'élève point à la hauteur de cette union intime avec Dieu, elle ira tout au moins jusqu'à se rapprocher de lui. La jeune fille déchue, au contraire, ne s'élève et ne saura jamais s'élever jusqu'à lui ; sa déchéance morale ne lui permettant point de viser à la noblesse morale qui est un caractère essentiel de la piété.

La grâce et la beauté du corps étant l'apanage de la jeune fille, elle exerce par elles une grande influence dans le monde ; elle attire sans le vouloir. Elle serait d'ailleurs fâchée d'être dépourvue d'attraits, car il est de son domaine de chercher à plaire. Il n'y a point de mal à cela, puisque ce désir la portera à acquérir toutes les qualités qui la rendent aimable. Et quelle est donc, entre toutes les qualités qui donnent de la grâce à une jeune personne, la plus charmante et la plus séduisante? C'est sans contredit la pureté du cœur.

La réserve et la timidité virginales, ce regard innocent et pur, cet habillement modeste et pudique, cette attention à ne point franchir le cercle de la famille, cette vie retirée du monde, ce commerce rare et choisi avec les personnes les plus vertueuses, ce parfum de la solitude, cette promptitude à rougir, ce langage toujours modéré, ce silence naïf et inoffensif, attirent les cœurs et prêtent, soit à la grâce et à la beauté naturelles, soit aux qualités acquises, leur plus haut degré de solidité et de charme. Qu'est-ce donc que la beauté du corps quand elle respire la sensualité, la légèreté et le péché? Qu'est-ce que les seules grâces naturelles, qu'est-ce que la coquetterie en quête d'admirateurs? La beauté du corps? mais c'est une apparence sans réalité, un charme d'un jour; les grâces naturelles? mais ce sont des filets habilement tendus par le calcul, la cupidité, par une froide et sordide passion. Qui voulez-vous que cette manœuvre attire ou enchaîne? Et s'il y a tels insectes qui s'arrêtent sur des ordures, cela prouve simplement qu'ils sont faits pour les ordures et les ordures pour eux. Oh! soyez pure et chaste, jeune fille, mais soyez-le dans tout votre être!

Quand vous ne le seriez pas par amour pour

cette inestimable vertu, soyez-le du moins, je vous en conjure dans votre intérêt, soyez-le afin que vous plaisiez, afin que vous plaisiez longtemps, afin que vous plaisiez surtout aux hommes vertueux. Mais vous, jeune fille souillée, que faites-vous de vous-même? Vous effeuillez votre beauté, comme l'enfant effeuille le lis qu'il foule ensuite à ses pieds, vous dépouillez vos roses de leur fraîcheur et de leur parfum. Vous prétendez plaire, et semblable à un cadavre en putréfaction, vous n'attirez que des corbeaux affamés qui passent d'un champ à l'autre en poussant des cris rauques et lugubres.

La santé, l'honneur, un excellent établissement sont certes trois choses précieuses sur la terre. Eh bien, voulez-vous que je vous explique comment elles dépendent de la pureté de vos mœurs? mais n'allez pas me prévenir en me disant que les filles légères rencontrent souvent les meilleurs partis et me faire ainsi l'apologie de la frivolité. Jetez un peu vos regards autour de vous. Telle femme brillait autrefois par ses charmes qui aujourd'hui est fanée; telle autre passait sa vie à rire et à folâtrer qui en ce moment pleure et gémit. Celle-ci portait très-haut ses prétentions et ses espéran-

ces, la voilà pauvre, abandonnée à jamais, méprisée; celle-là était fraîche de santé, les couleurs les plus vives ennoblissaient son teint, et la voilà pâle, amaigrie, cherchant à saisir avec ses deux mains, pour la retenir, la vie qui lui échappe. N'essayez pas de vous faire un sort en cédant à des sollicitations coupables. Mettez tout votre espoir en Dieu. Servez-le, la toute-puissance lui appartient. Il ne vous abandonnera pas, mais il réalisera vos espérances d'une façon ou d'une autre. N'appelez point le péché à votre secours, que Dieu seul soit votre appui; et quand vous seriez au dernier degré de l'échelle sociale, quand vous seriez pauvre et sans ressource aucune, vous n'en possédez pas moins un bien précieux, votre innocence. Elle est votre unique bien, et voilà la raison d'y veiller afin que vous ne perdiez point en elle et avec elle tous les autres biens que vous possédez. Ah! regardez-vous vous-même; vous voyez votre dénûment, mais ne pleurez point, car il vous reste le plus beau et le plus riche de tous les trésors; ne le dissipez point, ayez, je vous en prie, ayez pitié de vous-même.

Votre innocence, ô ma fille, est donc, comme nous venons de le voir, votre bien le plus précieux.

Mais comment le gardez-vous, comment y veillez-vous? Hélas! vous le traitez peut-être comme bien des gens traitent souvent leur santé. On n'en apprécie la valeur qu'après l'avoir perdue et perdue de gaieté de cœur. Vous riez et vous folâtrez, vous laissez vos yeux s'égarer de tout côté; vous souffrez qu'ils suivent tout ce qui les attire; vous videz à pleines gorgées la coupe des trompeuses flatteries qu'on vous adresse; vous acceptez avec joie et sans scrupule toutes les invitations du monde; vous jouez avec le danger que vous entrevoyez, mais que vous ne fuyez pas parce que vous l'aimez sans oser vous l'avouer. C'est courir au naufrage à pas de géant. On vous prévient du mal auquel vous vous exposez; mais dans l'illusion où vous vous trouvez sur vos intentions, que vous prétendez bonnes et qui peuvent l'être en effet, vous ne tenez aucun compte des avis, et dans votre ignorance du monde et des piéges que vous tend votre propre cœur, vous considérez comme impossibles des conséquences prochaines et inévitables. Ah! que ne vous avouez-vous pas que déjà vous aimez le danger et que vous cherchez à vous le cacher par la raison que vous ne vous souciez pas de l'éviter! Que ne pouvez-vous savoir que toutes celles dont

la vertu a fait naufrage se sont comme vous tenues assurées, et ont toujours assuré aux autres qu'elles ne s'écarteraient jamais du sentier du devoir, et qu'elles ont précisément été entraînées à leur perte par cet aveuglement et par cette malheureuse présomption.

Oui, céder à ses penchants, leur céder chaque jour davantage, avoir à répondre de maint péché à cause de cette condescendance et ne pas laisser de se persuader qu'on ne s'écartera jamais de ses devoirs, c'est le comble de l'illusion, c'est le fond de l'abîme, c'est jouer le rôle de la mouche qui voltige autour de la flamme et s'en rapproche sans cesse ; elle tombe bientôt sous le charme fatal de l'éclatante lumière, elle s'y précipite et y trouve la mort. La lumière éclatante qui l'attirait avec une force irrésistible n'était point le pharé du plaisir et de la vie, c'était un feu dévorant. Pour échapper à la flamme, il aurait fallu croire à son irrésistible attraction, être assez sage et assez forte pour ne point s'en approcher. Apprenez donc à connaître, ô vierge chrétienne, le danger que vous cache une perfide sécurité, ne permettez pas que les plaisirs des sens prennent racine dans votre âme, et surtout ne vous imaginez pas que pour les maî-

triser il faille s'y essayer. Regardez ce rêve comme la plus grossière des illusions. Veillez et priez ! Et si vous découvrez en vous moins d'ardeur pour la prière, moins de goût à la fréquentation des sacrements, moins de zèle pour les lectures pieuses, moins d'aversion pour les paroles à double entente, songez qu'il est grandement temps que vous descendiez en vous-même et que vous reveniez aux principes de la vie spirituelle.

Le Seigneur a dit : Mon enfant, je vous ai donné une brillante parure — votre virginité. Conservez-la soigneusement. — Je vous ai revêtue de la robe blanche de l'innocence; préservez-la de toute souillure. — Je vous ai achetée au plus haut prix; ne dissipez pas le prix de mon sang. — Je vous ai donné l'Esprit-Saint afin qu'il échauffe, purifie et fortifie votre cœur ; ne l'affligez point. — Je viens à vous, je vous nourris de ma chair et je vous désaltère avec mon sang, mais vous trouverai-je innocente et pure ? M'aimerez-vous ? — M'apporterez-vous, pour que j'y fasse ma demeure, un cœur qui m'appartienne et un corps sans flétrissure? Ah ! ne mangez pas, en mangeant mon corps et en buvant mon sang, votre propre condamnation. Je vous appellerai à la vie éternelle et je vous vêtirai

d'un corps céleste, mais *vous ressusciterez, vous sortirez du tombeau* telle que vous y serez descendue, chaste ou souillée. Ah! mon enfant, ne déshonorez donc pas votre corps.

Et vous, ma fille! que répondrez-vous au Seigneur? Dites-lui donc : Oui, ô mon Dieu, je sens, je comprends le prix de cette parure magnifique, de l'innocence virginale dont il a plu à votre bonté d'orner mon âme; aidez-moi à la conserver. Je n'oublie point la robe blanche dont vous m'avez revêtue au jour de mon baptême; mais faites, Seigneur, que je vous la rapporte sans tache à votre tribunal. J'adore le sang précieux au prix duquel votre amour m'a rachetée; laissez-moi vous appartenir et vous servir tous les jours de ma vie. Je m'estime bien heureuse d'être un temple digne de l'Esprit-Saint; ne permettez pas que l'esprit du mal vienne prendre sa place et que j'ouvre mon âme au péché. Je m'approche de votre sainte table pleine d'humilité, d'amour, de confiance, car vous voulez, Seigneur, dans votre miséricorde infinie venir jusqu'à moi; mais comment oserais-je m'y asseoir avec un corps souillé et un cœur déshonoré! Ah! unissez-moi à vous dans cet adorable sacrement par les liens d'un amour tel que

j'en retire l'horreur la plus grande du péché et surtout du péché de l'impureté. Je crois fermement, ô mon Dieu, que je sortirai du tombeau comme j'y serai descendue, digne du ciel ou de l'enfer. Remplissez-moi d'une sainte terreur à la pensée que je pourrais paraître devant vous comme un objet d'horreur. Venez à mon aide, Seigneur, et maintenez-moi par votre secours au nombre des âmes pures parmi lesquelles votre grâce m'a placée. Avertissez-moi à l'heure du danger; fortifiez-moi au moment de la tentation; humiliez-moi quand je présumerai trop de moi-même; faites-moi voir de loin et craindre le danger; sanctifiez-moi par une ferveur constante, vive et pleine de joie; ne m'induisez point en tentation, mais délivrez-moi du mal. Ainsi soit-il.

Et vous, vierge tombée, que vous reste-t-il? Qu'allez-vous faire? vous chercherez sans doute une excuse à votre chute dans votre faiblesse ou dans la force de la tentation; vous vous consolerez par l'exemple de celles qui sont tombées avant vous, et comparée à elles vous vous trouverez encore meilleure, car au milieu du tumulte délirant qui vous entoure sans cesse, vous ne trouvez pas un instant pour vous recueillir et pour réflé-

chir. Triste privilége que de vous trouver meilleure que les plus mauvaises ! Qu'y gagnez-vous? Ah! renoncez-y et jetez-vous de tout cœur entre les bras de la pénitence. Voyez la pécheresse de l'Évangile : elle pleure aux pieds de Jésus son Sauveur, elle les arrose de larmes abondantes, elle les essuie avec ses cheveux, et les baise avec amour et transport. Suivez son exemple. Condamnée pour et par son péché, elle se réhabilite par sa pénitence et ses larmes, et si ses crimes excitèrent des sentiments de répulsion et d'horreur, son humilité et son repentir lui attirèrent l'admiration et le respect. Elle a conquis par des torrents de larmes le pardon et l'amour du Seigneur, et nul après cela n'osa plus la condamner, si ce n'est le pharisien Simon. Imitez-la donc, et ne désespérez pas. Qui sait si vous ne trouverez pas dans votre pénitence des motifs qui vous pousseront à une grande puissance de vertu et d'amour ; qui sait si votre repentir ne vous obtiendra pas de Dieu une préférence de faveurs et de grâces qu'il refuse à mainte vierge restée fidèle. Mais prenez-y garde, que mes conseils ne soient pas pour vous une pierre d'achoppement ; mon dessein n'est pas, croyez-le bien, d'encourager la légèreté, car le sentier de la

pénitence est rude, et il n'est pas donné à tout le monde d'y persévérer.

Laissez-moi vous dire aussi quelques mots à vous, jeune fille, qui n'avez éu en partage ni le rang ni la fortune. Orpheline peut-être, éloignée de ceux qui vous ont donné le jour et bercé votre enfance, vous êtes au service d'étrangers, sans surveillance peut-être, mais toujours sans amour. Or vous verrez venir à vous des loups ravisseurs qui penseront qu'à une personne de votre condition il est permis de réclamer ce que convoitent leurs passions. Ils ne vous aimeront pas, non, et vous estimeront moins encore, mais ils vous regarderont comme assez bonne pour servir leurs désirs ; et pourtant ils descendront jusqu'à vous flatter, jusqu'à chatouiller votre amour-propre. Ils vous montreront des présents pour exciter votre vanité par de criminelles parures, ou pour exploiter à leur profit votre misère et votre dénûment. Ils ne se feront nul scrupule de pervertir votre cœur, de détruire votre vertu et de troubler le bonheur de votre vie ; et si vous êtes encore innocente, bonne, si vous êtes confiante et sans soutien, ils ne seront que plus heureux du triomphe qu'ils auront remporté sur

vous. Oh! élevez-vous avec dégoût et indignation contre ces loups qui se cachent sous la peau de la brebis, sentez-vous donc vous-même et respectez-vous. Vous n'êtes ni pauvre ni misérable tant que vous avez votre Père tout-puissant et votre Seigneur au ciel, que vous gardez dans votre cœur l'Esprit-Saint, que vous conservez à vos côtés votre ange tutélaire, que vous avez votre conscience dans la joie et dans la paix, que vous jouissez de l'estime de vos supérieures et de vos amies, que vous possédez la santé, la fraîcheur, la beauté et la pureté de votre corps et avec cela l'espérance de la vie future. Vous ne serez en réalité pauvre et misérable, vous ne serez méprisable et rejetée que lorsque vous serez devenue la proie du péché et la victime volontaire de séducteurs éhontés et sans cœur. Alors vous aurez perdu ce regard si plein d'espérance et de joie qu'autrefois vous leviez si souvent vers Dieu, votre Sauveur, vers l'Esprit-Saint, le consolateur et la félicité de votre âme; alors votre ange gardien se sera éloigné de vous avec douleur; alors vos amies et vos compagnes vous regarderont avec pitié ou mépris, vos parents verseront des larmes et gémiront sur vous, votre conscience bourrelée

de remords vous accusera et vous condamnera ; alors plus de félicité, plus de paix, elles auront cédé leur place au caprice, à l'humeur, au mécontentement de votre position, à l'hypocrisie, au mensonge, à l'arrogance et à une complète dissolution de mœurs ; alors périclitera votre santé et la fraîcheur de votre teint, vous verrez s'anéantir votre bonheur futur, l'objet de tous vos vœux, et votre âme sera livrée à la réprobation. En ce moment vous possédez encore la richesse et la dignité, mais alors vous serez dans la pauvreté et dans la misère, vous serez l'objet de la plus grande abjection et du plus profond mépris. Ne l'oubliez pas. Ne vous laissez pas subjuguer par la passion des sens d'une manière aussi épouvantable et aussi incompréhensible ; ne permettez pas que votre pauvreté et votre abaissement soient pour vous des motifs et des occasions de chute. Restez ce que vous êtes et conservez ce que vous possédez. Dieu, qui donne les richesses et l'élévation, vous enrichira et vous élèvera, tandis que le péché vous appauvrira et vous abaissera davantage, car toute sa puissance se réduit à vous précipiter dans un abîme de misères.

4° Marie employait, comme nous l'avons vu, à

des travaux utiles, tout le temps de la journée qu'elle ne consacrait point à la prière. C'est ce que fait à son exemple toute jeune fille innocente, quelle que soit sa condition. Elle est membre de la famille, Dieu lui a donné des forces, elle tient donc à remplir activement la place que la Providence lui a assignée. Elle se complaît dans le renoncement, dans une obéissance humble et empressée. C'est un plaisir de la voir occupée du matin au soir, portant au travail autant de gaieté que de courage, aidant ses parents, ses frères et ses sœurs et s'empressant autant autour des étrangers que des personnes de la maison. Vivre, ménager, travailler pour les autres, telle est sa vocation, et quand elle la suit avec une humble docilité par amour pour son Sauveur, elle devient son plus beau titre de noblesse et de gloire devant Dieu et devant les hommes. Il y a des travaux pénibles, rudes, repoussants même, vils et sales, l'honnête jeune fille n'en redoute aucun ; il faut qu'ils soient faits, pourquoi s'en défendrait-elle ? Au contraire, plus ils sont nécessaires et utiles, plus elle les entreprend volontiers. Elle ne craint ni la chaleur du foyer ni l'humidité du lavoir ; elle tient également la

houe et le balai. Elle ne partage point le ridicule préjugé qui consiste à croire qu'on puisse jamais se ravaler par un travail utile et nécessaire.

Ce n'est pas sans regrets que nous rencontrons ici sur notre chemin un trop grand nombre de jeunes filles auxquelles nous sommes réduit à demander quelle idée elles se font de leur destinée en ce monde. Se lever tard et employer des heures entières à leur toilette, faire quelque lecture agréable, sentimentale, qui excite l'imagination, puis s'égarer dans des rêveries, s'occuper d'une broderie ou d'une parure en croyant faire une œuvre sérieuse, sortir pour faire des visites ou rester chez soi pour en recevoir, causer avec ses amies de mille choses futiles et frivoles ou faire étalage des affections d'un cœur qui n'est point ému, avoir de l'ennui, de l'humeur, de la mélancolie, faire de temps à autre une partie de plaisir, figurer en montre à la foire du monde, aller aussi quelque peu à l'église pour voir et se faire voir, est-ce bien là une destinée? femme, est-ce là votre vocation? Et pourtant c'est là une manière de vivre fort répandue. Certes il est impossible de se défendre d'une affliction profonde, lorsqu'on voit de jeunes âmes tomber dans cet

abîme de bassesse, dans ce vide qui fait frissonner, dans cette surexcitation maladive et énervante, dans ces illusions mensongères sur les choses de la vie. Elles perdent honteusement leurs plus belles années, elles sont des êtres inutiles sur la terre, incapables de conduire jamais un ménage, de prendre la vie au sérieux, d'être heureuses elles-mêmes et de faire le bonheur d'un autre. Il y a d'un côté un vide infini, une absence totale de toutes les qualités morales qui donnent du poids, de la noblesse, de la valeur à une jeune personne, tandis que de l'autre il y a surabondance de pensées oiseuses, de sentiments doucereux, de paroles vaines, de jugements téméraires, de folles espérances greffées sur le caprice, la suffisance et la sensualité.

Ah! que je trouve la fille de l'ouvrier, de l'artisan, du petit bourgeois, que je trouve la plus humble servante vertueuse et zélée plus honorable, plus utile et plus digne que la jeune fille de qualité élevée à contre-sens, dans des principes mondains, avide de plaisir et de luxe, rebelle au travail ou ne concevant le travail que comme un amusement. Les filles des riches de la terre, les filles des mères faibles et déraisonnables, les

filles de ménagères laborieuses qui elles-mêmes font toute leur besogne, sont à plaindre à plus d'un titre, parce qu'elles sont condamnées par des préjugés de rang, par l'aveugle tendresse ou l'activité excessive de leurs mères à mener une vie oisive et conséquemment méprisable. Dieu est éternellement agissant. Le travail est la gloire et l'honneur de l'homme. Où sont donc les personnes autorisées à dédaigner une vie laborieuse, quand Dieu ne juge point au-dessous de lui de nous donner l'exemple du travail? Quel est ce malencontreux orgueil? Qu'est-ce que cet amour maternel qui, au lieu d'habituer un enfant à travailler comme un homme, l'accoutume au contraire à jouer et à se laisser rassasier comme un jeune animal? Parmi les vierges, les femmes, les veuves auxquelles l'Église a voué un culte et qu'elle a placées sur ses autels, il y en a qui sont sorties des plus illustres familles et qui pour cela n'ont pas dédaigné de soigner les malades, de faire des vêtements pour les pauvres et d'instruire les ignorants. Voilà, jeunes filles, voilà vos modèles.

Et vous qui appartenez à cette classe de personnes que le malheur engage au service d'autrui, ne mur-

murez pas contre votre destinée. Vous souffrez beaucoup sans doute de votre condition, et le monde ne vous estime guère, mais vous remplissez les devoirs de votre charge et vous dépensez votre santé et vos forces pour l'utilité de vos semblables. Lorsqu'un jour vous aurez atteint le terme de votre laborieuse carrière, le Seigneur votre juge vous dira : Bonne et fidèle servante, parce que vous avez été fidèle dans les petites choses, je vous établirai sur de grandes choses ; entrez dans le repos de la gloire, dans la joie de votre Dieu.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Fiançailles de Marie.

Quand Marie eut atteint sa quatorzième année, dit notre légende, on voulut la marier, comme on le faisait des autres jeunes filles qu'on élevait au temple. Mais Marie s'en défendit parce qu'elle s'était vouée à Dieu et qu'elle voulait vivre en vierge consacrée au Seigneur. Ses supérieurs n'entrèrent point dans ses vues qui étaient opposées aux mœurs et aux usages de la nation juive : c'est pourquoi le grand prêtre interrogea Dieu pour savoir s'il fallait obtempérer au désir de la jeune fille ou procéder à son mariage conformément à la coutume établie. Le Seigneur par sa réponse approuva le vœu de Marie, et le grand prêtre Abiathar se levant, dit au peuple assemblé : Puisque Dieu autorise une nouvelle manière de le servir, il faut chercher un homme qui puisse et veuille être le protecteur et le soutien de cette jeune fille. Mais quel sera cet homme ? Le grand

prêtre, ajoute notre récit, ayant interrogé Jéhovah, il lui fut répondu par ces paroles du prophète Isaïe : « Et un rejeton naîtra de la tige de Jessé; une fleur s'élèvera de ses racines, et l'Esprit du Seigneur reposera sur lui. » En conséquence de la réponse, le grand prêtre commanda à tous les hommes non mariés de la maison de David, d'apporter et de déposer des rameaux sur l'autel et annonça que celui dont le rameau fleurirait et sur lequel descendrait une colombe serait l'élu du Seigneur. Tous apportèrent le rameau, à l'exception de Joseph qui craignait sans doute de se mettre au nombre des prétendants. Mais de tous les rameaux aucun ne fleurit, et Dieu fit connaître que c'était précisément au maître du rameau absent qu'il fallait fiancer la jeune vierge. Or Joseph ayant été invité à apporter son rameau, celui-ci fleurit sur-le-champ et une colombe blanche comme la neige descendit du ciel et vint s'y reposer. Tous les assistants reconnurent ainsi, que Joseph était l'élu du Seigneur, et on lui fiança la vierge conformément aux usages pratiqués chez les Juifs. Tout le monde félicita Joseph. Telle est la teneur de l'antique légende.

La doctrine de l'Église catholique enseigne expressément que Marie fut et resta toujours vierge.

C'est avec elle qu'apparaît à l'horizon moral de l'humanité l'astre nouveau et resplendissant de l'éternelle virginité. Jusque-là le mariage était le but suprême de la femme chez les Hébreux; mais dès lors il cesse de l'être, et c'est Marie, et Marie toujours vierge, qui devient le plus parfait modèle d'une nouvelle vocation. Marie est le nouveau soleil autour duquel sont venues se grouper, depuis son apparition, des milliers d'étoiles, c'est-à-dire des milliers de vierges pures, à jamais consacrées à Dieu et formant autour d'elle une immense et éclatante auréole.

La pensée que Marie n'a pas toujours été, n'est pas toujours restée vierge, n'est pas seulement hérétique, elle est encore ignoble, car elle fait descendre la femme bénie entre toutes, au niveau des femmes ordinaires. Voilà bien le monde ! L'homme tombé sous le joug des sens, en vient aisément à ne plus comprendre et par conséquent à nier la grandeur spirituelle, la pureté immaculée du cœur, les aspirations sublimes de l'âme vers Dieu.

Mais Celui qui est la sainteté même ne pouvait choisir pour sa mère qu'une vierge pure et toute céleste, pure non-seulement au moment de son choix, mais pendant sa vie tout entière. Com-

ment donc Marie, pleine de grâces, bénie entre toutes les femmes, nourrie de désirs et de vertus tout angéliques, comment aurait-elle pu tomber au-dessous d'elle-même et descendre des hauteurs où elle est placée, jusqu'aux appétits ignobles d'une vie déchue? Avoir seulement une semblable pensée, c'est non-seulement déshonorer la sainte Vierge, mais le Seigneur lui-même; comme si la femme bénie entre toutes les autres, l'unique, l'élue de tout son sexe, pouvait simplement être une femme ordinaire, destinée à faire son salut en mettant au monde des enfants. Quoi! le Créateur de toutes choses a fait des esprits d'une pureté si ineffable et si sublime, et il n'aurait point fait de celle dont il voulait emprunter la chair une vierge pure, incomparablement pure?

J'ai dit qu'avec Marie apparaissait à l'horizon moral de l'humanité une nouvelle vertu, la virginité perpétuelle : je m'explique. Sous l'ancienne loi et en général dans les temps qui ont précédé la venue de Jésus-Christ, la femme, comme on l'a déjà observé, n'entrevoyait point de but plus élevé que d'avoir en partage beaucoup d'enfants et de se survivre dans ses fils et ses petits-fils. Son cœur appartenait à sa postérité charnelle et

la stérilité passait pour un accablant opprobre et une marque de la colère de Dieu. Il en est autrement sous la loi nouvelle. L'âme humaine s'est ouverte à un amour beaucoup plus noble que l'amour conjugal, et des milliers de jeunes personnes qui ne sauraient vivre sans aimer, ont cessé de porter leur affection sur les hommes pour la donner à Dieu et à leur bien-aimé Sauveur.

C'est à lui qu'elles se consacrent, c'est lui qu'elles épousent, c'est à lui qu'elles appartiennent sans réserve et sans partage. Et plus elles se donnent à lui, et sont pénétrées et embrasées de sa grâce et de son amour, plus aussi elles se sentent heureuses, puisque aucun amour terrestre ne peut les attirer ni remplir leur cœur. Elles ont renoncé au monde. Or, le guide de ces nombreuses phalanges d'élite qui se sont offertes en sacrifice au Seigneur avec un amour sans partage et sans fin, c'est la très-sainte Vierge. Voyez ces bataillons couronnés de lis blancs qui se pressent autour de leur Reine. Oui, c'est vers elle que du fond de notre misère nous levons les yeux avec un respect profond; c'est en elle que nous admirons l'œuvre du Saint-Esprit, de l'Esprit sanctificateur, œuvre mystérieuse et sublime, œuvre inconnue

chez les Juifs et les païens de l'ancien monde.

Il est vrai, et le Seigneur le dit lui-même, que toutes les jeunes filles n'entendent point sa voix, et que chacune d'elles a ses dons propres et sa vocation particulière. Loin de nous la pensée de blâmer celle qui songe au mariage. Elle fait bien; elle trouvera, nous l'espérons du moins, sa sanctification dans la longue vie de peines et de soucis qui l'attend. Mais que celle qui entend l'appel du Seigneur, qui a reçu de Dieu le zèle et le courage, que celle-là aussi suive la voix qui parle à son cœur. Elle est une âme forte et élevée; elle goûtera une paix que le monde ne saurait lui donner.

Mais il faut que la vocation soit véritable; que l'inspiration qui la porte à se donner à jamais au Seigneur soit pure de tout mélange.

Se donner véritablement au Seigneur, s'offrir à lui sans partage, c'est se détacher complétement de soi-même, c'est renoncer tout à fait à sa volonté propre. Il est impossible de servir deux maîtres à la fois. Examinez-vous donc avec soin. Beaucoup de jeunes filles s'imaginent être foncièrement pieuses et se consacrer au Seigneur de toutes les forces de leur être qui sont le jouet d'une illusion. Elles aiment qu'on les cite pour leur piété, elles

se complaisent à dédaigner les vanités du monde et s'élèvent en esprit au-dessus du vulgaire. Cela prouve qu'elles n'ont pas encore extirpé le moi; — elles s'aiment encore. De plus, elles sont à l'affût des fautes du prochain et s'empressent d'aller les raconter avec un faux air d'affliction à leurs amies et à leurs connaissances. Vous voyez encore reparaître le moi; elles n'ont pas cette charité qui excuse et qui cache les fautes d'autrui. Elles se livrent aussi longuement et avec zèle aux pratiques de dévotion, et elles ne se trouvent nulle part mieux qu'à l'église, elles en font elles-mêmes l'aveu. Mais ne serait-ce pas peut-être parce que le travail leur fait peur? Il est sans doute plus agréable de se bercer de sentiments pieux que de travailler à la sueur de son front; mais cela plaît-il toujours au Seigneur, cela s'accorde-t-il avec les devoirs de son état? Non! cela prouve une fois de plus qu'elles n'ont pas renoncé au moi, — car leur dévotion consiste à fuir le travail et la fatigue, et leur dévotion devient ainsi de la mollesse. Elles s'élèvent sur l'aile de la méditation et de la prière; il semblerait qu'elles ne vivent que dans le Seigneur; mais lorsqu'elles rentrent au sein de leurs familles elles sont susceptibles, chagrines, incapables de

supporter les défauts des autres et peu disposées à partager ou à adoucir, en les raccommodant, les contrariétés du ménage. Elles sont donc encore sous le joug du moi, car elles sont sensuelles. Elles fuient l'amertume d'une vie pieuse et vraiment dévote, mais elles en recherchent les douceurs. Examinez-vous donc, jeune fille, et voyez si le sacrifice que vous faites au Seigneur est sincère et véritable.

Marie fut fiancée, comme le rapporte l'Écriture sainte (1), à un homme nommé Joseph, de la maison de David. Marie fut donc fiancée.

Parmi les bienfaits du christianisme, il faut distinguer celui qui permet et veut que la jeune fille qui doit se marier, choisissé son fiancé et ne se le voie point imposer. L'homme auquel elle doit appartenir en qualité d'épouse, est l'objet de son libre choix. Il y a là un avantage inappréciable pour la jeune personne qui ne se laisse point aveugler par des sentiments et des calculs mensongers; car être réduite à vivre forcément avec un homme qu'on vous a imposé, c'est assurément un esclavage affreux.

Mais la vierge affranchie par l'Homme-Dieu, à

(1) Luc, I, 27.

qui sera-t-elle fiancée, de qui deviendra-t-elle l'épouse ? Qu'elle choisisse pour mari, un homme qui saura l'entretenir et la protéger elle et ses enfants ; un homme qui l'aimera et lui sera fidèle, qui lui sera attaché jusqu'à la mort dans la prospérité comme dans l'adversité. Qu'elle choisisse celui qui comprend toutes les délicatesses de son cœur, un homme qui possède la foi, qui aime, espère, prie avec elle et comme elle, qui s'approchera de la sainte table avec elle, qui partagera toutes ses émotions, qui ne fera en un mot avec elle qu'un corps et qu'une âme. La jeune fille mettra d'autant plus de soin au choix qu'elle va faire, qu'elle tient plus à prendre ses précautions pour l'avenir, qu'elle est plus intelligente, plus pieuse et plus vertueuse; qu'elle veut s'associer non pas simplement un homme, mais un ami et un guide fidèle, un compagnon pour sa piété, un appui pour la route parsemée de joies et hérissée de peines de cette vie dans le grand voyage vers l'éternité. La très-sainte Vierge fut fiancée, mais Dieu présida à ses fiançailles et le fiancé fut saint Joseph. La jeune chrétienne choisit elle-même son fiancé, mais qu'elle prenne garde de faire son choix en se passant de Dieu. Qu'elle s'adresse donc au Sei-

gneur avec toute la ferveur de son âme, dans une affaire d'une si capitale importance pour sa vie tout entière, afin d'être éclairée par les lumières d'en haut et de faire un choix heureux. Qu'elle garde le calme du cœur et le désintéressement nécessaire pour écouter les avis que Dieu lui envoie soit par le moyen des hommes, soit par celui de sa conscience. Qu'elle ne reste point sourde à la voix de ses parents et de ses amies qui voient et jugent généralement mieux qu'elle.

D'où viennent tant de mécomptes qui suivent, hélas! trop souvent ce choix, le plus important de tous? J'avoue qu'une jeune personne n'a pas toujours, il est vrai, à choisir entre beaucoup, et qu'elle peut être réduite à prendre ce qui est plus défectueux, faute de trouver ce qui est plus parfait. Souvent aussi, Dieu permet à dessein le choix d'un homme vicieux, parce qu'il est d'une épouse vraiment vertueuse de relever, d'ennoblir son époux, de le former à une vie plus digne, et que, plein de défauts, il est pour son épouse un moyen d'un grand perfectionnement moral et d'un héroïque dévouement. Il faut qu'il y ait des mécomptes, comme il faut qu'il arrive du scandale; mais ces mécomptes ont trop souvent leur cause dans le

péché. Mainte jeune fille n'est arrêtée par aucun obstacle; elle est libre de choisir à son gré, mais elle choisit follement, parce qu'au lieu de chercher un homme qui lui soit un ami, un guide, un compagnon, un soutien pour mériter l'éternelle béatitude, elle prend celui que lui recommandent la sensualité, l'avarice et l'orgueil. La femme sensuelle choisit l'homme qui plaît à ses yeux. Éblouie par l'attrait des sens, elle ne voit en lui rien que d'excellent. Qu'importe tout le reste, pourvu qu'elle le possède? Avertissez-la, elle ne vous croit point, ou s'il faut qu'elle vous croie, elle trouve mille raisons pour l'excuser. Elle est résolue à ne point le lâcher, et sa passion lui fait oublier toutes les conditions qu'une jeune personne est en droit d'exiger de celui qui doit être le compagnon de sa vie; car, à l'entendre, il les possède toutes. L'élu de son cœur lui est si cher, que peut-il lui manquer? Hormis le mal, elle croit tout de lui; elle en attend tout, même sans aucun fondement. Hélas! que ces rêves dorés se dissiperont vite, que ces fantômes de l'imagination feront rapidement place à l'amertume, aux chagrins, aux désespoirs de la réalité!

Je ne prétends point soutenir par là que les

qualités physiques et les agréments de la jeunesse ne doivent aucunement concourir au choix d'un époux; mais ce que je prétends, c'est qu'ils ne doivent pas vous éblouir au point de vous engager à faire un choix aveugle.

La femme cupide n'a guère de goûts plus relevés, ou si elle en a, elle en fait bon marché; elle vise à un riche établissement. Elle ne consulte même pas ses sens. Que son futur époux soit jeune, vertueux, pieux, honnête, elle ne s'en enquiert même point, pourvu qu'il ait beaucoup d'argent. Beau mariage que celui qui fait de Mammon le dieu du cœur et du foyer ! — Ce n'est point à dire que l'aisance nuise à un heureux mariage, au contraire; mais lorsqu'au lieu d'épouser un homme, une âme sympathique, animée des mêmes goûts et du même amour, en vue de cette vie et de l'autre, on n'épouse que de l'argent, qu'en peut-il résulter de bon et d'heureux? Oh! ne vous vendez donc pas vous-même, jeune fille, et ne permettez jamais qu'on vous vende! Estimez-vous au delà de la valeur d'une denrée qu'on trafique, et voyez dans votre mariage autre chose qu'un traité de commerce.

De même que la femme cupide porte ses vues

sur un homme riche, l'orgueilleuse vise à épouser un homme haut placé. Elle veut un rang et un titre, elle désire être remarquée et honorée dans le monde. Soit. Qu'elle s'enorgueillisse donc dans son espoir, qu'elle se voie déjà étincelante de luxe et de riches parures, accablée de respects et comblée d'hommages. La belle affaire! Mais une fois rentrée chez elle, dans sa maison, dans ses appartements, quel vide, quel désert, quel abandon et quel silence autour d'elle! Son mari n'est point pour elle un ami, un compagnon qu'elle estime, qui lui réjouisse l'âme et lui relève le cœur par la noblesse de ses sentiments; ce n'est pas un chrétien cher à Dieu, et béni par lui, qui met dans le Seigneur et sa joie et sa félicité, et dont la foi solide, la fermeté religieuse, la consciencieuse fidélité l'édifie, la fortifie et la sanctifie. Non, il n'est rien de tout cela; voilà pourquoi la pauvre femme est livrée à la solitude, à la tristesse, à l'inquiétude, à la douleur; son âme se flétrit et dépérit jusque dans ses racines. Et si elle ne se souciait pas de trouver dans son époux les vertus que j'énonce, elle prouverait à son tour, et chez elle, une âme frivole et vaine comme le luxe et la pompe qui l'environnent. Mais laissons-la à son orgueil, à ses

grands airs, à sa jalousie, à ses rancunes, à ses exigences, à ses bouderies, à ses prétentions, à ses noises, mécontente d'elle et des autres, à charge à sa propre conscience, à charge à son mari, à charge à toutes les personnes qui l'entourent.

Concluons. — En fait de mariage, l'inclination est une faible garantie de bonheur; mais l'aversion est un présage presque infaillible de malheur. Ne vous laissez donc ni persuader, ni contraindre jusqu'à accepter à des fiançailles un homme contre lequel vous auriez une aversion prononcée. Si, à Dieu ne plaise, vos parents étaient assez déraisonnables pour vouloir vous y forcer, vous seriez autorisée à leur refuser votre obéissance.

La jeune fille, une fois fiancée, éprouve de grands pressentiments de bonheur dans les réflexions auxquelles elle se livre. C'est la saison des roses et de la joie, c'est un épanouissement de délicieuses espérances. C'est ainsi que l'a réglé la main bienfaisante du Créateur. Que seraient en effet l'été et l'automne de la vie, si le printemps n'avait ni fleurs ni chastes plaisirs? Réjouissez-vous donc jusqu'au fond de votre cœur, ô jeune fiancée!

Il arrive cependant que vous vous trouviez par-

fois saisie d'un sentiment de crainte; une certaine inquiétude se mêle à la vivacité de votre joie; vous vous arrêtez à vous demander si votre élection a été sage, et vous interrogez l'avenir pour savoir ce qu'il vous réserve. Sans doute; car les fleurs du printemps dépérissent et tombent, et l'été amène des jours de chaleur et de fatigue, d'orages et de tempêtes, de sécheresse et de stérilité. L'état dans lequel vous allez entrer est en général, et pour tous ceux qui s'y engagent, fertile en peines et fécond en douleurs, et peut-être vous réserve-t-il, à vous en particulier, une grande somme de tourments; ensuite vous n'avez peut-être pas non plus, malgré vos soins et vos minutieuses précautions, fait un choix absolument heureux, ou peut-être aussi êtes-vous par nature, plus que d'autres, en butte aux contrariétés et aux chagrins. C'est pourquoi ne cessez pas de réfléchir bien sérieusement. La crainte qui vous domine pourrait bien être un avertissement du ciel, qui vous engage à examiner encore une fois, à peser de nouveau le choix que vous avez fait, ou bien à vous sonder vous-même pour voir si vous possédez les qualités et les aptitudes nécessaires à une bonne mère de famille et à une excellente épouse. Examinez-vous donc, et

n'oubliez pas que cette crainte, au lieu de vous porter à des rêves dorés et à des paradis imaginaires, vous rappelle que vous êtes sur la terre, dans cette vallée de larmes où vous attendent à chaque pas le souci, la peine et la douleur. Profitez de l'avis, et résignez-vous; il vous engage à remettre vos destinées inconnues entre les mains de Celui qui sait tout, le passé et l'avenir. Priez, jeune fille, oh! priez beaucoup et avec ferveur. Implorez la miséricorde de Dieu; demandez-lui la sagesse pour vos décisions, la patience pour les épreuves, le courage pour les peines, la pureté d'intention pour vos œuvres, la piété pour votre intérieur; demandez-lui enfin des enfants sains de corps et d'esprit, et pour eux et pour vous le pain de chaque jour.

Après les fiançailles, Joseph s'en alla à Bethléem pour régler les préparatifs de son mariage. Marie, au contraire, accompagnée de sept jeunes filles, élevées comme elle dans le temple, et que le grand prêtre lui confiait, s'en alla chez ses parents en Galilée. Quelle bénédiction dans ce retour! Marie avait quitté la maison paternelle à l'âge de trois ans, et elle y revient en jeune fille parfaitement instruite, profondément pieuse, une

vierge sainte, agréable à Dieu et aux hommes. Jugez du bonheur de Joachim et d'Anne à la vue de leur enfant. Marie, il est vrai, avait emporté au temple ces heureuses dispositions; mais c'est dans le temple qu'elles avaient été cultivées, et les yeux de ses parents découvraient en elle toute la dignité d'une vierge pure, toute la grâce d'une humble et fervente enfant de Dieu, et toutes les fleurs d'une sainte jeunesse.

Puissent tous les parents, quand reviennent leurs filles des maisons d'éducation, éprouver une joie aussi profonde et aussi légitime! Leurs filles y ont appris les langues, la musique, les travaux d'agrément, et mille autres choses de ce genre. C'est beaucoup sans doute. Elles se sont développées, et sont devenues grandes et belles; c'est plus. Mais nous espérons, qu'indépendamment de tout cela, on leur a encore appris à ne pas s'écouter elles-mêmes, à dominer leur langue, à parler avec sens, à se nourrir et à se vêtir avec simplicité, à supporter et à endurer les souffrances corporelles, à devenir modestes, à rester innocentes et chastes, à aimer la dévotion et les lectures pieuses, à s'approcher avec ferveur et avec fruit des saints sacrements. Voilà le grand

point, voilà la perfection de l'éducation. Et si vous délibérez en vous-même, mère chrétienne, pour savoir où vous ferez élever votre enfant, décidez-vous pour le temple, c'est-à-dire pour une maison où l'on instruira sans doute votre fille, mais où, loin de se borner à l'instruire, on la sanctifiera surtout, et on l'exercera à la pratique de toutes les vertus que je viens d'énumérer. N'ayez pas de répugnance pour les couvents où vous trouverez ces exercices en vigueur. Je vous permets de craindre la fausse piété, mais non pas la dévotion profonde qui sait tout sacrifier à Dieu. Faites en sorte que votre fille soit pieuse, entièrement pieuse, entièrement pure et virginale. Ne craignez pas un peu d'excès en ce genre, le monde saura bien le réduire ; et s'il ne le réduit point, vous n'aurez qu'à en remercier le ciel. Et si votre fille vous revient timide, gauche, gênée dans le monde, qu'importe ? soyez sans crainte ; cela fera sans doute sourire de pitié les personnes frivoles ; mais votre enfant a la meilleure part, elle possède un cœur pieux, pur, affectueux et bon, et c'est là la perfection de l'éducation. Si jamais elle se souciait d'acquérir l'art de se présenter avec distinction dans le monde, ce serait l'affaire de quelques se-

maines. Hélas! la science des belles manières est une science banale et d'une facile acquisition; j'espère que votre enfant ne les étudiera pas; sa grâce naturelle, sa timidité virginale la parent suffisamment en quelque lieu qu'elle paraisse.

Marie partit pour la Galilée, Joseph pour Bethléem. — Généralement les futurs époux habitent la même localité et ont souvent des occasions de se voir. Qui songerait à le trouver mauvais, lorsqu'ils se voient en présence de personnes vertueuses? Ils se tiennent de si près, et ils seront bientôt unis pour l'éternité. Leur avenir, leur bonheur, leurs espérances forment le principal objet de leurs entretiens. Mais n'y a-t-il pas à craindre pour eux la surexcitation des sens? Non, elle ne doit, elle ne peut se faire jour, si leur mutuel amour est un amour profondément sincère. Le véritable amour, l'amour profondément sincère du jeune homme et de la jeune fille n'est point naturellement sensuel, il est timide, réservé et heureux de sa réciprocité. Il veut la présence de l'objet aimé; il veut son cœur, il le veut tout entier et pour toujours; mais il ne va point au delà. L'amour dans lequel la chair a des prétentions est un amour charnel qui finit dès qu'il est rassasié.

Tremblez donc, jeune fille, à la moindre insinuation des sens; tremblez devant le péché, mais tremblez aussi de n'avoir inspiré qu'un amour sensuel, et par conséquent éphémère. L'amour vrai, noble, profond et durable est, je le répète, essentiellement pur. D'ailleurs vous irez bientôt vous présenter à l'autel, et implorer pour une grande et longue carrière les bénédictions du Seigneur et les grâces nécessaires pour le saint état du mariage. Soyez et restez donc sans tache, afin que vous vous y présentiez avec une conscience tranquille et dans de saintes dispositions, et le Seigneur vous agréera et vous bénira. Vous paraîtrez à l'autel avec une couronne blanche, elle est le symbole de la pureté virginale que vous devez y apporter. Elle sera donc votre parure par excellence; elle vous distinguera des jeunes filles qui vous y accompagneront. Ne souillez point cette couronne, afin que vous ne rougissiez pas d'elle au fond de votre cœur quand vous la porterez à l'autel, et que votre fiancé ne vous méprise point pour une parure qui ne saurait lui plaire, parce que vous ne la méritez pas. Ah! soyez fière de vos roses blanches! Quelle différence entre la vierge sans tache et et la jeune fille déchue, quand

l'une et l'autre franchissent le seuil de la chambre nuptiale ; quelle différence dans l'accueil du fiancé !

N'oubliez pas l'histoire du jeune Tobie; elle enseigne comment on doit se préparer au mariage par la piété et la chasteté. Si comme fiancée vous immolez votre virginité, vous perdez dans l'esprit de celui à qui vous la sacrifiez, cette profonde estime qui fait la base de son amour. Ce n'est point le démon Asmodée qui lui aura ravi la vie, c'est vous-même qui le détruisez, car c'est vous-même qui aurez brisé le lien virginal qui l'attachait à vous par l'estime et la vénération. N'espérez jamais de faire naître ni de faire durer l'amour, si ce n'est par l'estime que vous aurez provoquée et que vous entretiendrez.

CHAPITRE SIXIÈME.

La Salutation angélique.

Notre antique légende rapporte que les prêtres faisaient confectionner un rideau pour le temple et que les jeunes vierges qui y étaient élevées devaient tirer au sort les différentes parties du travail. La pourpre du voile échut à Marie, ce qui lui fit donner par ses compagnes le nom de Reine. Mais ce n'est pas toujours le hasard qui conduit les dés et plus d'une plaisanterie mérite d'être prise au sérieux. C'est ce qui arriva ici.

Marie était une héritière de la maison de David, mais quoique déchue sous le rapport de la fortune, elle appréciait la valeur de son origine. Si elle n'avait point hérité de la splendeur de son aïeul, elle était pleine de son esprit. Nous sommes autorisés à croire que de tous les livres de l'Ancien-Testament, le plus cher à Marie était le livre des Psaumes, la collection des saints cantiques inspirés par Dieu lui-même à son royal ancêtre. L'antique

légende nous marque expressément combien les chants de David lui étaient familiers. Elle sentait comme le Psalmiste l'oppression et la persécution de son peuple et l'orgueil de ses ennemis ; elle demandait avec les mêmes soupirs que lui la délivrance et la restauration d'Israël ; comme lui elle se confiait avec une foi victorieuse à la puissance et à la bonté de Jéhovah, le Dieu unique, fort et fidèle ; elle s'élevait aux mêmes hauteurs pour contempler et admirer les œuvres du Tout-Puissant, soit dans l'histoire de son peuple, soit dans les merveilles de la nature ; elle se répandait avec lui en actions de grâces, conviant le ciel et la terre à chanter avec elle la gloire de Jéhovah et l'éclat de son nom. Elle partageait les souffrances, les luttes, les larmes, les efforts, les espérances, les transports, l'allégresse du roi son ancêtre, son zèle et ses travaux pour la cause de Dieu ; en un mot, il revivait en elle. Ne nous représentons pas la vierge de la maison de David comme une personne vulgaire, qui n'a pour elle que sa piété et sa pureté ; c'était une héroïne, c'était la descendante du Roi-Prophète, le plus grand et le plus illustre des rois hébreux ; elle était nourrie et pénétrée de son esprit, s'élevant de toute sa hauteur, fort au-

dessus des personnes de son sexe sur les ailes du poëte immortel et inspiré des Psaumes.

Il vient se joindre ici à ce que nous venons de dire une circonstance particulière. Dieu avait dit à David par la bouche de son prophète Nathan : « Ton trône sera affermi pour toujours (1). Ta race ne finira pas et s'assiéra devant moi sur le trône d'Israël, pourvu néanmoins que tes fils observent mon alliance. » La Vierge Marie devait avoir lu ces paroles. Cette promesse était une des antiques traditions de sa famille. Les descendants de David n'avaient point, à la vérité, marché devant Jéhovah comme David leur père; mais quand l'homme est infidèle, ce n'est pas une raison pour que Dieu le soit à son tour. Jéhovah n'avait-il point dit lui-même à David : « Si ton fils fait le mal, je ne le rejetterai point de devant ma face comme Saül; je le châtierai avec la verge dont on châtie les hommes, mais je ne retirerai point ma miséricorde de lui (2). » Ainsi les descendants du Roi-Prophète avaient bien été frappés de la verge et avaient perdu le trône de leur père,

(1) II Rois, VII, 16. III Rois, VIII, 25; IX, 5. Ps. CXXXI, 11. Chron. VII, 12 et suiv.
(2) II Rois, VII, 13, 15.

mais ce ne sera point pour toujours. Fidèle à ses promesses, Jéhovah relèvera la maison de David et lui rendra le trône de son père. L'âme de Marie pouvait-elle rester étrangère à ces pensées, à ces sentiments et à ces espérances ? Ce n'est pas tout. Les paroles et les prédictions de David avaient trouvé leur confirmation dans la bouche des autres prophètes ; ils avaient tous parlé comme lui d'un grand roi qui devait apparaître pour délivrer Israël de la captivité, pour l'affranchir du joug de ses oppresseurs ; d'un roi qui serait de la race de David, qui rétablirait son trône et assoirait sur une base éternelle la grandeur d'Israël. Bien plus ; c'était la doctrine, la croyance et la foi des contemporains de Marie, juges de la loi, prêtres et peuple tout entier, que le Messie devait venir, non pas dans un avenir plus ou moins lointain, mais de leur temps et à une époque très-rapprochée. La Vierge plongée dans ses méditations ne pouvait donc pas manquer de partager la croyance générale de la Synagogue et du peuple; elle devait souvent se sentir transportée de joie, être fière d'appartenir à cette nation juive, plus fière encore d'appartenir à la maison de David, d'être proche parente de ce grand Roi que tous attendaient et

que Dieu allait susciter au milieu de son peuple. Que de fois, à la vue de l'oppression qui accablait sa nation, à la vue du péché qui se multipliait autour d'elle et qui donnait plutôt sujet de craindre la colère de Dieu que d'espérer la venue du Messie, que de fois, disons-nous, elle dut s'agenouiller devant l'Éternel, versant des larmes et cherchant à apaiser la colère de son Dieu par d'ardentes prières, afin qu'il convertît son peuple, le retirât du péché et lui envoyât enfin le Messie promis et si impatiemment attendu.

C'est dans une de ces heures de recueillement, quand la fille de David s'élevait en esprit jusqu'au glorieux descendant de sa race, et que son cœur, digne des rois dont elle était issue, gémissait sur les misères de son peuple et faisait des vœux pour la venue du Sauveur, c'est alors, n'en doutons pas, que Dieu envoya vers elle l'ange Gabriel. Car le Roi promis devait venir, venir sans retard, et Marie avait été elle-même choisie par le Ciel pour être l'instrument de sa venue.

L'ange Gabriel vint donc à elle et lui dit : « Je vous salue, vous qui êtes pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. » Marie voyait l'ange; mais cette

apparition l'effrayait; elle entendait et distinguait ses paroles, mais elle n'en saisissait pas la portée et ne comprenait point qu'elles lui fussent adressées. Elle se demandait donc, comme le rapporte le texte sacré, ce que signifiait cette salutation. Alors l'ange, s'empressant de la rassurer : « Ne craignez point, » lui dit-il. Elle se remit aussitôt de son trouble, leva les yeux vers lui, et aperçut un visage plein d'une dignité et d'une douceur inexprimables. Et pour lui inspirer encore plus de confiance, l'ange répéta en y ajoutant son nom : « Ne craignez pas, Marie. » Puis il lui expliqua la salutation. « Je vous ai saluée, lui dit-il, comme étant pleine de grâce, et bénie entre toutes les femmes; j'ai dit : Le Seigneur est avec vous. Il en est ainsi, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voilà que vous concevrez et que vous enfanterez un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand et sera appelé le Fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, et il régnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin. »

Qu'éprouvera, que répondra la Vierge à ces discours? est-ce que, sous le poids de la grandeur

qui lui est annoncée, elle poussera des cris d'allégresse, et oubliera au milieu des transports de sa joie, les questions et les réflexions qui se presseront dans son esprit ? Non. Rien n'est capable de lui ravir l'usage de sa pensée et la solidité de son jugement. La voilà donc, cette jeune Vierge du Temple, appelée à concevoir et à enfanter le Messie que tous les cœurs désirent, le Prince qui va s'asseoir sur le trône de David son aïeul et qui régnera éternellement sur Israël. « Mais, se demande-t-elle, comment cela se fera-t-il puisque je ne connais point d'homme ? J'ai promis à mon Seigneur de rester vierge, comment puis-je devenir mère ? » Voilà pourquoi elle adresse cette question à l'ange, afin qu'il lui explique ce que son esprit ne saisit point. Mais l'ange lui répond : « Il est vrai que vous ne connaissez point d'homme et que vous n'en voulez point connaître ; mais ce que je vous annonce n'en arrivera pas moins ; ce n'est point du fait d'un homme que vous concevrez, le Saint-Esprit viendra sur vous et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu, parce qu'il n'y a rien d'impossible à Dieu. Et pour preuve que vous reconnaissiez

que rien n'est impossible à Dieu, sachez qu'Élisabeth votre parente, qui passe pour stérile, a conçu un fils en sa vieillesse, et c'est ici le sixième mois de sa grossesse (1). »

Or, que pouvait répondre Marie à un semblable discours, sinon ce qu'elle dit : « Voici, je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. »

Arrêtons-nous quelque peu sur les faits qui viennent d'être exposés ; d'abord sur le message de l'ange, puis sur la part qu'y prend la très-sainte Vierge.

1° La substance du message céleste se réduit aux points suivants :

Vous concevrez et vous enfanterez un fils ;

Vous ne le concevrez point par voie naturelle, mais par la vertu de Dieu, du Saint-Esprit ;

C'est pourquoi le fils que vous enfanterez sera un saint et ce saint s'appellera le Fils du Très-Haut ;

Et Dieu lui donnera le trône de David son père ;

Et il régnera éternellement sur la maison d'Israël ;

Et son royaume n'aura point de fin ;

(1) Luc, I, 35 et suiv.

Il s'appellera de son nom Jésus, c'est-à-dire sauveur, car il délivrera son peuple de ses péchés (1).

Nous voyons par là que Dieu est fidèle. Ce qu'il a promis à David, ce qu'il a promis aux prophètes, il l'accomplit. Il accomplit ce qu'il avait promis, mais il n'avait promis que ce qu'il avait décrété de toute éternité.

C'est dès à présent, c'est-à-dire dès l'annonciation de l'ange que la promesse ou l'éternelle résolution de Dieu commence à s'accomplir ; c'est dans une humble demeure de Nazareth, à l'insu du monde entier qu'est inaugurée l'œuvre destinée à transformer le monde et à durer éternellement. Le royaume de Dieu est semblable à un grain de sénevé. La parabole est déjà expliquée.

La prophétie qui se transmet à travers tout l'Ancien Testament et qui a été particulièrement adressée à David, à savoir qu'il ne manquerait jamais à son trône un héritier de sa race, cette prophétie s'accomplissait. Mais que les pensées et les desseins de Dieu vont au delà des conceptions de l'homme ! Est-ce qu'il ne s'agirait que

(1) Matth., I, 21.

de restaurer le trône renversé de David et de rétablir un puissant royaume des Juifs? Non, assurément. Telle pouvait être l'idée des hommes, mais telle n'était point l'idée de Dieu. Les œuvres et les desseins du Très-Haut sont marqués au coin du développement et de la durée. Et que gagnerait-on à voir renaître un puissant royaume juif? Ce serait revenir au temps de David qui est passé sans retour. Dieu a d'autres et de meilleures vues. Les œuvres et les desseins de Dieu embrassent le genre humain tout entier, car il n'est pas seulement le créateur et le Dieu d'une seule nation, il est le Dieu et le créateur de toute l'humanité. Qu'importe d'ailleurs à l'humanité la renaissance de la nationalité juive qui serait, en vertu de sa loi, séparée à tout jamais de toutes les autres. Un juif pouvait bien porter ses aspirations vers un grand roi des Juifs, mais Dieu pensait à toute l'humanité. Les barrières et les exclusions nationales devaient donc tomber, et un même esprit, un esprit universel, devait confondre toutes les nations pour n'en faire qu'une vaste et unique famille d'enfants dont Dieu serait lui-même le Roi et le Père. Voilà pourquoi le descendant de David doit s'asseoir sur son trône

non pas comme roi des Juifs, non pas comme un souverain de la terre destiné à céder sa place à un successeur, mais en Roi qui doit demeurer et régner éternellement, et régner sur le genre humain tout entier; voilà pourquoi il doit gouverner, non point avec un sceptre d'or, avec une puissance matérielle pour protéger et maintenir simplement l'ordre extérieur et légal, mais avec une puissance spirituelle et morale pour sauver le monde et le délivrer du péché.

Qu'est-ce que l'homme? Que son cœur est petit, que ses vues sont bornées! Tandis que les peuples se faisaient la guerre entre eux pour se mettre mutuellement sous le joug; que les uns foulaient avec orgueil les autres sous leurs pieds et que ces derniers grinçaient des dents sous le poids de la tyrannie qui les écrasait; que les Juifs en particulier portaient avec une haine profonde le joug de la domination romaine, le Très-Haut envoie sur la terre celui qui devait faire de tous les peuples une seule et même nation soumise à sa loi. Comment pareille idée serait-elle entrée dans la tête d'un homme? Et tandis que régnaient d'une part l'injustice, la violence, la perfidie, la trahison, le vol, la calomnie, l'orgueil, et toutes sortes

de débauches, de voluptés et d'infamies ; d'autre part la pauvreté, la misère et le désespoir, Dieu offre au monde celui qui doit supprimer toutes ces horreurs et toutes ces plaies, établir l'esprit et la pratique de la vertu et faire cesser la misère affreuse qui s'étend sur tout le genre humain. Comment un homme, au milieu de cette misère et de cette corruption générale, aurait-il jamais pu concevoir une pensée de salut, une espérance de secours ? Ce qui se passait dans l'humble demeure de Nazareth est donc un événement merveilleux dont la portée dépasse infiniment l'intelligence humaine. Cet événement était dans les desseins de Dieu. Il fallait d'abord que le péché portât tous ses fruits de mort, afin que le Rédempteur, le Sauveur pût paraître et trouver de l'accueil parmi les victimes du péché.

Bénissons donc celui qui tient en sa main les temps et les événements, qui ne laissa tomber les hommes dans le péché et l'infortune que pour avoir plus de miséricorde et d'amour à leur dispenser. La chair n'engendre que la chair et la semence coupable du premier homme ne pouvait produire que le péché. Voilà pourquoi Dieu donna au monde un second Adam,

un saint né par l'opération du Saint-Esprit, afin qu'il sortît de lui une race nouvelle, la race des enfants de Dieu.

2° Le second objet qui doit fixer notre attention dans le message de l'ange, est la personne à qui le message s'adresse : — c'est Marie. « Je vous salue, lui dit Gabriel, vous qui êtes pleine de grâce, le Seigneur est avec vous. » Cela veut dire : vous êtes comblée de toutes les faveurs et de toutes les bénédictions divines. Que pouvons-nous et que devons-nous penser de la beauté et de la richesse spirituelle de l'âme de celle à qui sont adressées ces paroles ? Celle qui est comblée de la faveur divine doit aussi posséder, n'est-il pas vrai, toutes les vertus qui la rendent digne de cette faveur. C'est pourquoi l'Église s'écrie dans une de ses prières : Vous avez, ô Seigneur, formé le corps et l'âme de Marie la Vierge de gloire, avec la coopération du Saint-Esprit, afin qu'elle fût digne d'être la demeure de votre Fils. Pour nous, hélas ! qui gémissons dans la pauvreté et la souillure du péché, nous ne saurions jamais nous faire une idée exacte de la splendeur de cette âme que l'ange Gabriel déclare pleine de grâce et qui méritait d'être habitée par le Seigneur.

La salutation de l'ange n'est point restreinte à ces termes généraux : Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous. Le messager céleste indique plus clairement le but de sa mission quand il ajoute : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes. » C'est attribuer à la sainte Vierge une marque de distinction que non-seulement elle possède exclusivement, mais qui lui convient comme membre de son sexe. Vous êtes, lui dit l'ange en d'autres termes, plus favorisée, plus privilégiée que toutes les personnes de votre sexe. Cette partie du message dut causer à la Vierge un étonnement bien naturel et la conduire à se demander comment il fallait l'entendre. C'est pourquoi l'ange, justifiant sa salutation, lui annonça qu'elle concevrait, par la vertu du Saint-Esprit, un fils qui serait le Fils du Très-Haut et recevrait des mains de Dieu le trône de David pour le posséder éternellement. A ce titre Marie est vraiment bénie entre toutes les femmes. Sara, Rébecca, Rachel, Marie sœur d'Aaron, Anna mère de Samuel, la mère de David et celle de Salomon, Judith et d'autres femmes encore de l'Ancien Testament sont sans doute aussi des femmes bénies, mais qu'est-ce que leur bonheur et leur gloire en face de la

grandeur et de la dignité de la très-sainte Vierge mère du Fils de Dieu fait homme. Quelle joie pour une épouse de devenir mère! Quelle joie plus grande encore si l'enfant qu'elle met au monde est un fils! Être la mère d'un homme à qui l'avenir réserve un rang élevé ou une gloire éclatante, quel orgueil! Être la mère d'un prince, d'un souverain, quelle dignité entre toutes les femmes d'un pays! Mais que sont toutes ces mères en comparaison de Marie, la mère de celui par qui toutes choses existent et devant qui se prosternent tous ceux qui sont au ciel, sur la terre et dans les enfers! Que sont-elles en comparaison de celle qui est jugée digne de concevoir et de donner au monde, sous une forme mortelle, le Fils du Très-Haut, le Rédempteur et le Sauveur de l'univers, le guide éternel de l'humanité tout entière qu'elle conçoit, qu'elle enfante sans la moindre atteinte, sans le moindre préjudice de sa virginité la plus pure. « Heureuses les entrailles qui l'ont porté, heureux le sein qui l'a allaité, » s'écriait une femme dans son admiration et dans son enthousiasme pour le fils de Marie, et pourtant cette femme ne pouvait guère ni connaître ni même soupçonner l'origine, la grandeur et le rang de l'homme dont elle félicitait

la mère. Qu'eût-elle dit si elle avait reconnu en cet homme le Fils du Très-Haut, le Sauveur du monde ? Oui, Marie est bénie entre toutes les femmes; sa maternité n'a pas d'égale dans l'histoire des hommes, il n'y a point eu de mère de Dieu avant elle, il n'y en aura point après elle. Évoquez toutes les femmes que les siècles passés ont entraînées vers l'éternité, depuis Ève la première de toutes, jusqu'à celle qui salua ce matin pour la première fois le jour ; quelle foule innombrable ! Joignez-y encore toutes celles qui naîtront depuis aujourd'hui jusqu'à la consommation des temps. Qui pourrait, qui voudrait, s'il en avait le pouvoir, en enregistrer le nombre ! Eh bien, Marie qui est bénie brille infiniment au-dessus de cette multitude immense, car elle est unique entre elles. Parmi tant de millions de femmes, que de milliers qui se font remarquer par la pratique d'admirables vertus ! Ce ne sont pourtant que des étoiles qui composent l'auréole de Marie, soleil brillant au milieu des figures lumineuses qui l'entourent.

O femmes de tout âge et de toute condition, réunissez-vous donc toutes autour de votre Reine. Groupez-vous comme un essaim sacré autour de celle qui est bénie entre toutes. Elle est votre hon-

neur, elle est votre gloire ; que ce soit votre joie et votre orgueil de la louer, de la glorifier, de l'aimer, de l'imiter, d'implorer sa protection. En elle a été glorifié, relevé votre sexe. Si Ève a été la mère d'une race coupable, vouée à la misère et à la mort, Marie est la mère du restaurateur de l'humanité déchue, elle est en lui et par lui, non-seulement la femme bénie, la femme heureuse par excellence, elle est encore en lui et par lui la femme qui bénit et comble les humains d'innombrables bienfaits.

L'annonciation de l'ange était pour Marie la source d'une joie inexprimable. Mais nous ne voyons pas que cette même annonciation la porta à des excès d'allégresse ou qu'elle attira son attention sur ce qu'elle contenait de brillant et de sublime pour elle.

Dans tous les événements importants, dans tous les moments critiques de la vie, nous pensons d'abord à ce qui nous tient le plus à cœur, à ce qui nous est le plus cher. L'objet qui frappe d'abord notre pensée est toujours celui qui a le plus d'importance, le plus de prix à nos yeux. La dernière pensée, le dernier souvenir d'un bon fils qui marche au combat est certainement pour sa mère ; et

s'il en revient sain et sauf, s'il échappe avec honneur au danger, son premier désir c'est que sa mère le sache. Eh bien, quelle est la première pensée qui surgit dans l'âme de Marie quand l'ange lui eut annoncé sa divine maternité ? Elle pensait à son vœu, à sa consécration au Seigneur. Comment s'accomplira le message du céleste envoyé ? Je suis vierge, et j'ai fait à Dieu l'offrande de ma virginité ; voilà ce qui la préoccupait, car c'était là la pensée constante de sa vie tout entière.

Il en est ainsi plus ou moins chez toute jeune fille pieuse et élevée dans la vertu. Elle ramène tout à sa pureté, elle en fait, pour ainsi dire, comme un nouveau sens, un sens d'une délicatesse extrême qui devient le centre de toute son existence, qui l'avertit avant tous les autres de tout ce qui la touche, qui la rend réservée, prévoyante, diligente, prompte à rougir et à craindre. Ah ! combien est déchue celle qui ne possède point ce sens ! Et la malheureuse ne s'en doute pas même.

Marie ne connaît point d'homme. Dans l'Ancien Testament, le plus grand bonheur était d'être mère, et le plus grand opprobre d'être sans en-

fants. Dans le Nouveau Testament, nous en avons déjà fait l'observation plus haut, la gloire suprême s'attache à la virginité qui se consacre au Seigneur. D'où vient ce changement subit dans les idées? Il se trouve dans l'esprit de l'Évangile qui ne fait plus consister l'immortalité de l'homme à revivre dans ses fils et ses petits-fils, mais qui la fait consister dans la durée de sa vie personnelle auprès de Dieu. Ce changement se trouve dans la pensée de l'Évangile qui représente Dieu comme un esprit pur entièrement dégagé de la matière, auquel les hommes plaisent d'autant plus qu'ils deviennent eux-mêmes des esprits épurés et dégagés des appétits charnels. Il est dans l'essence de l'ère nouvelle, inaugurée par l'Évangile, et dans laquelle l'Esprit de Dieu, non content de sanctifier en général les cœurs chrétiens, les élève par milliers au-dessus des concupiscences de la chair et les offre à Dieu comme autant de victimes volontaires et immortelles dans tout le lustre de leur sublime virginité.

C'est ainsi que la sainte Vierge marche aujourd'hui à la tête de tant de vierges pures, qui n'ont jamais cédé aux suggestions de la chair et qui ont au contraire vécu comme des anges. C'est là cette

escorte d'élite qui accompagne l'agneau quelque part qu'il aille (1). Escorte sublime et digne d'envie! Les hommes, dans les transports de leur admiration et de leur joie, élèvent vers toi et vers ta Reine leurs regards et leurs louanges. Et détournant les yeux de ce spectacle si magnifique pour les porter sur eux-mêmes, je les entends s'écrier en versant des larmes : Pauvre cœur, cœur faible et souillé, qu'as-tu fait de ton innocence, où est ta beauté, que sont devenues les richesses si pures dont la main de Dieu t'a naguère orné? Oh! que de femmes condamnées à rougir et à baisser les yeux quand elles s'agenouillent devant l'image de la Vierge immaculée, réduites à soupirer quand, dans un parterre, elles passent devant une bordure de lis, l'image de la chasteté. L'Écriture sainte nous montre deux Marie, l'une immaculée, l'autre déchue mais pénitente ; si nous avions eu le malheur de ne pas suivre la première, fasse le Ciel que nous suivions au moins la seconde.

Marie n'a point connu d'homme. Peut-être, ma fille, êtes-vous aussi du nombre de ces vierges élues auxquelles le Seigneur a inspiré la pensée de

(1) Apoc., XIV, 4.

vivre dans une perpétuelle virginité. C'est à vous de sentir et d'examiner si les préoccupations d'un ménage et d'une famille ont de l'attrait pour vous, ou si vous n'avez de goût que pour Dieu, pour la prière et les œuvres de sanctification. Personne ne peut violemment tirer à soi ce qu'il ne lui a pas été donné d'avoir. Il y a sans doute des femmes capables de renoncer par amour pour Dieu à leurs parents, à un époux, à des enfants, à leurs biens; mais il faut qu'elles y soient appelées par le ciel. Examinez donc sérieusement si le désir que vous nourrissez en votre âme de rester toujours vierge vous vient de Dieu, ou si ce n'est qu'une exaltation de jeunesse capable de s'évanouir plus tard, et qui aurait tout simplement son origine dans l'ignorance de vous-même et la variation des sentiments à laquelle bien des âmes sont sujettes. Mais si vous remarquez que cette inclination qui vous subjugue vous porte toujours et exclusivement vers Dieu et vous a été réellement inspirée par lui, si elle a l'approbation des personnes pieuses, sages et prudentes que vous consultez, n'hésitez pas à la suivre. Le Seigneur a dit : « Que celui qui entend ma parole m'écoute. » Être emprisonné dans la chair

et s'élever néanmoins au-dessus de la chair ; avoir un corps et pourtant mener une vie parfaitement spirituelle ; être sur la terre et demeurer en Dieu en s'unissant à lui par un amour séraphique et sans partage ; être attiré par les intérêts matériels et les biens de la terre et les regarder comme de la boue ; être en apparence une faible créature et être néanmoins doué d'un courage qui triomphe du monde, et foule aux pieds la sensualité en révolte ; c'est, il faut l'avouer, d'une grandeur sublime. Entrez donc, enfant choisie par Dieu, entrez dans le chœur innombrable de ces vierges consacrées à leur divin Époux qui accourent de toutes parts autour de la plus pure de toutes les vierges.

Mais vivant dans le monde et en butte à ses mille séductions, aurez-vous la force de résister? N'êtes-vous pas exposée à tomber un jour des hauteurs où vous porta l'essor de votre âme candide ? Voilà, n'est-il pas vrai, ce que vous redoutez, car la seule idée de la possibilité d'une chute morale vous est insupportable et vous fait frémir. Que ferez-vous donc ? Veuillez m'écouter. Pour rompre décidément, irrévocablement avec le monde, les âmes d'élite se sont

toujours vues forcées jusqu'ici de le quitter entièrement et de se réfugier à l'ombre des monastères, et dès qu'elles y entraient, elles s'engageaient envers Dieu par un vœu solennel à renoncer dès l'heure même aux honneurs, aux richesses, aux plaisirs, en un mot, à toutes les jouissances matérielles que le monde pouvait leur offrir; elles s'engageaient à appartenir tout à Dieu et à le servir exclusivement, perpétuellement, irrévocablement. Et vous aussi, vous voudriez appartenir exclusivement à Dieu; devez-vous donc, me dites-vous, entrer au couvent et prononcer les vœux perpétuels de pauvreté, de chasteté et d'obéissance? Voici ma réponse. Il y a grand nombre de jeunes filles qui, pour avoir un ardent désir d'entrer au couvent, font cependant mieux de s'en abstenir, parce qu'elles ont à remplir dans le monde des devoirs d'amour filial qu'il ne leur est pas permis de négliger. Elles ne veulent et elles ne doivent qu'appartenir à Dieu et à son service; mais qu'elles sachent bien que ce qui fait une partie notable du service de Dieu, c'est le culte qu'elles doivent avoir pour leurs parents vieux, infirmes ou pauvres, que leur départ laisserait dans l'abandon. Qu'elles dé-

sertent le monde, je le veux bien, mais qu'elles n'abandonnent pas leur Sauveur et leur Seigneur qu'elles sont tenues de nourrir, de désaltérer, de vêtir et de soigner dans la personne de leurs parents ou d'autres de leurs proches... On peut être en chair et en os au milieu du monde et l'avoir néanmoins tout à fait abandonné. Les pierres et les murs ne font point le cloître; il y faut avant tout l'esprit de pauvreté, d'humilité, de chasteté et de renoncement. Si donc vous avez des devoirs à remplir dans le monde, mourrez au monde sans quitter vos devoirs. Si, au contraire, vous n'y avez pas à remplir des devoirs qui vous soient personnels et que vous vous sentiez poussée par le désir ardent de vous associer à une communauté de vierges consacrées à Dieu et retirées du monde, pour vivre toute en Dieu à leur exemple et sous leur égide, alors n'hésitez pas à suivre l'impulsion de la grâce. L'acte solennel par lequel vous déposez à jamais votre couronne aux pieds de votre Sauveur est un acte saint, un sacrifice sublime que les anges, du haut du ciel, contemplent avec joie et avec admiration.

Mais dans quel ordre allez-vous entrer? l'Église

catholique en a beaucoup et leurs statuts offrent la plus grande diversité, afin que toute âme pieuse puisse précisément choisir celui qui est le mieux adapté à sa vocation et à ses dispositions spirituelles. L'une a plus de goût pour la vie contemplative, l'autre pour la vie active; l'une aspire à une réclusion complète, l'autre veut encore conserver quelques relations avec le monde pour lui être encore utile; l'une cherche une vie entièrement morte au monde; l'autre a besoin d'une discipline plus indulgente. C'est donc de votre caractère personnel, c'est-à-dire de la pente naturelle de votre esprit et de votre cœur vers telle ou telle manière de vivre, que dépendra votre choix entre ces différents ordres. Il convient de préférer en général les ordres ou congrégations religieuses qui permettent de vivre tout en Dieu, mais qui permettent aussi de répandre par amour pour Dieu des bienfaits sur les hommes; les ordres, qui, tout en commandant de fuir le monde et de se vouer au Seigneur, souffrent que l'on consacre tous les jours ses forces à instruire les ignorants et à soigner les malades. Mais prenez bien garde, cela ne veut pas dire que les ordres contemplatifs soient absolument inutiles au monde ; loin de là.

Ils prient, ils intercèdent pour lui; ils lui offrent surtout l'exemple salutaire et propre à le confondre de leur austérité opposée aux appétits matériels et aux agitations des enfants du siècle.

Mais peut-être ne possédez-vous pas les dons spirituels ou les ressources matérielles indispensables pour vous faire admettre dans un couvent; en ce cas soyez convaincue que Dieu ne vous appelle point à la vie monastique. Il ne faut pas cependant vous déconcerter; ce n'est pas une raison qui doive vous empêcher de renoncer au monde, de vivre pour Dieu dans une chasteté perpétuelle, avec un abandon complet et immuable à sa sainte volonté, si vous trouvez en vous la force et le goût nécessaires à cet effet. Vous ne serez que d'autant plus estimable, si, même au milieu du monde, vous appartenez exclusivement à Dieu et si, remplie et animée par l'amour de Notre-Seigneur, vous consacrez fidèlement et de gaieté de cœur toutes vos forces à l'accomplissement des devoirs de votre condition. Si la mort vous surprenait au service d'autrui, au terme d'une longue vie de dévouement, de patience, de travail, de fidélité et de pauvreté, vous aurez mieux vécu et vous mourrez dans un état meilleur, au

point de vue des mérites, que mainte religieuse. Vous serez l'égale des héroïnes chrétiennes, car vous aurez lutté avec courage pour gagner la couronne de la béatitude éternelle.

Quand l'ange Gabriel eut répondu à l'objection de Marie en lui révélant qu'elle ne concevrait point naturellement, mais d'une manière surnaturelle, elle se trouva aussitôt rassurée, et s'en remit à Dieu du soin d'exécuter sa volonté et de réaliser l'annonciation. «Voici, dit-elle, je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait suivant votre parole.» Elle ne doute point un instant de l'accomplissement de ce mystère inouï; loin d'elle de faire de nouvelles questions ou de se perdre en réflexions sur ce qui lui a été annoncé. L'envoyé du ciel a parlé, cela lui suffit; elle est la servante du Seigneur. Et pourtant quelles promesses de grandeur et d'élévation dans l'annonciation de l'ange! mais elle n'en est ni plus grande ni plus relevée à ses propres yeux; elle accepte parce que le Seigneur a décidé, parce que telle est sa volonté. Elle songe si peu à s'en faire un mérite et un titre personnel, qu'elle aimerait mieux refuser si elle en était la maîtresse. Elle accepte uniquement parce qu'elle est la servante du Seigneur et qu'elle n'a jamais

eu de sa vie d'autre volonté que celle de Dieu. Or telle est sa volonté, qu'elle soit donc accomplie.

Faisons encore une dernière remarque. Marie avait répondu : « Qu'il me soit fait selon votre parole. » Elle ne répète point les expressions du message, elle est trop humble pour y revenir même par la pensée, à plus forte raison pour l'exprimer verbalement. Elle se contente de dire : « Qu'il me soit fait suivant votre parole. »

Cette simple expression nous permet de pénétrer jusqu'au fond de l'âme de la sainte Vierge. Nous la voyons en effet inaccessible à toute pensée d'égoïsme ; elle ne connaît que Dieu et sa sainte volonté et elle fait profession d'une soumission illimitée à cette même volonté. La Vierge n'est point à ses propres yeux cette Marie pleine de grâce, élevée au-dessus de son sexe, bénie entre toutes les femmes ; il faut chercher ce qu'elle est, ce qu'elle pense d'elle-même, il faut étudier la règle de sa vie et de ses efforts dans cette simple parole : « Je suis la servante du Seigneur. »

Ainsi qu'elle est la première de son sexe par le privilége et la grâce, elle l'est aussi par l'humilité et par la soumission ; car l'humilité est après la pureté la première et la plus haute vertu de la

femme. En effet qu'est-ce qu'une femme sans humilité? N'oubliez jamais, ô ma fille, que le Créateur a fait du sexe féminin le sexe le plus faible et qu'il l'a appelé à une vie de dépendance et de servitude. Il n'y aurait ni ordre ni union possibles si chaque personne voulait commander et faire prévaloir sa volonté propre. L'obéissance est nécessaire. La dépendance et la soumission constituent donc pour la femme une vocation expresse que le Créateur a inséparablement liée à sa nature et à sa condition. C'est pourquoi l'humilité qui rompt tous les liens de l'amour-propre, pour le convertir en esprit de soumission, est par excellence la vertu de votre sexe.

J'ai dit que le Créateur avait destiné la femme à la dépendance et à la soumission. Ne vous en irritez point, ma fille, c'est la vérité. Votre orgueil et votre amour-propre se révoltent peut-être et trouvent qu'on vous ravale, mais n'écoutez ni votre orgueil ni votre amour-propre; soyez, à l'exemple de Marie votre modèle, une humble servante du Seigneur. Il n'est point vrai d'ailleurs que l'humilité et la soumission vous ravalent. Ah! si vous saviez combien l'humilité au contraire vous élève, combien vous gagnez à être soumise, jusqu'à

supporter même l'injustice sans vous plaindre, si vous compreniez de quels attraits vous parent votre dévouement et votre simplicité, vous diriez avec moi que, loin de vous abaisser, l'humilité et la soumission font votre beauté et votre noblesse.

Soyez donc humble jusqu'au fond de votre âme. Si vous êtes née dans la pauvreté, dans une condition inférieure, destinée à servir les autres et à supporter leur humeur, acceptez votre sort avec résignation et par amour pour Dieu, dites-lui : Seigneur, je suis votre servante. Si vous êtes malade, méconnue, maltraitée, accablée de chagrin soit par votre époux, soit par les personnes qui vous entourent, plaignez-vous à Dieu dans le secret de votre cœur, mais inclinez-vous sous sa main qui vous éprouve, en réprimant les murmures que vous suggère votre amour-propre offensé et dites encore : Seigneur, je suis votre servante. Si vous êtes dans la crainte en envisageant votre avenir, cet avenir que vous ignorez, et qui pourtant est si décisif, ne vous troublez, ne vous tourmentez pas ; soyez d'esprit et de cœur la servante du Seigneur et reposez-vous sur lui avec un naïf abandon du soin de votre établissement. Si vous êtes, au contraire, d'une condition

plus élevée, supérieure aux autres en esprit, en talents, en beauté et en fortune, n'en tirez point vanité. Tous ces biens, vous ne les possédez pas par vous-même et vous en êtes peut-être moins digne qu'une multitude d'autres qui en sont privées. Ne prêtez pas l'oreille aux accents de la flatterie, soit qu'elle vous vienne de vous-même, soit qu'elle vous arrive de personnes étrangères et officieuses : n'ayez point de dédain pour ceux qui vous sont inférieurs; soyez peu de chose ou plutôt ne soyez rien à vos propres yeux, et que votre pensée unique, la pensée de toute votre vie, soit d'être la servante du Seigneur.

Si celle que le ciel par son ange proclame bénie entre toutes les femmes n'est à ses propres yeux que la servante du Très-Haut, sachez que c'est précisément parce qu'elle a cette idée d'elle-même, qu'elle mérite d'être bénie entre toutes les autres. Morte complétement à elle-même, elle n'aime que son Dieu, elle lui est dévouée sans réserve, elle est sa servante. Voilà pourquoi elle a été choisie entre toutes les femmes; et toutes celles qui la reconnaissent pour leur reine visent à l'imiter, ainsi que toutes celles qu'elle a attirées à elle ont marché sur ses traces. La pensée de sa

vie, le but suprême de sa vie, c'était d'être la servante du Seigneur.

Que dire maintenant de la femme qui s'admire avec une triste complaisance, qui jette sur les autres des regards de dédain du haut de sa grandeur, qui voit avec envie chez autrui la beauté, le rang et les richesses; qui reçoit avec une avidité fébrile les hommages du monde et s'irrite en elle-même de ses rebuts et de ses offenses; qui ne supporte pas la contradiction et regarde comme un sanglant affront les avis et les conseils; qui croit n'avoir besoin de personne et n'a pour personne quelque mot de gratitude; qui murmure d'une destinée qu'elle s'imagine indigne d'elle; qui ne sait ni se contenir ni se soumettre quand ses espérances sont trompées ou que la douleur la visite; qui préférera mourir plutôt que de revenir la première sur un tort, ou de céder le dernier mot dans une discussion? Hélas, je cherche en vain sa place au nombre des élues! Non, elle n'entrera pas dans ce chœur choisi, car elle n'en possède ni la soumission, ni l'humilité. Il n'y a point de place dans les suivantes de Marie pour un cœur plein d'un amour-propre farouche. Ah! s'il lui était donné de sortir d'elle-même, et qu'elle pût se voir

telle qu'elle est en réalité et telle que les autres la voient et la jugent ! comme elle aurait horreur d'elle-même ! Mais ce qu'il y a de plus triste dans sa triste position, c'est que son orgueil ne lui permet pas de se connaître elle-même, ni de se douter de son état moral. Pauvre âme ! combien vous êtes malade et vous n'en savez rien !

« L'ange s'éloigna d'elle. » A combien d'émotions et de pensées cette disparition ne laisse-t-elle pas en proie l'âme de la très-sainte Vierge. Dans le cours d'une apparition céleste pas plus qu'au moment suprême du danger, l'on possède le temps et le sang-froid nécessaires pour apprécier et sentir toute l'importance de l'événement. Le saisissement n'arrive qu'après coup. C'est ainsi que la Vierge vit l'ange disparaître avant de sentir son âme accablée de la portée incommensurable et de tout le poids du message. Elle fut saisie d'un mélange d'étonnement, de respect, de félicité et de profonde humilité. Comme s'il y avait du mal à se retracer des faits inséparables de sa propre élévation, elle repasse timidement en son esprit la Salutation angélique. Grandeur, attrait, mystère, elle ne sait à quoi s'arrêter de préférence; elle ne sait par où commencer.

Ce qu'il y a certainement de plus frappant dans le message, et ce qui captive surtout son attention, c'est qu'elle doit concevoir et enfanter le roi qu'Israël attend, l'héritier du trône de David, le Fils du Très-Haut dont le règne n'aura point de fin. Il faut ici se représenter la sainte Vierge comme nous l'avons déjà dépeinte, versée dans les prophéties, soigneusement nourrie des glorieuses espérances d'Israël, d'accord avec tout son peuple pour attendre le Messie avec une vive et respectueuse impatience. C'est le seul moyen de comprendre, quoique faiblement, les émotions qu'elle éprouve à l'idée de lui donner le jour, d'être sa mère, la mère du roi d'Israël, du fils de son ancêtre David, destiné à s'asseoir éternellement sur le trône de son père, de Celui qui ne vient point de la terre, mais du ciel, du Fils de l'Éternel ! Quel abîme pour l'intelligence ! quelle ineffable félicité ! — Et puis il va arriver ! Quels seront ses traits? sa nature sera-t-elle semblable à celle des autres enfants? sera-t-elle capable de lui apporter tous les soins qu'il faudra? Puis elle médite profondément sur le côté surnaturel de sa conception. Le roi promis n'est point engendré selon les lois de la chair, mais formé en son sein par la vertu de

Dieu. Rien n'est impossible à Dieu, elle en est convaincue; elle a en lui une foi naïve et absolue. Mais que sera donc cet enfant, ce Fils de Dieu sur la terre, ce Saint par excellence.

Elle songe ensuite à elle-même. Elle ne comprend pas que le Seigneur ait voulu la choisir de préférence. Elle se sent infiniment honorée, mais elle est en même temps confuse et accablée du poids de son indignité. Il lui semble impossible qu'elle soit élévée si haut et elle s'en prend presque à douter de la réalité de ce qu'elle a vu et de ce qu'elle a entendu.

Et l'ange! ces traits, ce visage, ce regard plein de majesté et de bienveillance, cette parole si grave et si douce! non, jamais aucun détail ne sortira de sa mémoire. Elle le voit encore devant elle. L'Écriture sainte rapporte plusieurs apparitions d'esprits célestes; elle en a lu l'histoire, mais jamais elle se serait imaginé qu'elle en verrait et de plus sublimes encore. Elle se les retrace dans sa mémoire, elle se met à la place des personnes qui en ont été favorisées, mais de toutes ces visions nulle n'égale la sienne.

Elle médite le passé, elle médite l'avenir; elle s'élève, elle s'abîme dans ses contemplations; elle s'y perd, mais ne s'en fatigue point.

CHAPITRE SEPTIÈME.

La Visitation.

Quand l'homme posséderait la terre entière avec toutes ses magnificences et toutes ses richesses, la terre entière serait pour lui le plus triste désert s'il s'y trouvait tout seul et ne pouvait faire part à d'autres de ses impressions. Plus l'homme a de biens, de plaisirs et de joie, plus il a besoin de trouver des compagnons et des témoins de son bonheur. Il en arriva ainsi à la très-sainte Vierge. Son cœur débordait de joie et d'impatience de la communiquer. Mais à qui va-t-elle révéler son bonheur? Qui pourra le croire, qui le comprendre, qui pourra partager les émotions de son âme et sentir avec elle tout ce qui vient de lui être dit. — Elle prit alors le parti de se rendre vers sa parente, vers Élisabeth qui, elle aussi, avait éprouvé d'une façon miraculeuse la puissance de Dieu. Cette amie chargée de jours est devenue féconde à son âge par une bénédic-

tion particulière, cette amie comblée d'allégresse croira au miracle que Dieu a fait en faveur de Marie et se réjouira avec elle de son élévation. Marie se hâte donc de partir pour aller trouver Élisabeth. La vierge tendre et timide s'engage sans crainte dans les montagnes pour gagner la demeure du prêtre Zacharie. Que pourrait en effet craindre une âme qu'entraîne un amour aussi pur et aussi saint et à laquelle l'enthousiasme de son bonheur prête une force extraordinaire. Et puis l'ange ne lui avait-il pas révélé la joie secrète d'Élisabeth; ce motif joint aux autres suffisait pour pousser et pour encourager Marie à l'aller trouver sans délai.

Remarquons en passant combien le cœur de l'homme est naturellement porté à chercher un cœur qui le comprenne et qui puisse partager avec lui sa vie et son amour. Et quand une âme se suffisant à elle-même, se retirant froidement en elle-même, n'a de sympathie pour personne et ne se soucie point de celle des autres, combien elle s'est écartée du cercle des enfants de Dieu ! combien elle est abandonnée du Saint-Esprit, de l'esprit du saint amour et de la fraternité. Quelle pauvreté, quelle amertume, quelle mort dans les

sentiments ! Mais, me direz-vous peut-être, les saints retirés dans le désert menaient, eux aussi, une vie isolée, et ils étaient pourtant agréables au Seigneur. Je répondrai à votre objection que les saints du désert ne menaient aucunement une vie solitaire, ils n'étaient nullement égoïstes, car tout au contraire ils entretenaient avec Dieu un commerce assidu de vie et d'amour. Non, loin d'être indifférents et froids, loin de ne songer qu'à eux-mêmes, c'est pour eux-mêmes qu'ils étaient sévères, c'est eux-mêmes qu'ils mortifiaient, tandis qu'ils portaient avec amour leur prochain dans leur cœur et qu'ils priaient Dieu sans relâche pour sa prospérité spirituelle et temporelle. Ils étaient des amis, des conseillers, des pères pour tous ceux qui allaient vers eux pour chercher le salut.

Marie savait et croyait qu'Élisabeth était au sixième mois de sa grossesse et qu'elle portait dans son sein l'enfant que le Seigneur lui avait accordé malgré sa stérilité et sa vieillesse. Elle n'en éprouva pas moins une forte et joyeuse impression quand elle entra dans la maison de Zacharie et qu'elle vit de ses propres yeux l'état de sa cousine. Elle la salua avec une vive émotion.

Mais elle-même, comment va-t-elle être accueillie par Élisabeth? Dans le cours de son voyage et à mesure qu'elle en approchait du terme, elle s'était peut-être demandé comment elle s'y prendrait pour découvrir à son amie tout ce qui lui était arrivé et s'il ne s'élèverait pas des doutes dans l'esprit de celle-ci. Inutiles soucis! L'ange, en annonçant à Zacharie qu'Élisabeth lui donnerait un fils qu'il devait appeler Jean, avait ajouté que celui-ci marcherait devant le Messie avec l'esprit et la vertu d'Élie, qu'il convertirait les infidèles à la vertu des justes et préparerait au Seigneur un peuple agréable à ses yeux. Zacharie et Élisabeth savaient donc par l'ange que le Messie était proche, qu'il était si proche que Jean devait lui préparer la voie dans la vertu d'Élie et l'introduire dans le monde. Zacharie et Élisabeth étaient sans doute fort avides de savoir d'où le Messie viendrait, à quelle famille il appartiendrait; quelle serait la vierge choisie pour lui donner le jour; quand et comment Jean recevrait sa mission, comment il entrerait en rapport avec le Messie son Seigneur et comment il deviendrait son héraut et son précurseur. Élisabeth brûlait donc du désir de connaître la mère du Messie,

du Seigneur de son fils et du sien, lorsque Marie entra chez elle et la salua. Elle ne l'eut pas plutôt entendue, qu'une voix intérieure lui cria : C'est elle. Son enfant tressaillit dans son sein, et le Saint-Esprit dont elle fut remplie lui expliqua la cause de ce tressaillement. Elle sent, elle sait, mais elle sait avec une infaillible certitude, que cette Marie, cette parente, cette digne et humble vierge est la mère de son Seigneur. Profondément émue, transportée d'enthousiasme et de joie, elle s'écrie : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et béni est le fruit de vos entrailles. D'où vient que la mère de mon Seigneur vienne vers moi. » Marie fut certainement surprise de l'accueil et des paroles d'Élisabeth. Comment pouvait-elle connaître le secret de ce qui lui était arrivé? Élisabeth, en la voyant surprise et émerveillée, ajouta : « Votre voix n'a pas plutôt frappé mon oreille, lorsque vous m'avez saluée, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. »

Quand Marie vit qu'Élisabeth savait déjà son secret, elle lui raconta scrupuleusement comment l'ange Gabriel lui était apparu, comment il l'avait saluée, ce qu'elle lui avait répondu, quel message il lui avait apporté de la part de Dieu, quelle ob-

jection elle avait élevée, comment l'ange l'avait dissipée, comment elle avait, à la fin, déclaré qu'il lui fût fait selon sa parole. Quand elle eut terminé son récit, Élisabeth s'écria : « Heureux vous qui avez cru sans douter et sans exiger un signe comme Zacharie, parce que les choses qui vous ont été dites de la part du Seigneur s'accompliront en vous. »

Marie a donc une confidente de son secret, une âme qui croit et se réjouit avec elle. Elle n'est point réduite à l'instruire et à la convaincre, puisque Dieu lui-même l'a instruite et convaincue. Cette révélation faite à sa cousine, cette joie si grande qu'elle vient de manifester sur sa divine maternité, ses félicitations d'un côté, de l'autre la certitude que Marie a elle-même d'être la mère du Sauveur, la perspective de la grandeur et les destinées prédites à son fils, tout cela remplit la Vierge mère d'une allégresse si grande, d'un ravissement si éclatant, qu'elle s'écrie : « Mon âme glorifie le Seigneur et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante et que désormais toutes les générations me diront bienheureuse. Car Celui qui est puissant a fait en moi de grandes

choses, lui dont le nom est saint, et dont la miséricorde se répand de génération en génération sur ceux qui le craignent. Il a déployé la force de son bras; il a dissipé les orgueilleux dans les pensées de leur cœur. Il a renversé les puissants de leurs trônes et il a élevé les humbles. Il a rempli de bien ceux qui avaient faim; et il a renvoyé les riches les mains vides. Il a reçu Israël comme son serviteur, se ressouvenant de sa miséricorde selon la parole qu'il en avait donnée à nos pères, à Abraham et à sa postérité pour toujours. »

Ce chant d'allégresse de la sainte Vierge, mère de Dieu, mérite un plus ample examen. Il y a deux sentiments qu'elle y exprime; le premier se rapporte à sa propre personne, le second à la personne de celui qu'elle doit enfanter. Mais qu'elle jette les yeux sur elle-même ou sur son fils, son cœur est également inondé de joie, et pour son fils comme pour elle, elle s'élève jusqu'à Dieu dans les transports de sa reconnaissance. Son âme glorifie le Seigneur et son esprit est ravi de joie en Dieu son Sauveur.

C'est du fond de son humilité qu'elle proclame son néant et qu'elle l'oppose à l'élévation qui lui échoit en partage. Qui suis-je donc, ô Sei-

gneur, se dit-elle, pour que votre miséricorde s'exerce ainsi sur moi? Et quand elle pense à la haute faveur qui lui est faite, à la sublime mission à laquelle elle est appelée, elle sent sa félicité et son immense gratitude. « Celui qui est puissant a fait pour moi de grandes choses, il a daigné jeter les yeux sur son humble servante; voici que désormais toutes les générations me diront bienheureuse. »

La vie de l'homme, et plus particulièrement encore la vie de la femme offre assez souvent de ces moments d'une félicité pure et intime que la parole ne saurait exprimer. Quand la jeune fille ou la mère chrétienne s'approche du divin banquet pour s'y asseoir, qu'elle y offre à son Dieu son cœur avec tous ses désirs, ses soucis et ses souffrances, qu'elle s'abandonne à son Dieu et à son Sauveur avec un amour sans limite, ne ressent-elle pas une paix indicible, une joie qui la ranime, un avant-goût de la félicité des saints? Ne s'écrie-t-elle pas alors avec Marie : Celui qui est puissant a fait pour moi de grandes choses, il a jeté les yeux sur son humble servante, mon âme s'exalte en Dieu mon Sauveur. Il en est encore ainsi quand elle vient

de se décharger au saint tribunal de la pénitence du fardeau qui oppressait son âme, qu'elle a reçu le pardon et l'absolution de ses fautes et qu'elle lève vers l'auteur de ce bienfait ses yeux baignés de larmes pour le glorifier et le bénir. Elle est heureuse, la mère chrétienne, lorsqu'elle offre à Dieu son premier-né, le plus grand bien que le Seigneur lui a accordé sans aucun mérite de sa part; elle est heureuse, entourée de ses enfants qu'elle contemple avec tout son amour, avec son enivrement maternel, dans la fraîcheur de leur santé et dans l'ardeur de leur jeunesse.

Oui, bien souvent on trouve dans la vie de l'homme des moments où il jouit en Dieu et par Dieu d'une félicité pure et ineffable. C'est dans ces moments qu'on reconnaît par expérience quelle différence il y a entre la paix que donne le monde et celle que le Saint-Esprit verse dans les âmes. On reconnaît que toute la félicité que procurent les jouissances matérielles est vide et sans douceur en comparaison de celle qui vient de l'esprit de Dieu; on reconnaît que l'homme est capable d'avoir et qu'il a en effet par moments un avant-goût de la béatitude qui est le partage des saints dans le Ciel. Oh! que je plains

la femme dont l'âme n'a jamais compris la sublimité du *Magnificat* et qui ne s'est jamais écriée avec des transports d'une sainte allégresse : « Mon âme glorifie le Seigneur et mon esprit est ravi en Dieu mon Sauveur, car il a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante. »

La seconde source de l'allégresse et de l'enthousiasme qui transportent la sainte Vierge, c'est la pensée de son fils, c'est la pensée de l'éternel royaume qu'il est appelé à fonder. Il s'assoira sur le trône de son ancêtre David, et sa domination n'aura point de fin. La Vierge est une jeune Israélite, elle est une petite-fille de David. C'est à son peuple opprimé que s'adressent les promesses faites à Abraham ; c'est à sa maison oubliée que se rapportent les assurances données par Dieu à David. La fidélité de Dieu qui se souvient d'Israël, qui se souvient des promesses faites à David et qui va les remplir après des siècles, après des milliers d'années, élève, brûle, ravit l'âme de Marie : Il a, s'écrie-t-elle dans un joyeux transport, il a reçu Israël comme son serviteur, se ressouvenant de sa miséricorde. Il a renversé les puissants de leurs trônes et il a élevé les humbles. C'est précisément en ce jour

le terme de l'abaissement d'Israël et le commencement de son élévation. La Vierge voit arriver le temps dont parle le prophète Isaïe : « Sous son règne, le loup habitera avec l'agneau ; le léopard reposera auprès du chevreau ; la génisse, le lion, la brebis demeureront ensemble et un petit enfant les conduira tous. L'ours et le taureau iront dans les mêmes pâturages, leurs petits dormiront les uns avec les autres, le lion mangera la paille comme le bœuf. L'enfant à la mamelle se jouera avec l'aspic ; l'enfant nouvellement sevré portera la main dans la caverne du basilic. » Tels sont les jours du Messie ; ils seront les jours de la paix et de l'amour. Ces jours, elle les voit poindre à l'horizon quand elle porte ses regards vers l'avenir, elle est certaine de leur venue.

Les cris de joie, ces effusions contenues dans le *Magnificat* nous révèlent la grandeur d'âme, la noblesse et l'amour de Marie. C'est bien une âme grande et noble que celle qui porte ainsi dans son cœur non-seulement les intérêts de sa nation, mais encore ceux de l'humanité, qui sent avec une extrême douleur toute l'infortune des opprimés et toute la dureté des oppresseurs, qui loue, qui glorifie Dieu avec un enthousiasme plein d'é-

lévation à l'approche du jour où le péché, le mal, la misère seront vaincus. Telle est l'âme qui se découvre à nos yeux dans ce beau, ce sublime cantique de Marie. Voilà pourquoi nous vénérons cette Vierge très-sainte, pourquoi nous déposons à ses pieds l'expression de nos hommages toutes les fois que nous répétons, en priant, le *Magnificat* de Marie.

L'Église catholique a introduit dans sa liturgie et dans le cycle de ses prières la salutation de l'ange Gabriel, celle d'Élisabeth et le cantique de la très-sainte Vierge. Pourquoi?

Hélas! Est-ce que la Vierge par excellence, la mère de Dieu, ne serait un objet de vénération que pour l'ange Gabriel et sainte Élisabeth? Et le bonheur de Marie ne serait-il que pour elle seule et pour sa cousine? Non, Marie est pour nous tous un objet de la plus profonde vénération; pour nous tous, elle est bénie entre toutes les femmes; pour nous tous, pour l'humanité entière est béni le fruit de ses entrailles. Pourquoi l'univers entier ne lui adresserait-il pas alors aussi la salutation de l'ange et celle d'Élisabeth? Pourquoi la terre entière ne se réjouirait-elle pas de sa venue et de celle de son fils et ne lui exprimerait-elle pas sa joie

par les paroles mêmes de l'ange et de sa cousine? La Vierge bienheureuse a certainement encore au sein de sa gloire le souvenir de ce moment précieux où Jean tressaillait dans le sein de sa mère, où Élisabeth la saluait comme la mère de son Seigneur. Et si ce souvenir est présent à sa mémoire, il n'y a rien qui puisse lui procurer plus de joie de notre part, que de lui répéter ces mêmes paroles qui furent autrefois l'annonce de sa suprême félicité. Ce n'est du reste que l'accomplissement de la prophétie : « Voici que désormais toutes les nations me proclameront bienheureuse. » Dieu l'a choisie afin qu'il la bénisse entre toutes les femmes. Qu'elle soit donc bénie et saluée par toutes les lèvres avec autant de respect que d'amour et qu'elle le soit à jamais dans les siècles des siècles.

Elle est bénie, et béni est le fruit de ses entrailles. Ce n'est donc pas elle-même, la Vierge si humble et si soumise, qui a prétendu à cette bénédiction et à cette grandeur; c'est le Seigneur qui l'a ainsi glorifiée et qui par elle a donné au monde le Libérateur et le Rédempteur à qui soient toute gloire et toute louange dans tous les temps et dans toute l'éternité. Saluer en Marie la femme

bénie entre toutes, c'est donc louer, glorifier en même temps la grâce qui l'a élevée à la dignité de mère de Dieu, mère du Sauveur des hommes et qui par ce même Sauveur a été une bénédiction pour toutes les générations. Comment pourrait-on, en comprenant ce dont nous sommes redevables à Jésus-Christ, se lasser de s'écrier : Béni est Jésus, le fruit de vos entrailles, et bénie vous-même qui l'avez engendré et mis au monde.

Ce que nous venons de dire de la salutation d'Élisabeth peut également se dire du *Magnificat.* Qui se lasserait de réciter pieusement cette prière et d'y revenir sans cesse? Une âme complaisante, sensible à la joie et aux souffrances d'autrui, n'aura point de peine à se mettre souvent à l'unisson de la sainte Vierge quand elle célèbre ainsi les louanges du Seigneur; puis partageant pour ainsi dire la félicité infinie qui lui est accordée, elle répétera avec elle les consolantes effusions de son âme transportée. Les paroles mêmes de Marie deviennent ainsi pour la chrétienne pieuse et fervente la plus juste et la plus forte expression des sentiments de son propre cœur : « Mon âme glorifie le Seigneur et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur. » Telles sont les paroles qu'elle

aimera choisir pour rendre les sentiments qui l'envahissent lorsqu'elle contemple tous les bienfaits que nous recevons de Dieu, lorsqu'elle voit comment il nous conduit, nous relève, nous sauve; comment il a pitié de nos misères et de nos faiblesses; et comme elle pense chaque jour aux grâces et aux bienfaits dont elle est comblée, elle s'empressera d'emprunter tous les jours à Marie, pour exprimer ses sentiments, les paroles dont elle s'est elle-même servie.

C'est encore ainsi que l'âme fervente s'exprime quand elle porte ses regards sur l'humanité : «La miséricorde de Dieu, s'écrie-t-elle du fond de son cœur, sa miséricorde s'étend de génération en génération sur tous ceux qui le craignent ;» et comme elle songe sans cesse aux grâces que le Seigneur a répandues sur le monde, elle ne cesse pas non plus de faire monter jusqu'à lui, à l'aide des expressions de Marie, les plus ardents transports de sa reconnaissance. La femme chrétienne sait surtout ce que le Sauveur a fait pour elle et pour son sexe entier; de quel état d'abandon, de mépris et d'oppression il l'a retiré ; voilà pourquoi elle dit avec Marie dans toute la joie de son affranchissement et de son élévation : « Il a renversé

les puissants de leurs trônes, et il a élevé les humbles. » Et de même qu'elle ne se lasse point d'attribuer en Jésus-Christ à la grâce de Dieu ce qu'elle est aujourd'hui, elle ne se lasse pas davantage d'exprimer son éternelle reconnaissance par le moyen des paroles de Marie. Dans le passage : « Il remplit de biens ceux qui ont faim, et il renvoie les riches les mains vides ; » la femme pieuse songe à tous ses besoins, aux besoins de son corps, mais surtout à ceux de son âme qui ont été satisfaits et qui le seront toujours. En effet que de fois elle a levé les yeux vers le ciel en lui offrant ses soupirs, ses vœux, ses inquiétudes, ses prières, parce qu'elle souffrait dans son âme ou dans son corps, parce qu'elle avait faim. Mais elle a toujours reçu du Saint-Esprit des conseils et des consolations, une nouvelle paix et de nouvelles joies. Voilà ce qu'elle ne veut pas cesser de reconnaître et de proclamer avec bonheur ; voilà pourquoi elle revient toujours avec plaisir au même sujet : « Il remplit de biens ceux qui ont faim, il renvoie les riches les mains vides. »

Enfin lorsque l'on considère les hommes, que de grands et de superbes d'une part, que de pauvres et de malheureux de l'autre ! Eh bien, l'Église

leur crie à tous, leur crie chaque jour quand elle chante le *Magnificat* : C'est à Jéhovah qu'appartient la puissance ; il abaisse les orgueilleux et il relève les humbles et les pauvres. Et celui qui récite cette magnifique prière se réjouit au fond de son âme, à la vue de la violence, de l'arbitraire, du mensonge qui sont partout répandus ; il se réjouit à la vue des excès de la concupiscence, de la dureté, de la méchanceté qui règnent parmi les hommes ; il se réjouit, dis-je, parce qu'il est heureux de la foi qui l'anime, de cette foi qui lui enseigne qu'il y a un Dieu, que ce Dieu est juste, éternel, tout-puissant, qu'il est un juge inévitable, rémunérateur du bien et vengeur du mal. Cette foi est le premier besoin et la meilleure consolation d'un cœur sensible, au milieu des situations et des destinées si lamentables et souvent si incompréhensibles de cette vie.

Marie, dit l'Écriture sainte, demeura environ trois mois auprès d'Élisabeth, puis elle s'en retourna chez elle. Qu'est-ce qu'ont pu faire les deux saintes femmes pendant ce temps ? Elles ont sans doute suivi leurs habitudes. Elles se seront comme toujours consacrées à Dieu et livrées comme par le passé aux soins du ménage. Car l'homme appartient en tout temps et en tout lieu d'abord à

Dieu, ensuite à la vocation qu'il a à remplir sur la terre. Mais ce qui établissait entre elles une tendre et profonde intimité, c'est le fruit qu'elles portaient l'une et l'autre dans leur sein. Leur première pensée était pour leurs enfants, et c'est sur eux que roulaient les pieux entretiens qu'elles avaient ensemble. C'était le récit détaillé et sans cesse renouvelé de la salutation angélique et de l'apparition qu'avait eue Zacharie ; puis c'était Zacharie lui-même et Zacharie devenu muet ; puis les prédictions qui lui ont été faites sur l'enfant qui lui allait naître, ainsi que les paroles de l'ange sur Jésus, sur sa grandeur et sa destinée ; puis les réflexions que suggérèrent ces prédictions, l'échange réciproque des pensées qu'on formulait sur le sens de ces mêmes prédictions ; puis le rôle que ces deux enfants devaient jouer dans le monde l'un par rapport à l'autre, leur action si différente et destinée cependant à concourir au même but ; puis aussi l'heureux avenir qui attendait les deux mères, et particulièrement la gloire qui devait échoir à Marie. Ensuite elles s'entretenaient de ce que la loi et les prophètes disent du Christ et de son précurseur et comment tout cela s'accordait avec l'une et l'autre annonciation, et quel en était

le sens prophétique. Enfin elles parlaient de l'état du peuple juif et des peuples contemporains, des changements que l'avenir réservait à leur nation. Résistera-t-on à ces changements, comment, jusqu'à quel point pourront-ils être opérés? s'il y avait de la résistance, par quel moyen serait-elle brisée? Tels sont les sujets sur lesquels les deux saintes femmes ne pouvaient se lasser de converser et que trois mois d'entretiens n'avaient point épuisés. Chaque jour fournissait à leur pieux commerce de nouvelles délices. « Qu'il est bon, qu'il est doux pour des frères de demeurer ensemble! la paix fraternelle est comme la rosée d'Hermon, qui descend sur la montagne de Sion (1). » Quand elles se séparèrent, elles s'étaient mutuellement édifiées, instruites ; elles s'étaient fortifiées par ce long commerce alimenté de tant de cordialité et de sainteté.

L'amitié, mais une amitié pieuse et fidèle, est pour l'âme de la femme, qu'elle soit fille ou mariée, un besoin absolu. Le cœur de la jeune fille prend à une certaine époque de sa jeunesse un caractère sérieux ; les jeux et les ris de l'enfance lui sont devenus à charge ; elle cherche et désire

(1) Ps. CXXXII.

quelque chose de meilleur et de plus élevé sans trop savoir à quoi s'arrêter. Elle ne discerne pas encore bien clairement le sentiment qui l'agite, mais elle sent le besoin d'un bras qui la soutienne, d'une oreille qui l'écoute, d'une voix qui lui parle. Heureuse celle qui rencontre alors une amie pure, sage et fidèle ! O jeune fille ! prenez garde de ne faire qu'un choix sévère, de peur que vous ne tombiez entre de mauvaises mains. N'ayez de relations avec aucune de ces personnes, qui n'ont d'autre science que celle de la toilette et des modes, qui ne savent que parler de plaisirs et de divertissements, des scandales du jour et des secrets des familles ; éloignez-vous de toutes celles qui n'ont de goût ni pour les travaux paisibles du ménage, ni pour la retraite, ni pour la prière, ni pour les lectures et les entretiens pieux. Aucune d'elles ne comprendra votre cœur et les candides aspirations de votre âme ; aucune ne vous aidera à vous comprendre vous-même ; aucune ne contribuera à élever votre intelligence, à la former, à la guider ; elles vous feront perdre le germe de la pureté, elles vous inculqueront l'esprit du monde ; elles vous feront descendre sur l'échelle de la sainteté et vous raviront le principe de cette féli-

cité, après la plénitude de laquelle votre jeune âme soupirait en secret et qu'elle était capable d'acquérir.

Et la femme mariée, que de choses n'a-t-elle point à confier à son amie ! que de conseils à demander, que de consolations à obtenir ! Son mari est sans doute son premier appui ; tous deux doivent mettre dans leurs relations la plus grande sincérité. L'époux est le premier maître et le maître naturel, le guide, le consolateur de son épouse. Elle a en outre son directeur pour la conseiller et la redresser; mais elle ne consent à recourir à son directeur que dans les cas les plus pressants, et pour son époux il ne comprend peut-être pas assez son âme ou ne veut pas la comprendre. Elle n'à donc d'autre refuge que celui que lui fournit l'amitié. Eh bien, que Dieu soit votre ami, épouse souffrante; portez à ses pieds vos prières, vos joies et vos douleurs. Ah ! priez, méditez, calmez votre cœur dans de délicieux épanchements devant les saints autels : en face du divin tabernacle vous apprendrez à souffrir et à espérer, à devenir forte et confiante dans le Seigneur.

Cela ne vous empêchera cependant pas de vous

adresser également à une amie sage et prudente. Car quel allégement de pouvoir tout lui confier, même jusqu'à vos larmes si vous êtes accablée de tristesse. Combien sa voix sympathique relève votre courage, combien elle vous rassure dans le doute, vous console dans la tribulation, combien sa bonté vous raffermit dans la joie. Cependant mainte femme que vous comptez au nombre de vos amies n'est pas digne de l'être : celle-ci aime à connaître les secrets de votre intérieur ; elle affecte une sympathie hypocrite, mais son cœur ne s'intéresse point à vous et c'est sa seule curiosité qu'elle cherche à satisfaire ; celle-là vous écoute avec attention et mêle ses soupirs aux vôtres, mais elle est artificieuse, et pour peu que vous y preniez garde, vous découvrez que vos plaintes lui causent moins de chagrin que de satisfaction. Une telle dont vous cultivez l'amitié, si vous l'étudiez bien, est une personne orgueilleuse, vaine, frivole ; elle vous donne des conseils pernicieux qui de son côté sont sincères sans doute, et qu'elle suivrait dans de semblables cas, mais qui ne font qu'empirer le mal dans la situation où vous vous trouvez. Telle autre est une femme versée dans la science

du monde, elle vous donne toute espèce d'avis sensés, mais elle ne vous ramène pas à Dieu, à l'amour du Sauveur et de sa loi; à la foi qui fut la joie et le bonheur de votre jeunesse ; prenez ses avis à cœur, mais ne vous y trompez pas, ils ne vous suffiront point : la sagesse qui doit guider votre conduite et la force qui doit vous inspirer le courage de votre position, ne peuvent vous venir que d'en haut. Dans toute situation difficile, la foi et la confiance en Dieu doivent et peuvent seules vous sauver. De semblables amies ne sont, croyez-moi, que des âmes banales et vaines; l'une est portée à la médisance, à l'inconstance ; l'autre, absorbée par ses propres affaires, reste dans l'ornière de ses impressions personnelles ; celle-ci est animée par l'envie et la jalousie, celle-là est dominée par la sensualité. Fuyez-les toutes : qui se ressemble s'assemble, dit le proverbe ; et si vous n'êtes point encore comme elles, vous êtes très-exposée à le devenir. Cherchez donc une amie intelligente qui elle-même préside sagement au gouvernement de sa maison, qui soit unie à son époux et heureuse avec lui et qui élève parfaitement ses enfants; cherchez surtout une amie pieuse dont la vie soit édifiante, dont l'humilité et

la fermeté élèvent votre âme, et dont la discrétion vous permette de vous ouvrir à elle, comme à son tour elle s'ouvrira à vous, de manière que Dieu présidant à votre amitié, celle-ci soit pure, constante et fidèle.

Les visites sont l'expression de l'estime et de la bienveillance qu'on se porte entre voisins et personnes de connaissance. Il n'y a pas lieu de les blâmer pour elles-mêmes ; mais si dans ces visites vous ne voyiez qu'un passe-temps, vous prouveriez que vous ne connaissez qu'imparfaitement le prix du temps et l'étendue de vos devoirs. Ne recherchez donc pas la frivolité et l'oisiveté. En outre, si dans ces visites vous espériez trouver des occasions de plaire, si vous désiriez y faire parade du bon goût de votre toilette, de la richesse de vos parures et de l'esprit de votre conversation, vous ne feriez voir qu'une âme vide de bon sens et pleine de vanité. Ne vous donnez jamais en spectacle; ou bien voudriez-vous par hasard vous livrer à l'espionnage, aux faux rapports, auriez-vous un penchant au dénigrement? Ah ! laissez à d'autres ce triste et détestable office et restez de préférence chez vous. Vous désirez que l'on vous rende vos visites, et on vous les rend en

effet : c'est très-bien. Mais si l'on s'abstient de vous les rendre, pourquoi vous en trouvez-vous offensée? Il se peut qu'on y ait manqué pour un motif tout autre que par défaut de convenance; et quand bien même il en serait ainsi, qui êtes-vous donc pour ne pas pouvoir supporter la moindre négligence? Mais on vient vous voir, et la personne qui vous visite est une personne de qualité. Quel honneur! vous en êtes enchantée. Voyez comme vous la recevez! vous l'accablez de politesses et d'amabilités! Demain ce sera une personne d'une condition inférieure; mais alors ou vous n'êtes pas chez vous, ou vous êtes souffrante, ou vous êtes extrêmement occupée, ou, si vous permettez l'entrée, vous êtes intérieurement contrariée, vous ne parlez que par monosyllabes, vous êtes glaciale. D'où vient ce changement si subit, cette volte-face? Ah! c'est que vous ne pensez guère à la bonne volonté dont le visiteur fait preuve, c'est que vous ne songez qu'à vous seule; et comme vous n'avez d'amour que pour vous-même, pour une visite qui vous flatte, qui vous fait plaisir, vous êtes froide, mauvaise peut-être pour la personne qui n'apporte dans vos salons que son peu de valeur et sa bonne volonté.

Encore un mot sur les politesses que les visiteurs se disent réciproquement. Les visites n'étant, comme nous l'avons dit plus haut, que l'expression de l'estime et de la bienveillance que l'on se porte mutuellement, il est tout naturel que cette estime et cette bienveillance se traduisent en paroles, c'est-à-dire en civilités. Ces civilités ont néanmoins pour mesure la véracité et l'honnêteté. Outre-passer cette mesure, laisser couler des lèvres des paroles élogieuses que le cœur n'approuve point, c'est se déshonorer soi-même, c'est tomber dans l'hypocrisie et le mensonge. O vous qui me lisez, surveillez-vous, ne descendez jamais à ces manières doucereuses et dissimulées qu'on reproche avec tant de raison aux femmes. Je vous vois embrasser votre amie, et je lis de la froideur dans vos yeux. Vous n'avez pas fait monter votre masque assez haut; rougissez, car votre baiser est un baiser de Judas.

Il y a un genre de visites qui réunit certaines personnes, à certaines heures, en un certain lieu, en vertu d'une invitation ou d'une convention. De pareilles réunions fréquentes et régulières ont beaucoup d'inconvénients. Une maîtresse de mai-

son, une mère attentive et diligente ne doit ni ne peut laisser seuls, sans raison majeure, ni ses domestiques, ni ses enfants, ni son mari. En outre on est sans cesse occupée lorsqu'on se trouve à la tête d'une maison.

Les dépenses de ces réunions, car il faut offrir tout au moins des rafraîchissements, sont un article dont il faut tenir compte. Et d'ailleurs, qu'est-ce que gagnent à ces assemblées et l'esprit et le cœur? S'y occupe-t-on de choses sérieuses, de lectures instructives ou édifiantes? Y fait-on un échange naïf, franc, cordial et profitable d'idées et de sentiments? Est-ce qu'on en revient plus sage, plus onctueuse, plus religieuse, plus résignée? Je réponds : généralement non. Au contraire, la conversation est trop souvent d'une nature à fausser la délicatesse et la conscience, le cœur, le jugement et le langage.

Un sage des temps anciens disait : Chaque fois que j'étais parmi les hommes, j'en revenais moins homme. Et Thomas à Kempis nous dit dans l'*Imitation* : « Il est plus aisé de se taire absolument que de ne point parler trop ; il est plus aisé de se tenir chez soi que de se garder assez bien au dehors. Si vous n'étiez pas sortie, si vous n'aviez rien

ouï dire du monde, vous fussiez demeurée plus aisément dans les douceurs de la paix. Vous trouverez dans la solitude et la retraite ce que souvent vous perdez au dehors (1). »

(1) Liv. I, ch. xx.

CHAPITRE HUITIÈME.

Songe de Joseph.

Marie avait quitté sa cousine Élisabeth et était revenue chez elle à Nazareth. L'état dans lequel elle se trouvait par la vertu du Tout-Puissant, ne pouvait pas manquer de devenir visible. Il n'est pas difficile de se faire une idée de l'affliction qu'aurait éprouvée Marie sur sa position, si elle n'avait pas su que le Seigneur en sauvegarderait les apparences et préserverait son honneur devant les hommes. Elle n'en était pourtant pas moins éprouvée dans sa confiance et son humilité, quand, réduite au silence et ne pouvant s'expliquer, elle jetait les yeux sur son fiancé, qui, ne pouvant plus se dissimuler l'état où il la voyait, en était profondément affligé. Joseph était le plus noble et le plus généreux des hommes, et la blessure qu'il avait reçue en son cœur en était d'autant plus profonde; Marie en était accablée. Pouvait-elle lui révéler ce qui s'était passé? L'en croirait-il? Quelles preuves avait-elle à lui

donner ? Elle sentait bien qu'à des assertions aussi extraordinaires il en fallait de très-fortes. Il ne lui restait donc qu'à s'enfermer dans son silence et à laisser à Dieu sa justification. Elle priait avec ferveur et résignation, en humble et véritable servante du Seigneur.

Joseph se refusa longtemps de s'en rapporter au témoignage de ses yeux. Il fallut bien s'y rendre à la fin et que faire? Se venger de l'infidèle en la livrant au sévère châtiment de la loi ! il avait pour cela trop de noblesse d'âme. Ne pas chercher en son cœur quelque excuse pour celle que les apparences condamnaient et qui était restée jusque-là pure comme un ange, il était pour cela trop bon et trop juste. Il résolut donc de rompre simplement les fiançailles et de faire connaître par écrit sa résolution à Marie ; quant à ses motifs, il n'en devait compte à personne. Mais quelle douloureuse mesure et quelle pénible pensée que d'abandonner à son sort comme une coupable celle qu'il avait placée si haut dans son estime et qui était un trésor de vertu !

Le mal était à son comble, mais aussi le remède était proche. Tandis que Joseph se disposait à exécuter sa résolution, un ange du Seigneur

lui apparut en songe et lui dit : « Joseph, fils de David, ne craignez point de prendre Marie pour votre épouse, car ce qui est né en elle est du Saint-Esprit. Elle enfantera un fils et vous lui donnerez le nom de Jésus, parce qu'il délivrera son peuple de ses péchés. »

Le songe de Joseph n'était point un simple rêve ; c'était une de ces visions dans lesquelles l'âme voit et entend les choses avec la même sûreté et la même certitude que les yeux et les oreilles voient et entendent dans l'état de veille. Il faut avoir passé par là pour connaître toute la différence qui sépare un rêve ordinaire, même des plus extraordinaires, d'une vision céleste.

Ainsi ce qui est engendré dans la Vierge ne vient donc point de l'homme, mais de Dieu. Ce sera un fils et son nom sera Jésus, parce qu'il délivrera son peuple de ses péchés. Quelle bienheureuse nouvelle pour l'âme contristée de Joseph ! Marie est donc toujours la vierge pure et sainte qu'il a honorée, la vierge incomparable et élue en qui Dieu vient d'accomplir un miracle inouï. Elle a été choisie pour donner au monde Celui qui doit le sauver de ses péchés. Quelle lumière ! quel étonnement ! quelle joie ! Et comment don-

ner cours à cette joie ? Il n'y a qu'une personne au monde à laquelle il brûle de s'ouvrir. Il vole vers la très-sainte Vierge ! Que va-t-il lui dire ? par quelles paroles la saluera-t-il ? Par des paroles sans doute qui se confondent, sinon, pour la lettre du moins pour l'esprit, avec celles de l'ange et d'Élisabeth. Elle est dès lors pour lui, la Vierge pleine de grâce, bénie entre toutes les femmes, bénie dans le fruit de ses entrailles ; et il lui raconte d'un cœur joyeux et content ce que l'ange lui avait dit en songe. Marie, délivrée des peines que lui causait son état, et justifiée dans la confiance qu'elle nourrissait que Dieu révélerait son innocence et la ferait particulièrement connaître à son fiancé, Marie fut remplie d'une joie extrême au récit de Joseph, et nous ne risquons guère de nous tromper en admettant qu'elle s'écria une seconde fois : « Mon âme glorifie le Seigneur et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur. »

Est-ce que Dieu ne venait pas de se déclarer à l'instant même son Sauveur ? Elle trouvait par surcroît un époux, un ami généreux, plein de pitié et de sympathie, auquel elle pouvait communiquer son secret avec toutes les émotions de son cœur, un ami sur le dévouement duquel elle

pouvait compter. Elle s'empressa de raconter à Joseph ce que lui avait dit l'ange Gabriel, tout ce qui était arrivé à Zacharie et à elle-même quand elle fut auprès d'Élisabeth. Comment peindre la surprise et la joie de Joseph ! Avec quelle sincérité, avec quel empressement il s'associa aux cris de reconnaissance qui s'échappaient de la bouche et du cœur de Marie ! Et comme il était lui-même de la race de David, quel saisissement ne dut pas lui causer ce que l'ange avait dit du rétablissement du trône de son aïeul, de ce trône sur lequel le Fils de Marie devait s'asseoir et dont le règne n'aurait point de fin. Quel majestueux et glorieux avenir. Joseph et Marie se livraient avec délices à ces riches méditations.

Le premier acte de Joseph fut de prendre sa fiancée pour épouse. Mais ils continuèrent de vivre ensemble comme ils en étaient convenus dès le principe; et de se considérer comme frère et sœur. Ce qui faisait leur union et la sanctifiait, c'était leur commune piété, leur dévotion dans laquelle tous deux ils levaient leurs yeux vers Dieu, et lui adressaient d'incessantes actions de grâces pour la grande miséricorde qu'il leur faisait et qui s'étendait au peuple entier; c'était ensuite leur

commune humilité que leur inspirait le sentiment de leur indignité vis-à-vis de la grâce qu'ils avaient reçue et qui mettait le comble à leur bonheur ; c'était encore l'avenir auquel tous deux ils étaient appelés, et dont ils s'entretenaient tous les jours avec joie ; c'était le Fils de Dieu qu'ils se préparaient tous deux à recevoir ; c'était l'estime et l'amour qui les liait l'un à l'autre et qui faisaient comme l'âme de leur existence ; c'étaient enfin les joies et les souffrances qu'ils étaient prêts à goûter et à supporter ensemble devant la face du Seigneur. Leur union était aussi sainte qu'heureuse. Il n'était point question entre eux des rapports et des rapprochements auxquels donne droit le mariage. Non-seulement Marie avait fait vœu de rester vierge, mais le profond respect que Joseph éprouvait pour celle que le Seigneur comblait de ses grâces, pour l'élue de l'Éternel. pour la mère du Messie, ne lui aurait jamais permis de s'approcher même par la pensée de cette Vierge si pure que Dieu avait choisie pour son épouse. Elle était pour lui la rose mystérieuse qui devait fleurir éternellement dans le jardin du Ciel. Aussi la perpétuelle virginité de Marie est, comme nous l'avons déjà dit, la doctrine formelle de l'É-

glise catholique. Et quand saint Matthieu écrit que Joseph ne l'avait point connue quand elle enfanta son fils premier-né, cela n'a été dit qu'en forme de corollaire pour rendre expressément témoignage à la conception surnaturelle de Jésus, parce que saint Matthieu n'avait point d'abord raconté dans son Évangile l'annonciation de l'ange Gabriel et la conception par l'opération du Saint-Esprit. Il avait seulement parlé de l'embarras dans lequel Joseph se trouvait au sujet de l'état de Marie.

Ainsi les rapports qui unissaient Marie et Joseph étaient les rapports qui unissent un frère et une sœur.

Le but du mariage est de propager le genre humain et de fournir à la concupiscence naturelle une satisfaction légitime. Mais c'est le côté ignoble du mariage, et il serait purement animal si la grâce de Dieu et l'amitié des époux ne venaient s'y joindre pour ennoblir leur vie et en consacrer les rapports.

Ce qui fait, dans un sens élevé, dans le sens chrétien, des deux époux une seule et même chair, c'est l'union de leurs âmes, c'est la foi commune, c'est le même but suprême auquel ils tendent

d'un commun effort, c'est une commune dévotion, c'est la patience, la fermeté, l'espérance communes, ce sont les liens communs de l'amour et de la fidélité. Marie et Joseph avaient retranché du mariage la part des sens pour étendre sur leur union le règne de l'esprit. Et s'il est permis à tous les époux de tenir un juste compte des penchants sensuels qui entrent dans les vues du Créateur, ils sont aussi tenus d'imiter Marie et Joseph en s'élevant à cette association spirituelle, qui consiste dans l'union des âmes en vue de Dieu, de la vertu, de l'accomplissement de leur destinée dans la foi, l'amour et la fidélité. A défaut de cette union spirituelle ils seront bien mariés, mais non point mariés dans le Seigneur; ils pourront s'appeler des époux, mais ils le seront sans participer à la sanctification, à la dignité et aux bénédictions qui appartiennent aux époux chrétiens.

Entre toutes les formes dont le mariage est susceptible, Marie et Joseph avaient pour eux choisi la meilleure. Beaucoup d'époux ne devraient-ils pas en cela les imiter? On se marie quelquefois à un âge déjà avancé et il ne peut plus alors être question que de s'entr'aider et de se rendre des soins mutuels. A la bonne heure. Qu'on s'aime,

qu'on se soutienne, qu'on s'édifie, qu'on se prépare dignement par la prière et les œuvres de la charité au moment suprême qui ne saurait tarder à venir. On se déshonorerait à servir la chair. Il y a aussi des mariages où les époux vivent d'abord pour les devoirs physiques du mariage, mais quand arrivent les années, l'esprit s'élève et se dégage peu à peu de la chair et des appétits sensuels qui lui cèdent la place ; ils songent alors à les dominer et leurs relations deviennent véritablement fraternelles. Tel doit être le résultat de tout mariage chrétien, résultat produit par la grâce. Il en coûte souvent pour entrer dans la voie qui y conduit, mais lorsqu'on y est, on y demeure par l'influence de la piété et de l'amour de Dieu. Le moment pour des époux chrétiens d'entrer dans cette voie ne peut être fixé ; ce qui est essentiel, c'est qu'on en comprenne la nécessité, qu'on le veuille dans son cœur afin d'y arriver tôt ou tard. Des époux rebelles à cette inspiration ne font jamais le moindre progrès moral, ils restent sourds à la parole de Dieu et insensibles à ses œuvres. Les événements, les joies, les misères, en un mot, l'expérience de leur vie ne leur a rien appris ; leur esprit n'a pas fait un pas vers le ciel, il s'est,

tout au contraire, sans cesse rapproché de la terre. La chair, en effet, n'a pas été mêlée à la nature humaine afin que nous en soyons les esclaves ou que nous succombions sous son poids, mais elle nous a été donnée pour nous élever et pour nous sanctifier en luttant contre elle dans toutes les épreuves, les afflictions, les efforts et même les joies de la vie conjugale. Dans le mariage il faut peu à peu mourir aux sens et y établir progressivement le règne de l'esprit. « Plus se développe l'homme spirituel et plus son âme s'élève vers le ciel, plus aussi l'homme sensuel décroît (1). » Là où il y a marche ascendante vers Dieu, là aussi il y a nécessairement rétrogradation correspondante de la sensualité.

Pour terminer ce chapitre, revenons encore un instant sur la position pénible dans laquelle se trouvait Marie en face de son fiancé. Elle était vierge lorsqu'elle lui fut promise dans le temple, et pourtant son état était devenu tel que Joseph dut douter de sa virginité. Mais elle garde le silence, et espère dans l'humilité de son âme que Dieu viendra la délivrer et justifier son innocence. Le bien le plus précieux d'une vierge est un nom sans tache. Il

(1) Cor., VII, 5.

faut d'abord qu'elle soit pure et chaste en réalité et qu'ensuite elle passe et qu'elle soit reconnue pour telle aux yeux des hommes. Non-seulement elle évite ce qui pourrait trahir en elle des goûts légers ou libres, mais elle pèse jusqu'à ses démarches les plus innocentes de peur qu'elles ne soient mal interprétées. Elle sent que la moindre atteinte à sa virginité compromet sa personne tout entière.

Pourquoi la plus légère atteinte portée à son honneur, afflige-t-elle si profondément l'âme d'une jeune fille pure? Pourquoi? Rien n'est plus facile à concevoir. Lorsqu'un peu de poussière pénètre dans l'œil de l'homme, elle y provoque une douleur aiguë parce que l'œil de l'homme, pour être son plus noble organe, est aussi le plus sensible. Ainsi en est-il de la chasteté. Elle éprouve profondément la moindre atteinte qu'on lui porte, la moindre parole qui l'attaque parce qu'elle est la vertu la plus délicate, la plus noble et conséquemment la plus sensible de la femme. Quant à ces jeunes filles qui se présentent dans le monde avec hardiesse et impudence, s'inquiétant peu ou ne s'inquiétant pas du tout du jugement des honnêtes gens, elles sont semblables à un œil qui supporte sans sourciller l'éclat qui l'éblouit ou le coup dont

il a été atteint. Or, pareil œil est mort, car toute sensation est éteinte.

Il peut arriver et il arrive assez souvent que l'on parle défavorablement de jeunes personnes sans qu'elles y aient donné le moindre prétexte. Que devra faire une jeune fille en pareille occurrence? Elle s'élèvera contre la calomnie avec tout le courage que lui donne le sentiment de sa virginité; elle ne se récriera pas, elle ne se défendra pas avec des éclats d'une colère juste sans doute, mais elle demeurera dans le calme et la résignation, bien convaincue qu'elle n'en éprouvera aucun dommage parce que Dieu est avec elle. Celle-là seule qui se sait coupable, réclame avec violence et s'emporte parce qu'elle sent qu'elle serait perdue si la vérité venait à s'accréditer.

Il y a, nous l'avons déjà dit, il y a dans la virginité parfaite qui s'élève bien au-dessus du mal et de la chute, un charme inexprimable qui provoque l'estime et la vénération. On voudrait se l'expliquer et on se demande d'où ce charme peut venir, mais il est impossible de s'en rendre compte. On n'en possède que le sentiment, et celui à qui le vice l'a fait perdre ne saurait jamais rien y comprendre. La virginité n'est autre chose, si je puis

m'exprimer ainsi, que l'âme de l'homme qui jouit encore de la vertu des anges et dans lequel sont encore visibles l'amabilité, la grâce et la dignité que Dieu lui a imprimées par son souffle divin.

Voilà pourquoi celui qui considère une jeune fille pure, éprouve à la fois du plaisir et du respect: ses yeux ont découvert un esprit céleste dans un corps mortel. Mais l'âme unie à ce corps mortel se soutiendra-t-elle au-dessus de lui, de ses attractions et de ses appétits, ou bien se laissera-t-elle entraîner, séduire par les sens? Voilà la question. Est-il étonnant alors que tout homme généreux et noble, à la vue de cette fleur si pure et si belle, se sente pris d'inquiétude et se dise au fond de son cœur: Ah! si vous saviez ce que vous êtes et ce que vous possédez! Vous portez, ô ma fille, un immense trésor dans un vase fragile, et ce trésor une fois perdu, vous ne le retrouverez plus jamais. Ah! défiez-vous du vase, même parût-il solide! Priez souvent la Vierge des vierges afin qu'elle intercède pour vous auprès de Dieu et qu'elle vous obtienne la préservation de votre innocence.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Naissance de Jésus-Christ.

Plus s'approchait le jour où Marie devait enfanter Celui qui règne éternellement sur le monde et qui efface les péchés du monde, et plus son âme tressaillait de joie. Le peuple entier et en particulier tous les justes qu'il y avait parmi le peuple soupiraient avec ardeur après le Messie ; mais qui oserait comparer ces soupirs aux aspirations et aux élans de l'âme de Marie? Elle était seule à savoir avec Joseph, Élisabeth et Zacharie que ce Messie si ardemment attendu était arrivé, qu'il allait apparaître dans quelques jours et qu'elle serait sa mère. Vous est-il arrivé de vous égarer par une sombre nuit d'hiver? Avez-vous senti votre cœur se serrer quand vous étiez perdu dans les tourbillons de neige et dans le déchaînement de la tempête? Avez-vous aspiré à voir renaître le jour et d'une aspiration d'autant plus vive que la nuit semblait se prolonger davantage et que le

jour tardait à venir? Et quand sonnait enfin la septième heure du matin, n'est-il pas vrai que votre impatience et votre joie étaient au comble? — Voilà pourquoi l'Église catholique a consacré un jour au souvenir et à la commémoration de l'ardeur et de l'allégresse avec lesquelles fut attendue la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Et toi Bethléhem dans la terre de Juda, s'écriait le prophète Michée, non, tu n'es pas la plus petite entre les villes de Juda, car c'est de toi que sortira le prince qui régnera sur mon peuple d'Israël. » Telle est la parole sur laquelle se fondaient les docteurs de la loi pour enseigner que le Messie naîtrait à Bethléhem. Mais comment cela pouvait-il se faire, puisque Marie et Joseph n'habitaient point Bethléhem, non pas même la terre de Juda, mais Nazareth en Galilée? Rassurez-vous. Les paroles que le Seigneur place dans la bouche de ses prophètes ne restent jamais sans effet, et ce qui fait précisément reconnaître dans les prophéties l'inspiration divine, c'est que presque toujours elles contrarient dans leur accomplissement le cours ordinaire des choses. Comment se fit-il donc que le Messie naquit à Bethléhem? Voici comment Dieu prépara ce prodigieux événement. Il arriva

que l'empereur Auguste fit faire dans toutes les provinces de l'empire un recensement général de la population, et l'ordre d'aller se faire inscrire sur les listes parvint à Joseph quand la naissance de Jésus était proche. Comme l'inscription devait avoir lieu au berceau d'un chacun, Marie et Joseph furent obligés de se transporter à Bethléhem qui était le berceau de David dont ils descendaient tous les deux. Ils se mirent donc en route. Peut-être Joseph espérait-il être de retour à Nazareth avant les couches de Marie ; mais ce fut précisément la raison pour laquelle ils devaient faire ce voyage, afin que la naissance du Messie eût lieu à Bethléhem et que la prophétie de Michée fût ainsi accomplie. En effet à peine furent-ils arrivés dans la ville de David que l'heure de la délivrance de Marie sonna et qu'elle y enfanta, comme dit l'Évangéliste, « son fils premier-né. »

Dans la position dans laquelle se trouvait Marie, un voyage de cette longueur était, humainement parlant, fort dangereux ou au moins extrêmement pénible. Le chemin était aussi rude que long. Que de fois elle dut en sentir douloureusement la fatigue! mais elle levait alors les yeux vers le ciel, vers Dieu, puisait dans ce regard un nou-

veau courage et poursuivait sa route. On ne peut s'empêcher de songer ici à tant de pauvres femmes qui gémissent chaque jour sous le poids du travail dans un état de grossesse avancée. Quels tourments pour leurs cœurs et quelle peine cruelle! O pauvre femme, levez avec confiance vos yeux vers Marie; elle aussi, elle a souffert comme vous, elle aura donc pitié de vous. Mais honte à ces époux qui abandonnent leurs épouses à leur affliction dans un état qui réclame tant de secours, et qui, au lieu de leur procurer du soulagement, ajoutent même à leurs souffrances. Est-ce ainsi qu'ils tiennent la promesse qu'ils ont faite à l'autel d'avoir soin de leur femme et de veiller sur elle comme sur la chair de leur chair?

Lorsque, visités par le malheur, des enfants ont perdu la riche demeure de leurs pères où ils ont vu le jour, où ils ont été élevés, et que devenus pauvres et inconnus, ils viennent à passer à côté d'elle, que de sentiments douloureux ne doivent pas, à sa vue, assaillir leur cœur! Marie et Joseph, en se dirigeant vers Bethléhem le berceau de leur ancêtre David, pouvaient bien éprouver un sentiment analogue. David et sa maison si riches, si puissants, si grands, et eux ses descendants si

pauvres, si petits, en apparence si malheureux ! Et quand ils entrèrent dans cette ville de David, pas une âme qui les connût, pas une âme qui voulût les recevoir ! Ils ne trouvèrent même pas un asile dans la ville natale du grand Roi, leur glorieux ancêtre ! Quelle terrible et rude épreuve ! Mais Marie et Joseph l'acceptèrent et la supportèrent avec une pieuse résignation, car ils y voyaient la suite du châtiment infligé à leurs pères pour s'être détournés de Jéhova. Et ne savaient-ils point d'ailleurs que Dieu n'oublie jamais d'être un Dieu miséricordieux, qu'il châtie et qu'il humilie, mais qu'il ne laisse pas d'être éternellement fidèle à la parole qu'il avait donnée à Abraham et aux pères de son peuple? Oui, il va incessamment venir au monde Celui qui doit restaurer le trône de David et s'y asseoir à jamais, et l'entrée qu'il fera un jour dans la ville où naquit David, sera bien différente de celle qu'y font aujourd'hui Marie et Joseph dans le silence et l'obscurité de leur condition déchue.

Ne vous tourmentez donc pas, jeune fille chrétienne, ou vous mère de famille, si vous venez à perdre, sans qu'il y ait de votre faute, vos richesses et votre considération. Ne vous affli-

gez point, vous qui êtes pauvre et malheureuse. Vous n'êtes en réalité ni pauvre ni malheureuse si vous conservez pure votre conscience, si vous consacrez votre vie au Seigneur, car le Seigneur est avec vous. Qui donc a raccourci le bras du Tout-Puissant, pour qu'il ne dépende plus de lui de vous élever, s'il le jugeait expédient au salut de votre âme? Et s'il entre dans les desseins de sa providence de ne point vous élever ici-bas à la félicité que donne la fortune, qui pourra vous ravir cette béatitude infinie, ineffable, qu'il a promise à ses fidèles serviteurs et qu'il vous destine dans sa gloire? Ah! dites du fond de votre cœur: Seigneur, que votre sainte volonté soit faite. Sa miséricorde s'étend de génération en génération sur ceux qui le craignent. Il précipite les puissants de leurs trônes et il élève les petits.

Marie et Joseph entrent pauvres et sans asile dans la ville de David, mais voici venir l'enfant de la promesse qui va rétablir le trône de leur ancêtre. Ils partageront sa gloire et prendront place à ses côtés à la droite et à la gauche du trône de leurs pères. Leur sort est entre les mains de Dieu; mais ce Dieu ne les placera point sur un trône de la terre, ils resteront privés des biens du

temps et petits aux yeux du monde, mais ils seront riches dans les dons de la foi, de la charité, de la patience et de l'obéissance, et aujourd'hui ils sont assis pour toute l'éternité sur des trônes de gloire dans le royaume de leur Fils. Que leur importent donc leur pauvreté du moment, leur humble entrée et leur isolement dans Bethléhem !

Gloire vous soit donc rendue, ô Vierge bienheureuse, dans votre pauvreté à Bethléhem ! Des milliers de jeunes mères, entourées de tous les soins qu'exige leur état, se sentiront attendries à votre vue et remercieront Dieu avec effusion de leur abondance. Mais à votre vue aussi les pauvres mères délaissées se relèveront et se consoleront. Si Dieu a voulu qu'il en soit ainsi de vous, ô la bénie entre toutes les femmes, quelle est la femme qui ne se soumettrait pas à sa sainte volonté si elle venait à être éprouvée comme vous par la pauvreté et le délaissement.

Il est dit, dans l'Évangile de saint Jean, de la venue du Fils de Dieu : « Il vint chez lui et les siens ne l'ont point reçu. » Ce n'est point sans une raison mystérieuse que Marie et Joseph ne trouvèrent point d'asile dans Bethléhem et que leur enfant n'eut, pour venir au monde, qu'une

étable abandonnée. C'était le premier accomplissement de la parole de saint Jean. Toute la vie terrestre de l'enfant n'est qu'une suite et une continuation de ce début. « Il vint chez lui, mais les siens ne l'ont point reçu. » J'attache encore une signification mystérieuse à cette étable, le seul abri qui fut trouvé pour la naissance de Jésus. L'enfant était destiné à devenir le pasteur des peuples et devait à ce titre naître dans une étable. Ah! j'avoue qu'un autre lieu lui eût mieux convenu, s'il avait été envoyé pour régner avec un sceptre de fer. Mais celui qui tient en sa main le bâton pastoral et qui marche devant ses brebis, qui les connaît toutes, qui les appelle par leur nom et les mène au pâturage, celui-là doit naître dans une étable, car il est le bon pasteur.

Marie enfanta donc dans une étable à Bethléhem son fils premier-né, toujours vierge, avant, comme pendant, comme après l'enfantement; Vierge immaculée que ne touchèrent point les paroles de malédiction que Dieu dans sa colère avait adressées à Ève et à toutes ses filles en punition du péché: « Tu enfanteras dans la douleur. »

Et quand Jésus était né et que la Vierge voyait devant elle le Fils du Très-Haut sous les traits

d'un enfant et d'un enfant qui était le sien, elle fut saisie d'une félicité ineffable. Non, les langues humaines n'ont point de mots pour exprimer les sentiments de béatitude qui envahirent son âme. Le respect et l'amour maternel s'y succédaient puis se confondaient ensuite pour la pénétrer. Une bouche d'or serait impuissante à retracer l'étendue de son bonheur. Déjà s'accomplissait la parole de l'ange Gabriel : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes. » Il semble à Marie que, si toutes les femmes qui ont jamais enfanté un fils pouvaient fondre ensemble tous les sentiments de leur joie maternelle, toute cette joie n'égalerait point la sienne. Jouissez donc à jamais de votre joie ineffable, Vierge bénie, qui portez dans vos bras le Roi des rois, le Fils de Dieu fait homme, le Sauveur du monde. Et vous tous qui avez un cœur sensible à la bonté et à la miséricorde de Dieu, un cœur contristé par vos péchés et les péchés du monde, un cœur qui aspire à la sainteté, qui désire le salut des hommes et pour tous la béatitude éternelle, réjouissez-vous avec Marie, laissez déborder de votre cœur les transports de votre joie et de votre allégresse ! Mais surtout vous, jeune mère, réjouissez-vous, vous

qui donnez des enfants à la terre. Ah ! ces enfants sont bien à vous, car vous les avez enfantés dans la douleur. C'est pourquoi vous les recevez dans vos bras, vous les serrez contre votre cœur avec une inexprimable tendresse. Comprenez-vous combien est grande la bonté de Dieu qui vous a punie sans doute par vos souffrances, mais qui vous les fait bien vite oublier pour ne vous laisser que le bonheur de vous voir naître un fils ? La joie maternelle est un don de Dieu, qui la fait jaillir du cœur qu'il a formé tout spécialement pour les mères.

Mais si vous aviez mis au monde un enfant destiné à être esclave, à être foulé aux pieds par les hommes qui devraient être ses frères ; un enfant condamné à la pauvreté, à l'oubli, à la maladie, à gémir sans consolation sur sa propre existence ; un enfant voué peut-être à tomber dans le vice, à devenir pour ses semblables un sujet d'horreur et de dégoût, à descendre dans la tombe livré aux angoisses et au désespoir, pourriez-vous aussi vous réjouir de sa naissance ? Non, cela n'est pas possible. Ce qui fait donc de vous, ô mères, des femmes heureuses, ce qui provoque et justifie votre joie maternelle, ce

n'est point simplement votre titre de mère, c'est d'être une mère chrétienne ; c'est d'avoir donné à l'Église un membre nouveau et un nouvel héritier à la vie éternelle. Sous votre pieuse influence et sous la direction de l'Église, votre fils deviendra un homme respectable, capable d'être heureux et de rendre heureux les autres. Voilà la justification de votre allégresse. Hélas ! la joie qu'une mère retire exclusivement du sentiment naturel ne se change que trop vite et trop souvent en douleur. Réjouissez-vous, je le répète, d'être une mère chrétienne, car si, au lieu de fournir une victime au péché, à la misère et à la mort, vous avez au contraire donné un héritier à la vertu et à la vie éternelle, vous ne le devez qu'à Celui qu'enfanta la Vierge à Bethléhem, à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Quand l'enfant fut né, la mère l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche. » Pourquoi l'Évangéliste nous raconte-t-il ce détail ? Parce qu'il renferme un haut enseignement et que le Saint-Esprit n'a pas voulu permettre qu'il fût passé sous silence. C'est en effet le premier acte de la vie de rénoncement du Fils de Dieu. Il entre enfant dans le monde, il y entre comme un

enfant entièrement nu. Le voyez-vous, Celui qui possède toutes les richesses, Celui qui a tout pouvoir dans le ciel et sur la terre, le voyez-vous dans les bras de sa mère pauvre, nu, privé des premiers secours au premier jour de sa vie? C'est le parfait renoncement à soi-même.

Puissiez-vous reconnaître à ce trait le néant de la pompe et du luxe qui règnent dans vos habits et dans vos demeures; mais puissiez-vous aussi vous convaincre de la véritable grandeur qui rayonne dans la pauvreté et dans la nudité de l'enfant Jésus! Il est descendu à cet abaissement pour nous faire rougir de notre misérable orgueil et pour nous arracher à la présomption à laquelle nous porte notre vanité. En face de la crèche de Bethléhem que sont l'éclat et la magnificence de vos parures? Que de pauvreté, que de petitesse d'esprit dans celui qui s'incline devant l'habit brodé d'or de son voisin, ou qui s'en glorifie lorsqu'il le porte lui-même! Ame vaine et vide de sens, qui, n'ayant pas de mérite par elle-même, croit en trouver dans des vêtements ou des parures et y cherche, hélas! une dignité qu'elle ne possède point.

L'enfant Jésus vient de naître et il ne se trouve

point de berceau pour le recevoir, une misérable crèche est devenue son lit. Voyez encore dans cette circonstance l'accomplissement de la parole du Prophète : « Les renards ont leur tanière et les oiseaux leurs nids, mais le Fils de l'homme n'a point où reposer sa tête. » Quel est l'enfant qui en venant au monde ne trouve point son berceau tout prêt pour le recevoir; Seul entre tous, le Fils de l'homme est réduit à coucher dans une crèche. C'est bien cela : « il n'a point où reposer sa tête. » De tous les biens de la terre dont il est le Seigneur et le Maître, il ne prend rien pour lui afin de nous apprendre de ne point nous attacher à tous ces biens d'un jour et de les considérer, quoique nous les possédions, comme si nous ne les avions pas. « Vous venez au monde nu et dépourvu, et vous quitterez la terre nu sans rien emporter. »

Il y a enfin dans cette crèche qui reçoit l'enfant Jésus à sa naissance un dernier enseignement, un sens profond et symbolique. La crèche est le râtelier qui contient le fourrage, c'est-à-dire la nourriture des animaux où ils viennent se rassasier. Or, quel est en vérité et dans le sens le plus élevé du mot, quel est le pain, la nourriture du

monde ? N'est-ce point Jésus-Christ lui-même ? Et si c'est dans une crèche qu'il vient reposer à sa naissance, qu'est-ce que cela veut dire, sinon que tous les hommes doivent venir à lui comme autant d'innocentes brebis pour se nourrir et se rassasier, qu'il veut être pour eux tous le pain fortifiant de la vie, le pain qui donne la vie éternelle. Ah ! s'il nous était donné de voir l'enfant Jésus, le plus beau, le plus aimable de tous les enfants, couché dans sa crèche, nous irions tous à lui et nous le comblerions de nos caresses et de nos baisers. Mais depuis que le petit enfant s'est fait homme et qu'il a dit : « Que celui qui veut être mon disciple se renonce soi-même, qu'il prenne sa croix et me suive, » depuis lors l'empressement s'est ralenti, car il ne s'agit plus de la satisfaction, mais bien de la mortification des sens. Le pain qu'il nous donne n'est plus, comme l'agneau pascal des Juifs, une nourriture pleine d'attraits pour le goût; le Seigneur y a mêlé l'amertume de la pénitence.

« La mère enveloppa l'enfant dans des langes et le coucha dans la crèche. » Combien cette extrême pauvreté dut peser à son cœur ! Eh quoi ! devait-elle se dire, le Fils du Très-Haut n'a pas

même un berceau dans la cité de David, du roi son ancêtre? C'est que cette indigence était le commencement d'une longue suite de rebuts et de souffrances, et il fallait que la mère à qui étaient révélées la dignité et les splendeurs du Fils, apprît de bonne heure aussi à penser et à croire aux misères et aux tribulations auxquelles il serait un jour exposé.

« La mère enveloppa l'enfant dans des langes et le coucha dans la crèche! » Jésus voulut dès son entrée dans le monde être entièrement de la condition des autres hommes; il voulut que son état exigeât les mêmes soins que celui des autres enfants. La mère devait donc lui donner des soins, comme toutes les autres mères en donnent à leurs fils. La préparation des langes commençait pour Marie un long et continuel labeur. Mais ce labeur est pour elle plein de douceur; n'est-il pas pour son fils, et Dieu n'a-t-il pas déposé pour lui dans son cœur un amour immense? Bien des mères sans doute se dispensent de préparer elles-mêmes pour leurs petits enfants les langes qui les enveloppent; elles n'y trouvent pas de plaisir, puisqu'elles sont dures et que leur cœur est froid. Ce sont des mères dont la vue fait

frémir et qui dissipent tous les charmes de leur vie maternelle.

« La mère enveloppa l'enfant dans des langes et le coucha dans la crèche. » Avez-vous jamais pensé à l'origine des langes ! Le premier couple était nu et n'avait point de honte parce qu'il était saint. Après le péché il se vit nu et eut honte, et Dieu lui donna de quoi se couvrir. La première raison d'être du vêtement et conséquemment aussi des langes ne consistait donc pas à se préserver du froid, mais de protéger la pudeur. N'oubliez pas ce motif, mères chrétiennes, et rappelez-vous qu'en enveloppant de langes votre enfant, vous commencez la grande œuvre de la sauvegarde de la pudeur. C'est là, c'est cette œuvre qui constitue la partie essentielle de nos devoirs et qui est la base de la vocation maternelle.

Il est donc venu après une longue attente, Celui que la terre désirait avec tant d'ardeur ; Jésus est venu et l'humanité possède son Sauveur. Il s'annonce comme un grain de sénevé dont l'humble tige n'attire point les regards. Il commença dès son premier jour l'accomplissement de la parabole qu'il dit plus tard à ses disciples. « Le royaume des cieux est semblable à un grain de sé-

nevé.» Le germe deviendra un arbre à l'ombre duquel se reposeront les peuples de la terre, et les fruits de l'arbre seront pour eux une nourriture salutaire.

Adressons-nous donc, avant de passer au chapitre suivant, adressons-nous avec les accents de l'Église dans l'hymne à Marie, à cette Vierge bienheureuse, à la mère de Dieu. « Nous vous saluons, Reine des cieux et des anges! nous vous saluons, ô vous, la porte par laquelle la lumière est entrée dans le monde! Réjouissez-vous, Vierge glorieuse, dont l'auréole fait pâlir les plus brillantes couronnes qu'ait méritées votre sexe.»

Un usage fort répandu et très-ancien veut qu'on élève dans les familles, au jour anniversaire de la naissance de Jésus-Christ, un arbre de Noël. On le pare de petites bougies et on y suspend toutes sortes de petites douceurs. La nuit venue, on allume les bougies, et l'arbre paré de ses présents et éclatant de lumière présente à l'œil un spectacle ravissant. Cet usage est à conserver. Cet arbre est le symbole de la lumière qui est Jésus-Christ et qui s'est levé sur le monde pour dissiper les ténèbres de l'ignorance et du péché; il est le symbole de l'arbre de la vie qui est également

Jésus-Christ, et qui nous offre des fruits de sainteté et de perfection. C'est l'arbre opposé à celui qui s'élevait dans le paradis et d'où nous est venue la mort. Continuez à conduire vos enfants, ô mère chrétienne, à l'arbre de Noël, tout rayonnant de lumières. Permettez-leur de contempler son éclat et ses dons, mais élevez ensuite leur âme du symbole au Dieu symbolisé, à Celui qui est la vraie et l'éternelle lumière, au dispensateur de tous les biens. Car c'est à la fête de la nativité de Jésus-Christ qu'il ne faut jamais manquer de conduire les enfants à Jésus-Christ. Vous trouverez en ce Dieu fait enfant une aimable familiarité, une tendre condescendance, un puissant attrait, un grand encouragement. Il faut donc que vos enfants aillent à lui, qu'ils le voient et qu'ils l'aiment, mais pour cela vous devez les lui conduire. Ce qui contribue encore à faire de la fête de Noël une vraie fête de l'enfance, c'est l'honneur infini qui rejaillit sur cet âge par l'enfance même de Jésus-Christ. La vue de la crèche inspire aux grandes personnes pour tout ce petit monde un singulier respect.

Les enfants ne sont point des hommes; mais ce qui leur donne droit à notre estime et à notre

vénération, c'est qu'ils sont les frères et les sœurs de l'enfant Jésus.

Quand les enfants poussent des cris de joie autour de l'arbre de Noël, leur joie naïve nous gagne et nous rappelle le souvenir de notre propre enfance. Quelle inépuisable gaieté nous possédions alors ! Pourquoi n'en est-il plus de même ? Ah ! puissent leurs transports d'allégresse nous porter à redevenir enfants par l'esprit et par le cœur ! Depuis que le Fils de Dieu s'est fait enfant, il n'y a rien au-dessus de cet âge, car « le royaume des cieux est à eux. »

CHAPITRE DIXIÈME.

L'adoration des bergers.

Tout le monde ignorait ce qui venait de se passer à Bethléhem. Marie et Joseph ne pouvaient s'ouvrir à personne; qui les aurait crus? Ils étaient donc restreints à eux-mêmes dans leur joie et dans leur pauvreté, et ils étaient résignés à la volonté du ciel, soit qu'il lui plût de se taire, soit qu'il voulût intervenir en faveur de leur enfant. C'est alors qu'un ange du Seigneur apparut aux bergers qui veillaient dans la campagne auprès de leurs troupeaux. Il était environné d'une lumière éclatante dont les rayons se projetaient au loin, et les bergers furent saisis d'une grande peur. Aussitôt le messager céleste leur dit : « Ne craignez rien; je viens vous annoncer une grande joie à laquelle le peuple entier prendra part. C'est aujourd'hui que vous est né, dans la cité de David, le Sauveur, le Christ, le Seigneur. Et voici à quel signe vous le connaîtrez : Vous trouverez un enfant

enveloppé de langes et couché dans une crèche. » Et dès que l'ange eut cessé de parler, il fut entouré d'un chœur d'esprits célestes qui chantaient les louanges de Dieu et disaient : « Gloire soit à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

Cette apparition causa aux bergers autant de saisissement que de joie. Quand les anges eurent disparu pour remonter au ciel, ils n'eurent rien de plus pressé que de courir à Bethléhem pour y chercher l'enfant dont les anges leur disaient : « C'est le Christ, votre Seigneur. » Ils partent donc en toute hâte, arrivent à Bethléhem et trouvent Marie, Joseph et l'enfant couché dans la crèche.

Représentons-nous leur saisissement et leur joie quand ils trouvèrent, comme il leur avait été dit, l'enfant dans la crèche. Comme ils le regardent, comme ils l'examinent ! Quel respect, quel amour ! Lorsqu'une grande famille est menacée de s'éteindre et qu'il lui naît tout à coup un rejeton mâle, la joie qu'elle en ressent est indicible ; mais elle ne peut surpasser celle des bergers à la vue du divin enfant qui est leur Christ, leur Seigneur. D'où cela peut-il venir? C'est que nul Juif ne voyait rien de plus auguste et de plus grand que le Christ,

le Messie, et ce que souhaitait par-dessus tout un cœur israélite, c'était de voir le jour du Libérateur.

Marie et Joseph furent naturellement très-étonnés de l'arrivée des bergers et du respect et de la joie qu'ils témoignaient à la vue de l'enfant. D'où viennent ces hommes? Qu'est-ce qui les attire vers l'enfant? que signifient ces propos qu'ils tiennent entre eux sur son compte? Les bergers durent leur raconter la vision qu'ils avaient eue dans la campagne et la déclaration qu'on leur avait faite au sujet de l'enfant. Il est aisé de se figurer les sentiments avec lesquels Marie et Joseph accueillirent leur récit. C'est à présent seulement que leur joie est parfaite parce qu'elle est partagée. Les regards empreints du bonheur le plus suave, les bergers vont de l'enfant aux parents et des parents à l'enfant. D'autre part les yeux de Marie et de Joseph ne s'arrêtent pas moins sur les bergers que sur l'enfant. Celui-ci les ravit, ceux-là les rendent bien heureux par leurs témoignages de dévouement, de respect et de tendresse. Si une mère qui vient de mettre un enfant au monde n'avait personne à qui elle pût le montrer et le faire voir, si elle ne recevait ni félicitations, ni marques

de sympathie, sa joie diminuerait de moitié. Il faut, pour qu'elle soit complète, que ses amies arrivent, voient, vantent l'enfant et en félicitent la mère. C'est ce qu'éprouvait Marie. Associons-nous donc du fond du cœur à la joie qu'elle ressentit quand les bergers lui racontèrent l'apparition de l'ange et qu'ils donnèrent à l'enfant des marques si touchantes d'admiration et d'amour.

Rendue après le départ des bergers à la solitude et au calme, Marie repassa dans sa mémoire tout ce qu'elle avait vu ou appris. Elle était surtout frappée de l'apparition de l'ange et de son message aux bergers. Qu'un ange pût apparaître, elle ne l'ignorait pas, elle se sentait vivement reportée au jour où elle avait été honorée elle-même d'une semblable visite. Et puis combien la mission de l'ange Gabriel s'accordait avec les paroles de l'autre ange aux bergers ! Que d'événements depuis l'annonciation ! La prédiction de l'ange Gabriel accomplie contre le cours naturel des choses, les moindres détails vérifiés dans la personne d'Élisabeth, Joseph ramené à Marie, Marie conduite jusque dans l'étable de Bethléhem ! Et c'est ici, au dernier degré de l'oubli, avec son enfant couché dans une crèche, qu'elle voit pour la

seconde fois le ciel s'ouvrir et des anges en descendre pour louer son Fils! Que de merveilles! que de raisons de s'écrier encore : « Mon âme glorifie le Seigneur, car il a regardé la bassesse de sa servante. »

Ce qui devait en second lieu préoccuper l'esprit de Marie, c'était cette multitude d'anges qui sont venus se joindre au premier pour louer Dieu et bénir la terre dans un chant d'allégresse. Ainsi, se disait-elle, ce ne sont point seulement les hommes, ce sont encore les célestes phalanges qui sont réjouies à la vue de ce petit enfant enveloppé de langes, sa naissance provoque des louanges pour le Seigneur et des félicitations pour la terre. Et moi, ô mon Dieu, moi votre humble servante, je puis appeler cet enfant qui est pour le Ciel un sujet d'allégresse, je puis l'appeler mon Fils! Qui suis-je donc, ô mon Dieu, pour que vous me jugiez digne d'une pareille faveur. Mon âme est ravie de joie en Dieu mon Sauveur. Puisse donc cet enfant grandir et s'élever par votre grâce à la hauteur de la mission à laquelle vous l'appelez.

Des anges qui poussent des cris de joie et font entendre des chants d'allégresse à cause de la

naissance d'un enfant, quel sublime et touchant spectacle ! Mais quelle que soit la distance infinie qui sépare l'enfant Jésus de l'enfant que vous mettez au monde, n'allez point vous imaginer, ô mère chrétienne, que le Ciel ne prenne point part à la naissance du vôtre. Et d'abord n'avez-vous point vous-même un ange gardien qui partage la joie de votre cœur maternel ? Et votre enfant n'a-t-il pas ensuite aussi le sien qui jette un regard d'amour et de sainte tendresse sur le nourrisson qu'on lui confie? Votre ange et le sien louent le Créateur d'avoir fait naître la jeune âme dont ils saluent l'arrivée avec une joie profonde en pensant à l'avenir de piété et de bonheur qui l'attend; car ce cher petit être deviendra sans doute quelque jour la consolation des siens et l'édification des hommes. Mais si votre enfant devait par la suite faillir et déchoir de son innocence pour devenir un pécheur, se perdre et en perdre d'autres avec lui, l'ange gardien gémit, il laisse tomber sa tête vers sa poitrine, il est triste et inquiet, il souffre de la naissance de votre enfant, il souffre en pensant à son avenir. O mère, priez donc avec ardeur pour que le fruit de vos entrailles soit un fruit béni, et que les anges vous contemplent l'un et l'autre

avec des regards pleins de joie et de saint ravissement.

Le troisième point qui préoccupait Marie, c'était de savoir pourquoi Dieu faisait naître son Fils, le Roi des rois et l'héritier de David, dans cette profonde obscurité. Pourquoi communiquait-il la nouvelle, la première nouvelle de sa naissance, non point aux princes et aux chefs du peuple, mais à de pauvres bergers? Marie avait déjà compris une autre fois ce mystère et elle s'était alors écriée : Dieu dissipe les orgueilleux dans les pensées de leur cœur, il renverse les puissants de leurs trônes et il élève les humbles ; il remplit de biens ceux qui ont faim et il renvoie les riches les mains vides. Les anges s'étaient d'ailleurs expliqués. Paix, paix, disaient-ils, aux hommes de bonne volonté. Non, ce n'est point aux grands de la terre qu'est envoyé l'enfant, c'est aux hommes de bonne volonté. Il apporte l'Évangile aux pauvres, et comme dit le Prophète, la liberté aux captifs, la lumière aux aveugles et la clef de leurs fers à ceux qui sont enchaînés. C'est pourquoi les bergers pieux et croyants, qui, pendant leurs veilles de la nuit, lèvent les yeux vers les étoiles et cherchent au delà d'elles avec amour le Dieu d'Israël,

sont les premiers à qui le Roi des rois, le Sauveur des hommes soit révélé. Ceux-là sont de bonne volonté ; ils ont droit à la première révélation du règne de la paix et de la félicité.

La sainte Vierge pensait peut-être aussi à la parole du Prophète qui annonçait que le Christ serait envoyé « pour paître le peuple d'Israël. » S'il était donc le chef des pasteurs d'Israël, il s'ensuivait que les bergers devaient être les premiers à lui présenter leurs hommages. Ah ! quelle douce et légitime satisfaction pour ce cœur maternel que de se représenter les enfants d'Israël rassemblés comme des brebis autour de son Fils et guidés par lui comme un troupeau par son pasteur !

Telles sont les réflexions qui se présentaient à l'esprit de la sainte Vierge après le départ des bergers ; réflexions profondes, nourries de la contemplation des faits accomplis et qui lui faisaient de la solitude une nécessité. Connaissez-vous un plus beau et un plus majestueux spectacle que celui d'une âme qui rentre en elle-même dans le sanctuaire de la foi et de la pensée? Que d'impressions, que d'émotions pleines de joie ou de tristesse que ne connaît ni ne soupçonne

une âme vulgaire et ouverte à tous les bruits du monde ! Oh ! quelle que soit votre condition, rentrez parfois en vous-même. Fermez vos oreilles et vos yeux, condamnez votre porte, restez dans un délicieux tête-à-tête avec votre Dieu. Vous sortirez de votre solitude mille fois plus forte et plus heureuse que des plus brillantes réunions, du théâtre et du bal.

La nuit était venue quand naquit la lumière du monde ; la nuit était venue quand les phalanges célestes resplendissant de clarté entonnèrent leurs chants d'allégresse sur la naissance du Sauveur. Quoique ce soit pendant la nuit que s'accomplissent les œuvres des ténèbres, il arrive souvent que pendant la nuit s'établissent entre le ciel et l'homme de saintes et heureuses relations. De même qu'après le départ des bergers, la sainte Mère s'occupait dans le silence de la nuit de son divin enfant, de même aussi mainte vierge ou mainte pieuse mère qui, dans le courant de la journée et dans le tumulte de ses affaires, n'a pas trouvé un instant à s'occuper d'elle et à descendre dans son âme, donne pendant la nuit quelque temps à une sainte lecture, et se livre à de pieuses méditations. Les affaires sont terminées,

les enfants reposent et tout est silence et solitude autour d'elle. C'est là son temps à elle, c'est là son heure, l'heure de son âme, l'heure de Dieu. Elle l'emploie pour converser avec son divin Maître, aussi a-t-elle un prix infini à ses yeux, et nulle heure de la journée ne peut lui être comparée. Et si dans ces heureux instants son œil ne surprend pas un ange du ciel et son oreille un chant séraphique, il n'est pas moins vrai que dans son âme s'éveillent des pensées, des sentiments, des résolutions que le ciel lui envoie pour la consoler et la fortifier.

Les bergers ne manquèrent pas de raconter aux personnes qu'ils rencontraient l'apparition qu'ils avaient eue et comment ils avaient trouvé dans l'étable de Bethléhem, l'exacte réalité de tout ce qui leur avait été dit par les anges. Leurs auditeurs furent naturellement surpris de l'événement et un grand nombre d'entre eux allèrent à leur tour à Bethléhem pour voir l'enfant et sa mère et lui offrir leurs hommages et leur vénération. C'est ainsi qu'il en arrive encore aujourd'hui le jour de Noël. Une multitude de pèlerins se rend chaque année dans les endroits où la piété élève une crèche renfermant l'enfant

Jésus entouré de Marie et de Joseph, et des bergers qui sont en adoration devant lui. Il n'y a point en vérité de spectacle plus touchant pour une âme pieuse que la vue de son Sauveur enveloppé de langes et couché dans une crèche. Cette vue fait naître mille délicieuses pensées. Je sais bien sans doute que l'imagination suffit pour se représenter l'étable de Bethléhem, mais je prétends qu'une image sensible fait sur nous une impression beaucoup plus vive et plus profonde. Faites donc régulièrement, ô mère pieuse, le pèlerinage de la crèche, n'oubliez pas d'y conduire vos enfants, montrez-leur le petit enfant Jésus dans les langes, sa sainte Mère et Joseph, les bergers en adoration, les brebis dans les pâturages, et les anges qui chantent les louanges du Seigneur. C'est ainsi que l'enfant conçoit le royaume des cieux. Quel temps que celui qui voulait nous donner comme un progrès la suppression des crèches !

En présence de la crèche, la joie de votre enfant sera en proportion des progrès que vous lui aurez fait faire dans la piété. Elle sera plus pure et plus sainte que celle qui l'animait en présence de l'arbre de Noël. Ne nous imaginons

pas qu'il n'y a point de joie pour l'enfant en dehors des friandises. Rien n'est plus agréable et plus édifiant pour lui que de s'occuper à contempler des images tirées des saintes Écritures.

CHAPITRE ONZIÈME.

La circoncision.

Aux termes de la loi tout petit garçon devait être circoncis huit jours après sa naissance. L'opération douloureuse par laquelle ce pauvre petit être devait passer, ne pouvait pas manquer de déchirer le cœur de sa mère. Le petit enfant que le ciel venait d'envoyer au monde, devait-il être soumis à la rigueur de la loi? Et pourquoi? Hélas! celui qui a proclamé dans le monde : « Le ciel et la terre passeront, mais ma parole ne passera point, » celui-là devait lui-même accomplir sa parole, c'est-à-dire sa loi et l'accomplir dès son entrée dans le monde. Il fut circoncis le huitième jour de sa naissance. Ne vous imaginez donc pas que les lois divines ne soient faites que pour l'homme, pour restreindre sa liberté et l'accabler de tout leur poids. Non, ces lois sont en vigueur dans le ciel comme sur la terre; tous les esprits célestes leur sont soumis, et Dieu même en se faisant homme

est assujetti à la loi de la circoncision qu'il avait imposée à son peuple.

La circoncision était le signe de l'alliance que Dieu avait contractée avec Abraham. Dieu lui avait promis de multiplier ses descendants comme les étoiles du ciel et de bénir dans sa postérité tous les peuples de la terre ; Abraham avait promis à son tour à Dieu de marcher devant lui dans la piété et dans l'obéissance, lui et ses descendants. Le moment est venu où doit s'accomplir le point essentiel et capital de la promesse du Seigneur ; c'est par l'entremise du Messie que tous les peuples de la terre vont être bénis. Se soumettre donc à porter le signe de l'alliance, c'était accepter solennellement pour son compte l'alliance dont l'accomplissement dépendait de lui ; c'était bénir tous les peuples de la terre. Sa sainte Mère connaissait parfaitement l'alliance de Dieu avec Abraham et les promesses qui s'y rattachaient ; elle savait que le Fils qu'elle avait mis au monde était le Messie qui devait illustrer le trône de David et régner en souverain unique et universel pendant l'éternité tout entière. Quelle émotion ne dut-elle pas éprouver quand son Fils reçut le signe de l'alliance, s'engageant ainsi à tenir la plus importante

et la plus féconde des promesses. Il fallait laisser couler son sang ; mais l'heureuse mère ne se doutait guère du sens prophétique de cette partie de la cérémonie, du douloureux mystère qui se liait à la réalisation des promesses de l'alliance. Elle ignorait que la bénédiction qui devait descendre sur tous les peuples de la terre lui coûterait plus tard le sang de son Fils.

L'ancienne alliance ayant eu son effet, le signe qui la représentait, la circoncision a disparu avec elle. Ce n'est plus pour nous qu'un symbole qui nous avertit de retrancher tout ce qui ferme nos oreilles et nos cœurs, tout ce qui s'interpose entre nous et les effets lumineux, salutaires et bienfaisants de la parole et de la grâce de Dieu. Nous vivons à présent dans une nouvelle alliance et nous avons un nouveau règne ; nous vivons dans l'alliance qui a Jésus-Christ pour fondateur et pour médiateur, et le signe de notre alliance est le saint Sacrement du baptême. Dès qu'un enfant vient de naître, la mère chrétienne n'a rien de plus pressé que de le faire baptiser, afin qu'il ait part à la nouvelle alliance, c'est-à-dire à Jésus-Christ et à la rédemption. Son enfant est le plus précieux de tous ses biens, c'est pourquoi elle veut le voir affranchi

du péché originel, sanctifié, aimé de Dieu par l'amour de Jésus-Christ, adopté parmi les enfants de Dieu, compté parmi les fidèles, admis parmi les héritiers de la vie éternelle. Plus elle est pieuse, animée d'amour pour le Seigneur, soumise à sa sainte volonté, nourrie de célestes espérances, et plus aussi elle désire tous ces biens pour son enfant qu'elle est impatiente de les voir posséder dans le Sacrement du baptême.

Quand on l'enlève à ses douces étreintes pour aller le tenir sur les fonts, elle l'accompagne de ses bénédictions. Va, chère créature, s'écrie-t-elle de son cœur, va te réconcilier avec le Seigneur, va recevoir le Saint-Esprit, va recevoir dans ta jeune âme le germe du saint amour et le sceau à la vie éternelle. Ah ! Seigneur, Seigneur, consacrez-le à votre service ! Dieu en trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit, sanctifiez-le, qu'il grandisse dans la foi, l'espérance et la charité, qu'il vous serve tous les jours de sa vie et qu'avec sa mère, il entre au dernier de ses jours dans votre céleste royaume ! Seigneur ! Seigneur ! daignez, ah ! daignez jeter un regard de miséricorde sur l'enfant et sur sa mère !

Et lorsque après le baptême on rapporte l'en-

fant baptisé à sa mère, quel bonheur extrême pour elle ! Si elle s'en est emparée après sa naissance avec une joie bien naturelle pour le serrer sur son cœur, elle s'en empare maintenant avec une joie toute chrétienne. Son allégresse a sa source dans la certitude qu'elle a, que son enfant est devenu un enfant de Dieu, un élu du Seigneur, son disciple et son héritier. Elle épanche toute la ferveur de son âme en transports de gratitude pour la grâce ineffable que son enfant a reçue dans le saint baptême. Que puis-je, s'écrie-t-elle, que puis-je vous offrir, ô mon Dieu, pour toute la miséricorde dont vous avez aujourd'hui comblé votre servante et son pauvre petit enfant ! Qu'il vous soit à jamais consacré ! Fortifiez-le dans la foi et qu'il grandisse dans la charité. Faites, Seigneur, que je l'élève dans votre service et qu'il tienne tous les jours de sa vie les promesses qu'ont prononcées en son nom ceux qui ont tenu sa place devant votre ministre.

On donnait un nom à l'enfant dans la cérémonie de la circoncision. Ce nom se rapportait à son caractère ou à sa destinée. La coutume fut également observée pour l'enfant de Marie. Il reçut, comme l'ange l'avait recommandé, le nom de

Jésus. Ce nom veut dire Sauveur ou Rédempteur, il indiquait donc parfaitement la destinée de l'enfant et l'œuvre qu'il était appelé à remplir.

Pour nous, nous rattachons à ce nom, et ce nom seul suffit à nous rappeler, les vérités et les grâces, la force et les consolations, l'amour et les récompenses dont nous sommes redevables à Celui qui le porte seul parmi les hommes. Oui, le nom trois fois saint de Jésus est le premier et le plus précieux de tous les biens du chrétien. Oh! mère chrétienne, ne prononcez jamais le nom de Jésus devant vos serviteurs, mais surtout devant vos enfants, qu'avec des marques visibles de respect, d'amour et de confiance. Ne permettez pas que personne ne le prononce jamais en vain dans votre maison. Exigez que vos enfants, toutes les fois qu'ils le lisent ou le prononcent, se découvrent, inclinent la tête, plient un genou, donnent, en un mot, un signe quelconque de respect. Il n'y a assurément pas une foi vive en Jésus-Christ, ni un véritable amour pour lui, ni en général d'esprit de piété dans une maison où le nom de Jésus n'est pas toujours prononcé avec des marques extérieures de respect, et réciproquement les marques visibles de vénération dont

ce très-saint nom est entouré, réagissent incontestablement sur le respect et l'amour invisible de notre âme pour le divin Sauveur.

Que ce nom soit d'ailleurs, ô mère chrétienne, comme le pivot de votre existence. Faites toutes vos actions au nom de Jésus. Commencez votre journée et finissez-la en l'invoquant et en le bénissant. Qu'il soit la force et la patience avec lesquelles vous supporterez vos souffrances et vos privations ; qu'il soit le courage de vos luttes et la persévérance de vos vertus. Apprenez également à vos enfants à ne rien faire qu'au nom de Jésus ; qu'à leur réveil ils disent en élevant leurs voix et leurs cœurs vers le ciel : Je me lève au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui a été crucifié, etc.

C'était autrefois la pieuse coutume dans les familles qu'en passant le matin de la chambre à coucher dans la salle commune on se saluait par ces mots : Loué soit Jésus-Christ.

Le même salut se répétait le soir quand on se séparait pour se livrer au repos.

Comme Jésus-Christ était pour tous les membres de la famille le plus cher et le plus précieux des biens, tous tenaient à commencer et à finir la journée en le louant. Rien n'était plus naturel

que cette manière de se saluer, et elle a dû nécessairement tomber en désuétude à mesure que disparaissait l'antique et vive foi pratique en Jésus, Fils de Dieu et Sauveur du monde. La perte de cette pieuse coutume a bien plus de portée qu'il ne semble au premier abord; elle sert à mesurer le degré d'élévation de notre foi et de notre charité et nous montre clairement combien l'une et l'autre se sont affaiblies dans nos cœurs, pour ne pas dire entièrement perdues. Cette coutume ne reviendra-t-elle plus? J'espère que si; elle nous reviendra sans aucun doute, grâce aux femmes et aux jeunes filles remplies de l'amour de Jésus-Christ et pleines de la grâce du Saint-Esprit.

De même qu'on imposait un nom aux Juifs dans la cérémonie de la circoncision, de même aussi on impose un nom aux chrétiens dans le Sacrement de baptême. Chez les uns comme chez les autres le nom doit indiquer le caractère ou la vocation de l'enfant. Comment donc, mère chrétienne, nommerez-vous votre enfant? Sans doute que si vous connaissiez d'avance son caractère, sa vocation et ses œuvres, vous lui donneriez un nom à l'avenant. Mais comme vous les ignorez, vous

voulez lui donner un nom qui indique le modèle qu'il doit imiter et l'exemple qu'il doit suivre. Vous avez peut-être dans votre famille un ancêtre illustre, une aïeule vénérable ; vous voudriez que leurs vertus se perpétuassent dans votre enfant, eh bien, donnez-lui donc leur nom. On a raison d'estimer à une haute valeur et comme un trésor de famille la vertu et les grandes actions de ses ancêtres et de les proposer comme exemple à leurs descendants. Peut-être encore avez-vous parmi les anges et les saints du Seigneur un patron vénéré auquel vous êtes attachée avec un culte et un amour de prédilection ; donnez son nom à votre enfant afin qu'il l'honore et l'imite avec vous. Mais vous préférez peut-être quelque nom harmonieux que vous avez trouvé dans les poëtes, quelque nom séduisant de personnage romanesque qui figure dans des drames, des nouvelles, etc. Donnez-le à votre enfant, il prendra sans doute en grandissant l'esprit léger de sa mère. Livré aux fougues et aux caprices de l'extravagance et du sentimentalisme, il est juste qu'il porte un nom en rapport avec son éducation et son caractère. Ah ! si vous étiez aussi versée dans l'histoire de Notre-Seigneur et de son Église, dans la vie

des saints que dans les productions de la littérature frivole, vous sauriez bien choisir un nom chrétien.

Ensuite laissez, ô mère chrétienne, laissez à votre enfant le nom tel qu'il l'a reçu. Les mutilations que la mode fait subir aux noms de baptême contrairement au génie de la langue sont de fort mauvais goût.

Lorsque votre enfant sera devenu grand, rappelez souvent à sa mémoire la signification de son nom, ainsi que les vertus que le nom l'oblige à pratiquer.

Il y a d'une part une espèce de honte à faire de son nom un mensonge ; et de l'autre il doit provoquer de généreux efforts pour que l'on devienne en réalité ce que rappelle le nom que l'on porte.

Il est devenu d'usage de célébrer la fête du saint dont on a reçu le nom au baptême, et chaque mère célèbre avec le plus grand amour la fête de ses enfants. Ce jour ne lui rappelle-t-il pas leur baptême et toutes les faveurs qui s'y rattachent. Une partie des espérances que vous conceviez en ce jour s'est sans doute déjà réalisée, votre enfant a grandi, il est peut-êrre sorti de l'enfance, il est adolescent. La grâce de Dieu est

avec lui, il s'est développé en sagesse devant Dieu et devant les hommes dont il fait la joie.

Voilà pourquoi la fête d'un enfant est un jour de joie profonde pour les mères, et ce jour-là elles se rendent avec eux à l'église pour remercier Dieu, et le prier de leur continuer ses bénédictions et ses faveurs. Fasse le ciel que ce beau jour ne soit pour aucune mère un jour de tristesse et de deuil.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Purification et présentation de Marie.
Siméon et Anne.

D'après la loi de Moïse, la femme qui avait mis au monde un enfant du sexe masculin était déclarée impure pendant quarante jours et tenue de rester chez elle. Si elle donnait le jour à une fille, elle était impure pendant quatre-vingts jours. Elle devait au bout de ce temps présenter au temple une offrande purificatoire. Pourquoi cette purification? Si l'enfantement est une chose naturelle et nécessaire, en quoi peut-il souiller? Telle est cependant la teneur de la loi mosaïque. Et de fait l'Écriture sainte trouve dans l'enfantement une tache d'impureté. Aux termes de l'Écriture, ce n'est point dans leur état primitif, mais par suite du péché que nos premiers parents sentirent leur nudité et qu'ils en furent honteux ; ce n'est point dans l'état primitif, mais en punition du péché que la femme enfante dans la douleur. La doctrine et le sens

de l'Écriture sainte rattachent l'inclination réciproque d'un sexe vers l'autre au péché originel, et quoique le mariage, tel qu'il existe, soit nécessaire sur la terre, quoique ce soit un bienfait pour l'humanité que d'y entrer lorsqu'on s'y conduit selon la volonté de Dieu, quoique la femme puisse gagner le ciel en mettant au monde des enfants et en les élevant, lorsqu'elle persévère d'ailleurs dans la foi et la charité, il n'en est pas moins vrai que l'âme purifiée et sanctifiée par le Seigneur trouve dans l'union conjugale quelque chose qui lui répugne secrètement, qui la dégrade, et elle se range à la décision de l'Église qui dit que l'état de virginité pris en lui-même est plus noble que l'état du mariage.

Mais la loi mosaïque pour être justifiée, en quoi regarde-t-elle la Mère de Dieu qui est vierge avant comme après la naissance de son Fils? Il n'y avait pas en elle une ombre de souillure, et pourtant elle consentit à se soumettre à la loi de la purification et elle apporta son offrande qui consistait en un couple de colombes. Elle était trop pauvre pour offrir davantage. C'est ainsi que l'homme véritablement pieux et humble est toujours disposé d'avance à se soumettre à la loi, même lorsqu'il

pourrait prétendre légitimement à une exception. L'obéissance générale et uniforme est un bien inappréciable. Toute dispense qu'on s'autorise à prendre soi-même ou qu'on réussit à obtenir est une atteinte portée à cette obéissance, et ce que nous venons de dire est particulièrement vrai des commandements de l'Église.

La loi mosaïque de la purification est abrogée, mais il y a une coutume parmi les chrétiens qui subsiste encore en plusieurs lieux, à savoir que la mère qui a mis un enfant au monde, après avoir gardé la maison pendant quatre semaines, aille à l'église à sa première sortie pour s'offrir à Dieu, pour lui exprimer sa reconnaissance et pour recevoir la bénédiction de l'Église. Comment se fait-il que cette pieuse coutume ait disparu dans un grand nombre de localités? Est-ce un progrès, est-ce la perfection de l'éducation qu'une femme devenue mère ne sente rien qui la pousse à faire sa première visite à la maison de Dieu et à lui offrir pour elle et pour son enfant, pour elle surtout, qui sous l'ancienne loi était dans une condition d'impureté, à lui offrir, dis-je, ses louanges et ses actions de grâces.

Le voyage de Marie à Jérusalem dans le dessein

d'être purifiée avait encore un autre but. La loi mosaïque prescrivait aussi que tous les enfants premiers-nés du sexe masculin appartenaient de droit au Seigneur et devaient lui être offerts pour le service du temple. Par cette offrande on reconnaissait que le ciel et la terre et tout le peuple d'Israël, avec toute sa postérité et la bénédiction qui l'attendait, étaient l'œuvre et le bien de Jéhovah. Ce qui ne veut pas dire que tous ces premiers-nés offerts à Jéhovah devaient en réalité rester attachés au service du temple qui était l'apanage de la tribu entière de Lévi; on les rachetait presque tous pour une somme qui était fixée. C'est donc pour offrir à Jéhovah l'enfant Jésus et pour le racheter que Marie allait avec Joseph à Jérusalem. Ce rachat n'était qu'une formalité destinée à satisfaire à la lettre de la loi, car l'enfant Jésus ne pouvait ni ne devait effectivement être racheté. Il était venu au monde pour être un prêtre de Jéhovah, pour être éternellement son pontife, pour réconcilier à jamais l'humanité avec Dieu, pour s'offrir lui-même à titre de victime expiatoire en holocauste perpétuel d'action de grâce et d'impétration.

Les méditations de Marie lui avaient-elles appris que son fils, le Fils du Très-Haut, précisé-

ment parce qu'il en était le Fils, lui appartenait et devait en conséquence lui appartenir toujours sans qu'il pût être racheté jamais ? Peu importe. Elle reconnaissait, en le lui offrant, qu'il était la propriété même de Dieu, elle le lui abandonnait comme étant à lui. Et après l'avoir racheté elle l'emporta chez elle comme n'étant pas racheté en réalité. Il était encore le Fils et la propriété de Dieu; elle le reprenait pour le lui conserver et le lui rendre plus tard pour toujours.

Quels étaient les sentiments et les pensées de Marie quand elle portait ainsi son Fils au temple pour en faire l'offrande? Nous ne les connaissons pas, mais il nous est permis de croire qu'ils étaient à peu près ceux-ci : Voici votre Fils, ô Très-Haut ! ô Tout-Puissant, voici le saint de Dieu, votre saint ! Dieu miséricordieux, Dieu fidèle, voici le Messie, l'espérance et la consolation d'Israël. Qui suis-je pour que vous m'ayez jugée digne de le nommer mon fils et de vous l'offrir dans mes bras ! Bénie entre toutes les femmes qui pourrait comprendre et ressentir mon bonheur? Chantez à Jéhovah un cantique nouveau ; il a opéré des merveilles. Il s'est souvenu de sa miséricorde et de sa fidélité en faveur des enfants d'Israël. Les extrémités de la

terre ont vu le salut de notre Dieu. Que toute la terre retentisse du nom du Seigneur ! Témoignez votre joie, poussez des cris d'allégresse, chantez ! Accompagnez vos hymnes avec la cithare et la harpe. Joignez à vos cris de joie le bruit des trompettes et des clairons. Que la mer et tout ce qu'elle renferme, que la terre et tous ses habitants fassent éclater leur joie et leur allégresse (1).

Eh bien ! mère chrétienne, n'irez-vous pas, vous aussi, dans le temple offrir votre enfant à Jéhovah? Ne le porterez-vous point à l'église à l'exemple de Marie avant de le porter ailleurs. A qui donc appartient-il? Qui est-ce qui vous l'a donné, quel est l'auteur de la joie qui inonde votre cœur maternel? Qui est-ce qui est seul capable de vous le conserver et de prendre soin de lui dans l'avenir? A qui donc l'offrirez-vous? Il faudrait être une mère bien folle et bien ingrate pour ne point s'empresser de remercier et de louer Dieu pour le bonheur que donne la maternité, pour ne point se mettre avec son enfant sous sa sainte protection. Et je ne sais rien en vérité de plus respectable et de plus intéressant qu'une mère pieuse qui offre à son Dieu

(1) Ps. XCVII, XCV, LXXXVIII.

en toute propriété le nouveau-né qu'elle en a reçu.

Oui, il appartient à Dieu et puisse-t-il ne pas cesser de lui appartenir! Sa mère le remporte chez elle comme un bien précieux qui lui est confié puisqu'elle le conserve pour Dieu. Son enfant doit grandir pour qu'il serve Dieu, pour qu'il vive et qu'il meure un jour dans le service du Seigneur. Mais où et comment? Dieu lui a déjà marqué la condition et la vocation dans lesquelles il doit le servir. Il a déposé dans son cœur les qualités et le goût de l'état auquel il le destine. Votre enfant n'a qu'à ne point méconnaître sa vocation. Il est peut-être appelé à servir Dieu dans l'état sacerdotal. Y a-t-il pour une mère pieuse un bonheur plus vif que celui de voir l'enfant qu'elle a présenté à l'autel entrer plus tard dans le sanctuaire en qualité de serviteur de Dieu. Quelle félicité, par exemple, que de lui voir célébrer le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ.

Cependant ne vous laissez point éblouir par ce bonheur. Réfléchissez et examinez les choses de près. Il n'y a rien de plus triste qu'un prêtre qui n'est point dans sa vocation, un mauvais religieux; qu'une personne qui soit au couvent malgré elle. La beauté et la grandeur de ces vocations attirent

sur ceux pour lesquels elles ne sont point des préservatifs contre la corruption, l'horreur et un profond dégoût. N'oubliez pas que la majeure partie des enfants est destinée à vivre dans le monde; et dans le monde il n'y a pas de carrière dans laquelle l'Église ne trouve pas un saint, un modèle à vous proposer. Que votre enfant choisisse et quel que soit son choix, il pourra toujours appartenir au Seigneur; il ne restera pas moins, s'il le veut, ferme dans la foi, animé de l'amour de Dieu, actif et bienfaisant dans son état pour l'édification de son prochain et la gloire du Très-Haut.

Marie présenta comme toute autre mère son offrande de purification. Personne ne la remarqua. Elle pensa peut-être dans son cœur : Ah ! si vous pouviez soupçonner, si vous pouviez savoir qui est ce nouveau-né que j'offre à son Dieu ! Si vous saviez ce qu'il est appelé à devenir pour la maison d'Israël ! Mais qui pouvait s'en douter, qui pouvait le savoir? Les bergers étaient venus le chercher et l'adorer dans l'étable de Bethléem; des anges du ciel avaient annoncé sa naissance; mais ici dans le temple de Dieu, de son Père, personne ne fait attention à lui. Ah ! qu'il en sera autrement un jour, se disait-elle, quand il aura grandi et qu'il

fera, comme roi de son peuple, son entrée dans sa capitale et dans ce temple !

Il n'est cependant pas exact de dire que l'enfant n'était connu de personne. Si l'entrée des bergers dans l'étable de Bethléem, au milieu de la nuit, avait étonné sa mère au dernier point, elle éprouva une surprise égale à Jérusalem, quand un pieux vieillard, profondément ému, s'approcha d'elle, la salua respectueusement, prit l'enfant dans ses bras et s'écria avec l'accent de la joie et du bonheur : « Seigneur, laissez aller maintenant votre serviteur en paix, car mes yeux ont vu votre salut, le salut que vous avez préparé devant la face de tous les peuples. » Évidemment ce noble vieillard plein d'allégresse sait quel est celui qu'il tient dans ses bras.

Mais, pensa Marie en son cœur, d'où le sait-il et par quelle voie l'a-t-il appris? Elle le regarde avec étonnement, elle est ravie de sa félicité. C'est pour elle un nouveau signe que le Seigneur est avec elle, qu'elle est bénie entre toutes les femmes et que le fruit de ses entrailles est béni. Mais quelle est bien la source où ce bon vieillard a puisé la nouvelle de la grandeur de son fils ? Certainement, se dit-elle, il doit en avoir eu à son tour la révélation du ciel.

Il en était ainsi. Mais si les bergers avaient eu à Bethléem une révélation extérieure, celle du vieillard Siméon était une révélation tout intérieure. Sa vie entière n'avait été qu'une contemplation unique. Il sentait profondément les péchés et la misère de son peuple, et non-seulement de son peuple, mais de tous les peuples de la terre, et il priait Dieu nuit et jour de faire apparaître enfin le Sauveur du monde, le Rédempteur qui devait mettre un terme à la détresse universelle. C'est au plus fort de ses soupirs et de ses supplications que le Saint-Esprit lui fit connaître par une inspiration, qu'il ne mourrait pas avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. Il se sentit dès lors plein d'espérance et de joie et il attendait avec la confiance que donne une foi profonde, l'accomplissement de l'inspiration du Saint-Esprit. Or, il arriva qu'une voix intérieure lui dit un jour : Allez au temple, c'est là que vous trouverez le Messie. Et quand le vieillard fut venu dans le temple et qu'il eut jeté les yeux autour de lui, il aperçut Marie et son Fils, et la voix qui parlait à son esprit lui dit : Le voici, c'est ce petit enfant que vous cherchez.

Le voyez-vous? Il retrouve la vivacité de la jeunesse, il se précipite vers la mère et l'enfant; il

est transporté d'enthousiasme, il leur tend les bras, il serre avec ardeur sur sa poitrine l'objet de tous ses vœux et de toutes ses espérances.

Son âme était partagée entre deux impressions qui provenaient de ce que le Saint-Epsrit lui avait révélé deux choses. C'était d'abord la nouvelle et heureuse situation faite à l'humanité par l'entremise de cet enfant. Voyez, lui disait l'Esprit-Saint, c'est en cet enfant qu'apparaît le Sauveur promis et désiré depuis si longtemps, le Sauveur de tous les peuples. Siméon tient donc dans ses bras celui qui doit restaurer le monde moral et lui donner une vie nouvelle, celui qui doit être la lumière des Gentils et la gloire d'Israël. Il est ravi. Il consent volontiers à mourir pour avoir vécu jusqu'à ce jour et après avoir vu de ses propres yeux le salut du monde. Il exprime sa joie par les paroles déjà cités. Il ne vivra point sans doute pour voir l'enfant devenir homme et procéder par ses œuvres à cette rénovation morale du genre humain, mais cela n'ôte rien à son bonheur ; son cœur plein d'amour embrasse l'avenir, embrasse les siècles futurs et leurs générations avec la même ardeur que l'heure présente. C'est là un trait commun à toutes les grandes âmes remplies de l'Esprit-Saint,

mais que nous retrouvons particulièrement chez tous les saints vieillards.

Le second point qui frappe les yeux de Siméon dans cette heure de saint enthousiasme, c'est l'accueil qui sera réservé à cet enfant lorsqu'un jour il fera son entrée dans la vie publique. On aurait pu croire que ce roi tant désiré serait reçu par le peuple qui le verrait enfin paraître avec des applaudissements enthousiastes et de vives acclamations. Mais le Saint-Esprit savait qu'il en arriverait autrement, et le pieux Siméon, qu'il a pris soin d'instruire, soupçonnait la vérité; il le pressent autrement, car dans sa longue expérience, il a appris à connaître le péché et sa terrible puissance. Il sait que le péché disputera le terrain pied à pied à celui qui vient pour l'extirper. Les saintes Écritures elles-mêmes annoncent la passion du Christ, et le pieux vieillard l'entrevoit quand il laisse échapper ces paroles prophétiques : « Voici que cet enfant est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israël. Il sera en butte à la contradiction. » Siméon éprouve une compassion douloureuse pour le tendre enfant qu'il tient dans ses bras, qui pourtant ne veut que le salut de tous et en retour ne rencontrera que des contradictions et

des persécutions. A l'heure qu'il est, tout le monde attend, il est vrai, le Messie promis, et chacun se persuade qu'il va le recevoir avec enthousiasme. Mais ce ne sont là que des apparences et des illusions. Lorsqu'il se présentera, se dit le vieillard, alors seront découvertes les pensées du cœur. Puis se tournant vers Marie il lui adresse ces terribles paroles : Le glaive de la douleur transpercera votre âme. Il ne lui dit point : Vous aussi, vous aurez à souffrir de la résistance que rencontrera votre fils; il lui dit en propres termes : Le glaive de la douleur transpercera votre âme. C'est lui prédire la plus profonde douleur qu'une âme puisse ressentir, une douleur comparable à celle qu'on éprouve quand on a le cœur transpercé par un glaive.

Pourquoi donc, après avoir causé à cette mère par ses premières paroles une si heureuse surprise, pourquoi ne pas lui épargner la connaissance douloureuse de l'avenir qui l'attend? Siméon ne manquait pourtant pas de cœur. Nous avons déjà eu occasion de dire que son âme partageait vivement le bonheur et le chagrin des autres, et nous nous tenons pour assuré qu'il avait un air et un accent de touchante sympathie en pronon-

çant ces foudroyantes paroles. Pourquoi donc ne pas épargner à l'heureuse mère la science amère de l'avenir? Hélas ! c'est que sa prédiction était un effet de la révélation et de l'inspiration du Saint-Esprit. Marie devait savoir que, si elle était la plus glorieuse et la plus heureuse des mères, elle serait aussi la plus éprouvée. Elle devait le savoir dès à présent, dès ce moment fortuné, afin que toutes les fois qu'elle penserait à la divine origine et à la gloire éternelle de son Fils, elle se souvînt aussi de la résistance qu'il rencontrerait et de la douleur inconnue et terrible qui l'attendait elle-même. Si elle n'avait point été prévenue et préparée bien longtemps d'avance, comment aurait-elle pu supporter la désolation qui la frappa plus tard. Et Dieu, qui lui avait révélé son bonheur, pourquoi lui aurait-il caché sa douleur? Quelle est l'impression de la prophétie de Siméon sur Marie? Les paroles de Siméon sur les bienfaits que son Fils devait apporter au monde, étaient une répétition bien surprenante de ce qui lui avait d'abord été dit sur le même sujet. Cela ne pouvait que la confirmer dans sa foi et la rassurer dans sa félicité. Jusque-là les paroles de Siméon n'étaient pas une révélation nouvelle. Mais ce qui n'était que trop

nouveau, c'est que son Fils serait comme un signe de contradiction, c'est qu'on résisterait, c'est que les pensées hostiles cachées au fond d'un grand nombre de cœurs seraient révélées. Est-il possible, se disait Marie, que le Fils du Très-Haut, le Messie, Celui qui fera le bonheur du monde, le Roi glorieux d'Israël soit exposé à des résistances et à des persécutions? Le plus clair à ses yeux, c'est qu'elle aurait alors le cœur traversé par un glaive. C'est bien là cependant ce que le vieillard lui a prédit en vertu d'une révélation divine, et il en sera ainsi quoique la chose en elle-même lui paraisse inconcevable. Elle se soumet avec foi et avec humilité.

« Je suis, dit-elle, pour la seconde fois, je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon sa sainte volonté. »

Elle n'oubliera plus les paroles de la prophétie, et aux plus vifs transports de sa joie maternelle se mêlera toujours une douleur résignée mais profonde. Que de fois elle a dû supplier Dieu d'écarter du Saint des saints, de son cher enfant, le calice de l'amertume ! Et pourquoi n'aurait-elle pas cru à l'efficacité de sa prière, pourquoi n'aurait-elle pas espéré ? Mais elle finissait toujours par ce mot

si significatif dans sa bouche : Je suis votre servante, ô mon Dieu, qu'il me soit fait selon votre volonté.

C'est une grande joie pour une mère que d'avoir reçu du ciel un enfant ; mais elle peut compter, sans qu'un prophète le lui annonce, que les soucis et les douleurs ne lui manqueront pas. Que de fois ce pauvre petit être est souffrant ou malade ! que de chagrins, que de nuits sans sommeil pour la mère qui veille près de son berceau ! Petit garçon ou jeune fille, à combien d'accidents n'est-il pas exposé par imprévoyance, étourderie ou hasard. La mère est réduite à avertir, à défendre, à se tourmenter sans cesse. L'innocente créature peut trouver parmi ses compagnons de jeu de mauvais exemples qui infecteront son âme. La mère veille, avertit, s'inquiète, et ne peut pas toujours prévenir. L'enfant n'écoute que sa volonté, elle se fâche, s'irrite même, mais en vain, elle est réduite à punir. Qu'elle est malheureuse d'employer la verge et que ce moyen lui répugne ! Il le faut pourtant, elle ne peut pas se dispenser de punir. Elle découvre dans son enfant des défauts naturels qu'il a apportés au monde, gourmandise, frivolité, mensonge, insolence, opiniâ-

treté, égoïsme, vanité, désir de plaire, envie, etc. La mère les combat, mais l'avenir l'inquiète; elle ne sait si son enfant, garçon ou fille, triomphera de ses penchants vicieux ou deviendra leur proie. Enfin les voilà qui ont franchi l'âge de l'enfance. Hélas! c'est à présent que commencent les vrais soucis de la mère; il faut les empêcher de tomber dans les filets du tentateur, de perdre la vertu et l'honneur! il faut leur frayer un chemin dans le monde, pourvoir à leur établissement.

Il se pourrait, ô mère, que votre enfant tombât réellement en de mauvaises mains; sa chair est plus puissante que sa conscience, il s'engage dans une voie funeste. Ah! quel chagrin et quelle désolation dans votre maison, mais surtout dans votre cœur. Vous réprimandez, vous priez, vous conjurez, vous menacez, mais en vain, la passion est sourde. Vous vous consumez de douleur et de honte. Hélas! que vous étiez heureuse alors que vous serriez votre enfant sur votre sein et vous le couviez de vos yeux! Comment vous seriez-vous doutée que ce même enfant vous percerait un jour le cœur d'un glaive? Mais telle est la vie. Si vous êtes pleine de joie de tenir votre enfant entre vos bras, soyez aussi résignée à souffrir. Il n'y a

point de joies maternelles qui ne soient accompagnées de douleurs aussi vives. Il me reste encore à vous parler d'un moment bien amer dans la vie d'une mère : c'est de celui où la mort vous enlève votre enfant. Sachez bien qu'elle peut vous en ravir plusieurs, qu'elle peut, si telle est la volonté de Dieu, vous les ravir tous ; ce qu'il y a en tout cas de très-probable, si vous en avez plusieurs, c'est qu'elle vous en enlève un. Comment décrire la douleur que vous causera cette perte ! Il semble que ni le ciel ni la terre ne possèdent aucun bien dont la perte vous soit plus cruelle ; vous pensez vous-même en mourir de chagrin, et pourtant cela rentre dans votre destinée, dans votre condition. S'il a été prédit à la femme bénie entre toutes que son âme serait transpercée par un glaive, pourquoi trouveriez-vous étrange d'être blessée comme elle. N'êtes-vous point une fille de cette Ève à qui il a été annoncé qu'elle enfanterait dans la douleur? Vous imaginez-vous par hasard que la douleur dont il est parlé ne soit qu'une douleur physique qui ne se rapporte qu'à l'entrée de votre enfant dans le monde sans s'étendre sur sa vie tout entière ? Le Créateur a d'ailleurs disposé votre cœur de telle sorte que le même amour maternel qui

est la source de vos souffrances et de vos soucis vous donne en même temps la force de les supporter et de recommencer la lutte chaque jour....

L'unique souffrance dont je vous souhaite d'être absolument préservée est celle que vous vous prépareriez vous-même en négligeant ou en dirigeant mal l'éducation de vos enfants. Elle est la plus cruelle de toutes parce qu'elle provient de leurs défauts, que vous en êtes la cause en tout ou en partie, parce que vous avez à vous demander si c'est là que devaient les amener votre devoir et votre amour maternel.

Si vous teniez à ce que votre enfant transperçât un jour votre cœur du glaive de la douleur, je pourrais vous dire comment vous auriez à vous y prendre. Empressez-vous de faire toutes ses volontés et surtout de satisfaire sa gourmandise ; épargnez-lui les châtiments par une mollesse coupable et par faiblesse de cœur ; quand vous l'aurez puni ou que vous aurez repoussé une demande inconvenante, hâtez-vous de revenir la première, d'apaiser ce pauvre petit que vous avez offensé, de réparer vos torts et de vous reconnaître coupable. Ne vous avisez point d'ordonner, raisonnez avec lui, cherchez à le persuader, priez, et si vos

prières restent sans résultat, gagnez à force de promesses ; ne vous faites pas faute de rabaisser et d'amoindrir tout le monde à ses yeux, ecclésiastiques, maîtres, supérieurs ; c'est là la meilleure méthode pour élever des garçons et des filles qui ne respectent aucune bienséance, aucun ordre, qui ne connaissent que leur caprice, qui haïssent tous ceux qui se permettent de les réprimander ou de les punir, qui méprisent par-dessus tout et votre personne et vos avis et qui vous répliquent impertinemment. Et puisque nous avons entamé ce chapitre, souffrez que je le détaille encore davantage. Ayez soin de faire une poupée de votre enfant, parez-le matin et soir, faites-en l'objet de votre admiration et de vos éloges, proposez-le à l'admiration et aux louanges des autres ; conduisez-le dans le monde le plus tôt possible et enseignez-lui ce qu'on appelle l'art d'être aimable en société ; montrez-lui comment il faut s'y conduire, ce qu'il faut qu'il y dise, ce qu'il y fasse ou qu'il y omette quand bien même il n'y aurait en tout cela aucune trace de vérité et de dignité ; exigez qu'il fasse parade de ses rares qualités et vous serez heureuse des flatteries qu'il y moissonne ; c'est le vrai moyen de faire

de vos enfants, garçons ou filles, des êtres frivoles, avides de plaire, égoïstes, amoureux de leur petite personnalité, présomptueux, superficiels et nuls. Prenez surtout bien garde que votre enfant ne donne dans la dévotion, tenez-vous pour satisfaite si ce qu'il préfère dans son livre de prière, c'est une belle reliure ; s'il est épris de sa figure et de sa toilette au point d'être parfaitement incapable de se recueillir un instant, même à l'église ; trouvez bon et naturel qu'il ne trouve de dégoût qu'aux lectures pieuses et chrétiennes, et qu'il n'ait du plaisir qu'aux histoires amoureuses, au récit d'aventures effrayantes et aux contes de spectres. Ne lui imposez aucun travail, et s'il a le désir de voir ou de faire quelque chose, ne lui faites point de chagrin en refusant, accordez de suite le plaisir qu'il souhaite ; menez-le scrupuleusement au bal, au théâtre et aux concerts ; continuez à choyer sa gourmandise ; donnez-lui les mets qui flattent son palais ; ne le gênez point par un excès de surveillance ; laissez-le faire ou recevoir des visites sans que vous vous en mêliez ; complaisez-vous dans ses innombrables succès ; aidez, en un mot, à filer la toile où les mouches trouvent la mort : c'est le moyen d'avoir des gar-

çons et des filles livrés au monde, avides de plaisirs, mous, sensuels et voués aux excès.

Faites voir à vos enfants comment vous savez prendre vos avantages aux dépens des autres, comment vous êtes impolie à l'égard de votre époux, comment vous n'avez ni respect ni égard pour vos parents et pour les siens, comment vous négligez et vous méprisez vos domestiques. C'est ainsi que vous aurez des fils et des filles qui se feront remarquer par l'inconvenance de leurs manières, qui ne verront dans les autres que des instruments de leurs caprices et de leurs intérêts et qui peut-être verront arriver avec joie le jour de votre propre mort pour avoir la jouissance entière de votre fortune. Vous en souffrirez et vous vous plaindrez; mais je vous le dis en vérité : On récolte toujours ce que l'on a semé.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Les mages de l'Orient.

Le vieillard Siméon avait dit : « C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre serviteur selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le Sauveur que vous avez préparé devant la face de tous les peuples comme la lumière qui éclairera les Gentils. » Marie avait vu jusque-là dans son Fils le Roi et le Sauveur futur d'Israël, c'est ce que prédisait l'annonciation de l'ange. Mais Siméon signalait en lui le salut que Dieu envoyait, non-seulement aux Juifs, mais encore à tous les peuples, et la lumière qui devait briller aux yeux des nations païennes. Sa mère allait avoir une preuve visible de cette prédiction. Peu après son retour à Bethléem, elle vit entrer chez elle des étrangers. Ce n'étaient point des Juifs, mais des païens, des hommes sages venus des extrémités de l'Orient. A peine entrés, ils s'inclinèrent respectueusement devant l'enfant, le contem-

plèrent avec un mélange d'admiration et d'amour, et lui offrirent en présent, suivant un usage qui se pratique envers les rois, des productions de leurs pays, de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Quels sont ces étrangers, pensait Marie, qui est-ce qui les amène vers mon enfant? Que connaissent-ils de lui? Comment se fait-il qu'ils l'honorent et qu'ils lui apportent des présents? Leur arrivée la plongeait dans le plus grand étonnement. Il est à présumer que les étrangers lui expliquèrent qui ils étaient et comment ils étaient venus chez elle. D'après ce que nous rapporte le saint Évangile, ils ont dû s'exprimer à peu près en ces termes : « Nous venons de l'Orient, d'une contrée lointaine; nous appartenons à cette foule de païens qui croient à l'arrivée d'un roi des Juifs, roi puissant et miraculeux qui doit apporter, non-seulement à son propre peuple, mais à tous les peuples jusqu'aux extrémités de la terre, une ère nouvelle de sagesse, de vertu et de bonheur. Souvent nous nous entretenions de lui et plus souvent encore nous soupirions après sa venue. C'était parmi nous une croyance générale que son arrivée était proche; c'est pourquoi nous regardions toutes les nuits le ciel et les astres pour voir si son étoile ne paraîtrait

point, afin de nous annoncer sa naissance. Car nous avions la certitude qu'un événement aussi grand que celui de la naissance de cet illustre roi de la nation juive et de tous les peuples de la terre serait annoncé par les astres du ciel. Une nuit que nous levions vers le ciel des yeux pleins de désirs, nous aperçûmes tout à coup au-dessus de la terre de Judée une étoile brillante qui jamais n'avait paru à cette place, et nous continuâmes de l'y voir toutes les nuits. Nous nous dîmes alors : Voici l'étoile du grand roi, il est né. Notre joie fut extrême, et tous tant que nous voici, nous éprouvâmes une envie irrésistible d'aller voir de nos yeux et d'adorer en personne l'enfant qui était si longtemps l'objet de nos désirs. Son étoile même semblait nous y inviter; elle étincelait d'un si superbe éclat et nous indiquait si exactement le point vers lequel il fallait diriger notre route, qu'il nous fut impossible de résister. Nous partîmes donc avec une joyeuse ardeur et nos cœurs s'embrasaient toujours d'un nouveau feu chaque fois que le retour de la nuit nous rendait la vue de la brillante étoile. A en juger par la position des lieux, elle était droit au-dessus de Jérusalem. Il nous semblait aussi qu'elle ne devait pas nous conduire ailleurs. Nous

nous transportâmes dans cette capitale, et comme nous supposions que l'enfant ne pouvait être qu'au palais du roi, c'est là que nous allâmes d'abord le querir. Personne n'avait entendu parler de la naissance d'un nouveau roi. Cependant le roi prêta une oreille attentive sur l'apparition de l'étoile et sur notre voyage ; il fit demander à ses sages où devait naître le Messie. Ceux-ci répondirent que, conformément aux prophéties de leur livre saint, le Messie devait naître à Bethléem. Le roi nous adressa donc ici, nous disant avec sympathie : Allez à Bethléem, et cherchez l'enfant, puis quand vous l'aurez trouvé, revenez vers moi me l'annoncer. J'irai à mon tour lui rendre hommage. Si nous sommes venus ensuite tout droit ici sans avoir eu besoin de plus amples renseignements, c'est qu'en sortant de Jérusalem, dans la direction de Bethléem, nous avons revu l'étoile de l'enfant, mais cette fois de très-près et devant nous. Nous la saluâmes avec allégresse. Elle nous précéda et elle vient de s'arrêter au-dessus de ce lieu. Notre cœur battait de joie en entrant ici, et nous vous avons trouvée, ô mère bénie entre toutes les femmes, et votre enfant avec vous. »

Marie écouta toutes ces paroles avec la plus grande

attention, et si elle était surprise de l'apparition et des hommages de ces étrangers, elle ne l'était pas moins de leur récit. Il était évident que Dieu leur avait fait connaître l'enfant et sa naissance. Quels peuvent bien avoir été les sentiments de Marie en ce moment? Nous ne nous tromperons guère en supposant qu'elle songeait alors aux paroles du Prophète lorsqu'il dit : « Les peuples marcheront à ta lumière et les rois iront vers la splendeur qui se lève devant toi... Ils viendront de Saba et ils apporteront de l'or et de l'encens en annonçant la gloire de Jéhovah, » et à ces autres paroles : « Une foule de peuples viendront et diront : Allons à la montagne du Seigneur et à la maison du Dieu de Jacob (1). » Elle songea aux paroles de Siméon lorsqu'il s'est écrié : « Mes yeux ont vu votre Sauveur, le Sauveur que vous avez préparé devant la face de tous les peuples, comme la lumière qui doit éclairer les Gentils (2). » Quel sujet de saint enthousiasme pour Marie de voir ainsi les prophéties s'accomplir et des étrangers, des païens, venir de si loin pour adorer l'enfant, la future lumière des peuples !

(1) Isaïe, II, 3; Michée, IV, 1, 3; Isaïe, LX, 6.
(2) Saint Luc, II, 30, 32.

Ah! se disait-elle, voici mon enfant déjà connu de l'extrême Orient; on sait tout ce qu'il est, tout ce qu'il sera. Ses mages et ses princes viennent déjà pour l'adorer. Quel spectacle un jour quand au lieu d'un enfant les peuples viendront trouver leur Roi et leur Seigneur, et lui offrir leurs cœurs avec un amour respectueux et soumis! La Vierge, dans son amour maternel, comprit à l'instant même ce que les Juifs eurent tant de peine à entendre, c'est-à-dire que le Messie n'était pas seulement le Sauveur des Juifs, mais celui du monde entier. Et comme elle avait une âme royale, une âme grande et généreuse, elle embrassait dans sa pensée, outre le monde judaïque, le monde entier des gentils. Les mages de l'Orient, qui venaient offrir leurs hommages à l'enfant, représentaient ici toutes les nations qui n'appartenaient point à la race judaïque. En leur qualité de représentants ils furent les premiers à offrir leurs hommages, mais ils ont eu dans la suite des temps des millions d'imitateurs. Et nous-mêmes qui sommes d'origine païenne, nous nous rangeons parmi eux. Nous rendons hommage à l'enfant, mais à l'enfant qui est assis à présent à la droite de son Père, qui a vécu sous les traits du pauvre, qui a prêché le

royaume des cieux, qui nous a appelés à lui et qui a souffert pour nous sur la croix. Ah ! que ne savons-nous pas sur cet enfant, c'est-à-dire sur sa vie et ses œuvres, sur la vérité et la grâce dont il est la source, toutes choses qui étaient inconnues aux mages de l'Orient ! Est-il prouvé pour cela qu'ils ne nous aient point surpassés par la profondeur et la solidité de leur foi et de leur piété? Ils ne craignaient point, par exemple, pour adorer le divin Enfant, d'entreprendre un long voyage, d'en supporter les fatigues, tandis que nous, nous négligeons peut-être, dans notre légèreté, de visiter le temple et d'y adorer le Sauveur, lorsque, pour nous en dispenser, nous trouvons des excuses dans le mauvais temps, dans la distance qui nous en sépare, dans l'état de notre santé, dans nos occupations.

La sainte Mère, en voyant arriver les mages avec leurs offrandes, jette sur eux un regard plein de joie et d'amour. Elle leur présente son enfant pour qu'ils s'empressent de l'aimer et de l'adorer. Or ce qu'elle fit en ce jour, elle n'a jamais cessé de le faire. Le monde lui-même en est persuadé. Les arts d'imitation ne représentent-ils pas à nos yeux, sous mille aspects divers, la sainte Mère avec son enfant? Ces images nous la montrent très-sou-

vent occupée à contempler, à caresser, à soigner l'enfant. Elles nous montrent celui-ci souriant à sa mère et lui rendant ses baisers et ses caresses. Ce ne sont, jusque-là, que des scènes agréables peut-être, mais sans grande portée et empruntées à la vie réelle. De plus grands maîtres ont su peindre la sainte Mère offrant son divin Fils au monde entier comme autrefois aux mages, pour que le monde entier l'aime, l'adore et le suive : Voici, dit-elle, voici votre Dieu et votre Sauveur. Elle embrasse toute l'humanité dans la générosité de son cœur et lui offre en son enfant le rachat de tous ses maux, la paix et la béatitude. La joie la plus pure brille dans ses yeux, à cause du bien infini qu'elle introduit dans le monde; son cœur est tout ému du désir de voir tous les hommes, tous les pécheurs, tous les affligés et tous les malheureux chercher et trouver auprès de son Fils la grâce et la paix de l'âme ; et si d'un côté elle est profondément troublée à cause de l'incrédulité et de l'indifférence répandues sous tant de formes parmi les hommes, de l'autre, elle tressaille d'allégresse à la vue de tout l'amour, de toute la fidélité, de toute la piété des croyants. Oui, celle qui a enfanté le Sauveur du monde possède elle-même

un cœur généreux qui bat pour le salut du monde.

Ah ! quand nous voyons un de ces tableaux qui représentent la Mère de Dieu offrant son Fils à l'adoration des hommes, prions avec l'Église : O Vierge Marie, vierge de bonté, de douceur et d'amour, quand nous rentrerons dans notre patrie, après notre pèlerinage sur la terre, montrez-nous Jésus, le fruit béni de vos entrailles.

Les peintres nous représentent la Mère de Dieu dans toute sa félicité maternelle, tenant dans ses bras son Fils, ce fils objet de l'amour et de l'adoration des hommes; mais ils nous la représentent aussi en proie à une douleur infinie, soutenant sur ses genoux son Fils crucifié et s'offrant avec lui à la compassion du monde. C'est, d'un côté, le comble de la félicité, de l'autre, celui de la douleur maternelle. Si vous aimez à reposer vos regards sur le premier de ces tableaux, ne négligez pas non plus de les arrêter sur le second. Ah ! quelle sublime consolation pour une mère dont le cœur est brisé ou est sur le point de se briser, dans ce tableau du Fils crucifié et reposant sur le sein de sa très-sainte Mère !

L'étoile aperçue par les mages a-t-elle reparu aux yeux des nations païennes pour les conduire vers le Christ? Oui, assurément. Le Christ lui-même n'était-

il pas un astre éclatant, fait pour attirer à lui tous ceux qui goûtaient et voulaient la vérité et la justice? Et jusqu'à nos jours, n'est-ce point l'Église qui marche devant nous comme une étoile lumineuse, toujours visible, véritable étoile polaire qui nous guide vers le Roi des rois, vers le Sauveur du monde? Oui, l'Église est notre étoile, elle est notre guide. Que de millions d'âmes, pour avoir cru à sa doctrine et observé ses lois, ont déjà trouvé le Seigneur et se sont réunies à lui dans le séjour de la gloire éternelle !

Lorsque les mages eurent terminé leur récit, la Sainte Mère, pleine de surprise et de joie, leur révéla sans doute à son tour tout ce qu'elle savait elle-même sur son divin Fils, et tout ce qui lui avait été prédit à son sujet. On s'entretint, le bonheur dans l'âme, du glorieux avenir du nouveau-né et surtout de l'état malheureux et des espérances des païens. Au moment de partir pour retourner vers leurs lointaines régions, les Mages pouvaient s'écrier avec Siméon : « Seigneur, laissez-nous maintenant aller en paix, car nos yeux ont vu le salut que vous avez préparé devant la face de tous les peuples. »

Avant de prendre congé du divin Enfant, de sa Mère et de Joseph, ils présentèrent au Sauveur les dons qu'ils avaient apportés en suivant ainsi

l'usage qu'on observait envers les rois. Ils offrirent à l'enfant, qu'ils avaient adoré comme le futur roi des Juifs et le futur salut du monde, de l'or, de l'encens et de la myrrhe. C'étaient des productions de leur pays, mais ces présents avaient un sens figuré, ils étaient des symboles auxquels les mages ne pouvaient guère songer eux-mêmes. L'encens symbolisait le Dieu fait homme; l'or, le roi venu du ciel sur la terre pour y régner; la myrrhe, le Fils de l'homme, mort, enseveli, mais incorruptible entre les mains de la mort. Il y a en effet des symboles invisibles aussi bien qu'il y en a de visibles. Ceux-ci viennent des hommes, ceux-là viennent de Dieu. Si la sainte Mère a dû comprendre la signification de l'or et de l'encens déposés aux pieds de son Fils, nous nous réjouissons que celle de la myrrhe lui soit restée cachée. Bien des symboles s'offrent chaque jour à nos yeux; il n'est pas nécessaire que nous en comprenions le sens immédiatement, ils doivent tout simplement se graver dans notre mémoire afin que nous les saisissions dans leur réalité en temps opportun.

Ces présents offerts au roi des Juifs arrivaient fort à propos. Joseph et Marie furent bientôt après, à l'improviste et en toute hâte, réduits à s'enfuir

en Égypte avec l'enfant ; que seraient-ils devenus, s'il avait fallu se mettre en voyage, dépourvus de toute ressource? Quand Dieu donne à quelqu'un une mission à remplir, quand il l'appelle à une vocation particulière, il lui accorde aussi les forces et les ressources nécessaires à l'accomplissement de cette mission et de cette vocation ; quand il conduit quelqu'un dans un danger, il lui accorde également un appui particulier. Il arrive souvent que l'on se voit en possession de ressources dont on ne connaît pas momentanément la portée et l'usage; laissez venir le temps, et vous aurez bientôt l'occasion de dire : Quel bonheur d'avoir eu, d'avoir su telle ou telle chose! Que serais-je devenu autrement? Après que les mages eurent adoré l'enfant et qu'ils se furent inclinés cent fois vers lui pour le regarder et le contempler avec amour, ils prirent enfin congé de lui et de sa mère, tout pénétrés de ce qu'ils avaient vu et entendu. La sainte Mère garda de cette visite un profond souvenir. Nul doute qu'en y pensant elle ne se souvînt de la parole que Dieu avait dite à Abraham : « Je ferai sortir de vous un grand peuple, je vous bénirai et vous serez vous-même une bénédiction (1).

(1) Genèse, XII, 2, 4.

Tous les peuples de la terre seront bénis en vous. »

Car le temps était venu pour l'accomplissement de cette parole; la lumière qui devait éclairer les Gentils avait lui : à quoi donc pouvait penser la sainte Mère, sinon à prier Dieu en s'écriant : Laissez, Seigneur, votre peuple devenir un grand peuple par cet enfant; laissez venir à lui toutes les nations pour qu'elles l'adorent; faites que ces mages ne soient que les premiers des gentils à lui offrir leur hommage; faites que toutes les générations lui doivent la vertu et le bonheur; laissez venir les jours dont vous avez dit par la bouche de votre prophète : « Levez-vous, Jérusalem, ouvrez les yeux à la lumière : la voici qui s'avance, la gloire du Seigneur a brillé sur vous. Les peuples marchent à votre lumière et les rois à l'éclat de votre splendeur. Le rejeton de Jessé s'élève comme un étendard à la vue des peuples, toutes les nations accourent vers lui. On n'entendra plus l'iniquité et la violence sur votre territoire, le salut environnera vos murailles et vos portes retentiront de louanges; votre soleil ne s'obscurcira plus, votre lune ne se cachera plus, car le Seigneur sera pour toujours votre lumière (1). »

(1) Isaïe, LX, 3, 4, 18, 19.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

La fuite en Égypte.

Les mages, pleins d'une vénération sans bornes pour l'enfant qu'ils venaient d'adorer, n'auraient jamais cru qu'on pût apprendre sa naissance sans partager leur félicité et leur amour.

Ils n'eurent aucun soupçon, loin de là ils se faisaient même une fête de retourner auprès d'Hérode pour lui communiquer leur bonheur, et lui dire où et comment ils avaient rencontré le nouveau roi qu'ils cherchaient. Ils ne se seraient jamais doutés que cette nouvelle pût être autre que très-agréable et très-précieuse au roi. Mais Hérode, qui était en cela l'ennemi universel du genre humain, nourrissait en son cœur contre l'enfant un dessein perfide et criminel. Voici pourquoi un ange les avertit en songe de ne point retourner auprès de lui et d'éviter de passer à Jérusalem. Qu'était-ce donc que ce perfide dessein, cette résolution affreuse prise par Hérode

après le départ des mages? Eh quoi! assassiner une créature innocente et sans défense, quelle idée diabolique! Hérode ne s'en émeut pas. Des excès sanguinaires avaient depuis longtemps étouffé en lui tout sentiment d'humanité. L'enfant menace de renverser sa maison, il faut qu'il meure. De deux choses l'une : ou bien Hérode croyait à l'arrivée du Messie et que cet enfant pouvait l'être, ou bien il ne croyait pas au Messie. S'il y croyait, comment pouvait-il songer à le faire disparaître de la face du monde? S'il n'y croyait pas, pourquoi entrer en campagne contre un vain fantôme? Pourquoi donc commettre un meurtre? C'était un dilemme bien simple. Mais s'il arrivait à Hérode de tourner en dérision au milieu de ses confidents la foi au Messie, il en était de lui comme de tous les contempteurs de la religion, la peur le rendait croyant ou du moins chancelant dans son incrédulité. Et si, tout en croyant à la venue du Messie, il espérait néanmoins s'en débarrasser, il ressemble encore à beaucoup de personnages grands ou petits, dans le cerveau desquels la foi se confond avec les illusions et les superstitions les plus grossières. Voilà comment nous pouvons nous expliquer sa résolution sanguinaire.

O impuissance de l'homme méchant. Il a bien la volonté du crime, mais il n'a point le pouvoir de l'exécuter. Lorsque Hérode eut résolu le meurtre de l'enfant, un ange apparut tout à coup en songe à Joseph et lui dit :

Lève-toi, prends l'enfant et sa mère et fuis en Égypte, car Hérode va rechercher l'enfant pour le faire mourir. Joseph effrayé se lève aussitôt, prend l'enfant et sa mère et quitte Bethléem la nuit même. Il sauve ainsi sans perdre une minute, le trésor immense qui lui est confié et part sans laisser à ceux qui auraient pu le trahir aucun indice des lieux vers lesquels il se dirige.

Quelle vicissitude ! L'enfant vient à peine de recevoir les hommages suprêmes d'étrangers, que déjà il est en butte à la haine dans son propre pays et poursuivi à mort par les siens.

Siméon l'avait annoncé : il est placé pour être un signe de contradiction, afin que les pensées cachées au fond des cœurs d'un grand nombre soient révélées. Voyez avec quelle promptitude commence l'accomplissement de la prophétie du vieillard !

Pauvre enfant ! Tu es à peine né à la lumière que déjà tu ne trouves plus en Israël le moindre

asile pour la sécurité de ta vie. Et ce n'est point le fait du hasard, c'est le premier pas dans la carrière, c'est le début d'une vie dont la suite sera pareille. Toujours et partout l'adoration et l'amour d'une part, la haine et une persécution acharnée de l'autre. Toujours et partout la réalisation de cette parole : « Il vint dans son domaine, mais les siens ne le voulurent point recevoir. » Toujours et partout Israël repoussant son Messie que les gentils accueillent.

Quels furent bien les sentiments qui remplissaient le cœur de Marie dans la nuit de sa fuite et dans le cours de son long voyage? Ce ne furent certes pas des sentiments de crainte. Instruite du danger qui menaçait son fils, elle le serrait dans ses bras avec d'autant plus d'amour pour lui faire un abri de son cœur. Dors, lui disait-elle, dors, enfant bien-aimé, d'un doux et paisible sommeil. Fils du Très-Haut, que risques-tu? Que t'importe la rage de ce tyran sanguinaire? Le Tout-Puissant se rit de sa fureur.

Elle avait néanmoins peine à comprendre et elle souffrait de voir le Fils de l'Éternel, l'héritier du trône de David, réduit à fuir devant un Hérode, à quitter son royaume héréditaire et à chercher

un asile à l'étranger. Mais elle se souvint de la prophétie du saint vieillard.

L'enfant, se disait-elle, est prédestiné à ce sort, que la volonté du Seigneur soit faite. Tout Israël n'a-t-il pas été autrefois étranger en Égypte et proscrit de sa patrie, et tout Israël en est sorti pour entrer dans Chanaan, pour devenir un peuple grand et puissant. L'histoire d'Israël sera celle du grand Roi. Lui aussi sera étranger en Égypte, mais il en sortira pour revenir dans le pays de sa race, pour monter à Jérusalem sur le trône de son ancêtre, pour régner au loin sur les peuples et devenir leur Sauveur.

Oui, Marie, mère de Dieu, tout cela s'accomplira, mais la prophétie de Siméon n'est encore réalisée que pour une faible partie. Vous êtes trop heureuse d'ignorer encore que ce qui se passe à présent n'est qu'un faible prélude des persécutions qui attendent votre Fils au temps marqué par la Providence.

Quand je me représente en esprit la sainte mère de Jésus poursuivie par la tyrannie et la méchanceté, réduite à chercher pour son enfant un asile sur la terre étrangère, je songe à tant de milliers de mères qui vivent en sûreté dans leur patrie

avec leurs enfants et qui jouissent de toutes les commodités de la vie. Combien elles doivent être confuses de ce bien-être qu'elles ne méritent point, à la vue de Marie manquant du plus nécessaire! Combien doit être grande leur reconnaissance envers Dieu et leur charité pour d'autres mères moins heureuses qu'elles! Mais je me souviens aussi de tant de milliers d'autres mères qui n'ont plus de patrie, qui errent à la quête du pain de chaque jour, que l'injustice ou le malheur ont peut-être dépouillées de leurs biens et qui cherchent une nouvelle patrie dans une contrée lointaine. Combien leur aspect nous attriste, quand nous les voyons tenant entre leurs bras un chétif enfant, et qu'elles s'écrient en gémissant : Mon Dieu, où aller? O mère exilée, mère délaissée, levez donc, ah! levez les yeux vers Marie, la mère persécutée et fugitive.

On la dépeint assise sur une ânesse conduite par Joseph. Mais qui sait si elle n'allait pas à pied, portant son enfant? Hélas, une mère à qui l'on dit qu'Hérode veut tuer son enfant ne s'amuse point à querir une bête de somme qui puisse lui servir de monture. Elle n'a qu'un désir, c'est de fuir au plus vite. Oui, c'est pourquoi vous qui êtes

repoussée, délaissée, vous qui êtes sans patrie, levez donc, ah! levez les yeux vers Marie, la mère persécutée et fugitive! Humiliez-vous, priez avec ferveur et prenez confiance!

Nous ne sommes plus, grâce à Dieu, au temps où il fallait soustraire les enfants à des tentatives de meurtre, quoiqu'il ne manque jamais de misérables disposés à se défaire d'un enfant qui gênerait leur ambition ou leur avarice. Mais chaque enfant a encore aujourd'hui son Hérode dans un autre sens. Chaque enfant rencontre tôt ou tard un homme qui en veut à sa vertu, et qui lui dresse des embûches pour la surprendre et la tuer. S'il réussit, n'est-il point homicide et le plus affreux de tous les homicides?

Mère chrétienne, lorsque vous vous abandonnez à la joie de votre cœur en contemplant l'enfant que vous pressez sur votre sein, ne vous défendez pas de quelque mouvement de tristesse et demandez-vous en gémissant : Quel sera donc l'Hérode, quelle sera l'Hérodiade qui attentera à la vie de cette âme? Ah! priez, mère chrétienne, et dites au Seigneur : Préservez, ô mon Dieu, cette innocente créature des piéges des méchants; faites que je reconnaisse le moment où le tentateur rôdera au-

tour d'elle, et donnez à mon enfant, donnez-moi la grâce de fuir. Ce n'est pas tout que de dire cette prière l'une ou l'autre fois, il faut la répéter souvent, la répéter sans cesse; il faut encore que vous y joigniez une vigilance scrupuleuse. Malheur à vous, si, au lieu de veiller et de fuir avec votre enfant, vous le menez vous-même à son meurtrier, si vous l'exposez au danger, si, loin d'écouter les avis que l'on vous donne, vous les repoussez comme des importunités et des ennuis. Votre Hérode ne se présentera pas à vos regards avec des habits souillés d'un sang homicide, non il se produira magnifiquement paré et le sourire sur les lèvres. Il ne ressemblera au vieil Hérode son modèle que par un seul point, par l'hypocrisie.

CHAPITRE QUINZIÈME.

Le massacre des innocents.

Hérode attendait avec impatience le retour des mages, et comme ils ne revenaient point, il crut qu'ils avaient pénétré sa ruse et qu'ils l'avaient trahi. Sa fureur en redoubla. C'est bien, se dit-il, je saurai moi-même trouver l'enfant.

Il appela donc auprès de lui les exécuteurs de ses ordres sanguinaires et leur dit : Débarrassez-moi de tous les enfants mâles de Bethléem et de son territoire qui sont au-dessous de l'âge de deux ans. Faites cela sans retard et sans trouble public. Le roi calculait, d'après les renseignements qu'avaient fournis les mages, que l'enfant n'avait pas encore une année ; mais il voulait frapper à coup sûr, et voilà pourquoi il sacrifiait tous les enfants mâles jusqu'à l'âge de deux ans. Il voulait également éviter l'éclat, car les tyrans eux-mêmes redoutent la colère de la foule. Et cependant, si le peuple avait pleinement connu la cause du mas-

sacre, Hérode aurait certes vu éclater une révolte foudroyante.

Ainsi tous les enfants mâles au-dessous de deux ans furent recherchés et mis à mort dans Bethléem et aux environs. Ils figurent au premier rang parmi ceux qui, pour l'amour du Christ, ont souffert la persécution et la mort. C'est ainsi que se vérifiait la parole des livres saints : « Je ne suis point venu apporter la paix, mais le glaive. » D'innocents petits enfants devaient être les premières victimes de la persécution, et marcher à la tête du brillant cortége de martyrs et de confesseurs immolés pour avoir commis le crime d'aimer Jésus-Christ.

Quand Marie apprit le massacre des innocents elle fut épouvantée de cet effroyable forfait. Elle en fut d'autant plus épouvantée qu'il était dirigé contre son propre enfant. Ah ! comme Dieu avait veillé, comme il avait confondu les plans d'un monstre rusé et sanguinaire ! Avec quelle effusion, Marie lui en exprimait sa gratitude ! Mais son cœur était pénétré d'une douleur profonde ; elle souffrait pour ces pauvres innocents si cruellement massacrés ; elle souffrait pour leurs mères désolées et gémissantes. Elle ressentait toute leur douleur et elle en était doublement affectée, parce

que c'était une douleur affreuse et imméritée qui les frappait à cause de son propre fils. O Dieu! s'écriait-elle, détournez de l'âme de ces mères la désolation qui les accable, la désolation qu'elles éprouvent à cause de l'enfant qui repose sain et sauf dans mes bras; consolez-les dans leurs larmes, épuisez pour compenser leurs souffrances, les trésors de votre puissance et de votre grâce.

Ce qui révolte le cœur, c'est que les mères de Bethléem aient été précisément privées de leurs enfants par le fer des assassins. Beaucoup de parents voient sans doute mourir leurs enfants, soit à l'âge le plus tendre, soit à un âge plus avancé; car il est rare qu'une famille n'ait point à regretter la mort d'un ou de plusieurs enfants. Pauvre mère! Accablée par le plus cuisant chagrin, vous vous agenouillez près des restes de votre fils ou vous allez le pleurer sur la tombe qui le renferme. Laissez couler vos larmes. C'est l'expression naturelle de vos sentiments maternels; votre cœur a perdu un être chéri, un enfant dont la possession pour vous était un trésor sans pareil. Pleurez, mais souvenez-vous, au plus fort de la douleur, que non-seulement vous avez des sentiments tout naturels à écouter, mais que

vous possédez encore un esprit éclairé par la foi qu'il faut entendre. Jetez les yeux autour de vous, ne les fermez point à la douce lumière des vérités que la religion vous présente. Souvenez-vous avant tout, que votre enfant est homme, qu'il porte en conséquence le poids du péché d'Adam et qu'il doit mourir un jour. Inclinez-vous devant l'arrêt de l'éternelle justice. Heureux celui qui paie la dette du péché à un âge qui est incapable d'en connaître et d'en ressentir l'amertume. Souvenez-vous que vous êtes vous-même mortelle, chargée des suites du péché d'origine et sous le coup d'un arrêt de mort. Inclinez-vous encore devant cette décision suprême. Déjà vous avez supporté en partie la rigueur de votre arrêt, votre enfant n'est point mort tout seul, vous avez souffert la mort avec lui. Soyez persuadée que cette mort vous sera comptée auprès de Dieu ; et il n'est pas impossible qu'il ne vous en donne déjà la compensation ici-bas, en vous accordant une mort paisible et douce dans sa grâce. Et votre enfant, où est-il donc allé en vous quittant ? Que des brigands brûlent votre maison et mettent votre bien au pillage, c'est une perte irréparable qui vous réduit à la misère. Est-ce ainsi que vous vous imaginez avoir

perdu votre enfant? N'est-ce point Dieu qui l'a appelé à lui pour vous le rendre pendant toute l'éternité, ne jouit-il pas d'un bonheur sans mélange dans le séjour des saints? Si donc votre amour pour lui est un amour véritablement maternel, réjouissez-vous de son bonheur. En demeurant inconsolable vous agissez comme si vous ne le croyiez pas au ciel, ou comme si vous cédiez à votre égoïsme, en admettant que sa félicité ne fasse pas contre-poids à votre chagrin. Singulier amour, qui ne veut pas que votre enfant soit heureux au ciel pour que vous puissiez le garder près de vous sur la terre.

N'oubliez jamais que tout ce que Dieu fait est marqué au coin de son amour et de sa sagesse. Ah! si vous aviez vous-même causé la mort de votre enfant à force de le gâter ou de le négliger, c'est alors que la conscience de votre faute justifierait vos plaintes; mais quand c'est Dieu qui le rappelle, sachez que c'est comme toujours par un effet de sa miséricorde et de sa sagesse. Pourquoi donc ne pas y croire? Connaîtriez-vous par hasard l'avenir de votre fils? Préféreriez-vous le voir malheureux sur la terre et devenir la victime du péché? Non assurément. Plus d'une mère mou-

rante a supplié le Seigneur de faire mourir avec elle son pauvre petit enfant dont elle entrevoyait l'avenir avec terreur. Certes, si elle pouvait l'obtenir par ses prières, mainte mère l'entraînerait après elle dans la tombe. Pourquoi donc refusez-vous toute consolation, pourquoi accusez-vous Dieu lui-même, lui dont la prescience surpasse infiniment les lumières même d'une mère mourante? Et si vous aimez Dieu, croyez-vous lui donner une preuve de votre amour, en voulant retenir de force l'enfant dont il vous demande le sacrifice? Offrez-le-lui comme autrefois Abraham lui offrait Isaac avec une profonde humilité et une sainte résignation. Dites-lui : Seigneur mon Dieu et mon Sauveur, vous m'êtes plus cher et plus précieux que tout ce que je possède, plus cher que cet enfant; je vous le sacrifie humblement et avec amour, je vous offre ma douleur; c'est vous qui me l'avez donné, c'est à vous qu'il appartient. Vous me le reprenez, que votre nom soit béni.

Une dernière réflexion. La protection divine conserva l'enfant Jésus à sa mère. Marie en remercia le ciel avec ferveur. Mais le temps n'en vint pas moins où elle vit ce Fils bien-aimé de-

venir la proie de la mort et même d'une mort affreuse. Eh bien, mère chrétienne, vous mettriez-vous, dans votre orgueil, au-dessus de la mère de Jésus? Et la mort de votre enfant, oseriez-vous la comparer à celle de son Fils? Ne vous obstinez donc pas à fixer vos regards sur votre cœur ulcéré ou sur le cadavre de votre enfant. Levez vos yeux baignés de larmes sur Marie, la vierge bénie. Que votre douleur se mesure à sa douleur, et que votre courage abattu se ranime à sa résignation et à sa force. Voyez, contemplez le cadavre de son Fils étendu sur ses genoux.

CHAPITRE SEIZIÈME.

Jésus au Temple à l'âge de douze ans.

Joseph resta en Égypte avec Marie et l'enfant Jésus jusqu'à la mort d'Hérode. Quand ce monstre fut mort, un ange revint vers Joseph et lui dit : « Lève-toi et retourne dans le pays d'Israël, car ceux qui recherchaient la vie de l'enfant sont morts. » Joseph prit donc l'enfant et sa mère revint dans la terre d'Israël et s'établit derechef à Nazareth en Galilée.

Depuis ce moment du retour d'Égypte, l'histoire garde un silence absolu sur la vie de la sainte famille, jusqu'à ce qu'elle se rendît à Jérusalem pour la fête de Pâques. Jésus avait alors atteint l'âgede douze ans. Saint Luc nous donne la relation de ce voyage. Nous serions bien heureux de savoir comment la nature humaine s'est peu à peu développée dans le divin enfant, et comment il a montré en différentes occasions une amabilité et une intelligence extraordinaires, mais nous n'en

possédons pas, hélas ! le moindre détail. L'Evangéliste nous dit simplement : « L'enfant Jésus croissait et se fortifiait en esprit ; il était rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui. » Ces paroles nous suffisent ; elles sont le résumé substantiel de tout ce qu'on aurait pu raconter. Nous avons bien un vieux livre qui nous donne une foule de détails sur l'enfance de Jésus, mais il ne contient guère que des fables absurdes, inventées à plaisir par un auteur qui ne comprenait rien à la dignité, à l'esprit, à la mission de l'enfant et qui le rabaisse partout en croyant l'élever.

Le récit qui nous fait connaître la jeunesse de Jésus-Christ commence par ces mots : « Or, son père et sa mère allaient tous les ans à Jérusalem pour la fête de Pâques. » Louable et précieuse habitude ! Les parents, c'est-à-dire le père et la mère, dans une famille doivent avant tout s'unir dans un commun esprit de piété, visiter ensemble la maison de Dieu, s'approcher ensemble des saints Sacrements. Si l'homme ne s'y sent point porté, c'est à la femme à l'encourager et à l'y conduire. Leur bonheur mutuel se mesure à leur piété. C'est de la piété que leur amour tire sa véritable consécration ; c'est la piété, c'est-

à-dire la crainte de Dieu, qui rend leur fidélité durable; c'est la piété qui donne à leur courage et à leur dévouement de la force et de la solidité. Vous chercherez mais en vain hors de la piété un mariage vraiment et longtemps heureux. Jésus avait donc atteint sa douzième année quand Marie et Joseph entreprirent leur voyage annuel. A cet âge l'enfant était tenu de se conformer à la loi; il les accompagna donc pour célébrer avec eux la fête de Pâques à la ville sainte. Il est facile de s'imaginer combien de fois Marie avait dû, dans sa retraite de Nazareth, s'entretenir avec son divin Fils, de Jérusalem, du temple, de sa magnificence et de sa splendeur, de la pompe des chants et des sacrifices, et quelle profonde attention il lui avait toujours prêtée. C'était le temple élevé à son Père céleste; c'était le culte d'adoration rendu au Très-Haut qui faisait le fond des récits de sa sainte Mère. Certes quel autre sujet de conversation aurait pu le rendre aussi intimement heureux que ces discours sur la sainte Cité et son temple! Il en est ainsi de tous les enfants. L'enfant est naturellement pieux. Il écoute avec attention ceux qui lui parlent de Dieu et du divin Sauveur, qui lui racontent des scènes de l'histoire sainte, qui l'en-

tretiennent de l'Église et de son culte. Plus sa mère multiplie les détails, plus il a de questions à faire et plus aussi il s'attache à tout ce qui se rapporte au sujet dont on lui parle. Plût au ciel que cette vérité fût plus universellement reconnue ! Femme superficielle, dites-moi donc ce que signifient ces discours frivoles que vous adressez à vos enfants. Vous les replongez, au lieu de les en tirer, dans les futilités et dans les niaiseries. Si votre cœur était rempli de foi, de crainte de Dieu et de charité, vos lèvres rediraient ce dont votre cœur serait rempli. Ah ! parlez donc de Dieu à votre enfant, parlez-lui de ses œuvres, de ses révélations ; parlez-lui de son apparition sur la terre dans la personne de Jésus-Christ, parlez-lui de son Église et des cérémonies de son culte. De semblables entretiens élèveront son âme au-dessus de la terre, ses instincts religieux s'éveilleront, il vous écoutera avec une vive sympathie, et il méditera dans sa précoce intelligence toutes ces leçons, et son esprit prendra un essor que ne lui donneraient jamais les jouets et les images profanes. L'enfant est homme ; n'oublions jamais ce qui le rend homme. Joignez assidûment la prière à l'enseignement. La vérité sainte, lorsqu'elle a pénétré dans l'âme, la dispose

à la prière. Faites-vous donc un plaisir d'aller au-devant de ces heureuses dispositions lorsque vous les voyez poindre chez votre enfant. Ah! vous prierez alors vous-même avec plus d'attendrissement et de ferveur, lorsque vous contemplerez votre fils, les mains jointes et priant avec vous. Quand l'enfant joue, il appartient à sa poupée ou à son cheval de bois; quand il prie, il est homme et il appartient à Dieu et à sa mère. Un enfant pieux est toujours un enfant affectueux et aimable.

Lorsque l'enfant Jésus entreprit avec Marie et Joseph son premier voyage à Jérusalem pour y célébrer la fête de Pâques, sa sainte mère était loin de se douter que vingt et un ans plus tard il y retournerait encore, mais pour la dernière fois, afin d'y célébrer la même fête. Elle éprouvait donc une joie vive et sans mélange. Et de fait, profondément pieuse comme elle était, qu'est-ce qui pouvait lui causer plus de ravissement que de conduire son enfant à Dieu dans son temple? Quoi de plus émouvant pour son cœur que d'amener à Dieu, celui que Dieu lui avait donné et qui, à l'âge de douze ans, était plein de sagesse et de piété? Il en est ainsi des mères vraiment chrétiennes; elles n'ont pas de joie plus sainte et plus

pure que de conduire leurs enfants à l'église et surtout de les présenter pour la première fois à la sainte Table, ou à la réception du Sacrement qui les fait parfaits chrétiens. Elles leur en parlent longtemps d'avance comme du plus beau jour de leur vie. Elles les exhortent à tenir une conduite irréprochable, à porter à leur Dieu et à leur Sauveur un cœur parfaitement pur, à lui consacrer leur vie, à l'accueillir et à le recevoir avec les plus vifs transports de reconnaissance, de vénération et d'amour. Et lorsque arrive enfin le jour tant désiré, combien leur bonheur est sans bornes quand elles voient leurs enfants devenus dignes de connaître leur Dieu et leur Sauveur, de l'aimer, d'entrer avec lui dans le commerce mystérieux de la communion de sa chair et de son sang qu'il a offerts pour nous en sacrifice sur la Croix. Que de joie, que de reconnaissance à la vue de toutes les bénédictions qu'il a déjà répandues sur ces jeunes âmes et conséquemment aussi sur les leurs. Oh ! qu'elles apprécient, qu'elles célèbrent l'immense faveur qui vient de descendre sur ces heureux enfants que le Seigneur a conviés à son festin. Allors elles s'affligent profondément si elles ont commis quelque faute dans une éduca-

tion si précieuse aux yeux de Dieu et elles réitèrent avec plus de fermeté la résolution de conserver fidèles à Jésus-Christ des enfants comblés d'une si insigne faveur et qu'il a nourris de son corps et de son sang. Elles promettent au Seigneur avec une nouvelle ardeur, de lui consacrer avec plus de zèle les enfants plus jeunes encore que ceux qui ont été reçus au céleste banquet. Conduisez donc, ô pieuse mère, conduisez avec bonheur votre enfant à la Table sainte. Je conviens qu'il ne doit pas s'y présenter avec des vêtements malpropres, mais il doit encore moins y paraître avec une de ces toilettes que l'on a la triste habitude de mettre pour aller dans les réunions où l'on ne cherche qu'à plaire et à séduire. Votre enfant est convié à la table du Seigneur pour qu'il s'unisse à son Dieu ; pourquoi y viendrait-il alors pour s'exposer aux regards et pour mal édifier le prochain ? Ou bien doit-il, au lieu de s'abîmer en Dieu, examiner ce qui se passe autour de lui, voir la mise des autres pour la comparer à la sienne et pour s'humilier sottement ou s'enorgueillir de sa comparaison. Seriez-vous flattée vous-même de voir devant vos yeux une poupée attifée et d'entendre donner à sa

parure des marques d'une approbation criminelle?

Non, mère pieuse, ce ne sont là ni vos idées ni vos habitudes; elles ne peuvent se rencontrer que dans le cerveau détraqué d'une mère folle à laquelle nous sommes en droit de dire: Quelle pauvreté d'esprit, quelle absence de jugement, quelle ignorance sur la sainteté du lieu dans lequel vous vous trouvez et sur la sainteté de l'acte qu'accomplit votre enfant. En vérité, si le prêtre qui l'instruit aux saintes pratiques de la religion a réussi à lui inculquer quelques bons principes, la folie de la mère suffit pour les énerver, pour les détruire peut-être, car elle introduit, la malheureuse, dans cette jeune âme le démon de la vanité et de l'orgueil; elle occupe l'enfant de lui-même et des autres, et elle donne au monde un cœur qui devait et voulait aller droit à son Sauveur. Et lorsque votre fille paraîtra à la table sainte dans de semblables atours, pensez-vous, mère légère, qu'elle soit agréable au Seigneur? Voudra-t-il descendre dans son âme pour y établir sa demeure? Non certainement. Sont-ce là, dira-t-il, les prémices d'amour que m'apporte cette créature? Est-ce ainsi qu'une âme doit s'approcher de celui qui pour la sauver et lui

prouver son amour a consenti à être attaché nu et dépouillé à l'arbre de la croix, à être abreuvé d'outrages, qui a bien voulu pour l'arracher à l'enfer donner jusqu'à la dernière goutte de son sang ? J'ai pitié, dira-t-il encore, de cette âme vendue dès l'enfance au monde et à ses vanités et vendue par celle à qui je l'avais confiée pour qu'elle lui soit une mère et qu'elle soit heureuse de la posséder, mais de me la conserver et de me l'amener innocente, sainte et fidèle.

Quel aveuglement d'esprit et quelle absence de cœur chez des mères qui s'imaginent qu'il est permis d'approcher du Seigneur avec tant de clinquant, de luxe mondain. Plus la mise est simple et modeste, plus elle est convenable et décente. Nous le disons pour les riches et pour les pauvres. La déraison contre laquelle je m'élève est d'autant plus sensible lorsque ce sont les ecclésiastiques eux-mêmes qui demandent certaines pompes extérieures et qui troublent par des cérémonies voyantes et fastueuses le recueillement et la dévotion des enfants. Nous désirerions encore que l'on ne fît pas prier à haute voix les enfants pendant les quelques instants qui précèdent ou suivent immédiatement la sainte communion afin

de les laisser à toute leur piété et au recueillement le plus complet.

Lorsque Marie et Joseph aperçurent Jérusalem et le temple, leur âme fut exaltée et ils s'écrièrent avec le Psalmiste : « Que vos demeures sont aimables, ô Dieu des armées ! mon âme soupire avec ardeur après les portiques du Seigneur. Mon cœur et ma chair brûlent d'aller célébrer le Dieu vivant. Je n'ai demandé et je ne demande au Seigneur qu'une seule chose : c'est d'habiter dans la maison du Seigneur tous les jours de ma vie. »

Quelle foule d'heureux souvenirs rappelait d'ailleurs à la sainte Vierge ce temple où elle avait passé les jours de son enfance et de sa première jeunesse ! Ah ! que le cœur s'ouvre aisément à la joie dans cette période d'innocence, combien la vie est aimable ! Quel bonheur nous font surtout goûter les exercices d'une véritable piété. Non, rien n'est plus doux, rien n'est plus précieux qu'une jeunesse qui s'est saintement écoulée et les souvenirs qu'elle nous laisse.

A peine arrivés à Jérusalem, ils se rendirent au temple. On peut s'imaginer mais non point décrire les émotions et les prières de Jésus et de Marie. Ce qu'il y a de certain, c'est que Marie de-

vait avoir à l'occasion de cette fête des pensées et des sentiments comme auparavant jamais elle n'en avait eu. A la vue de ce peuple d'Israël accouru de toutes parts, de cette foule immense, agitée, en prière, elle reportait les yeux vers son Fils en se disant avec transport : Cet enfant est votre Roi. Au spectacle de tout le mouvement que se donnaient l'égoïsme, le luxe, la frivolité et l'orgueil dans le temple et hors du temple et qui n'échappaient point à sa perspicacité, elle détourna les yeux et les abaissant sur son Fils, elle se disait : Cet enfant réformera ces abus, et délivrera son peuple du péché. Elle ne laissait point de voir clairement la résistance acharnée dont il faudrait triompher pour déraciner tant d'excès. La seule coutume, par exemple, de trafiquer dans le temple lui paraissait inattaquable, tant elle était enracinée. Elle contemplait son Fils avec douleur et comprenait de mieux en mieux ces paroles de Siméon : « Voici celui qui sera comme un signe de contradiction. »

Quelle impression sublime et irrésistible n'éprouve pas notre âme à la vue de lieux saints, de temples majestueux, aux cérémonies éclatantes du culte, à la piété fervente et profonde des as-

sistants ! Y a-t-il lieu de s'étonner que l'on quitte sa maison pour aller même au loin visiter des lieux sanctifiés, pour voir de magnifiques cathédrales et de majestueuses cérémonies, pour recevoir les inspirations de l'Esprit-Saint au milieu d'une foule de fidèles pieusement recueillis qui adorent Dieu et pour s'élever par l'exemple d'autrui au-dessus du niveau journalier de la vie? On peut adorer Dieu partout, cela est bien vrai, et Dieu est partout le même Dieu; mais c'est bien nous qui ne sommes point partout les mêmes, qui au contraire éprouvons souvent le besoin de sortir de nos habitudes monotones, de nous recueillir et de nous retremper à de fortes impressions et à de majestueux souvenirs. Les femmes surtout sont très-accessibles à des impressions de ce genre qui en mainte occasion sont une nécessité pour elles. Or le premier lieu où il faille chercher des impressions salutaires, c'est pour chacun sa propre église avec les cérémonies qu'on y célèbre; mais il n'y a aucun mal à visiter aussi des endroits pieux, surtout quand il s'y rattache des souvenirs sacrés et chers à nos cœurs et que les devoirs de famille ne s'y opposent point. Les pèlerins vont chercher avec ardeur des impressions qui rafraîchissent

leur âme; ils vont recevoir avec une dévotion pleine de foi les saints Sacrements dans les lieux après lesquels ils soupirent et où ils puisent des encouragements et des consolations extraordinaires. La vue d'une grande dame qui voyage pour ses plaisirs nous laisse froids; la vue d'une pieuse pèlerine qui chemine péniblement un rosaire à la main nous touche et nous édifie. Si votre course n'est pas trop longue, pieuse mère, et que la chose soit d'ailleurs praticable, emmenez avec vous votre enfant de douze ans. C'est l'âge des impressions sublimes et ineffaçables. . . . .

Nous l'avons dit, on peut pressentir, on ne saurait décrire les sentiments et les prières de la sainte Mère et de son divin Fils au temple de Jérusalem. Ce que nous savons, c'est que la maison de son Père céleste eut pour Jésus un attrait si puissant qu'il y resta quand ses parents se retirèrent de la fête et quittèrent Jérusalem. S'il a exigé plus tard que ses vrais disciples quittassent pour l'amour de lui leur père et leur mère, il donna lui-même ici l'exemple du plus parfait renoncement en quittant sa mère et saint Joseph pour l'amour de son Père céleste. Il voulut être un modèle pour les enfants pieux et pour la jeu-

nesse fervente qui a du goût à visiter la maison de Dieu, à assister aux saints offices et à prolonger son séjour au pied des autels pour se livrer à la dévotion. Si vos enfants s'ennuient à l'église, de la longueur des offices, s'ils attendent avec impatience le moment de la quitter, vous n'avez, mère chrétienne, que des enfants sans foi, sans piété, sans amour. Il viendra un jour où ils vous fuiront ainsi qu'ils fuient Dieu et son temple, vous pouvez y compter. Nous ignorons comment il se fit que Marie et Joseph quittèrent Jérusalem sans remarquer l'absence de Jésus. Ils étaient pourtant incapables l'un et l'autre de négliger l'enfant. La seule supposition que nous puissions admettre c'est qu'il en devait être ainsi.

Lorsque Jésus se vit tout seul à Jérusalem, que devint-il et de quoi s'occupa-t-il ? Nous le trouvons au milieu des docteurs de la loi qui enseignaient dans le temple et résolvaient les questions de ceux qui leur en proposaient. Qu'allait-il faire parmi eux? Il voulait sans nul doute s'entretenir avec eux du Messie et les aider à s'en faire une plus juste idée. Le grain de sénevé qu'il semait en ce moment avait le temps de se changer en arbre jusqu'au jour où il parut lui-même en qualité de

Messie, et les docteurs d'alors devaient produire les docteurs qui suivirent. Il leur disait sans doute déjà : « Dites-moi, si le Messie est un fils de David, comment David peut-il le nommer son Seigneur? » — Comment faut-il entendre ce que Jéhova dit du Messie : « Tu es mon Fils, c'est aujourd'hui que je t'ai engendré. » — Comment devra s'accomplir ce que disent les Écritures? « Les rois de la terre se soulèvent et les princes se concertent contre Jéhova et son Christ. » Quoi qu'il en soit, ils furent tous étonnés de son intelligence et de ses réponses, et chacun trouva certainement dans ses paroles une ample matière de réflexions et de méditations. Les docteurs de la loi qui refusèrent plus tard d'écouter l'homme, prêtaient sans effort une oreille complaisante à l'enfant de douze ans. Une vérité nous touche souvent dans la bouche d'un enfant, tandis que nous restons sourds à la même vérité lorsqu'elle sort de la bouche du prédicateur.

Marie et Joseph ne voyant point l'enfant Jésus auprès d'eux au moment de leur départ de Jérusalem, croyaient qu'il était en la compagnie de ceux qui voyageaient avec eux. Ils se mirent donc en route persuadés qu'ils le retrouveraient le soir sous la garde de quelque parent. Mais lorsqu'ils

ne le retrouvèrent point, ils furent très-étonnés et très-inquiets. Ils retournèrent en toute hâte à Jérusalem pour l'y chercher. Il est probable, qu'ils allèrent d'abord chez les personnes de leur connaissance où ils avaient reçu l'hospitalité pendant la durée de la fête, puis dans les lieux publics où il y avait grand coucours de monde et sans aucun doute au temple. Mais leurs recherches furent vaines. Le troisième jour seulement ils eurent l'idée de le chercher dans les salles du temple où les docteurs de la loi avaient coutume de se réunir pour donner leurs leçons et rendre leurs réponses. C'est là qu'ils le trouvèrent. Si leur inquiétude avait été grande et n'avait fait qu'augmenter pendant ces trois journées d'angoisses, leur joie fut d'autant plus vive lorsqu'ils l'aperçurent. La sainte Mère ne put cependant pas s'empêcher d'exprimer en ces termes les craintes qu'elle avait ressenties : « Pourquoi en avez-vous agi ainsi avec nous? Voici que votre père et moi nous vous cherchions, étant fort en peine. »

Jésus lui répondit : « Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé de ce qui regarde mon Père ? » Il leur don-

nait à entendre par là qu'il savait que ce temple était la maison de son Père, que les saintes Écritures étaient la parole de son Père, l'enseignement de ces Écritures et les décisions qu'on en tirait un enseignement et des arrêts conformes à la parole et à la volonté de son Père, les prières et les sacrifices offerts dans le temple un culte rendu à son Père. Et il était son Fils ; il fallait donc qu'il fût occupé de tout ce qui regardait son Père.

« Ses parents, ajoute le texte sacré, n'entendirent point les paroles qu'il leur disait. » C'est-à-dire sans doute qu'ils ne l'entendirent point dès le premier moment, car la mère en particulier dut bientôt démêler par ses réflexions le sens des paroles de son fils. Elle reconnut en les pesant que la prédiction qui lui avait été faite douze années auparavant n'était plus un secret pour l'enfant qu'alors le ciel lui promettait. L'ange Gabriel lui avait dit : « Le fils que vous enfanterez sera appelé le Fils du Très-Haut. Et voici que ce même fils âgé de douze ans a la conscience de sa dignité. Personne ne le lui avait appris ; il le sait par une voix intérieure, et il le sait parce qu'il l'est en effet. Quel encouragement pour sa sainte mère que

les paroles de l'enfant ! Marie les garda profondément gravées dans son cœur.

Mais la parole de l'enfant Jésus n'était qu'un éclair qui avait lui sur sa filiation divine. Il se replonge aussitôt après dans le plus complet renoncement, il semblerait n'être pas ce qu'il est en réalité, il retourne à Nazareth avec ses parents, il redevient leur enfant, pieux, aimant et soumis.

O spectacle infiniment touchant ! Cet enfant qui se sait le Fils du Très-Haut renonce complétement à lui-même, quitte la maison de son Père céleste pour la pauvre demeure de Nazareth, obéit gaiement et avec ponctualité à ses parents d'origine humaine. Le premier Adam, poussé par l'orgueil, refusait son obéissance à Dieu ; le nouvel Adam est si humble qu'il ne refuse point la sienne aux hommes. Quel modèle de soumission à toutes les lois divines et humaines ! Quel contraste avec le péché qui n'est que désobéissance, c'est-à-dire satisfaction de l'amour-propre, et toujours et partout de l'amour-propre ! Et enfin quelle humilité !

Oh ! ne vous lassez point, mère chrétienne, de mettre l'humilité de Jésus-Christ sous les yeux de votre enfant : rappelez-lui constamment qu'il n'est rien par lui-même, si ce n'est une pauvre

créature qu'il faut chaque jour nourrir, vêtir, surveiller, instruire et guider. Et si Jésus était soumis, combien plus doit-il se soumettre. Combattez son orgueil et sa vanité. Votre enfant n'aura un cœur affectueux pour vous et pour autrui que s'il n'est point sa propre idole; il ne profitera de sa beauté et de son amabilité que s'il les possède sans s'en douter. Il n'est point naturellement prétentieux, il est au contraire généreux, serviable, véridique et fort peu prévenu de lui-même. Puisse-t-il rester ainsi ! C'est à lui et à ses semblables, qu'appartient le royaume des cieux. Oh ! n'en faites pas une idole à ses propres yeux. Ne lui dites point, ne souffrez point qu'on lui dise qu'il a des parents riches et de noble condition, qu'il doit compter sur un avenir brillant, qu'il surpassera un jour la foule en honneurs et en bien-être. Efforcez-vous au contraire de le conserver enfant, qu'il sente son ignorance et sa faiblesse, qu'il cultive la science et la vertu et qu'il se rende digne des biens de la fortune qui lui reviendront un jour. Ne cultivez le sentiment de sa dignité que sur ce seul point, savoir : qu'il est enfant de Dieu et cher à son Sauveur. Qu'il sente toute sa valeur à l'église, au pied

des autels et à la table du Seigneur, parce qu'il est alors dans la maison de son Père, que Jésus vient demeurer en lui et le combler de ses grâces. C'est ainsi que la sainte famille composée de Jésus, de Marie et de Joseph continue de vivre à Nazareth, comme pour offrir, dans tous les temps, un modèle à toutes les familles. Marie et Joseph étaient pauvres et gagnaient leur vie à la sueur de leur front par un travail manuel, mais cela ne diminuait en rien le bonheur de leur union. Trois choses leur assuraient une félicité qui se communiquait autour d'eux. C'était d'abord leur piété. Ils puisaient dans leur foi et dans leurs espérances un sujet d'entretien aimable et bienfaisant; ils se sentaient heureux d'avoir à faire tous les jours un échange de pensées et de sentiments pieux. Ils trouvaient un plaisir commun dans leurs prières de chaque jour. Leur cœur battait de joie quand ils se relevaient après avoir fait en commun leurs exercices de piété. Il semblait que leur mutuelle amitié en devenait chaque fois plus intime et plus vive; c'était toujours avec un renouvellement de bonne humeur, d'entrain et de persévérance qu'ils retournaient de la prière au travail.

C'était en second lieu la vérité et la complète

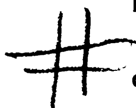
franchise qui régnaient dans leurs rapports réciproques. Leurs âmes parfaitement pures n'avaient rien à cacher ou à taire et leur profonde amitié leur faisait un besoin de se communiquer constamment tout ce qu'ils sentaient, même les émotions les plus secrètes, même les impressions les plus fugitives. C'est ainsi qu'ils vivaient de la vie l'un de l'autre et que chacun d'eux goûtait une vraie béatitude à posséder si complétement dans l'autre une âme fidèle et sympathique. C'était enfin en troisième lieu l'amour de leur condition et leur parfait concert à en remplir les devoirs. Leur travail de chaque jour, quoique pénible et mal rétribué, leur apportait chaque jour une satisfaction intérieure, car ils remplissaient ainsi la volonté de Dieu et se procuraient le pain dont ils avaient besoin. Et s'il leur arrivait des contrariétés, elles ne servaient qu'à les fortifier dans leur confiance en Dieu, dans leur résignation, dans leur concorde et à les rendre heureux par ces épreuves mêmes. Ajoutez à cela la possession et la vue journalière de leur divin Fils, l'admiration de sa sagesse et de sa bonté surhumaines, le respect profond dû à son renoncement volontaire qui le poussait à être l'aide et le commensal de son

père nourricier; en un mot, c'était une famille heureuse autant que sainte.

Plût à Dieu que toutes les familles fussent aussi saintes et aussi heureuses! Pourquoi ne le sont-elles point? Si tous ceux qui se proposent d'entrer dans l'état du mariage entrevoient un avenir de bonheur et de joie, pourquoi cet état ne remplit-il pas toujours les espérances qu'on en avait conçues? Ne seraient-elles que des illusions uniquement données à l'homme pour le porter au mariage, sauf à le laisser ensuite aux prises avec les rigueurs de la réalité? Non assurément. Je sais bien que quelques personnes prétendent trouver dans le mariage des jouissances imaginaires et sentimentales qui sont loin de la réalité, mais en somme le mariage peut toujours être une union féconde en hautes inspirations, riche en heures de consolations et de bonheur. Pourquoi en est-il si souvent autrement? Vous en rejetterez la cause sur votre époux, sur la pauvreté, sur la maladie, sur d'autres circonstances défavorables. C'est possible. Mais n'y a-t-il pas aussi de votre faute? Vous êtes prête à vous justifier sur tous les points, mais je lis dans saint Paul: « Celui-là n'est point justifié qui se loue lui-même; le seul éloge qui justifie est

celui qui vient de Dieu. » Admettez en thèse générale que vous avez des reproches à vous faire, et efforcez-vous en personne honnête de découvrir votre faute. Rien n'est plus pernicieux que de vouloir absolument rejeter sur les autres l'origine d'un différend conjugal.

Je voudrais vous voir heureuse dans votre mariage, souffrez donc que j'insiste ici sur quelques points que vous connaissez du reste et que vous pratiquez fort bien. Je parle en général.



Avant tout soyez bien pieuse et, comme je l'ai dit ailleurs, choisissez pour époux un homme qui ait de la religion. Si vous n'avez pas suffisamment examiné en faisant votre choix et que celui-ci soit tombé sur un homme indifférent en matière de religion, gagnez-le à la foi, à la piété. Parlez-lui de votre foi, parlez-lui du bonheur qu'il y a de s'associer pour croire, pour aimer Dieu, pour le prier, pour se confier à lui et travailler sous ses yeux. Examinez les dispositions intellectuelles de votre époux, cherchez à savoir d'où provient sa tiédeur, son indifférence ou ses vues erronées en matière de foi. Tâchez de discerner si la cause du mal est le manque d'une bonne éducation religieuse, ou si elle est dans un

esprit qui s'est égaré lui-même, ou s'il a sa source dans un cœur corrompu? Procurez-vous des livres qui lui conviennent et mettez-les-lui entre les mains. Faites-le entrer en relation avec des hommes dont la science et la sagesse puissent mûrir les germes que vous aurez semés dans les moments d'entretien que vous avez avec lui. Et soit que vous ayez gagné vous-même votre époux à la piété, soit qu'il ait déjà été pieux quand vous l'avez épousé, établissez en principe et en règle de faire en commun avec lui vos prières de chaque jour. Le mariage emprunte à cette communion de prières une satisfaction qui n'existe jamais dans une simple union naturelle. Vous serez plus aimante, plus dévouée, plus courageuse. Si vous avez à souffrir, vous ne considérerez pas immédiatement votre état comme malheureux et désespéré : vos tribulations auront pour but de mettre à l'épreuve la force que vous puisez en Dieu et vous sortirez victorieuse des contrariétés, puisque vous savez que Dieu vous reste et qu'il est avec vous. Permettez à votre époux qu'il vous conduise dans le monde, à la promenade, dans les réunions joyeuses mais honnêtes, mais tenez extrêmement de votre côté à ce qu'il vous accompagne à l'é-

glise et à la fréquentation des saints Sacrements. Vous qui ne faites ensemble qu'un même corps, vous ne pouvez vous dispenser d'aller manger ensemble le même pain de vie à la même table sainte, et vous en reviendrez heureux, sanctifiés et animés de nouvelles forces.

Si au contraire vous n'avez pas le bonheur de posséder un époux qui vive avec vous d'une même vie spirituelle, s'il faut que vous soyez seule à élever votre âme à Dieu, ayez d'autant plus d'assiduité à la prière, car vous avez doublement besoin que Dieu soit votre lumière, votre force et votre appui. Auprès de qui vous réfugieriez-vous dans vos indécisions, vos embarras et vos contrariétés. Priez beaucoup, priez surtout pour votre époux. Pourquoi ne finiriez-vous pas par obtenir, à force de prières, le salut de son âme ?

On parle avec beaucoup de bruit des beaux jours qui suivent l'entrée dans le mariage.

Pourquoi donc ces beaux jours se changent-ils souvent si vite en jours de tristesse ? Je réponds : parce que le seul amour naturel se consume lui-même en peu de temps et que d'autre part les défauts se dévoilent peu à peu et se froissent réciproquement. L'amour devient tiède et finit

par se refroidir. De là ressort, pour de nouveaux époux, la nécessité pressante de prévenir dès le principe cette décadence de l'amour. Observez donc les singularités, les faiblesses, les préjugés de votre époux pour découvrir l'art de le ménager. Maîtrisez vos caprices, vos vivacités, votre susceptibilité, vos imperfections pour ne point vous donner de votre côté des torts qui le surprendraient et le refroidiraient pour vous. Quand l'un des époux se laisse aller et ne se surveille point en présence de l'autre, on voit bientôt apparaître les mines chagrines, les propos dédaigneux, les réponses aigres et monosyllabiques, les accusations et les reproches bruyants, les débats et les querelles. Et s'il vient s'y joindre, pour combler la mesure, un mutisme qui dure des heures et des journées, des airs de victime ou même des hostilités ouvertes, l'époux se sent lésé, il rend froideur pour froideur, il s'accoutume bientôt à l'indifférence, ou bien il se sent malheureux et s'étonne de rencontrer à la place du doux, de l'aimable, du séduisant objet de son amour et de son choix, une créature bizarre, prompte à s'offenser, boudeuse, inégale, susceptible, égoïste et grossière.

Il est tenté de se repentir du parti qu'il a pris. On se réconciliera probablement une première fois, puis une seconde, mais le premier refroidissement de l'amour, la première rupture sérieuse laisse toujours une plaie longue à guérir, et il est rare que la réconciliation ramène le premier amour avec tout le cortége de ses joies. Puisqu'il faut absolument, pour être heureux dans le mariage, reconnaître et vaincre ses défauts, je suis d'avis que cette préoccupation doit être pour l'épouse chrétienne la première du premier jour de son union.

Pourquoi ne céder qu'après une longue et pénible expérience au lieu de céder sur-le-champ? Être humble, se taire, parler et répondre avec modestie, céder et prévenir, telle est la vocation de l'époux. Qu'elle la suive. C'est le seul chemin qui conduise au but qu'elle s'est proposé.

Une seconde chose qu'il importe que vous ne perdiez pas de vue, c'est que vous mainteniez dès le principe et que vous conserviez jusqu'à la fin votre dignité de femme. Votre mari vous aimera et vous traitera en épouse suivant le degré d'estime que vous lui inspirerez et qu'il doit avoir pour vous, et il vous traitera avec plus ou moins de mé-

pris, selon que vous aurez plus ou moins perdu dans son estime. Une femme qui est elle-même sans égard, sans piété dans le cœur, sans délicatesse, sans bonté d'âme et sans prévenance ; hardie et dure dans ses jugements, malpropre dans ses habits, négligée de sa personne, une femme qui ne respecte pas son corps, qui n'est point chaste dans les relations conjugales, qui ne conserve pas en toute occasion des manières décentes, cette femme perd l'estime de son mari qui la traite sans mesure parce qu'elle-même elle est sans mesure. Qu'elle ne s'avise point d'accuser son mari, qu'elle n'accuse qu'elle-même. On témoigne dans les relations sociales beaucoup de respect aux femmes, c'est afin de rehausser en elles le sentiment d'une dignité à laquelle on rend hommage. Comment se fait-il alors que, dès que l'on rentre sous le toit conjugal et qu'on se retrouve en tête-à-tête, il ne reste si souvent aucune trace de ces tendres procédés et de ces égards. La raison en est claire, elle est évidemment dans l'absence de l'estime.

La vie a son côté poétique, mais elle a aussi son revers prosaïque et matériel. L'amour et la paix dans l'union conjugale finissent ordinairement là où commencent les embarras domestiques, la

gêne, quelquefois même déjà lorsque le bien-être matériel ne va pas en augmentant. Chacun des deux époux en rejette volontiers la faute sur l'autre. Il y a là, comme vous voyez, un nouveau devoir qui s'impose de lui-même à l'épouse chrétienne. Il faut qu'elle donne tous ses soins au gouvernement de la maison, qu'elle considère ce gouvernement (réserve faite de l'éducation de ses enfants) comme la tâche matérielle que Dieu lui assigne sur la terre. La femme n'est point née pour aimer ses aises et son repos, pour se faire servir comme un personnage, pour laisser le ménage à des mains étrangères, pour le luxe et les plaisirs, pour être gâtée, adulée par son époux, pour avoir chaque jour quelque nouvelle et agréable surprise. Elle est faite pour manger comme nous son pain à la sueur de son front, pour appliquer ses forces aux devoirs de sa vocation, à des devoirs qui lui sont propres. Je tracerai plus loin le portrait de la femme forte, c'est le type d'une bonne ménagère. Quand le mari revient de ses travaux, il veut que la table soit pourvue et le repas diligemment préparé; il veut que l'on ait soin de ses vêtements; il aime la propreté et la ponctualité; il est heureux d'avoir une femme attentive à ses moindres

besoins; il éprouve une satisfaction intérieure et légitime quand ses revenus suffisent à son entretien et qu'il lui reste quelques épargnes pour les moments de gêne, pour les épreuves et pour l'établissement de ses enfants; il se réjouit de voir sa femme aimée, louée par les serviteurs et les voisins pour son intelligence, son application et sa douceur. Il aime la société d'une semblable épouse, mais il demande qu'elle lui permette parfois aussi d'aller s'égayer dans le cercle de ses amis. En voilà assez pour apprendre à toute femme, à toute ménagère, comment elle doit s'y prendre pour satisfaire, contenter et s'attacher son mari. Il ne lui est pas moins facile de voir ce qui l'indispose et peut provoquer une rupture. Elle n'a qu'à le négliger lui et ses enfants, être ignorante en ménage, insouciante pour la cuisine et la tenue des appartements, malpropre et irrégulière dans les soins à donner à toute chose, dépensière et folle de toilette, bruyante et tracassière, retranchant toute liberté à son époux, opiniâtre et impérieuse, personnelle et menteuse, c'est l'infaillible moyen de faire son propre malheur et celui des autres. La vanité et le luxe, qui épuisent par d'insatiables exigences les revenus de l'époux, sont

en particulier la source fâcheuse d'un grand nombre de différends domestiques.

D'autre part, tous les maris ne sont point ce qu'ils devraient être. Vous avez à vous plaindre du vôtre et avec raison. Il est paresseux, il prend ses aises, il se livre à la bonne chère, à la boisson et au jeu, il est coureur, un homme suspect d'infidélité conjugale, il est grossier, colérique, entêté, sans confiance, il ordonne et commande sans vous consulter en aucune façon, il passe pour être querelleur, il n'est aimé ni chez lui ni hors de chez lui, il est le tyran de ses domestiques et de ses enfants ; ou bien c'est un homme indifférent à tout, sans mœurs et sans conduite. Vous prétendez, en un mot, qu'il est impossible d'énumérer ce que vous avez à supporter de sa part chaque jour en avanies, en bouderies, en impolitesses, en grossièretés. Que voulez-vous que je vous réponde? Vous m'inspirez sans doute la plus profonde pitié, mais comment vous aider? Écoutez-moi pourtant. Le conseil que j'ai à vous donner, c'est d'aller exposer votre état à votre confesseur ou à votre directeur de conscience, et pour cela ayez soin de choisir pour confesseur un homme qui joigne l'expérience des hommes à la sagesse et à la piété, un confes-

seur qui vous connaisse et qui connaisse votre situation. Faites-lui l'ouverture de votre cœur. Il se fera instruire en détail, s'il ne l'est déjà, de tout ce qu'il a besoin de savoir pour vous conseiller et vous guider. Voici cependant ce que je puis vous dire en général.

1° Examinez-vous consciencieusement pour savoir si vous n'êtes pour rien dans les travers de votre mari. Soyez prête à convenir franchement de vos torts passés ou présents.

2° Cherchez dès le principe un appui contre les défauts et les erreurs de votre mari, avant que le mal ait jeté de profondes racines, mais cherchez surtout cet appui en vous-même. Des remontrances paisibles, des prières affectueuses, de douces paroles, toujours placées à propos, ont bien de l'influence.

3° Soyez humble de cœur. Au lieu d'être susceptible, violente, impertinente et grossière, soyez plutôt conciliante, calme et posée. L'humilité et la patience opèrent des miracles.

4° N'adressez point vos plaintes à tout le monde, adressez-les à Dieu seul. Implorez son secours et sa grâce. Il tient dans sa main les flots et les cœurs. Relevez votre courage en disant : Que sa sainte volonté soit faite.

5° Enfin n'oubliez point à quel degré de perfection vous pouvez atteindre et combien vous pouvez vous rendre agréable à Dieu dans vos épreuves et vos misères. Éprouvée, purifiée chaque jour dans la fournaise de l'infortune conjugale, quels progrès ne ferez-vous pas dans la foi, le détachement, la patience, la fermeté, la bonté, la condescendance et la douceur. D'autres femmes que le monde croit et appelle heureuses, ne le sont point en vérité. Le vrai bonheur est pour vous, car l'œuvre de votre sanctification avance d'année en année, au lieu que d'autres deviennent de plus en plus les esclaves du monde. La femme la plus noble, la plus vertueuse est, selon l'expérience commune, celle qui a le plus souffert, celle qui a beaucoup supporté, pleuré, surmonté, celle qui a beaucoup prié et mis tout son espoir dans le Seigneur.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

Jésus se fait baptiser par Jean et se retire dans le désert.

La tradition ne nous apprend plus rien sur l'histoire de la sainte Mère et de son divin fils depuis sa douzième année jusqu'à sa vie publique. L'Évangile se borne à dire que « Jésus croissait en âge, en sagesse, en grâce devant Dieu et devant les hommes. » Il est aisé de croire que la sainte Mère éprouvait une joie infinie à voir se développer en son fils cette sagesse et cette grâce. Quand il lisait les saintes Écritures et qu'il expliquait les pensées de Dieu avec une sagacité étonnante, cette haute intelligence des choses saintes faisait la joie de son cœur. C'était la preuve de la sagesse de son fils. Quand il lui révélait les trésors d'amour que contenait son cœur et qu'il voulait répandre sur le monde entier, ce cœur entr'ouvert faisait ses délices, car c'était celui de son fils. Et lorsqu'il s'appliquait de toutes ses forces à travailler dans l'atelier de son père pour lui venir en

aide, cet amour du travail et ce désir de se rendre utile faisaient le bonheur du cœur de Marie, car c'était le travail et la peine de son fils. Que de moments heureux s'écoulaient ainsi pour elle, car elle possédait en Jésus non-seulement le Fils du Très-Haut, mais son fils à elle-même, le plus noble et le meilleur des fils de l'homme.

En règle générale, plus les enfants avancent en âge et plus aussi ils devraient donner de satisfaction à leurs parents. Que peut-on attendre d'un petit enfant : il n'a point encore de raison, son amour n'est à proprement dire qu'un instinct, il n'est encore propre à rien, ne possède aucune aptitude déterminée, mais il n'en cause pas moins de joie à son père et à sa mère. Et quel surcroît de délices ne doit-il pas leur apporter quand le cours des années développe de plus en plus son intelligence, son cœur et ses facultés. Cette piété sincère, cette modestie virginale, ce cœur qui se donne à ses parents, à ses maîtres, à ses amis, cette bienveillance universelle et vivace, ces aptitudes variées, ces heureuses dispositions, cette rectitude de jugement sur les choses de la vie qui se montre déjà dans la fleur de sa jeunesse, n'y a-t-il pas, dites-moi, de quoi ravir le cœur d'une

mère? Pourquoi donc n'en est-il pas toujours ainsi? Pourquoi le proverbe dit-il : Petits enfants, petits soucis ; grands enfants, grands soucis? D'où viennent tant de cruelles blessures faites au cœur d'une mère par un enfant dont elle devait espérer toute autre chose? Je ne sais trop quelle part il en faut mettre sur le compte d'une mauvaise nature ou d'influences perverses ; je crains que ce ne soit souvent et en grande partie, même parfois entièrement, la faute des parents : ils récoltent ce qu'ils ont semé. Je ne reviendrai point sur les vices d'éducation dont j'ai déjà parlé, mais il n'en est pas moins vrai, que plus les enfants grandissent et plus ils devraient procurer de la joie à leurs parents, car il est contre nature, contre les vues et l'ordre établi par le Créateur, qu'il n'en soit pas ainsi. On ne saurait trop plaindre les parents et surtout les mères qui, après de longues années de soins et de peines, n'ont pour résultat de leurs efforts, qu'un enfant grossier, entêté, léger, paresseux, irréligieux. Ce n'est point là, je le répète, la volonté de Dieu, c'est presque toujours le résultat de la sottise des parents qui réservent toute leur sollicitude pour leur cabinet d'affaires, pour leur atelier, leur bétail, leurs terres,

qui ne s'enquièrent jamais de l'art de bien élever les enfants et qui s'imaginent qu'ils se développent tout seuls à peu près comme les arbres.

Et vous, jeunes gens et jeunes personnes! Voyez si l'on vous aime encore comme on vous aimait dans votre enfance? Vous devriez, à la vérité, être plus aimables qu'alors, parce que votre esprit, votre cœur, tout votre être intellectuel et moral a dû se perfectionner. Mais si l'on a cessé de vous aimer, si l'on ne tient plus à vous que par des intérêts de famille, c'est que vous avez perdu le temps de votre éducation. Hélas! au lieu d'un surcroît de grâce, vous ne nous offrez plus que le développement des conséquences de la chute originelle : sensualité, orgueil, égoïsme, malice, dureté. Voyez encore, et surtout vous, ô ma fille, si vous donnez à vos parents et en particulier à votre mère les mêmes joies que dans votre enfance. Vous devriez rendre aujourd'hui votre mère plus heureuse qu'alors, car alors vous n'étiez que le bouton d'une fleur, tandis qu'en ce moment vous devriez être la fleur épanouie, la fleur dans tout son éclat. Quel remords pour votre âme si vous êtes réduite à avouer que vos parents, que votre mère surtout est mécontente de vous, et que sa joie a disparu.

Ah ! combien vous l'auriez frustrée en retour de toutes ses peines, de tous ses soucis, de toutes ses espérances. Regardez un enfant nouveau-né, voyez tout le mal qu'il donne à sa mère jusqu'à ce qu'il puisse se tenir tout seul et marcher ; voyez que de soucis et de terreurs jusqu'au moment où son âge lui permet d'aller à l'école et qu'il se présente enfin pour être reçu à la table sainte. Eh bien, ma fille, vous aussi vous avez été un de ces enfants, vous avez donné aux auteurs de vos jours de semblables soucis, de semblables terreurs. Votre mère a pris soin de vous avec autant de patience et autant d'amour. Et si dans ce moment vous étiez forcée de dire : Ma mère n'a, pour tout cela, pas une ombre de récompense ; tous les jours j'accumule dans son âme de nouveaux chagrins et de nouvelles inquiétudes par ma désobéissance, ma légèreté, mes paroles brusques, mes caprices ; j'étais autrefois aimée de Dieu et des hommes, et je ne le suis plus aujourd'hui. Hélas ! ces réflexions peut-être ne les faites-vous même pas, peut-être qu'au fond de votre cœur vous vous complaisez dans votre état, et que vous vous trouvez parfaite ainsi, rejetant sur votre mère tous vos mécomptes et tout le désastre de votre âme. Quel aveuglement !

Quand Jésus, à douze ans, laissait retourner ses parents à Nazareth, et restait seul dans le temple à Jérusalem, il faisait le premier pas dans sa future carrière. Le temps approche où il va les quitter pour la seconde fois, et cette fois pour ne plus revenir, afin de s'occuper de ce qui regarde son Père. Hâtez-vous donc, ô sainte Mère, de goûter une joie sans mélange, tandis que votre Fils est encore auprès de vous ; bientôt il va s'éloigner, et votre âme agitée passera sans cesse de la joie à la douleur et de la douleur à la joie.

Et quand vint enfin le moment solennel de la séparation, entendez ce qu'il dit à sa mère bien-aimée. « Il faut que je parte, dit-il, et que j'accomplisse l'œuvre qui m'est imposée par mon Père. » La mère ne fut ni surprise, ni troublée. Jean-Baptiste avait déjà paru au désert en s'écriant : « Faites pénitence ! faites-vous baptiser ! Celui dont je ne suis pas digne de dénouer les souliers est déjà au milieu de vous ; aplanissez ses voies ! » Il fallait donc bien que celui dont Jean annonçait la venue apparût. Ne l'avait-elle point conçu et enfanté afin qu'il se montrât, afin qu'il accomplît sa haute mission et qu'il rétablît le royaume de David son père ?

Ce royaume n'avait aucun éclat visible, il n'offrait aucune apparence de splendeur terrestre. Mais la sainte Mère, l'humble servante du Seigneur, ne s'y trompait point. Ce qui s'est réalisé jusqu'ici est un miracle de la grâce, ce qui se réalisera par la suite ne sera pas moins digne de la sagesse et de la miséricorde divines : Que la volonté du Seigneur se fasse.

La plupart des mères sont destinées à voir leurs enfants, leurs fils surtout, les quitter après qu'ils ont grandi. Les enfants adultes sortent de la maison paternelle, se dispersent dans le monde, fondent des établissements pour eux-mêmes et vivent pour la profession qu'ils ont choisie. Rien n'est plus juste. Il est d'un jeune arbre de s'élever et de déployer ses rameaux, il est d'un vieil arbre de se dessécher. Vous avez élevé, n'est-il pas vrai, ô mère, vous avez élevé votre enfant pour qu'il occupe sa place dans le monde, qu'il serve Dieu et qu'il se rende utile aux hommes dans le cercle de sa condition. Laissez-le donc partir, offrez-le au Seigneur, abandonnez-le à sa vocation, muni de vos bénédictions, de vos prières et de vos vœux. Votre vie a été tout entière consacrée à votre enfant, et vous vous dépouilleriez volontiers de tout

en sa faveur. Je vous conseille cependant de ne pas pousser jusque-là votre abnégation de vous-même et de ne point vous mettre à sa merci. Ne savez-vous pas que l'homme quitte son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et que les époux, loin de regarder en arrière vers leurs parents, n'ont d'yeux et de pensées que pour l'avenir de leurs enfants? Réservez-vous autant que possible les moyens de donner, car il vaut mieux donner que recevoir. Ah! qu'il est dur de se voir abandonné par ses enfants! . . . . .

Pour vous, jeunes filles, qui organisez votre propre ménage soit en dedans, soit au dehors de la maison paternelle, puissiez-vous vous ressouvenir toujours de l'amour, des soucis que vos parents ont eus pour vous. Si les animaux devenus grands vont leur chemin sans s'enquérir d'où ils viennent, il n'y a en cela rien que de naturel parce qu'ils sont privés d'intelligence et que leur état quand ils furent petits ne réclamait guère de soins de la part de leurs mères. Mais lorsque nous voyons des enfants qui oublient leurs parents et les paient d'ingratitude, nous leur déclarons que leur conduite est contre nature et très-répréhensible puisque, étant petits, ils leur ont donné des

peines et des inquiétudes en grand nombre et qu'ils ont reçu de Dieu un esprit et un cœur pour reconnaître et sentir toutes ces peines et toutes ces inquiétudes. Pourquoi est-il dans la nature des choses que vos parents vieillissent et deviennent infirmes? Est-ce que Dieu permet cette décadence des forces vitales, pour les punir, ou pour les faire souffrir? Non, car il leur a préparé un soutien, un appui en vous leurs enfants. Il veut vous donner l'occasion de payer l'amour par l'amour. Dieu se serait-il trompé en comptant sur la justice de vos sentiments? « Celui qui honore son père vivra longtemps, et celui qui obéit au Seigneur réjouira sa mère. Prenez soin de votre père dans sa vieillesse; et s'il devenait faible d'esprit, ayez de l'indulgence pour lui, et ne le méprisez pas dans la pleine force de votre vie. Car la bénédiction d'un père consolide la maison des enfants, mais la malédiction d'une mère en détruit le fondement (1). »

(1) Eccles., III.

Où va Jésus au sortir de la maison paternelle? Jean avait depuis longtemps paru sur les bords du Jourdain; il annonçait la prochaine arrivée du Messie, il prêchait la pénitence qui devait préparer les cœurs à sa venue, il inaugurait son règne par le baptême qui préparait la rémission des péchés. C'est là sur les bords du Jourdain, c'est auprès de Jean que Jésus se transporte pour recevoir lui-même le baptême, c'est-à-dire la consécration qui lui est nécessaire pour ouvrir et établir, comme il va le faire, le règne du Messie. Et tandis que Jésus se fait baptiser par Jean et qu'il inaugure ainsi le règne du Messie, il est en même temps reconnu et consacré par son Père céleste. Le Saint-Esprit descend sur lui sous une forme visible, et une voix se fait entendre du haut du Ciel : « Voici mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances. »

Que se passe-t-il dans l'âme de Marie, quand elle apprit la rencontre de son fils avec Jean? Elle eut certainement un vif ressouvenir de sa visite à Élisabeth. Quel homme aujourd'hui que ce Jean qui tressaillait alors dans le sein de sa mère ! Quel puissant prédicateur! Quelle voix grave, écoutée partout avec respect et bien digne

d'annoncer la venue du Messie! Quel auguste modèle de la plus austère morale et du renoncement au monde! Quel parfait accomplissement des paroles prophétiques de Zacharie : « Et toi, mon fils, tu seras appelé le prophète du Très-Haut; car tu iras devant la face du Seigneur pour préparer sa voie, pour donner la science du salut à son peuple et la rémission des péchés (1). » Et déjà Celui que je portais dans mon sein chez Élisabeth est auprès de Jean; et son Père céleste l'a proclamé son Fils. Il commence dès à présent son œuvre. Ah! si Élisabeth vivait encore, si elle pouvait être ici, si nous pouvions voir les enfants que Dieu nous a donnés, réunis aux bords du Jourdain, devenus hommes, inspirés par le Saint-Esprit, l'un touchant au terme de sa mission et l'autre la commençant; quelle joie, quelle félicité!

(1) Saint Luc, I, 77.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

Les noces de Cana.

Jean avait dit à ses disciples en leur montrant Jésus : « Voici l'agneau de Dieu ! Voici celui dont j'ai dit : Après moi viendra un homme qui a existé avant moi et au nom duquel je suis venu baptiser dans l'eau. » A ces paroles de Jean, plusieurs de ses disciples s'attachèrent aussitôt à Jésus, qui en appela lui-même d'autres à le suivre et se trouva promptement entouré d'un certain nombre d'hommes qui le regardaient pour le Messie. Telle est l'humble origine de ce royaume qui devait rassembler autour de Jésus-Christ tant de millions d'hommes de toutes les nations et de toutes les races.

Ces premiers disciples du Sauveur lui apportèrent tous une bonne volonté et une foi naïve. Mais une foi de ce genre fondée seulement sur leur bonne volonté ne les aurait point soutenus dans le cours de leurs épreuves ; il fallait que leur foi

en Jésus-Christ fût assise sur des bases inébranlables. De là ces miracles qui éclatent dès le début de sa carrière et en vertu desquels les disciples de Jésus voient en lui un homme investi de la puissance divine et en possession de l'amour du Très-Haut. Il fallait que les disciples fussent convaincus par des preuves sensibles qu'il était le Messie promis et donné par Dieu.

Le premier des miracles eut lieu trois jours après la convocation des disciples. On célébrait à Cana, en Galilée, des noces où avaient été invités Jésus, sa mère et les disciples. Comme le Seigneur amenait avec lui un nombre assez considérable de convives, la sainte mère, qui songeait et veillait à tout, craignit qu'il n'y eût pas de quoi nourrir et abreuver tous ces convives sur lesquels on n'avait sans doute pas compté. Comme elle aurait été extrêmement affligée de voir les nouveaux mariés exposés à la confusion, elle communiqua ses craintes à son fils, qui la rassura en se chargeant d'y pourvoir. Le vin commença en effet à manquer, et la sainte mère, attentive à toutes choses, fut la première à s'en apercevoir. Elle en informa Jésus, qui, voulant conserver toute sa liberté d'action, lui répondit : « Mon heure n'est

pas encore venue. » C'était redire qu'il y pourvoirait, mais qu'il voulait attendre encore, car pour que l'on connût son œuvre, il fallait que tous sussent bien qu'il n'y avait plus de vin. La sainte mère avertit cependant les serviteurs d'exécuter sans hésitation tout ce que leur commanderait Jésus. Vint donc enfin le moment d'un embarras pénible pour les mariés et pour les convives. Et Jésus commanda de remplir d'eau les six vases de pierre placés selon l'usage de la purification des Juifs, contenant chacun deux à trois mesures. Les serviteurs les remplirent jusqu'aux bords. Et Jésus leur dit : Puisez maintenant et portez-en à l'intendant. L'intendant goûta ce qu'on lui apportait et trouva que c'était un vin excellent. Il s'imagina que le jeune époux avait fait venir ce vin et lui dit : « D'habitude l'on sert le bon vin d'abord et le moins bon après qu'on a bu largement ; toi, au contraire, tu as gardé le bon vin jusqu'à présent. » Mais l'époux n'avait ni gardé ni fait venir de vin, et il demanda aux serviteurs avec autant de surprise que de joie qui leur avait donné ce vin et où ils l'avaient pris. On apprit alors qu'ils avaient puisé de l'eau sur l'ordre de Jésus et que cette eau s'était changée en vin. Il est facile de se figurer

l'effet que ce miracle devait produire sur l'esprit des disciples et de quels yeux ils devaient le regarder. Ils ne demandèrent plus que de le suivre, car il venait d'éveiller en eux une foi enthousiaste, un respect plein de dévouement, une soumission sans limites pour sa personne. C'est en ce moment que la sainte mère vit pour la première fois paraître en son fils, le Fils du Tout-Puissant. Sa mémoire lui retraça avec vivacité toutes les particularités de l'annonciation. Elle contempla alors avec une profonde vénération le Fils de Dieu, et il devint évident pour elle qu'il saurait rétablir, qu'il rétablirait en effet et sans aucune puissance extérieure, par la seule vertu qu'il possédait, le trône de son ancêtre David.

Nourrie, comme elle l'était, de toutes les paroles qui lui avaient été adressées au sujet de son fils, l'événement de ce jour était pour elle une source intarissable de réflexions et de douces émotions. Que Jésus eût fait disparaître tout embarras et fait de ce jour, un jour de grande joie pour les nouveaux mariés et leurs convives, c'est ce qui la touchait médiocrement; mais ce qui remuait et transportait son âme, c'était d'avoir vu son fils en pleine possession de la grâce et de la vertu de Dieu.

Nous avons vu Marie pleine de sollicitude, afin que les convives ne fussent pas exposés à manquer de nourriture et de boisson, prier son fils d'y remédier. Nous découvrons dans cette sollicitude un cœur compatissant qui s'empresse d'entrer dans les misères et les embarras des autres et de voler à leur secours. Et si son cœur est ainsi disposé avant qu'elle ait parcouru sa voie douloureuse, avant qu'elle ait reçu le baptême de feu du Saint-Esprit, avant qu'elle soit montée au ciel pour entrer dans la gloire, pouvons-nous jamais trop présumer de ce cœur, nous le figurer jamais trop compatissant, trop secourable, trop prompt à intercéder pour nous, après tout ce qu'il a souffert, aujourd'hui que Marie tient en ses mains la puissance unie à l'amour de son cœur.

Nous rencontrons chez les femmes, dans tous les siècles des traits de sympathie, de sollicitude et de dévouement dont le souvenir nous remplit de respect et d'admiration. Mais entre tous ces cœurs de femmes il n'y en a point d'aussi généreux que celui de Marie. Elle s'appelle, elle est la mère de miséricorde et de consolation ; des millions d'opprimés et de malheureux ont de tout temps imploré sa pitié et son intercession. L'É-

glise catholique ne se borne pas à la saluer comme la consolation des affligés et le secours des chrétiens ; elle fait appel en termes exprès à sa maternelle bonté, lorsqu'elle s'écrie dans ses prières: « Enfants exilés d'Ève, nous élevons la voix vers vous, ô Marie ; dans nos plaintes et nos douleurs, nous vous adressons nos soupirs du fond de cette vallée de larmes. Intercédez pour nous et jetez sur nous un regard de miséricorde. » L'Église le fait avec raison. Car entre tous les millions de cœurs de femmes compatissantes et généreuses, il n'y en a point, je le répète, qui puisse être comparé au cœur de Marie ; et si elle s'intéressait ici-bas à un intérêt de ménage, combien plus s'intéressera-t-elle là-haut à nos misères et à nos faiblesses pour les mettre sous les yeux de son divin Fils et pour intercéder en notre faveur. Il y a, hélas, mille et mille occasions dans lesquelles nos maux surpassent sans comparaison l'embarras des époux de Cana ; mais Marie, Mère du Sauveur des hommes, s'associant en sa qualité de mère à l'esprit et au règne de son Fils, porte en son cœur le salut du monde, et en fait l'objet de son amour, de sa sollicitude et de son intercession. C'est avoir d'elle une idée bien mesquine que de

nous la représenter comme une bienheureuse qui, dans sa céleste splendeur, a renoncé à sa maternité pour ne vivre que pour elle, pour sa propre félicité, peut-être pour les saints qui l'environnent. Non. Elle est toujours la mère du Sauveur, elle porte toujours en son cœur l'humanité tout entière. N'hésitez donc pas, vous qui êtes affligée, n'hésitez pas à l'invoquer avec confiance. Priez-la d'intercéder pour vous, mais n'oubliez pas l'avis qu'elle donnait aux serviteurs de Cana : « Faites tout ce qu'il vous dira : » Ne comptez ni sur son appui, ni sur son intercession, si vous n'avez point la foi en son Fils et si vous n'observez point sa loi et ses commandements.

Quand nous voyons une mère attentive, soigneuse et diligente, nous songeons tout de suite et spontanément que c'est le Créateur qui a formé le cœur de la femme pour les soins, les détails et l'activité domestiques. Cela se remarque déjà chez la jeune fille qui est saine de corps et d'esprit ; cela se remarque mieux encore chez l'épouse et la mère de famille. Son époux, ses enfants, ses serviteurs, ses parents, ses amies, les pauvres, les orphelins, les malades, tout parle à son cœur. Elle s'occupe de tous, du matin au soir,

tous les jours de sa vie, avec amour et sollicitude. Qu'elle est noble, qu'elle est précieuse cette femme qui sacrifie sa vie à autrui, qui ne se meut, qui n'agit que pour prévenir et satisfaire les besoins de ses semblables ! Salomon dit dans le livre de ses proverbes ? « Une femme forte, qui est-ce qui la trouvera ! Elle est plus précieuse que tout ce qui vient de loin et des extrémités du monde. Elle cherche avec soin la laine et le lin et elle les travaille avec des mains sages et ingénieuses. Chargée comme un vaisseau marchand, elle apporte de loin ses provisions. La nuit elle se lève et distribue la nourriture à ses serviteurs. Elle considère un champ et l'achète de son travail, fruit de ses mains ; elle y plante une vigne. Elle ceint ses reins de force, elle endurcit son bras ; sa lumière ne s'éteint jamais pendant la nuit. Sa main s'attache aux travaux rudes et ses doigts prennent le fuseau. Elle ouvre pourtant sa main à celui qui est dans l'indigence, elle l'étend sur le pauvre. Elle ne craint ni froid ni neige, et tous ses domestiques ont un vêtement double. Elle a tissé des habits pour elle-même, le fin lin et la pourpre sont ses vêtements. Elle ouvre sa bouche à la sagesse, et une loi de douceur est sur sa langue. Elle

observe dans sa maison jusqu'aux traces des pas, et elle ne mange jamais son pain dans l'oisiveté. Les grâces sont trompeuses, la beauté est vaine: la femme qui craint Dieu c'est celle qui sera louée (1). » C'est à juste titre que Salomon donne le nom de femme forte à celle dont il peint dans ce passage la glorieuse application. La femme faible, la femme molle qui écoute sa sensualité, ses caprices, ses petites souffrances est de tout point le contraire. On ne la voit point travailler la nuit, on la rencontre dans le monde, au théâtre, aux tables de jeu. On ne la voit point vêtue d'étoffes qu'elle a tissées elle-même, mais couverte des pieds à la tête d'articles de mode étrangers. On ne la voit point occupée à filer, encore moins à laver; cela ne serait point convenable, et tout au plus bon pour des servantes. On ne voit point qu'elle endurcisse son bras, elle n'a point la force de nettoyer et d'habiller ses enfants, de se vêtir elle-même pour se livrer au travail. Elle ne songe point à pourvoir ses domestiques d'un double vêtement, car ils ne sont à ses yeux que des créatures d'un ordre inférieur : elle ne se doute point

(1) Prov., XXXI, 10 et seq.

qu'ils puissent souffrir du froid ou de la faim ; tout est trop bon pour eux; et pendant qu'elle jette l'argent à profusion pour sa toilette et ses plaisirs, elle leur envie leur tranche de pain qui lui semble trop grande. Sa main n'est point ouverte à l'indigence ; elle n'a point de cœur pour les soucis et la misère du pauvre, car elle n'en a jamais souffert; elle ne leur est point secourable, car elle dépense son argent pour d'autres objets. Pétrie de frivolité et de mollesse, elle ne veut point être incommodée, elle ne court qu'après les distractions, les divertissements et les plaisirs. Mais comme les plaisirs lui font souvent défaut, qu'elle éprouve parfois des accès de malaise corporel, qu'elle est absolument dépourvue de force de volonté, elle tombe dans la mauvaise humeur, elle est désagréable à son mari, à ses enfants, à ses domestiques ; elle se plaint avec aigreur, elle se plaint sans cesse d'être mal partagée, elle est exigeante et tracassière, elle fait son tourment et celui des autres.

Celle qui devient mère de famille doit s'interdire le rêve d'un paradis sur la terre, et les visions extravagantes d'une vie pleine de délices sensuelles. S'il ne s'agissait que de trouver le ciel sur la

terre, qu'aurait-on besoin de demander des grâces d'état et des forces au saint sacrement du mariage? « Tu enfanteras avec douleur, » Cette parole sortie de la bouche de Dieu, lorsqu'il prononçait son arrêt dans le paradis, ne s'applique point seulement aux douleurs de l'enfantement, mais à la vie entière de la femme. Elle a une mission hérissée de peines et de difficultés, dans laquelle il ne faut s'engager qu'avec un grand courage, avec un esprit de sacrifice, en s'attendant et en se résignant à travailler et à souffrir beaucoup. Il faut qu'elle soit une femme forte. Quand elle se sent indisposée, il faut qu'elle se lève pour laver et habiller ses enfants, pour dire avec eux la prière du matin, pour leur donner leur déjeuner et les envoyer à temps à l'école, pour distribuer leur tâche à ses domestiques et s'assurer qu'ils la remplissent, pour tenir tout en ordre dans la maison, pour faire et surveiller ses achats. Elle aimerait à garder le lit et à se ménager à la suite d'une maladie, mais cela est impossible, elle n'en a pas le temps. Il faut qu'elle soit à la cuisine, au lavoir, au jardin, au marché, aux champs. Il faut qu'elle voie par elle-même, qu'elle fasse elle-même la besogne, qu'elle y prête au moins la main. Rien

ne marche que sous ses yeux; et quand elle a mené à bonne fin les travaux du ménage, elle est peut-être appelée par un enfant malade ou pour un pauvre : il faut soigner, consoler, envoyer des aliments et des remèdes. Elle ne connaît pas le repos. A table, sa joie est de voir tous ses convives bien pourvus, et s'il faut retrancher sur une part, c'est sur la sienne; elle se contente de la moindre et de la moins succulente, parce qu'elle est la première à aimer et la dernière à prétendre. Elle est économe, mais avant tout à ses propres dépens; elle est surtout très-modeste dans ses vêtements, elle sait garder pour de nobles usages l'argent qu'on dissipe si souvent en vanités de luxe. Elle sent les mauvais côtés et les défauts de son mari, mais elle ne rend point le mal pour le mal; elle est trop humble pour cela et trop attachée à Dieu. Elle reprend son mari à cause de ses défauts, mais elle sait choisir le moment favorable et trouver le langage le plus convenable et le plus doux. Elle oppose la patience à la maladresse de ses domestiques et moins, elle est faite pour la supporter, plus elle s'y résigne généreusement; elle les instruit et les avertit comme une mère. Elle fait scrupuleusement observer la règle de la maison, elle a

ses heures de prière, elle y fait assister ses enfants et ses serviteurs, elle envoie exactement ces derniers aux offices et visite souvent la nuit les chambres de ses servantes. Ah ! que de tourments tout le long du jour et tout le long de l'année ! C'est précisément pourquoi il faut chasser de l'esprit les peintures sentimentales, qu'y tracent du mariage des livres pleins de légèreté et d'ignorance. Soyez une femme forte; une femme forte et heureuse c'est identique. Les femmes romanesques sont toutes malheureuses parce qu'elles ne rencontrent point le monde qu'elles ont rêvé et qu'en face de la réalité elles sont sans force et sans courage. La femme forte est la seule heureuse. Qu'on ne s'imagine pas que ses occupations si nombreuses engendrent pour elle le malheur. Non. Dieu a donné à la femme un cœur naturellement riche d'amour et de dévouement. Elle ne fait, en prenant toutes ces peines, que suivre la pente naturelle de sa piété, de sa tendresse et de son humilité. Cela lui est d'autant plus facile que sa véritable nature a été plus fortifiée et mieux dirigée, et que le Saint-Esprit ajoute ses grâces aux dispositions naturelles, élève et soutient son cœur, et l'encourage à la patience et à la persévérance. Quand son labeur lui accorde

le repos de la nuit elle est fatiguée, mais elle a la paix de l'âme. Quelle différence entre sa vie, ses œuvres et celles d'un si grand nombre d'autres femmes! mais aussi quelle différence un jour, quand au terme de leur carrière elles iront recevoir la récompense de leurs œuvres. Leur juge et leur roi dira à l'une : « Bonne et fidèle servante, tu as été fidèle quand tu étais placée à la tête de petites choses, c'est pourquoi je veux t'établir sur de plus grandes; entre dans la joie de ton Seigneur. « Aux autres il dira au contraire : « Esclaves inutiles, allez, soyez jetées aux ténèbres extérieures. »

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

Marie pendant la vie publique de Jésus.

I. — Ses joies.

Depuis les noces de Cana jusqu'à la passion du Christ, l'Évangile ne fait qu'une seule fois mention de la sainte Mère lorsqu'elle vient visiter son Fils et qu'on dit à Jésus : « Voici que votre mère et vos frères sont là qui vous demandent. » Il semble que durant toute cette période nous ne sachions absolument rien sur la vie de la Vierge. Il n'en est pourtant pas ainsi. Elle vivait de la vie de son divin Fils, son cœur maternel s'associait à tout ce qu'il faisait, à tout ce qui lui arrivait. Connaissant la vie du fils nous connaissons conséquemment aussi la vie de la mère.

Son fils enseignait avec une autorité sans exemple chez les anciens docteurs. Le peuple entier, frappé de sa doctrine, demandait avec étonnemeut d'où lui venait tant de sagesse. Est-ce nous tromper que de supposer que sa sainte

mère allait souvent l'écouter et l'écoutait avec ardeur. Douée d'un esprit supérieur et méditatif, elle était faite par excellence pour saisir toute la portée de sa parole, et pour cette raison même d'autant plus avide, d'autant plus heureuse de l'entendre. Quand son fils disait: « Je viens d'en haut; j'étais avant Abraham ; j'enseigne ce que j'ai vu auprès de mon Père ; mon Père est en moi et moi en lui ; » quelle impression ces discours ne faisaient-ils pas sur sa mère. Il avait vécu auprès de son Père avant de venir au monde; son Père lui montrait tout; qui le voyait, voyait son Père; c'était là pour la sainte Vierge une source inépuisable de réflexions et de ravissements. Quand son Fils disait encore : « Je suis l'oint du Seigneur pour prêcher l'Évangile aux pauvres; il m'a envoyé pour guérir ceux dont le cœur est souffrant, pour rendre la liberté à ceux qui sont dans les fers et la vue aux aveugles. Heureux dorénavant les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est à eux ; heureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre ; heureux les affligés, parce qu'ils seront consolés; heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés ! » Quel sujet d'étude pour l'esprit de la sainte Mère !

L'enfant devait s'appeler Jésus, c'est-à-dire libérateur. Les anges avaient chanté sur son berceau : « Paix sur la terre aux hommes qui sont de bonne volonté. » Ils avaient annoncé aux bergers qu'il y aurait une grande joie pour tout le peuple : et tout cela s'accomplit, se disait la sainte Mère à elle-même. Il s'occupe des pauvres, des ignorants, des brebis qui errent sans pasteur, de ceux qui ont faim et auxquels les docteurs de la loi ne rompent point d'aliments. C'est ainsi que la sainte Mère était sans cesse occupée à entendre elle-même son fils, ou à entendre parler de lui, à songer et à réfléchir à ce qu'elle avait entendu ou à ce qu'on lui avait rapporté.

Elle vivait des doctrines de son fils, elle vivait encore de ses miracles. Elle en vit beaucoup de ses propres yeux, elle était informée des autres, il y en avait chaque jour de nouveaux. Les objets des miracles de Jésus-Christ étaient toujours des malheureux, paralytiques, sourds-muets, aveugles, lépreux, possédés, hypocondriaques, fiévreux et autres malades. Le cœur maternel de Marie s'attendrissait à la vue de tant de misères qui se rassemblaient autour de son Fils. Elle se réjouissait de la foi de ces malheureux, de leur

confiance, de leur empressement, de leur guérison et de leur félicité. Longtemps après, la mémoire lui retraçait encore ces malheureux, l'expression pénible de leurs souffrances, celle de leur espoir et de leur foi, celle enfin de leur joie sans mesure à la suite de leur guérison miraculeuse. Elle avait la plus vive sympathie pour les souffrances comme pour le bonheur de ceux qui recouvraient la santé. Son amour pour eux était pour elle-même une source intarissable de joie. Et c'était son Fils, celui en qui demeurait cette miséricorde et cette puissance divines. Il disait au lépreux : je le veux, sois guéri ; à l'esprit impur : sors de cet homme ; à un mort : avance ou lève-toi, et le lépreux était guéri, le démon s'enfuyait et le mort avançait ou se relevait. Quel sujet d'exaltation pour Marie ! Qu'elle aimait à se rappeler longuement la douceur ou le feu de son regard, le geste puissant de son bras, le son bienveillant ou impérieux de sa voix. Ce qui la ravissait surtout, c'est qu'il émanait de lui une vertu qui guérissait, alors même que les malades ne l'en priaient pas expressément, pourvu seulement qu'ils touchassent avec foi le bord de son vêtement ; c'est que sa parole et sa volonté guéris-

saient non-seulement les malades présents devant lui, mais encore ceux qui étaient absents et éloignés ; c'est qu'il commandait non-seulement aux esprits mauvais et aux maladies, mais encore aux éléments, à l'air et à l'eau ; c'est qu'enfin sa vertu ne résidait pas seulement en lui, mais encore en ceux à qui il la communiquait et qui opéraient alors en son nom comme lui-même. Source inépuisable d'admiration et de félicité.

Joignez à cela la gloire de son Fils qui s'étendait fort au delà des limites de la Judée et de la Galilée, la surprise des peuples, leurs louanges; les marques éclatantes de respect, d'admiration et de reconnaissance que témoigne une foule pleine d'enthousiasme, et qu'elle décerne à l'objet de sa vénération et de son admiration. « Un grand prophète s'est levé parmi nous, s'écriaient-ils : oui c'est ici le prophète qui doit venir dans le monde. Hosanna au Fils de David. Tout ce qu'il fait est bien fait. Heureuses les entrailles qui vous ont porté, heureux le sein qui vous a allaité ! » Ce concert d'éloges sans cesse renouvelé, et toujours à la suite de quelque miracle nouveau, résonnait jusqu'au fond du cœur de sa mère. Elle se disait bien souvent : Oui, je suis vraiment

bénie entre toutes les femmes, oui le Seigneur est avec moi, je suis comblée de la faveur divine, et le fruit de mes entrailles est béni. Il n'y a pas d'expression pour dire la joie qui inondait son âme, mais il est aisé de s'imaginer combien de fois et avec quelle vivacité elle remerciait Dieu du bonheur qu'il avait accordé à sa servante, comme elle l'aimait, comme elle le glorifiait de toute la ferveur de son âme.

Sa joie fut sans mesure au jour où son fils fit son entrée solennelle dans Jérusalem en qualité de Messie. La foule se porta au-devant de lui à son approche de la ville, pour le recevoir et l'introduire en triomphe. On jetait des habits sous ses pas, on jonchait la route de palmes, on le précédait, on le suivait en poussant des cris de joie : « Hosanna au Fils de David ! Loué soit celui qui vient au nom du Seigneur. Hosanna, salut et gloire à lui au plus haut des Cieux ! » Tout Israël proclame et répète ce que la sainte Mère avait gardé jusque-là dans le secret de son cœur : « Voici le Fils de David promis et attendu. » Le peuple le prend et le reconnaît pour tel ; il entre dans la ville sainte, il y entre pour en prendre possession. C'est à présent qu'il va fonder son royaume

et régner en Israël. Tout Jérusalem est en mouvement ; ce cortége, cette animation, ces acclamations de la foule, la dignité de Jésus reconnue et proclamée, quelle joie indéfinissable pour Marie sa mère ! Elle est ravie, elle s'écrie à plusieurs reprises : « Mon âme glorifie le Seigneur et mon esprit s'est exalté en Dieu mon Sauveur, car il a regardé la bassesse de sa servante ; voici que désormais toutes les générations me diront bienheureuse. »

Nous partageons de tout notre cœur les joies de Marie. Pourquoi n'éprouverions-nous pas au fond de notre cœur des sentiments de bonheur et d'allégresse en fixant nos regards sur son divin Fils ? Il me semble que c'est uniquement notre faute à nous, si notre existence est si froide, si vide de transports, souvent si pleine d'ennuis. Je m'explique. La doctrine de Jésus-Christ a une profondeur, un charme, une sublimité que nulle parole ne peut rendre. Indépendamment des discours qui nous l'annoncent, elle subsiste encore par écrit dans les saints Évangiles. Il ne dépend que de nous, pour peu que nous demandions les lumières du Saint-Esprit, de nous attacher à cette étude sainte, d'entendre et de lire avec foi et un

ardent désir de connaître le Sauveur, la doctrine qu'il est venu enseigner. Aimons la parole de Dieu, et cette parole procurera à notre âme les plus douces émotions, elle deviendra l'objet de nos réflexions, l'aliment de notre esprit dans nos heures de solitude, et comme elle traite des plus chers intérêts de notre âme, elle nous donnera les joies les plus pures. C'est ainsi qu'à écouter où à lire la parole de Dieu nous vivrons d'une vie intérieure, nous jouirons de la paix du cœur à l'instar de Marie, la Mère de Dieu. Sans doute, si nous sommes absorbés par les affaires, par les distractions ou les plaisirs du monde, par cette curiosité qui s'informe, qui s'instruit, qui parle de tout ce qui se passe au dehors, mais qui reste étrangère à son propre cœur, sans doute nous n'avons plus alors pour Dieu et pour la vérité aucun goût, aucun attrait, aucune inclination ; nous ne concevons pas qu'on puisse s'intéresser ou se plaire à la prédication de la parole de Dieu, à l'instruction religieuse, à de pieux entretiens, à la lecture des livres saints. Il nous reste d'autres intérêts, d'autres plaisirs, mais des intérêts et des plaisirs si vides, si vils, si matériels, si passagers que leur vanité nous accable et nous en apporte tôt ou tard le

dégoût. Veuve, épouse, mère, vierge chrétienne, quittez cette voie, cette misère mondaine qui fait perdre le goût et le sens de la parole de Dieu. Songez à votre âme, intéressez-vous à elle, je vous en supplie, tenez compte de ses besoins. Dès que vous vous éveillerez à la vie spirituelle vous vous sentirez aussi portée vers les entretiens, les études et les méditations spirituelles. Que votre cœur se prenne de compassion, par exemple, pour l'oppression et la misère de tant de pauvres qui gémissent autour de vous, et vous prendrez goût à cette parole : « Heureux les affligés, parce qu'ils seront consolés. » Et chaque fois que vous entendrez, chaque fois que vous lirez l'histoire d'un malheureux qui a été soulagé et consolé, votre courage s'élèvera et vous y reconnaîtrez la main de Dieu. Si vous avez votre conscience chargée de fautes et que vous ayez perdu des années sans avoir rien amassé pour le ciel, vous vous intéresserez, vous puiserez des consolations à tout ce qu'on vous dira, à tout ce que vous lirez vous-même sur la rémission des péchés et sur la manière dont vous devrez employer le reste de votre vie. Vous prendrez goût à lire et à méditer l'histoire de Madeleine pénitente, la parabole de l'enfant prodigue,

celle du bon pasteur, de la brebis et de la drachme perdues, celle des ouvriers qui vont à la vigne à des heures différentes et reçoivent le même salaire. Si vous avez un caractère ouvert et porté à la piété, en contemplant le jour ou la nuit les merveilles que la main du Créateur a semées à l'entour de nous, vous trouverez dans les saints livres de quoi exprimer votre admiration. La parole de Dieu fera toute votre joie.

La parabole de l'ivraie que l'ennemi sème parmi le froment et qu'il faut y laisser mêlé jusqu'à la moisson, vous suggérera une foule de réflexions sur la disposition de la Providence, qui oblige les bons à vivre face à face avec les méchants. Que de dangers, mais que d'occasions pourtant de progrès moraux dans ce mélange du bien et du mal! La méditation de tous ces sujets vous offrira le plus vif intérêt.

Jésus-Christ a dit : « Je suis le pain de la vie ; celui qui mange de ce pain vivra éternellement. » Eh bien, vous vous demandez qu'est-ce que la vie? qu'est-ce que le pain de la vie? qu'est-ce que manger le pain de la vie? quel rapport y a-t-il entre cette nourriture et la vie éternelle, en sorte que celui qui en mange a en lui cette vie éter-

nelle? Il n'y a point de réflexions, point d'entretiens plus intéressants pour un esprit qui s'est éveillé à la vie spirituelle. Jésus-Christ a dit : « Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père: j'irai afin de vous y préparer une place. » Quelle occasion, je dirai quelle obligation de se réjouir et de s'exalter ! « La maison de mon Père ! » Qui est-ce qui comprend la portée de cette parole? Quelle est l'imagination qui saura se tracer une peinture, se donner une idée de cette maison? Qu'est-ce que les demeures de cette maison? comment sont-elles disposées? combien y en a-t-il? La pensée est impuissante à épuiser ce sujet, qui tire de cette impuissance même un attrait et une élévation sans limites. Il en est de même de tout ce que Dieu a révélé et proposé à la foi et à la méditation des hommes par la tradition orale et la parole écrite confiées à son Église. C'est un inépuisable trésor de joies spirituelles. Il ne s'agit que d'y prendre goût et d'y donner son cœur. Et nous y prendrons goût à mesure que nous nous détacherons du monde et de la chair, pour écouter la voix de l'esprit, à mesure que nous développerons, non-seulement notre être spirituel dans ses facultés, mais encore notre être surnaturel dans

les opérations et sous l'influence de la grâce. De même qu'une âme remplie de sentiments lascifs ne se lasse jamais de voir ou de lire avec avidité tout ce qui les entretient, dévorant avec passion une nourriture aussi morbide pour s'en rassasier pleinement, de même une âme nourrie des vérités divines y revient toujours avec une nouvelle ardeur. Elle écoute, elle lit avec un profond intérêt tout ce qui se rapporte à Dieu et à la voie qui conduit vers lui; elle ne se fatigue jamais de retourner avec délices à ces lectures et à ces entretiens. Élevez-vous donc, je le répète, au-dessus de la matière; veillez sur la plus noble partie de vous-même, afin d'apprécier les biens spirituels et d'y trouver votre bonheur.

Vous pouvez encore, comme la sainte Mère, suivre avec une vive sympathie les miracles du Christ. Qu'est-ce qui vous empêche de vous retracer la vie du Seigneur consacrée à guérir des malades et à faire des heureux, de sentir d'une part toutes les misères dont parlent les saints évangélistes, et de l'autre toute la miséricorde et la puissance du Sauveur. Ne manquez jamais de le faire. Toutes les fois que vous entendrez parler des œuvres du Fils de Dieu ou que vous en lirez le récit, plongez-

vous dans ce sujet et laissez-vous aller à l'admiration, à l'amour et à la reconnaissance. Ces sentiments rempliront votre âme d'une sainte allégresse, et rendront votre cœur semblable à celui de Marie.

Cependant les misères dont parle la sainte Écriture ne sont pas les seules qui frapperont votre pensée; il y en a encore d'autres autour de vous, car chaque lieu et chaque époque a ses tribulations et ses souffrances. Les malades, les pauvres, les affligés et les opprimés qui vous entourent, doivent-ils être négligés, à présent que leur Sauveur ne parcourt plus leurs rangs et ne les secourt plus sous une forme visible? Non, car il a envoyé à sa place sur la terre son Esprit qui aide et qui console. Il a rempli de cet Esprit ses fidèles pour qu'ils soient la consolation et l'appui des affligés. Et vous aussi, femme chrétienne, vous avez reçu cet Esprit, et le Sauveur veut se servir de vous, comme d'un instrument, pour aider, guérir et consoler par la vertu du Saint-Esprit. N'oubliez pas que vous êtes appelée à concourir pendant la *durée* de votre vie à l'œuvre de Jésus-Christ. L'année est longue, les souffrances sont nombreuses, vous pouvez beaucoup pour le salut des malheureux.

Quelques gouttes d'un vin fortifiant, un petit morceau de pain, un vieil habit, un peu de bois, une parole d'encouragement et de consolation, une démarche, une visite affectueuse et sympathique, c'est si peu de chose pour vous, et c'est pourtant une grande chose pour le pauvre, le malade et l'affligé. Une mère de famille a rarement de grandes ressources à sa disposition, mais elle peut rendre une foule de petits services et consoler une foule de petites misères. Ne négligez pas ces humbles occasions. Vous êtes complétement dans votre sphère, quand vous soignez et que vous consolez les petits. Je n'estime rien au-dessus d'une mère de famille dont les yeux découvrent toutes les souffrances, dont le cœur est toujours compatissant, la main toujours ouverte. Quelque bornées que soient ses ressources, à la longue elle fait pourtant beaucoup de bien ; elle gagne surtout, à cette pratique constante de la charité, des trésors inépuisables d'amour. Loin d'épuiser son amour, ses soins et ses dons le fortifient sans cesse ; et qu'on ne s'avise point de la soupçonner de faire tort aux siens pour rendre service à son prochain. Admettons que sa charité l'entraîne un peu loin, personne à coup sûr ne

niera que la bénédiction d'une maison ou d'une famille ne vienne du ciel; personne ne soutiendra que ce soit semer sur le sable que d'appeler cette bénédiction sur sa maison, sur sa famille par la miséricorde et la charité.

Cette énumération des joies terrestres que goûte la sainte Mère à la vue de son divin Fils et des prodiges qu'il opère, rappelle à toutes les mère chrétiennes le souvenir des joies que leur causent aussi leurs propres enfants. Ils ont grandi, ils prospèrent, ils sont entrés dans la profession dans laquelle ils doivent travailler à la sueur de leur front, ils sont pleins de courage et d'espoir, ils sont peut-être bien établis, ils vivent heureux et honorés dans la sphère brillante de leur activité, ils sont peut-être eux-mêmes entourés d'une joyeuse troupe d'enfants, ils comblent leurs vieux parents de témoignages d'amour et de respect. Heureuse mère! que pouvez-vous demander au delà? Réjouissez-vous donc et remerciez mille fois le Dieu qui vous a ainsi bénie dans vos enfants. Vous recueillez les fruits des soins et des *peines* que vous leur avez consacrés pendant de longues années, mais qui sont encore davantage les fruits de la bénédiction céleste. Il n'y a point, il est vrai,

de moissons sans semailles, mais la semence ne lève point sans le soleil et sans la pluie d'en haut. La santé, la force, les talents, les succès et le bien-être de vos enfants doivent même vous causer moins de joie que la certitue de savoir leurs noms inscrits dans le grand livre de la vie. Bientôt il vous faudra quitter cette terre; qui est-ce qui vous consolera à ce moment suprême de la mort, si ce n'est l'espoir de retrouver un jour ces êtres chéris dans la vie éternelle? Quelle joie vous procurerait le bonheur éphémère dont ils jouissent, si vous saviez qu'ils marchent dans la voie du péché, que leur cœur est livré aux séductions du monde, que la vengeance de Dieu et le châtiment les attendent, sinon ici-bas, du moins certainement dans l'éternité?

Encore quelques mots avant de terminer ce chapitre. Nous ne pouvons que féliciter les parents qui s'arrangent de manière à faire de la vie, des actions et des destinées de leurs enfants, leur affaire propre et personnelle. Sans doute que cet arrangement occasionne une quantité d'inquiétudes, mais il procure également des avantages nombreux et des satisfactions bien légitimes. Combien, sans cela, la vie de beaucoup de per-

sonnes serait vide et sans joie? Il n'est pas bon que l'homme soit seul; il faut d'abord qu'il trouve sa félicité et son amour en Dieu, mais ensuite qu'il cherche l'un et l'autre dans sa famille et dans sa vocation.

CHAPITRE VINGTIÈME.

Marie pendant la vie publique de Jésus.

II. — SES DOULEURS.

A côté des paroles consolantes que Dieu avait adressées par son ange à la vierge de Nazareth : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, » se trouvait le funeste présage du vieillard Siméon : « Le glaive de la douleur transpercera votre cœur. » De même que la première sentence, la seconde devait s'accomplir. Marie, qui ne vivait, comme nous l'avons remarqué, que de la vie de Jésus, Marie était aussi appelée à partager ses douleurs. Qui, mieux que la mère, connaissait son fils? qui, mieux qu'elle, comprenait ce cœur inépuisable d'amour? qui avait mieux sondé les profondeurs infinies de sa miséricorde? Qui pouvait donc, au jugement de sa mère, lui refuser, dès qu'il se montrait, son estime et sa vénération? Jésus tenait en outre de son Père la puissance d'opérer des miracles; il prouvait au monde par des

faits visibles et matériels qu'il était envoyé par le Très-Haut. Qui donc encore, au jugement de sa mère, pouvait être témoin de ces miracles sans croire en lui, sans se sentir pénétré du plus profond dévouement à sa personne? Tous ses miracles n'étaient qu'une longue suite d'œuvres de miséricorde envers les affligés et les malheureux. Qui enfin, au jugement de sa mère, dont le cœur était si plein de pitié et de compassion, pouvait se refuser à faire à ce Sauveur, à ce bienfaiteur, un accueil prévenant et joyeux? Et de fait, beaucoup l'accueillirent en rendant grâces à Dieu; mais il trouva également une multitude de contradicteurs, et Marie dut, dès le début de la vie publique de Jésus, se résigner à ne pas voir son divin Fils reçu partout avec joie. Hélas! ses propres parents, et avec eux les habitants de sa ville natale, ne crurent point en lui. Quand il revint à Nazareth, au bout d'un certain temps, les gens lui demandèrent qu'il opérât devant eux des miracles pour les convaincre, et comme il s'y refusa, leur reprochant leur indignité, ils s'élevèrent contre lui, le chassèrent de la ville et voulurent le précipiter de la hauteur sur laquelle elle était bâtie. De quel droit, disaient-ils, s'élève-t-il au-dessus de nous?

N'est-il point le fils du charpentier? Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie? Comment un homme d'aussi basse extraction ose-t-il nous insulter?

Il n'est pas difficile de se représenter les angoisses de la sainte Mère, pendant que les habitants de Nazareth le chassaient de la cité, le poursuivaient avec des cris sauvages et voulaient le précipiter dans l'abîme. C'est alors que son cœur fut transpercé d'un glaive, et ce n'est pas l'unique fois qu'elle devait ressentir une semblable douleur, car ce n'est pas seulement à Nazareth qu'il rencontrera cet esprit d'hostilité contre la verité, ce mépris pour sa naissance, cet aveuglement passionné pour sa doctrine.

Hélas! l'ambition blessée, l'égoïsme attaqué, l'envie jalouse sont de terribles puissances qui s'élèvent avec fureur contre tout ce qui les menace ou les arrête. Quand le Fils de Dieu ravit et attira à lui les populations par son enseignement et ses œuvres, quand la foule se mit partout à le suivre et que sa gloire retentit dans toute la Judée, en Galilée et dans les contrées voisines, l'envie des pharisiens, qui avaient été jusque-là les chefs du peuple, fut portée au comble, et ils n'épargnèrent aucune calomnie, aucune insinuation pour affai-

blir son crédit. Quand il les attaqua directement en leur qualité de chefs du peuple, quand il dévoila au grand jour leurs doctrines superficielles et intéressées, l'hypocrisie de leur cœur et de leurs œuvres, ce fut de leur part des accès de rage, et ils conclurent que leur existence mensongère se trouvait menacée jusqu'en ses fondements, tant que cet homme vivrait. Que faire? se disaient-ils. Ils cherchèrent donc, avant tout, à ruiner son influence auprès du peuple. Ils allaient disant : Voyez comme nous jeûnons; mais lui, il ne se laisse manquer de rien, il se livre à l'intempérance. Nous observons scrupuleusement la loi de Moïse et les préceptes de nos pères; quant à lui, il est un ennemi de Moïse, un contempteur du sabbat, qui viole et qui blâme les doctrines et les maximes de nos pères; c'est un esprit fort. Nous avons des mœurs pures et nous ne fréquentons que des hommes purs, mais lui, il est en commerce ouvert et quotidien avec les pécheurs publics, avec des personnes qui méritent la haine et le mépris des gens de bien; il ne se borne pas à les fréquenter, il s'asseoit à leur table. Nous enseignons le peuple conformément aux doctrines orthodoxes de nos grands rabbins de Jérusalem; nous guidons le peuple dans la voie marquée par

les vrais principes de la synagogue, mais lui, il n'a point étudié, il ne parle que d'après ses propres inspirations et il ne laisse point de s'élever effrontément contre les docteurs légitimes et de les rabaisser, il égare et il pervertit le peuple. Il a attiré le monde, il s'est fait de nombreux partisans par toute sorte de prétendus miracles, mais il n'y a rien de solide en tout cela; ce sont des tromperies et des supercheries par lesquelles il émerveille la foule stupide; ce sont peut-être des artifices qu'il pratique de concert avec le démon, car il est certain que le démon est avec lui. Eh! s'il a vraiment une puissance qui vienne de Dieu, il n'a qu'à faire paraître à nos yeux un signe qui vienne du ciel. Mais c'est de quoi il ne s'avise point, car ni ses secrets de magie, ni ses tromperies, ni celles de ses complices ne vont jusque-là. Cherchez partout dans l'Écriture s'il doit sortir un prophète de Galilée; que nous veut-on avec ce galiléen, avec ce nazaréen? C'est un samaritain, un hérétique, un démolisseur du temple de Jéhovah. N'a-t-il point dit: « Renversez ce temple. » Avez-vous, disaient-ils au peuple, avez-vous la prétention d'en savoir plus long que les pharisiens, que les docteurs de la loi, que tout le grand

conseil de Jérusalem? Demandez-leur si un seul d'entre eux croit en lui. Il n'a de partisans que dans la plèbe stupide et fanatique. Tel est l'abrégé de leurs calomnies, de leur fausses imputations, de leurs blasphèmes. Et quand la sainte Mère entendait tenir ces propos révoltants, quel choc ne devait pas en éprouver son cœur !

Chrétienne, qui me lisez, mettez-vous à sa place. Un cœur pur, aimant, sans soupçons, qui dans son innocence et sa bienveillance préjuge bien de tout le monde, ne conçoit même pas que de pareilles calomnies et de pareils blasphèmes soient possibles. Comment, se disait la sainte Mère, mon divin Fils a dit en propres termes : « Le ciel et la terre passeront avant que la moindre lettre, le moindre point de la loi soit supprimé », et c'est lui qui serait un ennemi de Moïse et un samaritain ? Mon divin Fils a jeûné pendant quarante jours et quarante nuits au désert, et parce qu'il mange et boit comme les autres hommes ce serait un homme intempérant ? Mon divin Fils prêche avec force contre le péché, il touche et remue le cœur des coupables, et il faudrait le soupçonner, il faudrait se défier de l'horreur qu'il montre pour le péché, parce qu'il accueille ceux qu'il touche et

qui se repentent? Mon divin Fils s'est montré plein de zèle pour l'honneur de la maison de Dieu à Jérusalem, il en a chassé ceux qui la déshonoraient, marchands et acheteurs, et ce se serait un destructeur du temple? Mon divin Fils vient en aide à tous les malheureux et guérit tous les malades, et c'est là ce qu'ils appellent souiller le sabbat et pratiquer des artifices diaboliques ? comme si les œuvres de Dieu et les actes de miséricorde déshonoraient le sabbat, comme si le démon était un esprit d'amour capable de l'assister dans ses œuvres de charité. Mon divin Fils fait des prodiges qui sont des marques évidentes de l'intervention divine, et cela ne compte pour rien à leurs yeux, ils veulent des signes visibles dans le ciel? Mon divin Fils n'a point étudié chez les savants, il ne fréquente point les grands et les personnes de qualité ; voilà pourquoi on le traite d'homme qui s'impose en son propre nom et qui égare le peuple. Il ne parle cependant point de lui-même, il tient sa sagesse de son Père, et c'est précisément sa gloire de s'occuper des pauvres, des ignorants et des affligés. Parce qu'il est galiléen et de Nazareth, de pauvre extraction, il ne saurait avoir aucune autorité ! Est-ce donc à dire

que Dieu n'a point su tirer Moïse du désert, et son serviteur David du milieu des pasteurs? Est-ce à dire que Dieu doive tenir compte des lieux et de la condition des individus, lorsqu'il a une mission à donner? Et d'ailleurs mon Fils est-il vraiment un galiléen? ne sais-je point d'où il tire sa naissance?

La sainte Mère repassait ainsi dans sa pensée la vie et les œuvres de son Fils, et plus elle les examinait, moins elle concevait les calomnies qu'on répandait contre lui, mais plus aussi elle trouvait horribles la passion, l'aveuglement et la malice de ceux qui le blasphémaient. Elle savait ses réponses et ses répliques foudroyantes, mais la calomnie dix fois réfutée renaissait sans cesse. C'est ainsi que la vie de la sainte Mère était un passage continuel de la joie à la douleur. Mais la douleur prenait le dessus dans son cœur, parce que le dégoût d'un aveuglement et d'un endurcissement si affreux venait se joindre à ce qu'elle souffrait pour son Fils bien-aimé.

La calomnie et la persécution ne se lasseront-elles point? ne seront-elles point étouffées par la foi et l'allégresse du peuple entier? C'était un espoir permis à Marie; mais la passion d'un pharisien ne s'éteint jamais, et le peuple est comme une

roue que l'on fait tourner à volonté. Non-seulement la persécution ne se ralentit point, mais elle augmenta; quand les grands de Jérusalem, les docteurs de la synagogue et les pharisiens hypocrites virent que toutes leurs calomnies et tous leurs blasphèmes n'aboutissaient pas à leur gré, ils se mirent en quête de quelque prétexte plausible, pour diriger contre Jésus une accusation juridique, et n'en trouvant point, lui ayant inutilement proposé une foule de questions captieuses, ils résolurent, pour en finir, de s'assurer de sa personne et de le faire comparaître devant eux pour qu'il réponde sur sa doctrine et sur ses œuvres. Qu'ils l'eussent seulement entre leurs mains, et ils se promettaient bien de ne plus le lâcher; ils sauraient bien trouver un prétexte légal pour le condamner. Sa mort était résolue. On savait généralement que les grands prêtres, les docteurs de la loi et les pharisiens en voulaient à sa vie; il y avait même un ordre formel à tous les adhérents de la synagogue de dénoncer sa retraite et de contribuer à l'arrêter. Sa sainte Mère ne pouvait ignorer ni ces dispositions, ni cette mesure. Que l'on se figure sa douleur! Comment, pensait-elle, ils veulent le tuer! Ils veulent faire mourir

celui que Dieu leur a donné ! Ils veulent faire mourir celui qui doit monter sur le trône de ses ancêtres et régner éternellement, le Messie objet de tant de vœux, le Rédempteur et le bienfaiteur de son peuple, le Sauveur de tous ceux qui souffrent. C'est toi qu'ils veulent faire mourir, ô mon enfant, toi par qui je suis bénie entre toutes les femmes? Affreux dessein qui crie vengeance au ciel, mais, pensa-t-elle, dessein impuissant et vain. Hérode lui aussi en a voulu à ta vie ; les habitants de Nazareth avaient désiré ta mort ; les Juifs se sont élevés contre toi dans le temple pour te lapider. Vaine fureur ! Tu as été à l'épreuve de leur rage et tu es resté sain et sauf jusqu'à ce jour. Cette haine effroyable peut remplir mon cœur d'une inexprimable douleur, mais pour toi, ô mon fils, tu traverseras leurs rangs furieux sans qu'ils puissent te nuire, et Dieu réduira tes ennemis à te servir de marche-pied.

Voici quels étaient les sentiments et les pensées qui occupaient l'âme de Marie.

Tantôt ils la blessaient profondément et tantôt ils la consolaient. Telle était sa vie, depuis qu'elle avait eu connaissance des dangers qui menaçaient celle de son fils.

Et de fait Marie aurait pu se tranquilliser, se consoler, et regarder comme absolument impraticable l'affreux projet de ses ennemis, s'il n'était venu s'y joindre une circonstance particulière et terrible. Jésus avait dit à ses disciples : « Il faut que j'aille à Jérusalem pour être persécuté par les anciens, les grands prêtres et les docteurs de la loi, et pour y être mis à mort. Ce n'était point assez. Il leur avait même annoncé le genre de mort qui lui était réservé ! « Voici, leur disait-il, que nous allons à Jérusalem. Le Fils de l'homme sera livré aux grands prêtres et aux docteurs de la loi. Ils le condamneront à mort et le livreront aux gentils pour être insulté, flagellé, crucifié. » Ces paroles n'avaient point échappé à la sainte Mère. Moins les disciples les comprenaient et les voulaient comprendre, plus ils étaient disposés à n'y voir qu'un de ces propos figurés et mystérieux comme ils en avaient beaucoup entendu, et moins aussi ils avaient fait d'efforts pour les cacher à Marie. Mais pour elle, il lui était impossible d'oublier cette parole. Il est vrai que selon l'opinion qui prévalait, le Messie devait régner éternellement, et l'ange avait annoncé à Marie, « Que Dieu lui donnerait le trône de David son père et

qu'il régnerait éternellement sur la maison de Jacob et que son règne n'aurait point de fin. » Mais la parole de son fils avait pénétré profondément dans son esprit et il lui était impossible de l'en éloigner, quelque incroyable et quelque douloureuse qu'elle lui parût. Il lui semblait que cela ne pouvait être, que cela ne serait pas ; mais si pourtant cela devait également arriver ? Aurait-on jamais cru possible que le plus grand des prophètes, le fils d'Élisabeth, ce Jean accordé si miraculeusement à sa mère, célébré et considéré avec vénération par tout le peuple, pérît d'une mort sanglante. Et cela était arrivé, et il avait été la victime des vices et de la vengeance d'une femme. Or ce qui est arrivé une fois peut arriver une seconde fois. Qui scrutera les desseins de l'Éternel ? Et le prophète Isaïe ne dit-il pas en parlant du Messie : « Il fut traîné à l'abattoir comme une brebis, et comme un agneau qui reste muet entre les mains de celui qui le tond ; il n'ouvrit point la bouche : » C'est ainsi que la sainte Mère se perdait dans un abîme de pensées, abattue par la crainte et se reprenant à espérer, tranquillisée par l'espérance et ressaisie par la crainte. Comment sortir de ces mortelles angoisses? Elle ne

trouvait de repos que dans cette sublime résignation : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon sa sainte volonté. »

Et qu'on n'aille point croire que ses réflexions, ses douleurs, ses angoisses n'avaient point de retours. Un cœur maternel peut-il être en paix, tant qu'il y va de la vie de son enfant bien-aimé? Mais pour Marie, au plus fort de ses angoisses et de ses peines, dans ses espérances comme dans ses craintes, quand elle se perdait dans ses réflexions et ne voyait plus aucune issue, elle finissait toujours par s'écrier dans son héroïque résignation : « Je suis la servante du Seigneur. »

C'est ainsi que la vie de la sainte Vierge, Mère de Dieu, riche en heures de joies intimes, était plus féconde encore en jours de souffrances. Quelle est la femme dont l'âme soit aussi profondément sensible, le cœur aussi profondément affectueux? Et son fils unique, ce fils qui est tout pour elle, qui est son espérance et sa gloire, est constamment poursuivi avec une fureur diabolique et poursuivi jusqu'à la mort. Il est peut-être arrêté dans les conseils du Tout-Puissant que ses ennemis et ses persécuteurs prévaudront contre lui: Ah! qui est-ce qui mesurera l'intensité des douleurs de la

sainte Vierge-Mère? Et cependant l'ange la salue, la bénit entre toutes les femmes! Que faut-il conclure de là? Reconnaissez avec moi, femme chrétienne, que vous ne pouvez demander, que vous ne devez pas même espérer que votre vie s'écoule sans souffrances, sans souffrances même dures et amères. Au contraire, il est dans la nature des choses et dans la condition de la femme, que vous soyez exposée à souffrir et dans votre âme et dans votre corps. Prenez-en donc votre parti d'avance; et si vous êtes dès à présent opprimée, ne vous plaignez pas comme s'il vous arrivait quelque chose d'insolite et d'intolérable. Il ne s'ensuit pas que Dieu vous abandonne et vous refuse ses bénédictions, non. La parfaite santé de la jeunesse, les égards et les prévenances du monde, la sécurité du toit paternel, les rêves enchanteurs d'une imagination vive et féconde, et le défaut d'expérience sont cause que l'on prend la vie pour un sentier semé de roses sans épines; je ne fais même aucune difficulté de vous souhaiter l'accomplissement de vos rêves si pleins de délices; c'est votre paradis. Vous aurez au moins eu une fois en votre vie, s'ils se réalisent pour un jour, le paradis sur la terre. Mais ne vous complaisez pas

dans cette illusion, et ne vous persuadez pas qu'elle puisse durer. La vie de ce monde n'est point, hélas ! un paradis, c'est bien plutôt un temps d'épreuves et de misères. Des milliers de femmes ne le savent que trop bien, et vous-même vous n'en ferez que trop tôt la triste mais nécessaire expérience. Jetez les yeux autour de vous et prêtez l'oreille ; écoutez ces plaintes incessantes. L'une se lamente de ce que son mari est dissimulé, violent, inintelligent, de ce qu'il aime la boisson, le jeu, les nuits passées hors de chez lui, l'oisiveté ; de ce qu'il manque à la fidélité conjugale et ne paraît plus se souvenir de son premier amour. Son cœur en est rongé. L'autre a son mari souffrant, qui ne subvient plus par son travail aux dépenses de son ménage ; elle est malade elle-même, et il faut qu'elle surveille ses enfants et sa maison, quoique ses pieds refusent de la porter, ou bien ce sont ses enfants qui souffrent et sont maladifs ; elle a bien rarement, ou plutôt elle n'a jamais une joie sans mélange. Chaque jour se lève et chaque jour se couche sans dissiper ses chagrins. Une troisième est riche en enfants, mais pauvre en biens de la terre. Où prendre du pain, des vêtements, qui paiera leur instruction ? C'est

tous les jours un nouveau souci et tous les jours la même pauvreté. Comment pourrait-elle se livrer à la gaieté? La quatrième est accablée par les tourments que lui cause sa famille; ses enfants sont impertinents et grossiers avec elle ou avec leur père, ils sont querelleurs entre eux, légers et désordonnés dans leur conduite. Ils encourent la honte et le châtiment; qui est-ce qui souffre plus de douleurs à cause d'eux si ce n'est leur malheureuse mère? Une autre soupire à cause des pertes graves qu'elle a éprouvées dans ses biens par l'incendie, la grêle, l'inondation, la guerre, la fraude, le vol, l'insolvabilité des débiteurs. Plus ses biens ont souffert et la perte est considérable, plus aussi son âme est attachée à ce qu'elle a perdu et son chagrin est grand et durable. Une autre encore se voit persécutée par de méchants voisins. Nul accueil quand on la rencontre, qui témoignerait de leur pitié, nulle aide dans ses embarras, pas un encouragement bienveillant. Mais en revanche que de regards hargneux, de bruits calomnieux, d'excitations hostiles! Il est impossible, ainsi se plaint-elle, d'avoir le cœur content au milieu d'un pareil entourage. Joignez-y d'aventure des domestiques infidèles, négligents, médisants, en sorte

qu'on n'ait d'autre consolation à en attendre que les renvoyer pour en avoir à leur suite peut-être de pires encore. Aucune femme n'est complétement à l'abri des fléaux que j'énumère ; c'est tantôt l'un, tantôt l'autre, souvent plusieurs à la fois, et l'âme succombe sous le faix. Que lui dire? Comment la relever? Les motifs de consolation se comptent par douzaine, mais il n'y a en dernière analyse qu'un remède unique qui procure une tranquillité intérieure vraie et durable : c'est la parole de la sainte Vierge, Mère de Dieu, mise en pratique : « Voici, je suis la servante du Seigneur. » Qu'elle répète cette parole du fond de son cœur et qu'elle ajoute : « Dieu l'a ainsi réglé, je m'incline devant ce qu'il permet, devant ce qu'il ordonne, et ne lui demande qu'une seule grâce qui est de me fortifier dans la patience. Plus la femme, qu'elle soit épouse, mère ou veuve, mettra d'humilité, de résignation dans cette prière et se confiera en la sagesse et en la volonté de Dieu, plus aussi elle se sentira consolée. Et si les soucis, les froissements, les misères et les injustices reviennent et renaissent sans cesse pour l'accabler, elle peut, elle doit au terme de ses réflexions, de ses colères, et de ses larmes, en

revenir toujours à la même pensée : « Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon sa sainte volonté. » Eh ! le Seigneur n'a-t-il point dit : « Je sais vos œuvres, et votre travail, et votre patience. Celui qui sera victorieux et gardera mes œuvres jusqu'à la fin, je lui donnerai puissance sur les nations, et je lui donnerai l'étoile du matin (1). »

Je vous ai indiqué l'unique moyen qui soit capable de vous fournir dans vos douleurs une véritable consolation. Y aurez-vous recours ? En ferez-vous franchement usage ? Hélas ! Ce n'est malheureusement que le petit nombre, celles qui sont assez humbles, assez croyantes, assez attachées à Dieu, qui ont le courage et la volonté de s'écrier du fond de leur âme : « Voici, ô Seigneur, votre servante, qu'il lui soit fait selon votre volonté. » Voilà pourquoi le Saint-Esprit ne peut faire descendre que sur le petit nombre ses grâces et ses consolations. Ajoutez à cela que la plupart des femmes ont largement contribué à s'attirer les souffrances dont elles se plaignent et sur lesquelles elles gémissent. C'est que, outre les infir-

(1) Apoc., II, 26, 28.

mités communes à tout le genre humain, elles ont leurs défauts particuliers, inhérents à leur nature, et auxquels beaucoup d'entre elles ne savent point résister, elles contribuent ainsi naturellement d'autant plus à leurs propres souffrances qu'elles succombent plus facilement aux défauts de leur sexe. Ne vous irritez pas, femme chrétienne, si j'énumère ces défauts particuliers qui vous sont propres, ce n'est point vous les attribuer que de les nommer. Les hommes ont beau avoir leurs défauts propres, quelque grands qu'ils soient, ils n'effacent point les vôtres.

Un premier ennemi capital qui assiége le cœur de la femme, c'est la coquetterie. Elle attache une grande importance à la parure, aux atours qui rehaussent la beauté naturelle, aux talents d'agrément, à la finesse du goût, à l'esprit de plaisanterie et de conversation. Elle est heureuse de conquérir l'approbation, l'admiration, les hommages du monde. Comment ce désir d'une certaine perfection peut-il devenir une source de souffrance? Hélas! c'est que les autres femmes ne sont pas moins empressées à rechercher les hommages du monde et à les lui disputer. Cela excite la jalousie et l'aversion. La jalousie et l'aversion

conduisent à déprécier les autres, à se permettre à leur sujet des remarques satiriques, à les calomnier, à les ravaler. De là mille inimitiés, mille scandales, mille querelles. Puis la coquetterie, et à sa suite l'amour effréné de la toilette et des succès, pousse aux dépenses déréglées, conduit à la négligence des travaux du ménage, des enfants et des domestiques. L'époux, le père de famille blâme ces excès, et comme on ne veut pas avouer qu'il a raison, il en résulte des discordes conjugales et domestiques; l'aisance diminue et la gêne amène avec elle mille désagréments. De plus, lorsqu'une femme a des sentiments mesquins et étroits, la moindre piqure faite à sa vanité suffit pour l'enflammer de colère et de haine et pour la rendre malheureuse. Une politesse qui tarde à venir, une contradiction, une commission oubliée, une marque d'attention donnée à une autre, une faute d'étiquette, il n'en faut pas davantage pour la blesser. Sondez votre cœur pour voir combien il est ravagé par la vanité et la coquetterie et combien de contrariétés que vous souffrez ont leur origine dans ce péché.

Un second défaut essentiel à la femme c'est son abandon volontaire et complet au monde.

Une femme dominée par ce défaut est toujours en quête de ce qui se passe autour d'elle, détaillant chaque personne qu'elle rencontre, scrutant sans relâche son origine, ses alliances, ses aventures ; tristement habile à découvrir tous les côtés faibles et à les assaisonner de traits malins ; infatigable, intarissable en propos frivoles qui attaquent l'honneur des personnes soit absentes soit présentes, moins peut-être par pure méchanceté que par un effet de cette impertinente légèreté qui ne sait ni ne sent où elle va, ou de cette coquetterie qui veut à tout prix offrir en pâture au monde des nouvelles piquantes. On sait tout le mal que causent l'espionnage, les jugements téméraires et le bavardage, mal qui retombe toujours plus ou moins sur son auteur. Examinez donc ici encore votre conscience, afin que vous ne vous avisiez point de vous plaindre des autres, tandis que vous seriez vous-même la première coupable. Ajoutez ensuite à ce que nous venons de dire cette triste habitude qui se réjouit de rapporter aux autres les discours malins ou les actions méchantes de ceux qui les avaient en vue, souvent même de les assaisonner d'additions et de réflexions mauvaises, et de se complaire dans les colères que l'on excite.

Ah! dites-moi, peut-on trouver la paix et le bonheur là où l'on cultive l'espionnage, l'amour de la critique, la loquacité et la délation? Voilà pourquoi vous ne devez accuser que vous-même, s'il vous survient des peines, des afflictions et de la dissension. Grand Dieu! que de maux de tout genre ont leur source et leur origine dans une mauvaise langue que ne domine point la charité, mais qui est dirigée par la vanité, par l'envie et surtout par ce besoin de faire de la peine à autrui. « La langue, dit saint Jacques, est une petite partie du corps, mais elle cause de très-grands maux. Une petite flamme est capable d'incendier une grande forêt. La langue aussi est une flamme, un foyer d'iniquité; elle souille tout le corps. Les animaux sauvages, les reptiles, les monstres marins et les oiseaux peuvent être domptés par l'homme et ont en effet été domptés, mais personne ne peut dompter la langue, ce petit membre plein d'un venin mortel (1). »

Si le Créateur a donné à la femme une grande facilité naturelle d'élocution, c'est dans l'intérêt de ses enfants, afin que la mère s'en serve pour le

(1) S. Jacq., III, 5 et suiv.

développement de leur intelligence et de leur cœur. Une mère avare de paroles ou ne sachant pas s'exprimer facilement ne saurait développer les facultés spirituelles d'un enfant. Cependant, malgré le besoin qu'a une mère d'une élocution facile, celle-ci devient une source abondante de tentations, lorsqu'elle se met au service de la malice, de la jalousie, de la légèreté qui ne réfléchit pas, de la coquetterie, de la vanité, de la haine et de la vengeance; la langue est dans ce cas un feu qui allume de toutes parts la discorde, la rancune, la colère, la persécution, un feu qui attaque et dévore l'honneur, la santé, tout le bonheur du prochain. Combien est épouvantable la responsabilité qui pèse sur une mauvaise langue ! Mais vous, femme chrétienne, soyez forte. Réfléchissez avant de parler, et pesez bien dans la balance de votre conscience les paroles qui se pressent d'échapper à vos lèvres. Soyez, je le répète, soyez une femme forte. Il n'y a rien qui prouve plus évidemment la force du caractère chez la femme que la circonspection du langage. Parler vaut de l'argent ; se taire vaut de l'or.

Un troisième défaut que nous avons à signaler chez la femme, c'est cet amour-propre qui a tou-

jours raison à ses propres yeux, qui maintient opiniâtrément son avis, qui veut faire à sa tête, qui boude des heures, que dis-je, des jours entiers quand il faudrait céder. La vocation de la femme est d'obéir à l'homme et de le servir ; elle a pour maîtres son père d'abord et son mari ensuite. L'humilité est donc la première vertu de la fille et de l'épouse. Quand cette vertu lui manque, quand elle ne sait ni se taire ni céder, quand elle s'est fait comme une seconde nature, d'un affreux esprit de contradiction, de criaillerie et d'insulte, ou bien encore quand elle ne sait céder qu'en affichant une rancune amère et prolongée, quoi d'étonnant alors si le cœur de son mari se refroidit, s'aigrit, s'il va chercher au dehors des diversions à ses tracas domestiques, des compensations aux grossièretés qu'il endure. Voyez donc si vous ne devez pas attribuer la majeure partie de vos misères domestiques à votre amour-propre, à votre orgueil, à la manie de vouloir toujours avoir raison, à votre roideur, à vos intolérables bouderies. N'oubliez pas surtout que la passion aveugle et que votre mari possède plus de jugement que vous. Songez que le plus mauvais prétexte vous suffit pour vous justifier à vos propres

yeux, et que ~~vous vous complaisez dans un aveu-~~glement qui semble mettre le bon droit de votre côté, alors que vous éludez à chaque instant la question et que vous sautez d'un extrême à l'autre, pour avoir toujours quelque chose à redire.

Un quatrième défaut chez la femme c'est la mollesse. Quand ce vice établit sa domination sur le cœur de la femme, la mère devient faible, et incapable de châtier ses enfants et de résister à leurs importunités ; son cœur par trop sensible en souffrirait. Elle ne se soucie plus de les laver elle-même, elle craint de se salir, et du reste cette occupation n'est point faite pour elle. Elle ne supporte point les cris des enfants, le bruit et le vacarme qu'ils produisent par leurs jeux ; elle en aurait les oreilles déchirées. Aussi voyez ses enfants comme ils sont mal élevés, et à qui faut-il s'en prendre, si ce n'est à la mère, des fâcheux résultats de cette mauvaise éducation et des chagrins qu'elle engendre ? La femme molle est une mauvaise ménagère. La matinée est fort avancée avant qu'elle quitte le lit, et avant qu'elle se montre, les domestiques ont du temps de reste pour faire à leur guise et ils ne s'en font pas défaut. Elle ne travaille guère, et si elle s'occupe,

c'est pour tuer le temps, car le travail lui est pénible; mais en revanche elle aime ses aises, elle recherche les lectures amusantes, les parties de plaisir et, plus que tout le reste, la bonne chère et les aliments qui flattent son goût. Il n'y a dans la maison ni surveillance ni ordre ; on détourne, on gaspille ; point d'économie, point de profit. Le patrimoine diminue; de là la discorde et les misères. Qui en porte la faute plus qu'elle ? Enfin la femme livrée à la mollesse résistera difficilement aux tentations de la chair. L'amour des jouissances l'attire et la prend au dépourvu, sans qu'elle ait la force d'y résister. Aimer les jouissances et ignorer le renoncement, ce n'est pas le moyen de maîtriser les appétits charnels. Épouse ou fille, la voilà assaillie par cette armée de maux qui s'attaquent à l'âme et au corps, au présent et à l'avenir, à la maison et à la famille, et qui sont la conséquence inévitable des désordres de la conduite. La malheureuse se plaindra ; qu'elle n'accuse qu'elle-même. Examinez-vous donc, vous qui souffrez ; examinez-vous sincèrement, pour voir si vous n'êtes jamais tombée dans les fautes qu'engendrent la mollesse et la concupiscence.

Enfin un dernier défaut que nous rencontrons

chez la femme, c'est sa faiblesse naturelle. De là vient qu'elle est versatile et inconstante, qu'elle n'a ni principes, ni volonté ; qu'elle est gouvernée par les émotions de son cœur, d'un cœur sujet au changement, qui se porte aujourd'hui d'un côté et demain de l'autre, qui d'un jour à l'autre tranche une même question dans les deux sens contraires. De là encore la dissimulation et le mensonge, parce que le droit chemin offre le plus souvent des obstacles, et qu'il est naturel d'aller à son but par des voies tortueuses, lorsqu'il est moins aisé de l'atteindre en marchant droit devant soi. De là les soupçons, parce que la faiblesse est craintive de sa nature et que la crainte est soupçonneuse. Le soupçon, dès qu'il se porte sur l'époux, se transforme bien vite en jalousie, et la jalousie est le fléau du mariage. Le manque de parole, la dissimulation et le mensonge, la ruse et l'intrigue, les soupçons, l'espionnage et les reproches jaloux engendrent une armée de maux, de discordes, d'inimitiés, de désirs de vengeance et de persécutions. Ah, femme, vous gémissez ! Examinez-vous encore pour voir quelle est votre part dans les vices que j'énumère, et jusqu'à quel point vous avez contribué à vos infortunes par votre propre faute.

Oui, je le répète, examinez-vous. N'accusez pas, je vous en prie, n'accusez pas les autres, lorsque vous ne devez accuser que vous-même. Soyez bien persuadée qu'il est bien rare que tous les torts soient du même côté. Vous en avez certes votre bonne part. Et si après cela vous persistez à croire que vous souffrez quoique innocente, interrogez les autres sur votre compte, cherchez à connaître le jugement d'un tiers désintéressé. Le monde entier connaît souvent vos défauts et vous êtes la seule à les ignorer. Hélas! l'homme connaît si peu son propre cœur, et il est tellement aveuglé par l'amour-propre, qu'il s'absout constamment lui-même et qu'il se défend envers et contre tous. Non, l'humanité n'est pas tourmentée par un plus fatal fléau que par cet amour-propre qui nous éblouit, qui fait de nous des malades incurables, et de nos revers des malheurs irréparables.

La vie est, je l'avoue, féconde en maux et en troubles, auxquels les personnes mariées sont particulièrement exposées, mais il n'en est pas moins vrai et certain que tout irait bientôt mieux, si nous devenions nous-mêmes meilleurs.

Je l'ai dit, il n'y a de consolation réelle, solide et vraie que dans la parole de Marie : « Voici, Sei-

gneur, je suis votre servante. » Mais afin que cette parole produise sur votre âme un effet salutaire dans vos souffrances, il faut d'abord que vous ayez une bonne conscience, il faut que vous soyez innocente, il faut du moins avoir cessé de travailler vous-même à vous créer des chagrins.

CHAPITRE VINGT-UNIÈME.

Marie pendant la semaine de la Passion.

Quand le Fils de Dieu luttait contre les angoisses de la mort sur le mont des Oliviers et qu'une sueur de sang couvrait tout son corps, son Père envoya un ange du ciel pour le fortifier. Or, pouvons-nous croire que le Fils n'ait pas à son tour fortifié sa mère, lorsqu'elle souffrait pour lui les douleurs les plus vives, les plus horribles angoisses? Que de fois n'avait-il pas dit à ses disciples pour les préparer à tout ce qui allait arriver, qu'il fallait que le Christ fût maltraité et mis à mort, mais qu'il ressusciterait le troisième jour! Est-il possible qu'il n'en ait rien dit à sa sainte Mère? Non. Il a dû certainement lui révéler à l'avance la fin qui lui était réservée et la gloire dont son Père le couronnerait ensuite. Les disciples ne le comprirent point, sa parole ne germa point dans leur âme. La sainte Mère ne l'entendit-elle pas mieux? Assurément elle eut foi en la parole de Jésus-Christ,

quoique son âme en fût déchirée ; elle pesait sur son cœur d'un poids énorme et le transperçait. Marie la comprenait, la pénétrait, la ressentait. Comment concilier, se disait-elle, une fin pareille avec l'annonciation de l'ange Gabriel? Comment la concilier avec le rétablissement du trône de David pour l'éternité, avec la domination éternelle de mon Fils sur Israël? Qu'est-ce que cette résurrection au troisième jour? Comment se fera-t-elle? Qu'arrivera-t-il ! Pourquoi de préférence ne continuerait-il pas à vivre sans mourir et sans ressusciter?

Nous ne nous tromperons guère en supposant que son divin Fils, avant d'aller au-devant de la mort, vint encore trouver Marie pour lui dire : Mère bien-aimée, l'heure est venue. J'ai quitté mon Père pour venir en ce monde, je quitte à présent le monde pour m'en retourner vers mon Père. Que votre cœur ne faiblisse pas. Croyez en Dieu, croyez-en moi votre Fils. Je vais à la mort, mais la mort n'est pas assez puissante pour me retenir ; je reviendrai vers vous. Je vais préparer un trône pour vous, et une place à chacun des miens. Et lorsque je l'aurai préparé ce trône, je reviendrai pour vous chercher, afin que vous soyez

avec moi dans la gloire. A présent c'est le Fils qui va glorifier son Père, ensuite le Père glorifiera son Fils dans son royaume. Prenez courage, j'ai vaincu le monde.

Il est à présumer qu'en entendant ces paroles, la sainte Mère entoura de ses bras son Fils bien-aimé, le priant et le conjurant afin de le retenir et de ne point le laisser partir. Hélas ! lui disait-elle peut-être, vous pouvez tout. Détournez donc de vous et de moi ce calice d'amertume. Cette douleur de Marie toucha certes profondément le cœur du Sauveur, il aurait voulu l'éloigner, mais il voulait remplir la volonté de son Père, et il répondit : « Afin que le monde reconnaisse que j'aime mon Père et que j'accomplis la tâche qu'il m'a imposée, souffrez que je m'éloigne. » Et quand elle le vit partir, elle crut que son cœur se brisait. Quoiqu'il dût revenir comme il l'avait annoncé, quoique la mort n'eût point d'empire sur lui, quoiqu'il ne fît qu'exécuter les ordres de son Père, le départ de ce Fils bien-aimé accablait l'âme de sa mère. Si ce Fils lui-même, à la veille de sa résurrection, de son éternelle glorification, éprouva néanmoins des angoisses mortelles sur la montagne des Oliviers, pourquoi

le cœur de la sainte Mère n'aurait-il pas, pour ainsi dire, succombé sous de mortelles douleurs en voyant s'éloigner, pour finir ainsi, le Fils qu'elle avait reçu de Dieu? Et après avoir bu goutte à goutte le calice de son amertume, elle se reprenait à la parole de consolation qu'elle avait reçue, elle s'agenouillait en versant des larmes de résignation et s'écriait : « Voici, Seigneur, votre servante, qu'il lui soit fait selon votre parole. »

Ce que devint ensuite la sainte Mère quand son Fils fut arrêté, interrogé, condamné, maltraité, flagellé, couronné d'épines et chargé de sa croix, c'est ce que nous ne savons pas, ou plutôt c'est ce que nous ne savons que trop bien : pendant les deux jours de la passion de son divin Fils, sa vie se passa à souffrir en son âme les mêmes douleurs. Apôtres bien-aimés, disciples douloureusement affectés de voir leur Seigneur et leur Maître cruellement outragé, flagellé sans pitié, traîné devant les juges, aucun d'eux ne souffrait pour lui au même degré que sa mère; non, ces cœurs pleins de vénération et de dévouement n'approchaient point d'un cœur de mère, de la mère la plus tendre et la plus aimante. Non, nulle langue n'a d'expression pour dire sa douleur, cette douleur poignante

qui suit dans tout son cours la passion de son Fils. Elle ignorait probablement tout ce qui était arrivé pendant la nuit de son arrestation, mais cette ignorance même pesait horriblement sur son âme et lui causait des terreurs inexprimables. Ah! que le jour paraisse donc! Mais non, pauvre mère, ne soupirez point après le jour le plus affreux qu'une mère ait jamais vécu! Voilez votre face afin de ne point voir l'agonie de votre Fils. Vous vous y refusez? Vous vous levez au contraire pour contempler sa mort de vos propres yeux. Quand les femmes qui se piquent aujourd'hui de tendresse voient un des leurs à l'extrémité, elles ne tiennent pas au spectacle de ses souffrances et s'écartent de son lit; il meurt: elles ne veulent point être présentes quand on le dépose au cercueil, elles ne veulent point entendre les coups de marteau qui l'y enferment. Elles manquent de force et de courage pour souffrir, et leur amour recule devant l'horreur de ces déchirements. Marie, au contraire, se lève pour accompagner son Fils qui marche à la mort. Elle le cherche, elle le trouve. Et à quel moment? Lorsque Pilate le présente au peuple dont il sollicite la pitié en lui disant: « *Ecce homo.* » Il a été fla-

gellé, son beau visage est défiguré par les mauvais traitements de la nuit, il est souillé de sang; son front est couronné d'épines, le manteau rouge d'un soldat couvre ses épaules. O vue déchirante! O divine Mère! Celui que vous avez conçu par la vertu du Saint-Esprit, l'aimable enfant que vous avez présenté au temple, celui que vous avez admiré dans la sagesse de son enseignement, dans les œuvres de sa toute-puissance et de son amour; l'héritier du trône de David dont le règne doit être sans fin, c'est lui que vous trouvez livré aux Gentils, couvert de sang, conspué, défiguré au point d'être méconnaissable, recommandé à la pitié de son peuple! Et ce n'est point assez. Ces hypocrites, ces Scribes, ces Pharisiens, ont si bien étouffé dans leur cœur la dernière étincelle de compassion, qu'ils crient au gouverneur, lorsqu'il présente au peuple pour émouvoir sa pitié, Jésus flagellé et sanglant, qu'ils crient, dis-je, avec une fureur sauvage : Crucifiez-le! crucifiez-le! Ce cri d'une foule sanguinaire et fanatique fit encore plus de mal à Marie que la vue du martyre de son Fils. Ceux qui ont entendu un peuple furieux pousser des hurlements de mort qui déchirent l'oreille et percent le cœur, sont en état de juger de l'impres-

sion qu'ils durent produire sur le cœur d'une mère. O mon peuple, s'écriait-elle en gémissant, est-ce ainsi que tu récompenses toute une vie de bienfaits? O mon peuple, mon peuple, où donc est le mal qu'il t'a fait?

Plaintes vaines, gémissements inutiles! Le peuple déchaîné insiste, et le gouverneur intimidé lui livre Jésus pour qu'il soit crucifié. Le cœur de Marie fut pourtant soulagé, ainsi qu'un malade que dévore une fièvre ardente est soulagé lorsqu'on lui donne une goutte d'eau pour le rafraîchir, quand Pilate assis à son tribunal se lava les mains devant tout le peuple, en disant avec force : « Je suis innocent du sang de ce juste. » Et elle éprouva un mélange de profonde tristesse et d'orgueil maternel, lorsque Pilate dit au peuple comme par une inspiration d'en haut : « Voici votre Roi, oui votre Roi. » A ce mot du gouverneur la fille de David eut comme un éblouissement et pensa à la prédiction de l'ange : Le Seigneur lui donnera le trône de son père, et il règnera éternellement sur la maison de Jacob. » Mais cette lueur d'espérance fut aussitôt étouffée par un cri de sang que vociféra toute l'assistance : « Crucifiez-le! crucifiez-le! »

Déjà ils l'entraînent au lieu de l'exécution. Il

faut qu'il porte lui-même la croix sur laquelle il va mourir. Épuisé par les tortures du jour et de la nuit précédente, il n'en a plus la force. Il succombe sous le faix, en sorte qu'on est réduit à appeler un homme, nommé Simon de Cyrène, qui revenait des champs, pour l'aider à la porter. Un peuple nombreux suit le cortége, et il s'y trouve des femmes qui le plaignent et qui pleurent. La sainte Mère était parmi elles, car nous la retrouvons plus tard avec sa sœur, la femme de Cléophas, et avec Marie Madeleine au pied de la croix. Quelle différence dans les sentiments de cette foule acharnée, et de cette autre foule qui le suivait quand il fit son entrée solennelle à Jérusalem ! Nous sommes confondus d'étonnement quand nous voyons la sainte Mère, après avoir assisté aux scènes du palais de Pilate, conserver encore assez de force pour suivre la foule, pour soutenir le spectacle de la défaillance de son Fils, pour braver dans son triomphe la méchanceté sanguinaire de ses persécuteurs. Elle eut pourtant cette force ; elle voulait être sa mère et l'assister jusqu'au bout ; elle voulait être présente au lieu de l'exécution, au pied de la croix et le voir mourir. Quelle mère ! sa douleur est inexprimable, et quand elle voit

les autres saintes femmes qui pleurent et se lamentent, elle sent bien que la perte de ces femmes est grande, mais ce n'est point leur fils qu'on mène à la mort. Est-il possible que l'âme d'une femme, que sa force résiste à de semblables épreuves ! Humainement parlant, non; par la grâce de Dieu, oui, s'il est arrêté dans les pensées du Très-Haut, de son Père, qu'il doive mourir; si cette mort effroyable est la voie qui le conduit vers son royaume ; s'il se connaît et veut néanmoins aller tout consommer sur la croix; si personne n'a aucun pouvoir sur lui, et si les grands et les puissants de la terre ne peuvent quelque chose contre lui que du consentement de son père et du sien; eh bien, se disait-elle, je veux contribuer au sacrifice avec le Père et avec le Fils. Qui suis-je pour leur résister? Voyez, ô Seigneur, ce cœur qui se brise ; faites-moi la grâce d'accepter le sacrifice de ma douleur. Ah! qu'est-ce donc que cette douleur en comparaison de celle de mon Fils? S'il supporte cette ingratitude brutale, ces mépris qui repoussent son amour, l'épouvantable et indicible souffrance de son crucifiement, ces atteintes, ces outrages à sa dignité, je saurai bien les supporter à mon tour. Je suis sa mère pour vivre de sa vie

et non de la mienne, pour me sacrifier en lui et avec lui.

C'est dans cet esprit d'abnégation et de dévouement à Jésus qu'elle gravit le Golgotha, où elle continua de confondre son sacrifice avec celui de son Fils. Elle puisait son courage dans sa foi, dans son amour, dans son union parfaite avec le divin Sauveur, dans les paroles qu'il lui avait adressées en se séparant d'elle : « Ne vous désespérez pas, ô ma Mère. Croyez en Dieu, ayez confiance en votre Fils. Je vais à la mort, mais la mort n'a point de puissance pour me retenir : je reviendrai vers vous. « Et s'étant alors jetée sur ses genoux, et faisant à Dieu le sacrifice d'elle-même, elle s'écria derechef : « Voici, Seigneur, je suis votre servante, qu'il me soit fait selon votre volonté. » Elle redit encore cette prière sur le sommet du Calvaire, car là encore elle renouvelle, en versant des larmes, son saint et douloureux sacrifice.

Ce qui, sur le sommet du Golgotha, contribua à relever le courage de Marie, c'était la parole que Jésus laissa tomber de ses lèvres, lorsqu'il fut attaché à la croix : « Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent point ce qu'ils font. » Elle n'est point aigrie contre les persécuteurs de son Fils, car son

Fils ne l'est point. Elle adore humblement le décret du ciel, puisque c'est l'Éternel qui a permis cet effroyable aveuglement, et son Fils le supporte avec une divine résignation.

Quand ses bourreaux eurent attaché Jésus à la croix, quand il fut suspendu par quelques clous entre le ciel et la terre, les mains et les pieds percés, sanglants, les bras étendus, nu, elle n'osa point d'abord lever les yeux vers lui, et quand elle en eut la force, elle crut que son cœur allait éclater. Joignez à cette vue si lamentable les blasphèmes bruyants, les outrages diaboliques, les provocations insensées de la multitude. Y a-t-il une douleur comparable à la douleur de Jésus? Y a-t-il une douleur comparable à la douleur de Marie? Mais quand elle vit son divin Fils souffrir en silence, comme un agneau qu'on égorge, et se sacrifier en esprit et librement, cette patience surhumaine, ce divin silence, exaltèrent l'âme de la très-sainte Mère. Le Saint-Esprit rappela aussitôt à sa mémoire les paroles du prophète : « Il est méprisé et avili parmi les hommes... livré en proie à toutes les douleurs. Mais il porte en vérité nos iniquités et il a pris sur lui nos douleurs. Il est transpercé à cause de nos péchés, immolé à cause de

nos forfaits. Ses blessures sont notre guérison. Jéhovah a rejeté sur luile châtiment qui nous était réservé. Il a été supplicié et il n'a point ouvert la bouche, semblable à la brebis qui reste muette entre les mains de celui qui la tond, c'est pourquoi je lui donnerai des multitudes en héritage et les grands de la terre pour butin. » La sainte Mère sentait bien que la prédiction d'Isaïe s'accomplissait. Cela lui fortifia l'âme et elle redit encore : « Je suis, ô Seigneur, votre servante, qu'il me soit fait selon la parole de votre prophète. »

Elle se sentit encore attendrie, relevée et fortifiée, quand le bon larron, ayant reproché au mauvais ses blasphèmes, se retourna vers Jésus et lui dit : « Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous entrerez dans votre royaume » et que le Sauveur lui répondit : « En vérité, je vous le dis, vous serez dès aujourd'hui en paradis avec moi. » Cette foi du bon larron soulagea son cœur. Ah ! se dit-elle, ce malfaiteur sait que le Fils de l'homme passera de la croix dans son royaume, et le Fils de l'homme l'y recevra encore aujourd'hui. Il passera donc de la croix au paradis, dans le royaume éternel que son Père lui destine et où il régnera à jamais. C'est ainsi qu'il faut entendre la prophétie qui le fait

régner éternellement sur la maison de Jacob.

Tandis que son Fils se mourait dans les effroyables tortures du crucifiement, la sainte Mère ne songeait-elle pas à elle-même, et à l'abandon dans lequel elle allait se trouver? Assurément non. Les souffrances de son Fils absorbaient toutes ses pensées, toutes ses émotions. Et d'ailleurs sa vie n'était plus d'aucun prix pour elle après la mort de Jésus, elle ne s'en souciait plus. Son Fils, au contraire, au plus fort de ses douleurs songeait à l'avenir de sa Mère. « Femme, lui dit-il, en tournant les yeux vers Jean son disciple bien-aimé, femme, voilà votre fils. » Et il dit à Jean en regardant Marie : « Voici votre mère. » Et aussitôt le disciple l'adopta pour sa mère. Il m'a aimée en ce monde, se dit alors Marie, il a voulu m'aimer jusqu'à la fin. Et cette pensée la remplît d'un ineffable attendrissement. C'était le testament du mourant.

Le supplice d'une immobilité forcée, l'inflammation des trous aux mains et aux pieds, la gêne de la respiration, le feu de la fièvre accompagnée d'une soif dévorante, avaient porté les souffrances du crucifié à un degré que l'homme est incapable de supporter, à moins qu'il ne soit dans un accès

de folie ou de désespoir, ou que la grâce de Dieu ne lui communique une force miraculeuse. A ce paroxysme de la douleur, à ce redoublement de torture, Jésus céda un instant à la faiblesse de la nature humaine et implora le secours de son père. « Dieu, ô mon Dieu, s'écria-t-il avec les paroles que le psalmiste met dans la bouche du Messie, ô mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? » Qu'on s'imagine l'impression de la sainte Mère à ce cri que l'excès de la douleur arrachait à son Fils, quoiqu'il eût jusque-là souffert en silence. Ce fut comme un glaive à trois tranchants qui lui traversait le cœur. Elle s'était bien certainement déjà rappelé dans le cours de la passion le psaume d'où ces paroles sont tirées. Elle voyait s'accomplir sous ses yeux ce qui y est prédit du Messie. Ah! se disait-elle, quel terrible accomplissement de toutes les prophéties! Et les yeux attachés sur son Fils elle répétait en priant: « Je suis un ver de terre et non pas un homme, je suis l'opprobre des nations et le rebut du peuple. Tous ceux qui m'ont vu, m'ont fait l'objet de leurs dérisions, ils ont parlé devant moi avec outrage et ils ont secoué la tête. Il a espéré dans le Seigneur, ont-ils dit, qu'il le délivre, qu'il le sauve, puisqu'il

l'aime. Je me suis écoulé comme l'eau; et tous mes os se séparent les uns des autres. J'ai séché comme l'argile au feu; ma langue s'est attachée à mon palais. Des chiens affamés se sont jetés sur moi, les méchants se sont assemblés pour m'assiéger, ils ont percé mes mains et mes pieds. Ils ont partagé mes vêtements entre eux et ont jeté ma robe au sort. » Les paroles du psaume, « Dieu, ô mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné » ne se trouvent pas seulement réalisées, elles s'échappent en effet de la bouche de Jésus martyrisé, elles révèlent par leurs accents douloureux les inexprimables tortures de Jésus souffrant. La sainte Mère ébranlée, abîmée, implore du secours par les paroles de David : « Vous étiez mon Dieu dès le sein de ma mère. Ne vous éloignez point de moi, puisque je n'ai personne pour m'aider; Jéhovah qui êtes ma force, venez à mon secours. »

Hélas! que ce supplice est long! Oh! s'écriait cette mère désolée, oh, si seulement tout était fini, tout était consommé! Jéhovah venez à mon secours et délivrez-le par la mort de cette surabondance de douleurs! Enfin après six terribles heures, le sacrifice est complet. Il s'écrie : « Tout est consommé, » et un instant après : « Mon Père, je

remets mon esprit entre vos mains. » Puis il pencha la tête et mourut. L'annonciation de l'Ange avait transporté de ravissement la Vierge élue de Dieu, mais le cœur de Marie battit d'un transport encore plus sublime quoique bien différent, quand elle entendit retentir ce dernier cri de son Fils mourant : « Tout est consommé. » Oui, soyez loué, ô mon Dieu, de la fin de ces horribles souffrances. Que vous êtes grand, ô mon fils, le fils des douleurs ! Vous avez bu le calice que vous présentait votre Père, vous l'avez bu jusqu'à la lie, vous avez traversé d'innombrables tortures, mais vous avez vaincu. Vous allez partager la gloire de votre Père auquel vous avez été obéissant jusqu'à la mort, jusqu'à la mort de la Croix. J'ai enfanté un homme de douleur, mais un homme victorieux, miracle vivant de Dieu pendant sa vie, miracle parfait dans sa mort ; un homme envoyé par Dieu, Fils de Dieu, qui vient de s'en retourner vers son Père, aux mains duquel il vient de remettre son âme. Son visage portant l'empreinte de la fatigue et de la mort est plein de calme, de douceur et de majesté. Je l'ai vu dans l'étable de Bethléhem, c'était un visage d'ange ; je le revois ici : c'est le visage de Dieu. J'ai mis au monde le fils de David, l'héritier

de son trône, il est allé en prendre possession. Il n'oubliera pas sa Mère, il viendra la chercher pour lui faire partager sa gloire. Un glaive à deux tranchants a transpercé mon âme, mais qu'est-ce que ma douleur en comparaison de la sienne? Tout est consommé, et sa Mère ne pense plus aux douleurs de l'enfantement qui a fait naître son Fils à la gloire éternelle : tout est consommé !

Tout n'avait été jusqu'ici que plainte et douleur; la nature même s'était voilée de deuil, et le soleil s'était obscurci pour ne pas éclairer cette cruauté, ce long et terrible martyre. Mais dès ce moment la sainte Mère triomphe et trouve des compagnons de sa foi. Le centurion de service en voyant le soleil s'obscurcir, la terre trembler, en entendant ce cri puissant sortir de la bouche du mourant, tout est consommé, s'écria : « En vérité, cet homme était innocent, c'était le Fils de Dieu. » Le peuple se frappa la poitrine et se dispersa. Les choses commencent à changer et ce premier retour vers le fils de Marie exalte le cœur de la mère au plus fort de la douleur, confirme et fortifie sa foi.

Le peuple s'est dispersé, mais la mère du crucifié, ses disciples et les saintes femmes restent

sur le lieu du supplice. Comment abandonner les restes de celui dont ils ne possèdent plus que la dépouille mortelle? Leur amour se reporte maintenant sur ce corps mutilé, tous leurs soins tendent à le conserver comme leur bien le plus cher et à lui donner la sépulture. Joseph d'Arimathie va trouver Pilate, lui demande le corps de Jésus et l'obtient. On le détache de la croix, il est rendu aux siens tel que l'a fait son martyre, et cette vue renouvelle les douleurs de Marie. Elle baise ce pâle visage avec une inexprimable angoisse, elle serre dans ses bras cette tête sacrée. Mais la douleur qui l'accable pour un moment, fait bientôt place au calme que lui donne la grandeur de sa foi. Elle contemple avec une sainte complaisance la paix inaltérable empreinte sur cette face auguste ; elle est ravie à la vue de la majesté que ses traits révèlent et sur laquelle la corruption n'a point de puissance. Elle s'écrie en empruntant le langage de son ancêtre : « O Seigneur, vous n'abandonnerez point mon âme dans le royaume de la mort et vous ne permettrez point que la corruption atteigne notre Christ. Vous me montrerez le chemin de la vie et vous me comblerez de joie en votre présence. »

Le dernier service que la sainte Mère rendit à la dépouille de son Fils fut sans nul doute de laver son corps. Quand, après l'avoir lavé, elle l'enveloppa d'un linceul, elle dut se rappeler la nuit dans laquelle elle avait enveloppé de langes son enfant nouveau-né dans l'étable de Bethléhem..

Il ne semble pas que la sainte Mère ait assisté aux funérailles du divin Sauveur. Comme il est fait expressément mention des saintes femmes qui furent présentes, on ne l'aurait certainement pas oubliée, s'il elle s'y était trouvée. Il est très-croyable que Jean, la voyant au bout de ses forces, l'obligea de retourner à Jérusalem. Il est tout simple d'ailleurs que les saintes femmes, qui croyaient avoir perdu leur Seigneur et leur Maître bien-aimé, ne voulurent point abandonner ses restes jusqu'au dernier moment, puisqu'elles avaient même résolu de retourner vers lui à la première heure du sabbat. Mais Marie, telle est sa conviction, n'a point vu son Fils pour la dernière fois ; il n'a point terminé sa carrière, le Père n'a point épuisé sur lui sa vertu miraculeuse ; il se prépare une nouvelle merveille, un grand et glorieux événement ; la mort est impuissante à le retenir. Elle pouvait donc bien quitter les saintes

dépouilles, avant qu'on les déposât dans le sépulcre.

Elle regagne en chancelant son asile, le cœur en proie à des émotions opposées, douloureuses d'une part, triomphantes de l'autre. Ce qu'elle fit après son retour pendant la nuit du vendredi, pendant la journée du sabbat et dans le cours de la nuit du sabbat au premier jour, nous n'en savons rien, mais nous pouvons le supposer. Elle repassa l'histoire et la vie de son divin Fils depuis l'annonciation de l'ange jusqu'à sa mort. Elle vécut encore une fois de la vie de Jésus, elle souffrit encore une fois sa passion tout entière. Elle sonda les conseils de Dieu, cherchant à savoir pourquoi il était arrêté que le Christ devait souffrir et mourir ainsi. Elle se perdit en réflexions pour découvrir comment s'accomplirait désormais cette prédiction de Gabriel : « Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, et son règne n'aura point de fin. » Elle se demandait comment son divin Fils allait sortir du tombeau et si tous les Juifs, en le voyant reparaître vivant, ne croiraient pas tous en lui comme un seul homme. Elle était heureuse de songer qu'il reviendrait à la vie et elle pensait à sa première et prochaine rencontre

avec lui. Elle passait à chaque instant de la douleur à la joie et à l'espérance; mais toutes les fois qu'elle était sur le point de s'abîmer dans ses réflexions, elle se reprenait et concluait toujours par les mêmes paroles : « Voici, Seigneur, je suis votre servante, que votre volonté soit faite. » Elle s'arrêtait surtout à ces derniers mots du Sauveur : « Tout est consommé ! » Elle les entendait encore, elle en sentait toute la portée, elle y puisait toute sa force et toute sa consolation.

Je ne crains pas de me tromper, ô femme chrétienne, sur la nature des impressions que vous avez éprouvées au récit de ces dernières scènes les plus douloureuses et les plus sublimes de la vie de la très-sainte Vierge Mère de Dieu. Ce serait faire tort à ces impressions que de vouloir tirer ici de mon récit toute sorte d'applications salutaires. Elles se sont déjà imposées à votre cœur, et vous les avez saisies vous-mêmes. Je me bornerai à deux remarques que je ne puis passer sous silence. La première, c'est que de toutes les pertes et de toutes les douleurs que vous puissiez éprouver, il n'y en a pas une seule qui soit égale à celle de la sainte Vierge. La mort vous ravit un époux bien-aimé, un fils plein d'espérance, une fille à la fleur

de l'âge et il vous semble que votre cœur va se rompre sous l'étreinte de votre douleur : levez les yeux vers la sainte Mère agenouillée au pied de la croix de son Fils. Où y a-t-il une douleur comme la sienne? Consolez-vous, car vous ne prétendez pas à une faveur que Dieu lui refusa. Soumettez-vous; il n'est pas nécessaire que vous sachiez la raison du sacrifice que le Seigneur vous demande. Il suffit que celui qui rappelle à lui votre époux, votre fils ou votre fille, soit le même que celui qui a voulu que son Fils s'offrît en holocauste et qu'il reposât mort sur le sein de sa Mère. — Vous ressentez des douleurs physiques, des chagrins vifs et durables; vous avez perdu votre maison et vos biens; on vous calomnie, on vous méprise, on cherche à vous ravir l'honneur. Mais que sont tous ces chagrins en comparaison de la douleur morale d'une mère au pied de la croix de son fils? Que sont toutes les pertes d'argent et de fortune vis-à-vis de la perte d'un fils unique qu'on tient des mains mêmes de Dieu? Que sont toutes les insultes et tous les outrages qui peuvent vous atteindre comparés aux blasphèmes qui frappaient, au pied de la croix, les oreilles de Marie? Consolez-vous, ou demandez-vous un privilége

que Dieu n'accorda pas à la Mère de son Fils? Faites le sacrifice de votre douleur, ne demandez ni pourquoi, ni à quelle fin Dieu le permet ainsi. Celui qui vous impose cette douleur, a voulu que son Fils bien-aimé s'offrît en holocauste et qu'il reposât mort sur le sein de sa Mère. Qu'il vous suffise de savoir que vous n'êtes point vous-même la cause de vos souffrances.

La seconde remarque concerne la confiance qu'il nous est permis d'avoir dans la très-sainte Vierge lorsque Dieu nous met à l'épreuve. Qui pourrait avoir un cœur plus miséricordieux que cette Mère douloureuse qui vit son Fils unique, le Saint du Très-Haut, le grand roi d'Israël, couronné d'épines, conspué, flagellé, chargé de sa croix, crucifié, implorant sur sa croix l'assistance de son Père, mourant et finalement mort sur cette croix? Qui pourrait avoir un cœur plus sensible que celle dont le cœur est traversé par un glaive à deux tranchants? Et si elle est la Mère de la pitié et de la miséricorde, pouvons-nous croire que sa compassion soit stérile et impuissante. Est-ce que celle qui a partagé les douleurs de son Fils ne doit pas avoir une part considérable dans ses grandeurs? Et si elle intercède pour quelqu'un au

nom des souffrances qu'elle a voulu éprouver avec son Fils quand elle se tint au pied de sa croix, au nom des douleurs qu'elle a endurées pour lui et avec lui, pensez-vous qu'elle risque de n'être point exaucée ? Croirons-nous que son Fils ne veuille ni la dédommager, ni la récompenser de ses inexprimables douleurs ? Et s'il l'en dédommage, quelle autre récompense voudra-t-elle accepter, sinon le pouvoir de secourir, de guérir, de consoler, d'exercer sa miséricorde, de faire profiter de ses faveurs l'âme en peine qui crie vers elle, qui attend d'elle des secours et des consolations ? Ce qui ne veut pas dire, prenez garde, qu'elle prétende exercer une miséricorde particulière à côté et en dehors de celle de son divin Fils; mais il n'est permis à personne de douter que le Père de toute miséricorde n'accorde à la sainte Mère une influence et une puissance d'action dignes de son cœur généreux et charitable.

On ne saurait s'empêcher de demander ici comment il se fait qu'un grand nombre de chrétiens aient condamné et condamnent encore la confiance que nous plaçons dans la Mère des douleurs et les prières que nous lui adressons ? Ceux-là agissent comme si Marie était purement et sim-

plement une âme vertueuse entrée en possession de la vie éternelle et réduite à jouir seule de sa félicité; comme si la confiance qu'on lui témoigne nuisait à celle que l'on doit au Sauveur; comme si on lui attribuait une intervention qui rejette dans l'ombre et dans l'oubli celle de l'unique médiateur. Il y a certainement dans cette manière de voir une erreur grossière. Quand je viens moi-même ici-bas, avec un cœur qui ne bat que pour Dieu, avec un bras qui n'agit que pour lui, quand je viens, dis-je, au secours du malheureux qui m'implore, en quoi est-ce que je rejette dans l'ombre, en quoi est-ce que je fais oublier Dieu qui seul peut nous venir en aide? C'est précisément le contraire; je ne suis que l'instrument de sa main secourable, et c'est à lui que s'adresse, en fin de compte, la reconnaissance qui n'appartient qu'à lui. Est-ce que la confiance que m'accorde le malheureux, ôte quelque chose à sa confiance en Dieu? Pas davantage. Qui donc tient en sa puissance et les cœurs qui ont la volonté de secourir le pauvre et les mains qui en ont la force, qui est-ce qui les ouvre et les ferme? Et si Dieu ouvre le cœur des hommes ici-bas et remplit leurs mains de secours pour leurs frères souf-

frants et pauvres, pourquoi cet arrangement serait-il borné à la terre, pourquoi serait-il défendu de s'adresser avec confiance aux élus du ciel qui ont un cœur beaucoup plus tendre et des trésors bien plus considérables que les habitants de la terre? Pour ce qui concerne en particulier la sainte Mère, il est impossible de l'avoir vue associée à la passion de son Fils, au sacrifice qu'il a offert pour les hommes, sans être convaincu qu'elle doit aussi avoir part à sa gloire et à sa médiation. Quand on l'a vue concourir avec cet ineffable dévouement à l'œuvre de la Rédemption, on ne conçoit point qu'elle ne soit pas appelée à concourir aussi à la distribution des fruits de la Rédemption. Vouloir la réduire à ne s'occuper au ciel que d'elle-même, vouloir pour ainsi dire l'immobiliser, c'est méconnaître complétement d'abord toute l'économie du royaume de Dieu et ensuite le rang qu'elle y occupe. Quiconque dans le royaume de Dieu a eu part aux souffrances a également part à la puissance. La vie de Marie s'est confondue sur la terre avec la vie de Jésus-Christ, il n'en est point autrement dans le ciel. Son amour et le sien ne sont point divisés, sa miséricorde et la sienne ne sont point séparées, son

assistance et la sienne ne sont point distinctes; amour, miséricorde, assistance de Marie, tout cela ne fait qu'un avec l'amour, la miséricorde et l'assistance de son divin Fils, lequel avec le Père et le Saint-Esprit est un Dieu vivant qui règne dans l'éternité et auquel soient honneur et gloire dans les siècles des siècles.

Qu'il nous soit permis, avant de terminer ce chapitre, d'émettre ici une observation qui, pour n'être pas absolument à sa place, nous paraît néanmoins d'une grande importance. Je veux parler de la circonstance dans laquelle le divin Sauveur donna à Jean, Marie pour mère. Elle nous rappelle que bien souvent une mère reçoit et accepte des enfants qui ne sont pas naturellement les siens, ce qui arrive surtout lorsqu'une femme épouse un veuf qui a des enfants d'un mariage précédent et devient ainsi belle-mère.

Une belle-mère a de grands et de pénibles devoirs à remplir. Elle doit traiter les enfants de son mari comme les siens propres, quoiqu'elle ne sente pas en elle une impulsion, une disposition qui l'y porte. Elle a plutôt une inclination pour ses propres enfants et ressent au contraire de la répugnance pour les autres, parce que ces en-

fants à elle sont désavantagés par les premiers. Joignez à cela qu'il arrive bien souvent qu'une belle-mère est regardée comme une étrangère par des enfants d'un premier lit qui l'offensent et la méprisent à l'envi, que le mari semble même les y porter par une apparente partialité, partialité qui, si elle n'est pas réelle, lui est au moins attribuée par son épouse. Si donc les devoirs de la femme, quand elle est mère, sont grands, ceux qu'elle assume en devenant belle-mère sont en même temps pénibles et souvent désagréables.

Ne devenez pas légèrement belle-mère, et avant de vous engager dans un semblable mariage, voyez si vous avez le cœur et le courage de remplir les obligations qu'il impose. Il y a pourtant des motifs qui peuvent nous déterminer à un pareil mariage; permettez-moi de les énoncer. Avant tout, mettez-vous au pied du lit de la mère mourante dont vous devez occuper la place. Ses enfants peut-être jeunes encore sont son dernier souci. Qui, dit-elle en gémissant, qui va les élever, qui leur servira de mère? Or si la douleur de la mourante vous impressionne, si vous vous sentez le courage d'accomplir son dernier et suprême désir, faites-le, vous exaucerez ainsi la dernière

prière d'une mère mourante. Combien elle vous en aimera, combien elle vous en bénira dans le ciel.

Rappelez ensuite à votre souvenir la tâche que Dieu impose à celle qui prendra sa place; car ne vous imaginez pas que Dieu, en leur enlevant leur mère, ait oublié ses enfants. Non, car il est le protecteur de l'orphelin, et qui sait si dans le cas présent il n'a pas appelé la mère à lui, parce qu'elle n'était pas pour ces pauvres petits une mère selon le cœur de Dieu. Il compte davantage sur celle qui va prendre sa place.

Ainsi donc quand vous vous sentirez le courage et la force de vous charger d'enfants que le ciel a privés de leur mère et de les regarder comme un bien que le Seigneur vous confie, acceptez. Ce sera pour vous une occasion de faire fructifier au centuple le trésor que Dieu a commis à votre amour et à votre surveillance. Voyez ensuite ce que vous désireriez de celle qui vous remplacerait auprès de vos propres enfants si la mort vous surprenait, et tout ce que vous demanderiez, faites-le vous-même pour ceux que le ciel vous a confiés. Toute mère a une inclination naturelle qui la pousse à prendre soin de ses enfants. Une belle-mère ne ressent pas cette inclination; il faut donc que

vous vous examiniez bien, si vous étiez appelée à prendre un époux ayant des enfants d'un mariage précédent, afin de savoir si vous êtes dans la disposition de faire par amour de Dieu, par amour pour Jésus-Christ, par amour pour ces enfants malheureux, ce qu'une véritable mère fait tout naturellement pour ses propres enfants. Dans le cas affirmatif, n'hésitez pas. Votre sollicitude et votre tendresse auront plus de prix aux yeux de Dieu que la tendresse et la sollicitude de la mère naturelle n'en auraient. Ne vous faites pas d'illusion ensuite sur les contrariétés qui attendent toute belle-mère, quelle qu'elle soit. C'est l'incitation des enfants, les fausses interprétations de ses actes, la désobéissance et l'ingratitude. Si vous vous croyez assez forte pour les supporter, acceptez le mariage, vous aurez quantité d'occasions de vous exercer dans la vertu, et de finir par le triomphe dû au mérite, au détachement et à l'humilité. De plus, il est avéré qu'une belle-mère est souvent plus capable de bien élever les enfants d'un autre lit parce qu'elle ne s'éprend pas aveuglément de leurs qualités et les juge avec plus de vérité que les siens propres.

Ainsi, en conclusion, examinez-vous vous-

même. L'essentiel n'est point d'avoir un mari, mais de devenir pour les enfants de votre mari une mère selon le cœur de Dieu. Vous sentez-vous pour cela la force et le courage nécessaires ?

Tout ce que nous venons de dire ici aux femmes appelées à être belles-mères s'applique également aux hommes qui veulent devenir beaux-pères. Si vous êtes veuve, mère chrétienne, et s'il vous faut pour vos enfants un père et pour vous un appui, vous saurez ce qui doit vous déterminer dans le choix que vous avez à faire.

Quant aux beaux-fils et aux belles-filles, ils doivent à leur beau-père et à leur belle-mère, le plus grand respect, un grand amour et une profonde reconnaissance, car, guidés par le sentiment du devoir, par le désir de remplir la volonté de Dieu, ils s'acquittent de leurs obligations avec une foi et un zèle vraiment chrétiens. Les beaux-fils et les belles-filles qui manquent à ces devoirs se rendent coupables devant Dieu et donnent des preuves visibles de leur mauvais cœur et de leur peu d'intelligence.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

Marie à la résurrection, à l'ascension et à la descente du Saint-Esprit.

1° LA RÉSURRECTION.

C'est pour le troisième jour que Marie attendait le retour de son divin Fils. Plus ce jour approchait et plus son cœur était agité, ému tout ensemble par la joie et par la crainte de se sentir en sa présence accablée de surprise et de bonheur. A l'aube du troisième jour elle était plongée dans ses réflexions, partagée entre le chagrin, l'amour et l'impatience maternelle, quand Jésus apparut tout à coup en chair et en os devant elle, et la salua en ces termes : « La paix soit avec vous. » Il ajouta : « Voici ce que je vous avais annoncé : Le Christ a souffert conformément aux Écritures et il est ressuscité le troisième jour. »

L'Évangile ne nous fournit point de plus amples détails sur l'entretien de Jésus-Christ ressuscité avec sa sainte Mère; Mais il nous est permis de supposer qu'il lui expliqua par quel lien la mort

qu'il avait soufferte se rattachait au royaume éternel que l'ange avait annoncé à Marie et qu'il l'instruisit de tout ce qui allait arriver. Il nous semble, en entrant dans les faits qui se sont passés, que le divin Sauveur devait à peu près lui tenir ce langage : « Je ne vais point demeurer ici, mon royaume n'est point de ce monde, quoique je possède un royaume en ce monde. Mes apôtres partiront de Jérusalem pour prêcher en mon nom à tous les peuples la pénitence et la rémission des péchés, et tous ceux qui croiront en moi et seront baptisés, obtiendront par la vertu de mon nom la vie éternelle.

« Je remonte vers mon Dieu et votre Dieu ; c'est de là que je ferai descendre sur mes fidèles le Saint-Esprit. Il demeurera éternellement au milieu d'eux, il continuera mon œuvre, et tous ceux qui le recevront et croiront en moi, seront les enfants de Dieu et mes propres enfants, et mon royaume n'aura point de fin. Vous ne m'avez point quitté dans mes souffrances. Vous aurez part à la splendeur que me réserve mon Père. Je vais vous préparer un trône et des demeures à mes disciples, afin que vous soyez associés à ma gloire. »

Que fit la sainte Mère quand Jésus ressuscité lui

apparut tout à coup? Je présume qu'elle tomba à genoux, au comble de la surprise et du bonheur en poussant ce cri de joie : « Mon Fils et mon Dieu ! »

La veuve de Naïm eut un bonheur extrême à voir revivre son fils qui était mort; Marthe et Marie ne purent contenir la joie de leur cœur en voyant sortir leur frère vivant du tombeau, et pourtant leur bonheur et leur joie n'approchaient point du bonheur et de la joie de Marie, parce que leur douleur n'avait point égalé la sienne. La surprise et la félicité se disputaient le cœur de Marie, et ses émotions étaient d'autant plus profondes que son cœur était grand et qu'elle passait subitement de la plus profonde détresse au triomphe le plus complet.

Son âme trouvait un nouveau sujet de réflexion. Que signifie tout ce que son divin Fils venait de lui dire dans un langage si concis? Cependant Pierre et Marie-Madeleine, puis les autres disciples sur la route d'Emmaüs, et tous les apôtres avaient aussi vu le Seigneur. Il s'était laissé toucher, il avait mangé devant eux; il leur avait longuement parlé du royaume de Dieu. Marie pria les disciples et en particulier Jean de lui raconter tous ces dé-

tails. Elle assistait en esprit à toutes ces rencontres. Les discours de son divin Fils étaient surtout l'objet perpétuel de ses pensées et de ses entretiens avec le disciple bien-aimé. C'est ainsi qu'elle passa les jours qui s'écoulèrent de la résurrection jusqu'à l'ascension.

2° L'ASCENSION.

Jésus avait dit : « Je monte vers mon Dieu et votre Dieu. » Quand il eut suffisamment instruit ses disciples de tout ce qu'il avait à leur dire du royaume de Dieu, quand il les eut préparés à recevoir le Saint-Esprit, le temps était venu pour lui de se séparer d'eux et d'aller retrouver son Père. Il voulut donner à cette séparation un caractère solennel. Il leur indiqua donc la montagne, le jour et l'heure où ils le verraient pour la dernière fois. Les disciples en firent part aux personnes de leur connaissance et à leurs amis, à tous ceux qui n'avaient pas encore revu le Sauveur depuis sa résurrection ; et c'est ainsi que plus de cinq cents personnes se rassemblèrent au jour et sur la montagne que Jésus avait désignés. Les saintes femmes et la sainte Mère ne manquèrent pas de s'y trouver. Elle brûlait de voir encore une der-

nière fois de ses yeux son divin Fils. Le cœur lui battait en gravissant cette montagne, effrayée et ravie qu'elle était, à l'idée de le revoir bientôt, mais pour un instant seulement. Mais il paraît qu'il ne se montra point tout à coup à la foule assemblée, il apparut d'abord à quelque distance sans qu'il fût possible de le reconnaître positivement. Il est du moins écrit que plusieurs eurent des doutes jusqu'à ce qu'il se fût rapproché. Cela ne doit pas nous étonner, car les disciples avaient bien douté dans leur surprise et leur terreur lorsqu'ils l'avaient revu pour la première fois, quoiqu'il se tînt au milieu d'eux et qu'il leur parlât. Mais sa Mère le reconnut du premier coup d'œil malgré la distance. Ah! c'est qu'une mère reconnaît toujours son enfant, fût-il nourrisson alors que les traits de son visage ne sont point encore formés; fût-il caché parmi cent autres enfants! Elle sentit battre son cœur agité par le bonheur et par l'impatience de voir ce que son Fils allait faire. Et quand il prononça ces paroles : « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre, » son âme fut transportée au comble de la félicité et du triomphe. Et lorsqu'il étendit ses mains sur ses disciples pour les bénir, elle aussi

s'agenouilla avec eux pour recevoir sa dernière bénédiction. Levant alors les yeux vers lui, elle vit la gloire rayonnante qui transfigurait sa face auguste, elle le vit s'élever peu à peu au-dessus du sol, monter, monter toujours avec lenteur et majesté, bénissant les siens, bénissant toute l'assistance, jusqu'à ce qu'enfin il disparût dans un nuage lumineux qui le déroba aux yeux des spectateurs. Que ne dut pas éprouver Marie à cette vue, à ce spectacle divin ! Je ne doute pas qu'elle n'ait d'abord été absorbée par l'impression physique que produisait sur elle ce phénomène inouï, glorieux, surnaturel. La réflexion ne lui revint que plus tard quand l'émotion qui la dominait se fut apaisée. La vie entière de son Fils, depuis l'annonciation de l'ange jusqu'à cette ascension qui terminait sa carrière terrestre, se déroulait à présent devant ses yeux. Dieu le lui avait donné par une voie surnaturelle; il est remonté vers Dieu d'une manière également surnaturelle. Elle est la Mère, elle le sent, non pas d'un roi de la terre, mais du Roi des rois, du Roi des cieux. Elle n'a pas la joie de le voir monter à Jérusalem sur le trône de David, au milieu des applaudissements des Juifs, mais elle le voit de ses propres yeux

entrer dans la gloire de son Père pour s'asseoir à sa droite. Elle a souffert pour lui d'inexprimables douleurs, ces douleurs ne l'ont point épargné lui-même, et les siens ont refusé de le recevoir; mais tout cela est passé, le ciel l'a reçu et le plus haut degré de splendeur a succédé aux plus cruelles humiliations. Les Juifs exigeaient un signe visible dans le ciel; ce signe leur est donné; c'est son ascension. Ils lui criaient en le raillant de descendre de la croix; il a fait plus, il est sorti de la tombe et est monté au ciel. Vous êtes bénie entre toutes les femmes, disait l'ange, et le fruit de vos entrailles est béni; eh! ne suis-je point bénie entre toutes les femmes! un glaive a transpercé mon âme, mais de quelle allégresse mon cœur n'est-il point pénétré? mes douleurs n'ont duré qu'un temps, mais ma félicité durera éternellement. Il est allé au ciel avec la nature humaine, avec ce corps que j'ai engendré! Pauvre servante du Seigneur, de quel excès d'honneur j'ai été comblée! quand m'appellera-t-il pour m'associer à sa gloire? ma vie n'est plus qu'une constante aspiration vers lui, unie à une maternelle, à une immuable résignation. Ah! que ne me dit-il bientôt : Venez.

C'est ainsi que l'histoire de Jésus-Christ et de

Marie traverse les souffrances les plus vives, les douleurs les plus amères, la mort et le sépulcre pour aboutir à la gloire. C'est du plus au moins l'histoire de chacun de nous. La douleur et la mort n'épargnent personne, mais le fond de la scène offre à nos yeux, pour nous rendre courage, le cercueil qui s'entr'ouvre et la résurrection. Le Christ crucifié et enseveli est le premier ressuscité d'entre les morts.

Si vous perdez par la mort, ô mère chrétienne, votre fils ou votre fille, c'est-à-dire l'appui de votre vieillesse ou votre époux, c'est-à-dire l'ami fidèle qui veillait et travaillait pour vous; ou s'il faut que vous leur disiez vous-même au revoir, laissant ici-bas un époux inconsolable et de jeunes orphelins, qui pourrait blâmer votre douleur, quelque grande, quelque violente même qu'elle fût. Pleurez, oui, pleurez; mais soumettez-vous en humble servante du Seigneur. Faites plus encore: levez vos regards vers Jésus-Christ ressuscité et monté aux cieux. Votre fils, votre fille, votre époux et vous-même, aucun de vous n'est mort, leur mort n'a été qu'un passage à la vie éternelle. Eux aussi ils ressusciteront et monteront aux cieux par la vertu de celui qui nous rappellera tous à la vie. Consolez-vous;

vous les reverrez bientôt. Si votre époux ou votre fils ou quelqu'un de votre famille vous quittait pour un voyage d'une année, les adieux vous sembleraient pénibles ; mais vous vous consoleriez si vous saviez que la terre étrangère dût leur être hospitalière, et si vous étiez certaine de les revoir en bonne santé. Eh bien! qu'est-ce donc que la mort, sinon une absence et peut-être une absence de courte durée? Ne savez-vous pas que ceux qui vous ont quittée ne manquent de rien, et que vous les reverrez infailliblement et dans la félicité? Pourquoi ces plaintes excessives? J'ai bien peur que vous ne croyiez ni à leur résurrection ni à la vôtre, ou au moins que vous n'y songiez dans la douleur du moment. Revenez donc à vous, et ne reniez point votre foi. Vous me dites que leur sort vous est inconnu, qu'il est peut-être affreux, et que c'est là ce qui cause vos angoisses. Et de fait je ne sais point d'autre motif de chagrin que d'avoir à craindre que ceux que nous pleurons ne soient point dans la béatitude. La mort physique n'est pas un malheur, c'est la mort de l'âme qui est un malheur effroyable. Qu'y faire donc? Rien. Cherchez à préserver tous les vôtres, quand il en est temps encore, de la mort surnaturelle. Il est

d'ailleurs probable que vous soyez moins accablée par votre incertitude sur le sort de vos défunts dans l'éternité, que par la sensation présente et immédiate de leur perte. Ma douleur, dites-vous, est trop grande pour que j'y survive. Je réponds que votre douleur et votre perte ont été pesées dans la balance de Dieu, et n'ont pas été trouvées trop lourdes. Ne vous révoltez point contre Dieu, soyez persuadée qu'il n'impose à personne un fardeau au-dessus de ses forces, qu'il nous traite toujours suivant ses décrets toujours impénétrables sans doute, mais aussi toujours sages et miséricordieux. Un enfant poussera des cris affreux pour un jouet que ses parents lui retirent ou lui refusent quoiqu'il le désire ardemment; ses cris ne prouvent rien contre la sagesse et la bonté de ses parents, ils prouvent seulement tout au plus que l'enfant est mal élevé et incapable de se vaincre. Je réponds encore en vous demandant si la perte et la douleur que vous trouvez intolérables surpassent la douleur de Marie au pied de la croix ou tenant sur ses genoux la sainte dépouille de son divin Fils. Ne vous figurez point la sainte Mère comme l'ont représentée des peintres romantiques, accablée et évanouie de douleur. L'histoire ne

connaît point et ne veut point connaître cette scène de pure invention ; elle nous montre au contraire Marie debout au pied de la croix. C'est ainsi qu'il faut la contempler, pénétrée de douleur, mais grande par la foi, et soutenue par la grandeur de sa foi. Au lieu de vous abîmer dans votre malheur, de vous y attacher et de vous y immobiliser, il faut vous relever par la foi et l'espérance, et faire humblement à Dieu le sacrifice qu'il vous demande. Je le répète, levez vos regards vers la Mère des douleurs qui se tient au pied de la croix, qui se résigne et qui porte sur ses genoux la dépouille mortelle de son Fils. Et puis si votre incommensurable douleur a sa source dans la perte d'une personne que la mort vous enlève, c'est parce que vous l'aimiez profondément, c'est parce que vous ne faisiez pour ainsi dire qu'un seul et même être avec elle, et que vous ne viviez avec elle que d'une seule et même vie. Mais sans cet amour, votre douleur ne serait point si vive, mais sans cette douleur, qui provient de cet amour, vous n'éprouveriez point cette joie parfaite que vous cause l'espoir de la retrouver au bout de quelques années. Les ravissements de la réunion sont exactement proportionnés à la douleur de la séparation. Nulle femme

n'a autant souffert que Marie au pied de la croix; nulle n'a ressenti une félicité égale à la sienne à la vue de son Fils ressuscité d'entre les morts. La mort est un épouvantail; mais elle n'en procure pas moins, à ceux qu'elle réunit, une félicité inconnue à ceux qui ne sont point sujets à la mort. Vous n'avez qu'une chose à faire tandis que vous êtes pleine de santé et de vie, c'est de travailler à faire arriver tous les vôtres, à arriver vous-même après la mort au séjour des bienheureux. Ils n'auront fait alors que vous précéder; vous les suivrez peut-être bientôt. Dieu vous les aura conservés; vous les retrouverez, et votre félicité sera d'autant plus grande, que vous aurez plus déploré leur perte. Non-seulement vous oublierez vos anciennes souffrances, mais vous regretterez d'avoir eu si peu de fermeté, d'avoir été si faible dans votre foi et si complétement vaincue par les sentiments de la nature au lieu de vous soumettre, naïvement et sans murmure, à la sagesse et à la miséricorde de Dieu; car vos yeux contempleront alors cette sagesse et cette miséricorde dans tout leur jour et tout leur éclat.

3° LA DESCENTE DU SAINT-ESPRIT.

Quand le divin Sauveur, avant son Ascension, avait chargé ses apôtres de répandre l'Évangile dans le monde entier, il les avait avertis de ne point quitter Jérusalem avant d'avoir reçu avec le Saint-Esprit les forces nécessaires pour remplir leur mission. Les apôtres restèrent donc réunis dans la capitale, attendant avec impatience et dans la prière, l'accomplissement de la promesse de Jésus-Christ. Avec eux se trouvaient Marie, mère de Jésus et les saintes femmes.

Quelle idée se faisaient bien les saints apôtres et la Mère du Sauveur de ce Saint-Esprit qu'ils allaient recevoir? — Probablement une idée vague et peu déterminée. Mais comme dans l'Ancien Testament tout ce qui s'était fait d'extraordinaire dans les arts, les sciences ou les actions de la vie était représenté comme un don et une œuvre du Saint-Esprit, ils ne pouvaient attendre de lui que la force et le pouvoir de faire des choses extraordinaires dans la foi, dans la vie et dans les actes. Et loin d'attendre en oisifs ces dons extraordinaires, comme si l'homme pouvait les recevoir à son insu et sans coopération aucune, ils persévé-

raient, comme il est déjà dit plus haut, dans la prière afin d'être prêts au jour de l'accomplissement de la promesse, et dignes de recevoir ces sublimes inspirations.

Or donc, à la fête de la Pentecôte, Marie mère de Jésus, les apôtres, et les saintes femmes, et les disciples se trouvaient réunis, quand tout à coup il s'éleva un grand bruit comme d'un vent violent et impétueux qui venait du ciel et qui remplit toute la maison, et ils virent paraître comme des langues de feu qui descendirent sur chacun d'eux; et ils furent tous remplis du Saint-Esprit. C'était le baptême par le feu du ciel qui leur avait été promis.

Il faut distinguer ici deux choses, dans les effets de la descente du Saint-Esprit, d'abord les impressions particulières de la sainte Mère, puis les impressions qu'elle put observer chez les autres. Ce qui se passa dans l'âme de Marie il faut renoncer à l'exprimer.

Depuis la très-sainte Vierge, l'Église nous montre une multitude de saintes vierges et de saintes femmes comblées des dons du Saint-Esprit. Nous les voyons pleines d'une paix intérieure, d'un ravissement parfait dans le Seigneur, d'un amour ardent, d'un enthousiasme héroïque; nous les

voyons encore animées d'une fermeté virile, d'une patience et d'une confiance que rien ne peut troubler, d'un mépris sublime pour la mort; pleines de sagesse et de science dans les choses de Dieu, pleines de bon sens, de bons conseils et de bonne volonté dans les choses de la terre. Or, nous ne risquons pas de nous tromper en supposant réunies dans l'âme de Marie, aussitôt qu'elle eût reçu le Saint-Esprit, toutes les qualités que les siècles chrétiens nous découvrent dans ces héroïnes de la vertu. Aucune ne l'a emporté sur elle; c'est au contraire Marie qui est bénie entre toutes et baptisée, par conséquent, par-dessus toutes dans la plénitude des dons de la grâce. En cet état comment se trouve-t-elle? Est-ce encore elle ou est-ce une femme nouvelle? La bouche n'a point de paroles pour exprimer la douceur de sa félicité, la paix, la consolation, l'immense sécurité de son âme. Voilà, se disait-elle, l'œuvre de mon Fils. Que sont les royaumes, les couronnes et les biens de la terre, en comparaison de l'Esprit que mon Fils envoie aux siens, cet Esprit qui fonde un autre royaume, une autre grandeur, une autre félicité, que tout ce que l'homme a jamais vu ici-bas? Mon âme glorifie le Seigneur, et mon

esprit est ravi en Dieu mon Sauveur. Voici qu'il élève les humbles; il remplit de biens ceux qui ont faim et renvoie les riches les mains vides : C'est la seconde fois que le Saint-Esprit s'approche de moi avec sa vertu invisible et merveilleuse. La première fois, j'ai reçu le Fils des mains du Père par l'opération de l'Esprit-Saint, afin que le Fils se fît homme selon la chair; et la seconde fois, je reçois le Fils des mains du Père par l'opération de l'Esprit-Saint, afin que le Fils se fasse homme selon l'Esprit. Que Dieu soit loué! Mon âme l'a reçu, il y habitera, il y demeurera éternellement. Il est en moi et je suis en lui pour toute l'éternité.

Quand la sainte Mère reportait les yeux sur tous ceux qui avaient reçu avec elle le baptême du Saint-Esprit, elle les voyait tous remplis et animés par une puissance intérieure et invisible, et saisis du plus vif enthousiasme. Ils révélaient à haute voix, par des regards et des gestes ardents et joyeux, leur foi agissante, leur charité brûlante et toute l'allégresse de leur triomphe.

Marie les connaissait tous : c'étaient des hommes de Galilée, grossiers et sans éloquence ; mais dès ce moment les oracles des prophètes n'avaient

plus aucun mystère pour eux, et ils rendaient témoignage à Jésus crucifié avec une inconcevable facilité de langage, et avec une intrépidité qui méprisait le danger et la mort. Quelle transformation ! Marie remarqua encore que les Juifs des pays étrangers, présents à Jérusalem et que le bruit qui s'était fait au-dessus de la maison où se trouvaient les disciples avait attirés, comprenaient tous, malgré les divers idiomes qu'ils parlaient, les allocutions des apôtres, en sorte que le Parthe, le Mède, l'Élamite, l'étranger venu de Mésopotamie, de la Judée, de la Cappadoce, du Pont, de l'Asie, de la Phrygie, de la Pamphylie, de l'Égypte, chacun en un mot entendait les apôtres lui parler dans sa langue maternelle. Quel miracle ! Quel prodige incompréhensible ! Et ce n'est pas tout encore : quand, après le discours de Pierre, près de trois mille hommes se convertirent à Jésus crucifié et reçurent le Baptême en son nom, le Saint-Esprit descendit également sur eux et produisit en eux les mêmes effets que chez les disciples. Nouveau miracle : l'Esprit-Saint se répand sur des milliers d'hommes et les apôtres ont la puissance de le communiquer.

Marie vit encore d'autres prodiges. Elle eut

bientôt sous les yeux une multitude composée de plusieurs milliers de fidèles, dont les Actes des apôtres parlent en ces termes : « Ils persévéraient dans la doctrine des apôtres, dans la communion du pain et dans la prière. Ils vivaient tous ensemble et mettaient tout en commun. Ils vendaient leur avoir et leurs biens, et en partageaient le rapport entre eux selon les besoins de chacun. Ils se rassemblaient tous les jours au temple dans un même esprit, et, rompant le pain chez eux, ils prenaient leurs repas chez eux avec joie et dans la simplicité de leur cœur (1). » Ce spectacle, cette union parfaite d'une foule nombreuse dans la piété et l'amour fraternel, cet anéantissement de l'amour-propre et de l'égoïsme, ce bonheur qui découlait d'une source mystérieuse ne s'étaient pas montrés sur la terre depuis le commencement du monde. A cette vue, Marie se disait au dedans d'elle-même : Voilà le royaume de mon Fils, voilà les saints qu'il a rassemblés, qu'il a baptisés de son Esprit, dans lesquels il règne. Ils lèvent tous les yeux vers lui comme vers leur Roi, leur Seigneur et leur Sauveur.

Ce n'était encore là qu'un commencement. La

(1) Actes des apôtres, II, 42 et suiv.; IV, 32 et suiv.

vertu miraculeuse de Jésus continua d'opérer dans les apôtres, et quand Pierre guérit le paralytique à la porte du temple appelée la belle-porte, quand il prêcha ensuite le Sauveur crucifié au peuple, près de cinq mille personnes se convertirent à la foi. Marie voyait le royaume de son Fils ainsi s'étendre avec une rapidité prodigieuse ; elle ne doutait point que son nom ne se répandît promptement et ne remplît enfin la terre entière. La mission qu'il avait donnée aux apôtres embrassait la surface du globe. Quel royaume ! Répandu sur la terre entière, animé d'un seul et même esprit, réunissant les hommes par millions dans le sein d'un amour dévoué et désintéressé, dans la paix du cœur et l'espérance du Ciel ! Ce spectacle inouï ravit en extase l'âme de la très-sainte Vierge, Mère de Dieu, et elle redit les paroles de Siméon qu'elle n'a jamais oubliées : « A présent, ô Seigneur, laissez partir en paix votre servante, car mes yeux ont vu le salut que vous avez préparé à tous les peuples, la lumière qui éclaire les gentils et qui illustre Israël votre peuple. » Quel autre royaume que celui qu'attendaient les Juifs ! Voilà bien l'accomplissement de la parole qui me fut adressée : « En

lui seront bénis tous les peuples de la terre. »

Dans l'histoire de la très-sainte Vierge le point, le moment le plus solennel est, sans contredit, celui où elle reçut l'Esprit-Saint que lui envoyait son Fils. Quelques trésors de sons que renferme un instrument, on ne les entend, on ne les admire que s'il résonne entre les mains d'un grand maître. Quelque sublimes, quelque saints, quelque célestes que soient les sentiments dont l'âme humaine est susceptible, ils ne paraissent au jour et n'excitent l'admiration, que si Dieu, si le Saint-Esprit se choisit cette âme pour instrument. L'âme humaine ne vit de sa véritable vie, de sa vie la plus noble, que lorsque l'Esprit de Dieu la touche et s'en empare. Une femme ou une jeune fille qui n'a jamais reçu le Saint-Esprit ou qui, l'ayant reçu, l'a perdu, traîne une vie insipide et sans dignité ; elle ne s'est jamais élevée au faîte de la vie véritable, ou bien elle en est redescendue.

Appliquez-vous donc de toutes les forces de votre âme, ô ma fille, à mériter la grâce et la paix du Saint-Esprit. Tous les enfants de Dieu sont également à lui, vous comme les autres, pourquoi voudriez-vous renier votre origine ? L'âme de la femme naturellement tendre est particulièrement faite pour offrir à

Dieu le sacrifice de ses inclinations et de ses volontés, pour se vouer sans réserve à son service. Suivez l'impulsion de votre nature, soyez convaincue que le Seigneur est prêt à vous accepter comme sa servante et à vous combler des grâces qu'il répand sur les siens. Associez-vous à ces milliers de femmes et de vierges qui se sont de tout temps, dans l'Église, données au Saint-Esprit, et qui n'ont point connu de vocation plus douce et plus noble que d'aimer Dieu et de ne servir que lui.

Mais entendez bien les choses. La vie spirituelle est douce et paisible ; c'est un état de l'âme dont le monde n'a point l'idée, qu'il ne soupçonnne même pas ; mais ce n'est pas à dire pour cela que cet état ne soit que paix et douceur, sans aucun trouble et aucune interruption. Aux ravissements et aux extases succèdent souvent des jours, des semaines, des périodes de lassitude et de sécheresse. Il semble que l'âme soit abandonnée par celui qui fut son Époux et sa vie. C'est afin que l'âme soit purifiée, fortifiée, éprouvée. Il faut qu'elle apprenne à aimer et à persévérer dans l'amour, alors même qu'elle n'est point payée de retour et qu'elle est abandonnée en apparence. Il faut qu'elle aime non point pour son plaisir, par égoïsme, mais d'un

amour pur qui ne songe qu'à l'objet de son choix. Il faut qu'elle aime Dieu, parce qu'il est Dieu, c'est-à-dire le plus parfait des êtres, et non pas parce que cet amour rend heureux et comble les désirs du cœur. La béatitude est la conséquence de l'amour, elle ne doit pas en être le principe et le mobile.

Associez-vous, ai-je dit, à ces milliers de femmes et de vierges qui n'ont point connu de plus douce et de plus magnifique vocation que d'aimer Dieu et de ne servir que lui seul. Mais, je tiens à le répéter, entendez-bien les choses. Vous vous imaginez peut-être que la vie spirituelle, qui consiste à aimer et à servir Dieu est exclusivement intérieure, exclusivement contemplative, qu'elle s'écoule dans la prière, la méditation, les aspirations célestes, qu'elle ne sort point des murs de l'église et d'un cercle de personnes pieuses, qu'elle est de sa nature antipathique au monde, à ses affaires, à ses intérêts, à ses plaisirs. Il n'en est point ainsi. Admettons, au besoin, que quelques personnes soient soustraites par le Saint-Esprit même à la vie de la terre et transportées dans un état de spiritualité et de commerce mystique avec Dieu, ce sont et ce seront toujours de rares exceptions. En général, une âme vivifiée par le Saint-Esprit

est portée à l'action, et à l'action en dehors d'elle-même. A la suite du baptême du Saint-Esprit, les apôtres firent publiquement preuve de courage et d'éloquence, annonçant l'Évangile de Jésus crucifié, prêchant en son nom la rémission des péchés et la résurrection future. A la suite de ce même baptême les fidèles mirent en commun non-seulement leurs prières, mais aussi leurs biens et leurs affaires, et ils eurent soin de pourvoir pour tous aux nécessités de la vie. La foi, la piété et la dévotion sont, par-dessus tout, requises de ceux qui ont reçu le Saint-Esprit, mais ce qu'on requiert encore d'eux au même titre, et sans les en dispenser jamais, c'est de mettre ces vertus en pratique, dans le commerce de la vie. Aimer la lecture des ouvrages de piété, la fréquentation des personnes pieuses, vouloir passer des heures entières à l'église ou en prières, mais craindre l'embarras des travaux domestiques ; refuser de prendre sa part au fardeau du jour que supportent les autres et surtout ceux de notre maison ; ne pas vouloir être troublé dans son recueillement ; n'avoir point de compassion pour les pauvres et les malades, ne point les servir, ni leur donner des conseils, des consolations, des secours; aimer à gémir à

tout propos sur les vices du siècle et les fautes d'autrui, mais s'offenser des contradictions et des reproches ; avoir de soi-même une haute opinion et se ranger, de sa propre autorité, parmi les élus et les soutiens de l'Église auxquels revient la parole dans les décisions spirituelles et ecclésiastiques ; femmes, filles ou veuves, ce n'est point là ce qui s'appelle être guidé par le Saint-Esprit, c'est se faire de fausses idées sur les devoirs de la vie intérieure, c'est se faire de fâcheuses illusions sur la véritable piété, ce n'est pas témoigner par sa vie extérieure de sa sanctification intérieure. Le Saint-Esprit est essentiellement un esprit d'humilité et de charité. Mais où est l'humilité de la femme qui s'imagine être quelque chose et valoir mieux que les autres? qui ne s'accomomde point de passer inaperçue et bien moins encore d'être raillée et méprisée, qui est impérieuse, susceptible et grossière dans sa maison, qui passe dédaigneusement condamnation sur toutes les erreurs et sur toutes les chutes, qui se mêle de décider des choses réservées aux personnes compétentes? Où est la tendresse de la femme qui fait lâchement le travail par lequel elle soulagerait les siens et le prochain? qui ne veut vivre que dans une dévotion

douce et facile, qui ne s'inquiète ni des pauvres ni des malades, ne les visitant pas et les assistant à peine ou point du tout, qui se dit secrètement en son cœur, comme le pharisien : « Je te remercie, ô mon Dieu de ne point ressembler à ce monde méchant et frivole ; » qui raconte et écoute avec une complaisance secrète les fautes et les légèretés d'autrui, tout en poussant des soupirs hypocrites, et sauf à recommencer son récit dès qu'il est terminé? Hélas! je l'ai dit ailleurs, il y a plus de fausse dévotion que de vraie piété, plus d'amour-propre et d'égoïsme que d'amour de Dieu et de son service. C'est à ses fruits qu'on reconnaît l'arbre.

Quand on possède le Saint-Esprit, on se fait reconnaître par les fruits qu'il produit par nous; savoir : la charité, la paix de l'âme, la patience, la bonté, la longanimité, la douceur, la foi, la modestie, la tempérance et la chasteté (1).

Quand le Saint-Esprit a établi sa demeure dans l'âme d'une femme, il en fait la femme forte dont j'ai parlé plus haut. La force et la douceur, l'autorité et la déférence, l'activité et la patience s'unissent et se confondent alors d'une façon mer-

(1) S. Paul aux Gal., v. 22, 23.

veilleuse. Il n'y a point de rapports dans la vie qui ne se ressentent de cette sanctification intérieure. Entre la jeune fille nourrie du Saint-Esprit d'une part, et celle qui est nourrie de l'esprit du monde d'autre part, quelle différence, par exemple, dans la manière d'envisager les rapports des deux sexes ? Quelle différence entre l'amour de l'épouse et de la mère chrétienne pour son époux et ses enfants, et l'amour de cette autre femme qui ne connaît que les instincts de la nature ? Ah ! que n'est-il donné à toutes celles qui ont reçu le Saint-Esprit dans le baptême et dans la confirmation, de le conserver pour ne le perdre jamais !

Il en est de la réception du Saint-Esprit comme de la semence de l'Évangile. La terre qui devait le recevoir était peut-être foulée et battue par le monde, il n'a point pris racine. Cette terre n'était peut-être qu'une surface rocailleuse, c'est-à-dire une émotion superficielle et passagère qui s'est levée dans cette âme pour un instant, comme le grain de froment sur le roc. Mais lorsqu'il a trouvé une terre bonne et fertile, il a été reçu avec une foi fervente, avec des aspirations naïves par une âme qui se donnait tout entière. Cependant bientôt se sont éveillés les instincts de la chair, les im-

pulsions de la vanité et de la coquetterie, les soucis du ménage et du bien-être, chaque jour a vu décroître et disparaître l'ancienne et première piété, la dévotion du cœur, l'heureuse habitude de s'entretenir avec Dieu, l'espérance, la paix et la sérénité, la réserve sans prétentions, l'amour domestique, le souci exclusif des choses de Dieu, tout s'est enfin perdu à mesure que le cœur était envahi par les appétits sensuels et les exigences matérielles. Les chardons et les ronces qui ont poussé dans le champ du Seigneur, ont étouffé les effets de la présence de l'Esprit-Saint.

Si donc vous avez éprouvé la vertu du Saint-Esprit, si vous avez ressenti la parole vivante de Dieu et le principe d'action qui prépare la vie future, veillez à la conservation de ce trésor. Vous ne perdrez pas tout d'un coup le fruit de votre consécration à Dieu et la félicité qui en résulte, mais vous les perdrez peu à peu et infailliblement, si vous ne résistez pas dès le commencement et si vous n'opposez pas une énergie vigoureuse aux premières tentatives de la sensualité et des habitudes mondaines, si vous ne luttez pas avec force contre les premiers accès de la tiédeur, si vous ne vous retrempez pas dans le Saint-Esprit à la table

du Seigneur, dans la solitude et la retraite, si en un mot vous ne défendez pas votre bien le plus cher, votre suprême félicité, avant qu'il ne soit trop tard. « Gardez ce que vous possédez jusqu'à ce que je vienne, » écrivait saint Paul à ceux de Thyatire.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

La sainte Mère pendant son veuvage.

Après que le divin Sauveur se fut montré pour la dernière fois à sa sainte Mère comme le Fils unique du Père céleste, comblé de majesté et des splendeurs de sa gloire, il aurait pu la rappeler à lui sur-le-champ pour lui faire partager son triomphe, car elle n'aspirait qu'à retrouver son Fils : la terre n'avait plus rien à lui donner, plus rien à lui demander. Mais le Seigneur ne voulut point la rappeler encore, sans doute pour qu'elle passât par les différentes phases de la vie de la femme, entre autres par le veuvage ; afin qu'elle devînt le modèle et la protection de la femme dans toutes ses conditions et toutes ses souffrances.

Il n'y a pas de documents écrits sur le veuvage de la très-sainte Vierge qui soit parvenu jusqu'à nous, mais nous n'en possédons pas moins un grand nombre de détails aussi certains que s'ils étaient attestés par des documents de ce genre.

D'abord elle suivit avec une attention soutenue tout ce qui concernait la cause de son divin Fils; elle recueillit et réunit dans sa mémoire aussi bien que dans son cœur tous les faits qui s'y rapportaient de loin comme de près. Les miracles éclatants que les apôtres opéraient au nom de Jésus, l'intrépidité et la constance avec lesquelles ils rendaient témoignage au Christ crucifié, le nombre des fidèles qui allait chaque jour en s'augmentant, apportaient sans cesse à la sainte Mère de nouveaux sujets de joie. Mais en revanche les ennemis de Jésus-Christ continuaient le cours de leurs persécutions. Pierre et Jean furent battus de verges, Étienne lapidé, Jacques exécuté par le glaive, sans parler des mensonges et des outrages continuels de ceux qui prétendaient, par exemple, que Jésus n'était point ressuscité d'entre les morts, mais qu'on l'avait dérobé du sépulcre pendant le sommeil des gardes. Saul rugissait comme un lion furieux contre la communauté des fidèles. Il pénétrait de force dans les maisons, en arrachait les hommes et les femmes et les jetait en prison. Le cœur de Marie saignait à la vue ou à la nouvelle de toutes ces scènes d'horreur et de violence.

Mais en dépit de tous les efforts des ennemis de Jésus-Christ et de toutes les persécutions dirigées contre son nom, la vanité de ces efforts et de ces persécutions et le triomphe de la cause du Sauveur sautaient aux yeux. Pierre et Jean furent battus de verges, mais les coups redoublèrent leur courage à rendre témoignage à leur Maître devant le grand conseil et la populace réunie. Étienne tomba mort sous les pierres, mais sa face était semblable à celle d'un ange, et il vit le ciel ouvert et le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu son Père. Jacques frère de Jean fut exécuté par le glaive, et Pierre attendait le même sort, lorsqu'un ange le retira de sa prison et le reconduisit vers les siens à leur extrême surprise. Saul exhalait sa rage contre les fidèles, mais une vision le transforma et en fit le plus ardent des apôtres. Une violente persécution qui éclata à Jérusalem força les fidèles à fuir en foule, mais ce fut précisément cette fuite qui répandit dans toutes les contrées des témoins de l'Évangile. Les Juifs se montrèrent endurcis, mais en retour le nom de Jésus pénétra chez les gentils. Le centurion Corneille fut le premier d'entre eux qui reçut le baptême et le Saint-Esprit, et bientôt le nombre

des fidèles fut plus grand parmi les gentils que parmi les Juifs. Tout cela et mille autres choses semblables entretenaient le cœur de Marie dans une perpétuelle agitation; et si elle ne manquait pas de souffrances, elle ne manquait pas non plus de grandes consolations.

Jean l'avait recueillie. De quoi parlaient-ils dans leur sainte solitude? Certainement de ces mystérieux discours de Jésus que Jean avait entendus, qu'il avait gravés dans sa mémoire et qu'il consigna plus tard dans son Évangile. La sainte Mère qui n'avait pas entendu la plupart de ces discours, brûlait de les connaître; plus ils avaient un sens sublime et mystérieux et plus son esprit s'y attachait avec avidité et avec une légitime curiosité. Lorsque Jean exposait publiquement ces discours, la sainte Mère lui demandait encore en particulier de plus amples détails, lorsqu'il traitait une autre matière, elle revenait sur les paroles de son divin Fils qui occupaient sans cesse son esprit et s'y étaient profondément gravées.

Jean l'avait recueillie chez lui; mais Jean est un des apôtres, il faut qu'il parte pour annoncer l'Évangile dans le monde entier. Emmènera-t-il avec lui la Mère de son Sauveur, qui était devenue

la sienne? L'accompagnera-t-elle dans ces lointaines contrées? Les anciennes traditions varient sur ce sujet, les unes prétendent qu'elle suivit Jean à Éphèse et même qu'elle y mourut. Les autres nous autorisent à croire qu'elle ne quitta jamais la Palestine et qu'elle s'endormit à Jérusalem de son dernier sommeil. Il y a incertitude de part et d'autre. La seule chose certaine c'est que Marie eut un sort pénible si elle suivit saint Jean dans ses pérégrinations apostoliques, et un sort non moins pénible si elle dut se séparer du disciple qui veillait sur elle et rester seule dans son pays. Hélas! quand le sort de la veuve est-il doux?

Le sort le plus doux et le meilleur parti que puisse choisir une veuve, c'est de se réfugier dans la paix de la retraite et de la prière, et c'est ce que fit la sainte Mère. Le plus grand bonheur pour elle fut de recevoir dans la sainte communion le corps et le sang de son divin Fils. Elle recevait cet adorable sacrement en commun avec les fidèles de Jérusalem, desquels il est écrit : « Ils persévéraient dans la doctrine des apôtres, dans la communion de la fraction du pain et dans la prière. » Elle se présentait donc tous les jours à la sainte table, et il est facile de concevoir quelle

était la ferveur qui l'animait dans une si sainte action. Qui donc avait vu des mêmes yeux qu'elle la mort du Seigneur, qui l'avait ressentie comme elle? Qui pouvait célébrer cette mort avec des sentiments pareils aux siens? qui portait au Seigneur le même amour et les mêmes aspirations? qui donc pouvait le recevoir quand il s'approchait sous les apparences du pain et du vin pour se donner tout entier, avec un plus profond attendrissement, avec des transports plus sincères que Marie? Et qui était plus qu'elle heureux de cette union qui se renouvelait sans cesse? S'il est vrai en général qu'il y a un mystère de vie dans le commerce intime que les âmes saintes entretiennent avec leur Sauveur et leur Dieu par l'usage de la sainte communion, le commerce de la très-sainte Vierge avec son divin Fils, par le moyen de ce même sacrement, nous paraîtra plusmystérieux encore et plus inexprimable. Tout ce que nous en savons, c'est que c'était un commerce plein d'inspiration et de vie, plein d'un amour de béatitude, de consolation et de paix.

Une veuve pieuse et sans fortune n'a pas de grands besoins pour elle-même, et sur son modique revenu elle économise encore quelques de-

niers pour les déposer dans le tronc du pauvre. Il en était ainsi de Marie. Si elle reçut de la communauté des fidèles de Jérusalem une part des biens mis en commun, elle y avait bien droit. C'était à la communauté des fidèles du Seigneur à prendre soin de la mère du Seigneur. Mais on méconnaîtrait la délicatesse de ses sentiments, si l'on refusait d'admettre qu'elle se fît un devoir de revaloir d'une manière ou d'une autre à la communauté ce qu'elle pouvait en avoir reçu. Une veuve vertueuse est reconnaissante et conserve dans son cœur le souvenir du bienfait reçu, jusqu'à ce qu'il se présente une occasion de rendre service pour service. Elle paye du moins de retour, si elle n'a point d'autre ressource, par ses prières et son intercession. Quand la communauté de Jérusalem tomba plus tard dans la pauvreté, chaque fidèle dut prendre soin de lui-même, la sainte Mère comme les autres, si dans ce temps-là elle habitait encore à Jérusalem. Elle était parfaitement en état de se suffire par son travail. La robe qu'elle avait faite de ses mains pour son Fils, et qui était d'une seule pièce sans couture, prouve suffisamment qu'elle était habile de ses mains et qu'elle avait appris à vivre de son travail. Je l'ai d'ailleurs

déjà dit, une veuve pieuse a besoin de peu de chose pour l'entretien de sa vie.

C'est ainsi que Marie partageait son temps entre la prière et le travail. De toutes ses occupations spirituelles, la plus chère à son esprit et à son cœur était de s'informer jour par jour des nouvelles du royaume de son Fils. Elle s'associait à tous ses progrès. Puis elle repassait en esprit les événements de sa propre vie; elle revivait mille fois par la pensée. Enfin le reste du temps était consacré à des actions de grâces, par les prières et les effusions d'amour qui étaient le fruit de ses souvenirs, de ses réflexions, de son commerce intime avec son Fils et qu'elle adressait au ciel à toute heure du jour et de la nuit.

On ne sait pas combien de temps la sainte Mère vécut après la mort de son divin Fils. Il semble que sa vie fut encore longue, assez longue en tout cas pour soupirer mille et mille fois dans l'esprit de saint Paul : « J'erre hors de ma patrie et loin du Seigneur. J'aspire, de toute l'ardeur de mon âme, à sortir de la maison de mon corps pour aller habiter avec le Seigneur. »

Consolez-vous donc, ô veuve chrétienne, en élevant vos regards vers Marie. Quelque cher et

quelque précieux que soit l'objet que vous ayez perdu, votre perte ne surpasse point la sienne. Mais à bien considérer les choses, Marie n'a rien perdu, et vous non plus, vous n'avez rien perdu.

Oui, votre condition est dure, très-dure peut-être, je n'en disconviens pas. Celui qui fut votre appui et votre ressource a quitté cette terre, ne laissant que la pauvreté et de petits enfants pour tout héritage; votre époux a quitté cette terre, vous laissant à vous-même dans la solitude, l'abandon et le silence. Votre protecteur a quitté cette terre, et vous restez exposée à devenir la proie d'un monde perfide qui ne cherche qu'à vous tromper, à vous duper et à vous opprimer. Oui, en vérité, votre sort est dur, très-dur peut-être. Pourquoi Dieu vous envoie-t-il toutes ces misères? Pourquoi êtes-vous condamnée à la douleur, tandis que les autres se réjouissent? Pourquoi êtes-vous entourée de gens perfides, avides et sans conscience, qui ne songent qu'aux moyens de vous nuire et de vous enlever votre bien? Pourquoi avez-vous vu disparaître la troupe de flatteurs qui vous comblaient autrefois de leurs frivoles hommages? Pourquoi ces bouches si empressées à vous décliner tous vos titres aux jours de votre

prospérité sont-elles devenues muettes? Pourquoi la plupart de ces connaissances, qui alors vous accablaient de visites, vous négligent-elles aujourd'hui? Le monde vous a abandonnée ; c'est afin que vous le quittiez à votre tour. Le doigt de Dieu paraît dans cette disposition, et le monde ne vous quitte que pour que vous le quittiez vous-même. N'en soyez donc ni trop accablée ni trop malheureuse, ô veuve chrétienne! Prenez courage, relevez-vous, détachez vos yeux, détachez votre âme du clinquant dont le faux éclat vous attirait. Dès que vous renoncez au monde du fond du cœur, quelque gênée, quelque rebutée que vous soyez, vous n'êtes plus malheureuse. Dès que vous vous transportez en esprit auprès de votre époux, en présence de Dieu, dès que vous sondez les miséricordes infinies et paternelles du Seigneur, quelles que soient vos privations, vous êtes déjà consolée. Vous rejoindrez un jour votre époux; jusque-là Dieu tout-puissant et miséricordieux sera votre protecteur, votre père nourricier et votre refuge. Qu'est-ce qui pourrait alors vous accabler? Le monde vous a abandonnée, mais Dieu vous reste et avec lui la foi, l'espérance et la charité.

Vous êtes pauvre et abandonnée, mais vous

pouvez, dans la condition que Dieu vous a faite, être honorée et respectée. Il est aisé de s'égayer et de rire avec le monde, d'avoir le cœur joyeux au bras de son époux ou au milieu de ses enfants; il n'y a pas beaucoup plus de mérite à se montrer à l'église, à prendre par contenance un livre de prières : cela n'empêche point que votre âme ne soit peut-être attachée au plaisir, à la vanité, à la richesse, qu'elle ne soit du moins partagée entre votre époux et Dieu. Mais que ce Dieu vous enlève celui qui lui disputait votre amour, qu'il change pour vous en amertume toutes les joies de la terre, vous voilà devenue capable, vous voilà vivement avertie d'aimer votre Dieu aussitôt, de le servir, de vous confier en lui sans réserve et sans partage. Tous les liens qui vous attachaient sont rompus. Vous avez recouvré votre liberté, vous pouvez rendre à votre Créateur votre cœur tout entier. Quelle grandeur, mais aussi quel honneur ! Faible en apparence, roseau fragile, victime de la violence et de la ruse, vous avez un appui et une force secrète; vous êtes une femme forte, vous avez dès à présent le courage nécessaire pour entreprendre, au nom du Seigneur, la tâche qui vous incombe et qui vous paraît impossible. Il faudra vous lever

de bonne heure et veiller tard, travailler peut-être plus que naguère votre servante, tenir tête chaque jour à toute sorte d'empiétements, lutter contre les inquiétudes que vous donneront vos enfants, vos serviteurs, la diminution de vos revenus, les pertes qui vous menacent et les prétentions injustes; mais rien ne vous abat, rien ne vous intimide, rien n'affaiblit votre foi, et tous les redoublements d'embarras ne font que vous rendre plus fervente dans la prière et dans la confiance : vous êtes une femme forte.

C'est pourquoi l'Apôtre écrivait : « Honorez les veuves qui sont de véritable veuves. Une véritable veuve met dans son abandon, sa confiance en Dieu et ne se lasse point de le prier et de le supplier jour et nuit. »

Toutes les veuves n'ont point une tâche aussi pénible à remplir que celle dont nous venons de parler, mais il faut qu'elles adoptent toutes une règle de conduite, et elles font bien voir, en se consacrant au Seigneur, si l'esprit du Seigneur, l'esprit de charité et de vie est descendu en elles. Les veuves âgées, en particulier, ont passé pendant leur vie par tant d'épreuves et d'expérience qu'elles ont appris à être modérées dans leurs

jugements, indulgentes pour les faiblesses des hommes, compatissantes pour toutes leurs misères, prêtes à porter partout, à toute heure, leurs soins et leurs secours. Il y a, dans une veuve âgée et vraiment chrétienne, une grande maturité d'esprit et de cœur, et on l'honore du beau nom de matrone. L'Apôtre, énumérant les qualités qui la recommandent, rappelle « qu'elle a élevé des enfants, recueilli des étrangers, lavé les pieds aux saints, secouru les affligés et pratiqué toutes les bonnes œuvres. »



Il convient de joindre aux veuves, les vieilles filles animées du même esprit. Ou bien elles ont donné la préférence au célibat, ou elles n'ont point trouvé d'union assortie. Elles en ont pris leur parti et elles comprennent l'heureuse position dans laquelle elles se trouvent ; elles n'ont pas d'embarras de famille, elles n'ont ni époux ni enfants qui les empêchent de vivre exclusivement pour le Seigneur et de ne servir que lui. Elles mènent donc une vie paisible, retirée, détachée du monde, une vie heureuse dans ce détachement, vraiment pieuse et tout en Dieu. Mais de même que, d'une part, elles appartiennent sans réserve au Seigneur, d'autre part (et précisément

pour l'amour du Seigneur et sous l'inspiration de cet amour), elles sont actives et affairées, distribuant de tous côtés leurs bienfaits, leurs consolations et leurs soins. Comme elles n'ont aucune ambition en ce monde, elles ne sont point envieuses, elles sont au contraire bienveillantes, fidèles, sûres et secourables. Elles sont partout en grande estime. Elles n'attirent point par la beauté du corps, car la fleur de leur jeunesse s'est fanée, mais elles n'en sont que plus aimables à cause de leur esprit de paix et de conciliation, à cause de leur jugement sain et solide, de leurs sentiments pieux et affectueux et de leur infatigable charité.

Hélas ! Pourquoi faut-il qu'il y ait tant de veuves de tout âge et tout autant de vieilles filles qui ne veulent point comprendre le beau rôle que la Providence leur assigne, et qui mènent une vie sans dignité et sans considération ? « Elles vont, dit l'apôtre saint Paul, de maison en maison, poussées par l'oisiveté, parlant à tort et à travers de choses peu convenables. Elles mènent une vie sensuelle et matérielle, et meurent déjà quoique vivant encore. » Elles ne sauraient renoncer à plaire, elles usent le temps à parer leur corps et leur cœur. Elles sont avides d'honneurs et de pré-

férences, et quand elles se voient reléguées au second rang et sacrifiées à d'autres, elles se gonflent d'envie et de rancune. Le vide de leur âme les oblige à chercher des distractions au dehors. Elles fouillent les vieux secrets de famille, elles recherchent les secrets du jour et ceux du lendemain, remarquent tout, critiquent tout, épiloguent à tout propos. Leurs yeux sont toujours ouverts, leur oreille est toujours attentive, elles ne vivent, elles ne respirent qu'avec des personnes de leur espèce. Les appétits sensuels, au lieu d'être réprimés, se font sentir en mainte occasion, l'envie de les satisfaire existe, et si les circonstances les favorisent, ces malheureuses oublient ce qui leur reste de conscience et tombent dans un endurcissement moral aussi étrange que grossier. De la vie intérieure, de l'humilité du cœur, de la piété, de l'humanité, de la pudeur et des autres vertus de la femme, elles en ont peut-être conservé le nom dans leur mémoire, mais leur âme en a perdu le souvenir et oublié la pratique.

Que faire donc ? « Je veux, dit saint Paul, que les jeunes veuves se remarient, qu'elles aient des enfants, qu'elles président au ménage et qu'elles ne

laissent à l'ennemi aucune occasion de les exciter au mal. » A la bonne heure, guidées par leurs maris, occupées par les soins et les travaux du ménage, préservées par la présence des enfants qu'elles auront mis au monde, ce seront de bonnes épouses et de bonnes mères. Elles seront, nous l'osons espérer, à l'abri des nombreuses et fatales erreurs dont il vient d'être question. Mais pour celles qui ne peuvent plus ou ne veulent plus se marier, il faut qu'elles considèrent leur entrée dans le veuvage comme un point capital et décisif dans leur vie morale. Dieu, en retirant leur époux du monde, les en a retirées avec lui. Si elles franchissent ce pas décisif, qu'elles meurent au monde avec leur mari, et qu'elles demeurent en Dieu avec lui ; leur vie sera, par le fait même, une vie intérieure, appliquée aux choses de Dieu, pleine de foi, d'espérance et de saintes consolations. Mais si, avec leurs vêtements de deuil, elles déposent leur pieuse tristesse et leur dégoût du monde, si elles cherchent leur paix hors d'elles-mêmes, en proie au vide et à l'ennui, dès qu'il n'y a rien d'intéressant à voir, à raconter, à entendre, à critiquer, elles s'enfonceront de plus en plus dans toutes les erreurs et les frivolités si communes à leur condi-

tion. Elles n'ont rien qui les retienne au dehors, car elles n'ont plus à leurs côtés un homme dont la présence les oblige à se surveiller; elles suivent leur plaisir et leur caprice, se justifient à leurs propres yeux et personne ne les reprend. Elles n'ont rien qui les retienne au dedans, car il n'y a point en elles de piété, c'est-à-dire de crainte de Dieu, point d'inclination qui les porte à plaire à Dieu, aucun goût qui les excite à la piété, à la solitude, à la résignation. Elles sont à la merci de leur nature faible, pareilles à un roseau que le vent plie, à une balle que les enfants lancent où ils veulent. Le Seigneur a dit : Combien ne compté-je pas dans mon église de pieuses et estimables veuves ? Voyez, j'ai blessé leur cœur, mais je l'ai guéri. Elles ont entendu ma voix quand je les appelais à moi dans leurs troubles et leurs misères ; voici que j'ai séché leurs larmes. Elles n'ont plus à souffrir de la faim, de la soif, du soleil et de la chaleur. Je suis la tente qui les abrite, je les conduis aux sources de la vie et je les nourris. Pourquoi n'avez-vous point voulu entendre aussi ma voix, quand je vous ai mises au nombre des veuves ? Pourquoi n'êtes-vous point entrées dans l'esprit des saintes femmes de votre condi-

tion ? Vous passez pour être vivantes, mais vous êtes mortes. Insensées ! Où est l'huile de vos lampes ? Où sont les fruits de vos biens et de vos trésors ? Quelle épouvante sera la vôtre, quand je mettrai votre cœur à nu sous vos yeux et qu'on n'y trouvera que vanité, malice, envie, jalousie, égoïsme, sensualité, mensonge et dissimulation ? Croyez-vous être sur la terre pour mener une vie aussi coupable et aussi inutile ? Et qui, pensez-vous, vous en tiendra compte ? Éveillez-vous dès aujourd'hui au son de ma voix et convertissez-vous, « sinon je viendrai comme un voleur vers vous, et vous n'en saurez ni l'heure ni le jour. »

Je conclus en mentionnant encore un défaut de la femme et surtout de la femme veuve. Je veux parler de ce souci cuisant qui fait qu'on s'inquiète et qu'on se demande tous les jours : « Que vais-je devenir ? De quoi vivrai-je ? Quel parti prendrai-je ? » Sans répondre à ces questions par les paroles mêmes du Sauveur : « Votre Père qui est au ciel, sait de quoi vous avez besoin, » je demande tout simplement : N'avez-vous point de petit enfant ? N'en avez-vous point eu ? N'en avez-vous pas vu ? Eh bien, l'enfant vient au monde tout nu. S'inquiète-t-il de savoir où il trouvera des vête-

ments ? Il vient au monde incapable de se procurer des aliments. A-t-il peur de savoir comment et de quoi il vivra ? Il vient au monde dans une incapacité complète de s'aider, de se défendre contre le moindre danger. A-t-il pour cela perdu le sommeil, a-t-il craint qu'il lui arrivât du mal ? Hélas ! Quand il est venu au monde nu et désarmé, tout était déjà prêt pour le recevoir, et malgré son impuissance totale, il pouvait dormir tranquille, parce que d'autres personnes veillaient sur lui. Et si Dieu a pris tous ces soins d'une pauvre petite créature, qui sommeille d'un repos calme et paisible, pensez-vous qu'il oubliera la faible femme ou la veuve désolée qui tend les bras vers lui et l'implore avec foi ? N'a-t-il pas dans les trésors de sa puissance et de son amour de quoi subvenir aux besoins d'une fille, d'une femme ou d'une veuve abandonnée et malheureuse ? Ah ! pauvre âme inquiète, jetez donc les yeux sur ce petit enfant qui repose à vos côtés et rougissez de votre peu de foi. Voyez cet ange qui s'endort sous l'aile du Seigneur, voyez comme il vit en sûreté : que son calme et sa paix vous inspirent donc le courage et la résignation.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

La mort de la sainte Vierge. L'assomption.

Un récit digne de foi fait parvenir la sainte Vierge à un âge très-avancé. Or, quand la dernière heure de Marie eut sonné, en supposant que le récit n'eût rien dit de particulier sur la fin d'une vie aussi prodigieuse, nous sommes assurés que la très-sainte Vierge mourut, non pas d'une manière vulgaire, mais d'une manière éclatante et glorieuse, comme il convenait à la Vierge pure et immaculée, à la Mère de Dieu, à celle dont l'existence entière a été une alternative de la félicité la plus grande et des souffrances les plus douloureuses. C'est ce que du reste notre antique tradition confirme.

Nous apprenons d'abord qu'un ange du ciel lui annonça le jour et l'heure où elle retournerait vers son divin Fils. Je ne vois là rien de bien extraordinaire, car il y a eu souvent de saintes âmes qu'une révélation intérieure avertissait de l'heure

de leur mort. Comment le Seigneur aurait-il caché à sa sainte Mère le moment si longtemps désiré de sa réunion avec lui?

Quand Marie eut reçu l'heureuse nouvelle, elle en conçut, rapporte la tradition, une joie indicible et disposa toute sa demeure comme pour une fête prochaine et solennelle. C'en était bien une, et la plus grande de toutes, que la prochaine arrivée de son divin Fils qui venait pour la chercher et l'associer à sa gloire. C'était le plus beau couronnement de la vie la plus belle.

Vers le même temps, dit la légende, les apôtres, poussés par le Saint-Esprit, arrivèrent de toutes les contrées du monde, dans lesquelles ils s'étaient dispersés, auprès de la sainte Mère du Sauveur, pour voir encore une fois sur la terre cette femme bénie entre toutes les femmes, pour assister à sa mort qui devait présenter un caractère particulier et touchant, et pour lui offrir leurs derniers respects au terme de sa noble et incomparable carrière. La sainte Mère comprit aussitôt la portée de leur venue, mais loin d'en être frappée, elle éprouva un sentiment analogue à celui de la vierge que vient prendre le cortége nuptial, pour la conduire à son fiancé.

Nous ne craignons point de nous tromper en admettant que la sainte Mère, après avoir accueilli les saints apôtres avec une sérénité parfaite, s'informa auprès d'eux des progrès de l'église naissante. Elle se fit raconter comment le Seigneur avait béni en tous lieux la parole de sa doctrine, comment il l'avait confirmée par des miracles, et comment il avait multiplié le nombre des fidèles. C'est ainsi qu'elle s'occupa, jusqu'à son dernier soupir, de son Fils et du royaume qu'il était venu fonder sur la terre, avec les plus vifs transports de la joie et de l'amour.

Enfin arriva l'heure du dernier sommeil. Pauvre comme elle était, elle eut bientôt mis ordre à ses affaires temporelles. Elle donna les deux robes qu'elle possédait à deux vierges pieuses et prit affectueusement congé des saints apôtres qu'elle bénit. Ils se tenaient autour d'elle et, quoique remplis de joie et de confiance, ils versaient des larmes abondantes. Puis elle se plaça dans la pieuse attitude dans laquelle elle voulait être portée au tombeau. Et son visage se transfigura, car elle vit son divin Fils, accompagné de légions célestes, descendre du ciel pour recueillir son âme. «C'est en vos mains, ô Seigneur, que je remets mon

esprit, » murmura-t-elle et elle rendit le dernier soupir. Et le Seigneur prit son âme et la remit à l'archange Michel pour la porter au ciel au milieu des chœurs des Esprits célestes.

Tels sont les termes de notre antique récit. Et de fait, il serait difficile d'imaginer une autre manière de mourir qui fût digne de la sainte Vierge, Mère de Dieu. La convenance se confond ici avec la vérité, car dans les choses de Dieu le vrai est toujours la perfection de la convenance, et cette convenance parfaite est toujours une réalité, elle est toujours la vérité. Que la sainte Vierge en mourant voie son divin Fils venir au-devant d'elle, et qu'à cette vue elle soit ravie en extase, ce détail en particulier n'a rien qui doive nous surprendre. Si Étienne et beaucoup d'autres saints ont eu de pareilles visions au moment de leur mort, pourquoi la sainte Mère aurait-elle été moins favorisée ?

L'éclat merveilleux qui s'était répandu sur la face transfigurée de la Vierge expirante ne disparut point après sa mort. C'était comme le cercle d'or que forment les rayons du crépuscule, quand le soleil vient de se coucher. Les saints apôtres ne pouvaient se rassasier de cette vue, et il n'y a point d'expressions pour en décrire le charme. Ils

pensèrent aussitôt à la parole de Jésus-Christ : « Celui qui croit en moi, ne mourra point, et même après sa mort il continuera de vivre. »

Ce n'était point une morte qu'ils avaient sous les yeux, mais une sainte endormie, le visage rayonnant de toute la béatitude dans laquelle l'âme était entrée. « Oui, dirent-ils, vous êtes pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. » Quel contraste ! Ève au paradis, rougissant et fuyant devant la face de Dieu, le cœur déchiré par son péché, et Marie poursuivie par le vieux serpent, mais sans tache, infiniment pure, brûlante d'amour et de saints désirs, recueillie par le Père éternel son époux et par le Sauveur du monde son Fils, portant sur la face de son corps endormi les marques glorieuses de sa transfiguration !

L'heure des funérailles est venue. L'antique récit nous apprend que les apôtres portèrent la sainte dépouille au tombeau qui lui était préparé ; une foule de fidèles suivirent le cortége, et tandis que les apôtres et les disciples chantaient des cantiques sacrés, des légions d'esprits célestes planaient au-dessus du pieux convoi et accompagnaient le corps en psalmodiant des hymnes. Ce n'était point

une marche funèbre, c'était une marche triomphale. On peut même dire que c'était un cortége nuptial, conduisant au ciel la céleste fiancée.

Il n'est point donné à l'homme pervers de s'associer à un bonheur pur, à une allégresse céleste et innocente, ni même d'en être témoin sans qu'il la trouble : le démon s'éveille en lui et le pousse à des actes de brutalité maligne. C'est ce qui arrive ici. La tradition raconte qu'un juif, animé comme plusieurs autres de sentiments hostiles, mais plus hardi et plus sauvage qu'eux, s'approcha du cortége dans l'intention de jeter à terre et de profaner la sainte dépouille. Il avait déjà saisi la bière lorsque tout à coup ses deux mains se détachèrent de ses bras. Il obtint pourtant sa grâce et sa guérison, après avoir beaucoup prié et pleuré.

La sainte dépouille fut mise au tombeau et la bière recouverte d'une dalle. Avant de permettre qu'on scellât la dalle, tous voulurent revoir encore une fois le corps béni de Marie, afin de graver et de conserver dans leur mémoire les traits de la Mère de Dieu. Ces traits avaient un charme inexprimable. On ne pouvait s'en détacher.

A peine revenus des funérailles d'une morte bien-aimée, nous n'avons pas de plus chère conso-

lation que de retourner bientôt au lieu de sa sépulture. Nous renouvelons chaque jour ce pèlerinage douloureux et néanmoins précieux. C'est ce que firent aussi les saints apôtres, au dire de notre antique récit. Ils demeurèrent trois jours auprès du tombeau, et toutes les fois qu'ils y étaient, ils entendaient dans les airs, au-dessus d'eux, des chants célestes d'une douceur ineffable. Non-seulement les apôtres, mais encore les anges se sentaient attirés vers le saint lieu et ils mêlaient tous ensemble leurs chants et leurs prières.

Est-ce par un dessein spécial de la Providence ou par hasard, qu'un des apôtres arriva trop tard et ne put assister ni aux derniers moments de la sainte Vierge ni à ses funérailles? C'est ce que la tradition ne nous dit point. Son désir de la voir encore une fois était d'autant plus vif qu'il était venu de très-loin dans ce but, et que les autres apôtres ne lui avaient pas laissé ignorer quelle expression touchante la transfiguration avait communiquée aux traits de Marie. Il les supplia de faire lever la dalle qui la recouvrait, afin qu'il la vît à son tour une dernière fois.

On lui accorde sa prière. La dalle est soulevée. C'était le troisième jour après les funérailles.

Quel spectacle offrit la tombe à leurs regards avides ! L'antique récit rapporte que le corps avait disparu ; le Seigneur l'avait enlevé au ciel et l'avait réuni à l'âme de la sainte Mère. Il n'y avait plus dans le tombeau que le vêtement dans lequel on l'avait ensevelie. Un parfum céleste embaumait ce lieu sanctifié. La très-sainte Vierge, Mère de Dieu, ajoute notre tradition, avait donc été admise, aussitôt après sa mort, à la résurrection de la chair, parce qu'il ne convenait point que le corps pur et immaculé auquel le Fils de Dieu avait emprunté sa chair et son sang devînt la proie de la pourriture. Il nous est d'autant plus facile d'admettre que le corps de la sainte Vierge fut reçu au ciel, que l'apôtre saint Paul parle, dans son épître aux Éphésiens, d'une entrée au ciel qui a lieu non par voie de dépouillement, c'est-à-dire par la mort et la corruption, mais par un simple changement, c'est-à-dire par une transformation de ce corps mortel en un corps céleste ; et que le corps de la très-sainte Vierge ait passé de la terre au ciel par un simple échange, personne n'en doutera, tant il est clair que ce corps terrestre dut prendre, par le seul fait de sa réception dans le ciel, une beauté et un éclat accommodés à la splen-

deur de son âme et au rang éminent qu'elle occupe parmi les esprits célestes.

Il est convenable de dire que le corps de Marie devait être retiré de la terre, parce que la terre n'était pas digne de posséder ce vase d'élection, de grâces et de vertus, cet asile de douleurs et de joies uniques en leur genre. On peut dire encore que le corps de la Vierge bénie entre toutes les vierges, de la Vierge honorée par tous les peuples, devait être transporté au ciel afin qu'elle y fût tout entière, et que personne n'eût la tentation de la chercher ailleurs qu'auprès de son divin Fils. Personne n'a jamais connu le tombeau de Moïse. Moïse avait laissé à Israël ses grandes actions, son histoire, ses lois, ses institutions religieuses et civiles. C'est là ce qui devait rester de lui ; mais pour son corps et son tombeau, Dieu même les avait cachés.

Nous voici donc arrivés au terme de la vie la plus sublime, la plus merveilleuse et la plus sainte que jamais femme ait vécue. Je ne sais ni homme sur la terre, ni esprit dans le ciel, qui ne s'incline avec respect devant cette vie unique. Et s'il suffisait d'un simple vœu pour l'attester, nous entendrions ce cri monter de mille bouches vers le ciel : Puisse ma fin ressembler à celle de Marie !

Mais de simples vœux ne mènent à rien. Vous connaissez le chemin par lequel a dû passer, par lequel a réellement passé la Vierge des vierges, la mère des douleurs pour arriver à une semblable fin. Il n'existe au fond pour personne un autre chemin : il faut forcer l'entrée du royaume des cieux, il faut l'emporter d'assaut.

Il s'agit donc de savoir si vous avez la volonté et le courage de parcourir la même carrière que la première et la plus digne entre toutes les femmes. Il s'agit de savoir si votre volonté est ferme et bien réfléchie, si votre courage s'appuie sur le désir de votre sanctification. Il s'agit de savoir si vous avez envisagé assez sérieusement le but de votre existence, la fin inévitable qui vous attend et votre passage dans un autre monde pour vous sacrifier à ce but, c'est-à-dire pour prendre d'assaut le royaume des cieux. Vous pouvez beaucoup encore, tout peut-être.

Oui, que sont tous les biens et toutes les jouissances de la terre entière, comparés au bienheureux état d'une femme qui rend à la mort son corps immaculé comme une offrande qu'elle prie le Seigneur d'agréer, qu'elle lui présente avec confiance et avec ardeur; d'une femme qui attend

avec impatience le moment où le Seigneur viendra et la recevra dans les bras de son infinie miséricorde? Elle laisse derrière elle une vie pleine peut-être de peines et de luttes, mais elle les a toutes oubliées. Ce qu'elle a gagné à combattre et à souffrir ; ce qu'elle possède en vertus, en amour et en espérances, voilà ce qui lui reste, voilà son trésor que le monde ne lui ravira pas. Les traces de ses peines et de ses travaux sont effacées de dessus ses traits ; la paix que Dieu donne seul, les a transfigurés au moment de la mort et leur a communiqué une beauté surhumaine.

Oui, que ferez-vous, femme mondaine, à cette heure solennelle et décisive, de tous vos honneurs, de vos bijoux, des plaisirs de votre vie? Ne jettent-ils pas à présent de l'amertume dans vos souvenirs, ne sont-ils point un fardeau et un sujet de dégoût ? Ah ! si vous avez livré votre âme à ces faux biens, si vous l'avez sacrifiée à ce clinquant du monde, c'est que vous étiez mondaine, sensuelle, orgueilleuse, en proie à d'indignes passions. C'en est fait. Vous restez ce que vous êtes et vous mourrez telle que vous êtes. L'abattement, le désespoir, les déchirements de votre âme s'imprimeront sur vos traits mourants pour les défigurer.

Admettons que ces deux manières de mourir si visiblement différentes soient le point de départ de la carrière invisible qui se prolonge dans l'éternité. Si dans le premier cas les esprits célestes accourent avec des vœux de bonheur et des chants d'allégresse pour recueillir l'âme après la mort et la conduire au paradis, en sera-t-il de même dans le second cas ? J'ai bien peur que celui dont l'âme s'est faite l'esclave durant sa vie terrestre ne soit là pour saisir en ricanant cette âme égarée et pour l'emmener dans le séjour de la perdition éternelle. Notre existence ici-bas a une valeur infinie. C'est la saison des semailles qu'il faut faire en vue de la moisson éternelle. Chacune moissonnera ce qu'elle aura semé, semé dans son propre cœur et placé dans ses œuvres. Il y a donc lieu de revenir à notre question : « Avez-vous du courage et de la bonne volonté ? Êtes-vous prête à faire des sacrifices ? Que donnerez-vous pour obtenir une heureuse fin ? » La mort est inévitable ; on ne l'élude point, il s'agit de prendre un parti. Vous pouvez beaucoup encore, tout peut-être. Ne vous aveuglez point vous-même ; ne fermez point volontairement les yeux à la lumière de la grâce.

Vous entendrez souvent dire en parlant d'une

personne de votre sexe qui vient de mourir : « Voilà ses pleurs séchés, elle est entrée dans le pays du repos, elle est au bout de ses peines. » C'est une manière de parler insensée et mensongère. Ne vous faites pas illusion. La source des larmes ne saurait tarir tant qu'on ne s'est pas détaché du péché ; on n'arrive point au repos tant que le cœur est l'esclave du monde et des passions ; et pour atteindre le terme de sa carrière terrestre, on n'est point au bout de ses peines, quand on n'a peut-être point commencé à travailler ou qu'on n'a rempli qu'une faible partie de sa tâche. Il semble, à entendre ces propos romanesques, qu'il suffise de vivre et de mourir pour obtenir la béatitude.

La vie sainte et glorieuse de la très-sainte Vierge que vous venez de lire et de méditer a dû faire assurément sur vous une impression profonde et salutaire. Osez donc risquer un faible capital temporel en vue d'un gain éternel. Vous êtes jeune, vous n'êtes point gâtée, vous êtes pieuse, bienveillante, complaisante, zélée, heureuse.

Songez aux biens moraux que vous possédez, ne les dissipez point, augmentez-les plutôt ; utilisez au profit de votre âme les peines et les dan-

gers que vous rencontrerez dans le cours de votre vie. Arrivez au but sans jamais avoir rien laissé perdre de l'amour que vous devez à votre Dieu et à votre Sauveur. Personne ne sera plus digne d'envie que vous. Mais n'est-ce peut-être pas déjà le contraire au moment où vous lisez ces lignes ? Le monde vous aurait-il déjà prise dans ses filets? Vous avez vieilli, mais pour devenir d'année en année plus sensuelle, plus égoïste, plus vaine, plus médisante, plus querelleuse, plus envieuse, plus violente, plus insensible et plus oublieuse de Dieu. Où allez-vous ? que pensez-vous devenir ? Si vous ne vous arrêtez point sur cette pente fatale, vous tomberez tous les jours plus bas. Que ferez-vous d'une âme comme la vôtre, souillée, ravalée, haineuse, orgueilleuse, qui n'adore qu'elle-même, d'une âme vile, méprisable et corrompue ? Qu'avez-vous fait des dons de la grâce? Pourquoi avez-vous vécu ? Telle que vous êtes, vous êtes jugée d'avance. Vous êtes à vous-même votre arrêt et votre condamnation ; cependant vous êtes encore sur la terre, vous pouvez encore vous faire une fin bienheureuse. Allez donc de ce pas au sacré tribunal de la pénitence ; suppliez Dieu de vous tendre la main et de vous sauver ; pleurez votre vie

passée et rompez à jamais avec elle ; sauvez et réparez de votre mieux les débris de votre vertu ; demandez instamment à Dieu l'esprit de pénitence et d'humilité. Achetez par vos œuvres de quoi couvrir vos défauts, de quoi dessiller vos yeux, afin que vous ne comparaissiez point nue et aveugle devant votre Juge.

Je voudrais assister en personne ou en esprit à vos funérailles ; j'y voudrais voir couler beaucoup de larmes ; je voudrais entendre célébrer par les assistants, votre grand cœur, vos vertus, votre bienfaisance ; je voudrais entendre éclater sur votre tombe des accents de reconnaissance et des vœux de bonheur ; je voudrais voir honorée et fréquentée la place où vous reposez : mais je tremble de voir votre tombe abandonnée, de voir les passants secouer la tête, d'entendre des malédictions vous suivre dans le cimetière. Ce que je veux, vous pouvez bien le vouloir, et ce que je redoute vous pouvez bien le redouter aussi.

Nous avons raconté la mort de la très-sainte Vierge Mère de Dieu. Ce n'est qu'une mort apparente. Elle a été appelée à une vie, à une activité nouvelle, elle a passé d'une sphère pauvre et étroite à une sphère d'influence illimitée. Cette

âme grande et royale, avec ses trésors inépuisables de charité et d'amour, a reçu en partage un trône dont le rang, la magnificence et l'autorité sont dignes de sa pureté virginale, de sa tendresse et de sa miséricorde maternelles. Nous levons nos regards avec une vénération profonde vers la Reine couronnée d'étoiles, nous les levons avec confiance vers la mère des douleurs et de la miséricorde, et nous lui crions en nous souvenant de notre fin :

« Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il. »

CONCLUSION.

Telle est l'histoire de la très-sainte Vierge Marie, Mère de Dieu.

Allons-nous maintenant traiter cette histoire comme la première histoire venue, en la mettant de côté après l'avoir parcourue? Non. Ce sera tout le contraire ; l'Église catholique a introduit dans son culte les principaux événements de la vie de la très-sainte Vierge et ne se lasse point de lui donner des témoignages de la plus profonde vénération. Elle a consacré des jours anniversaires en commémoration de l'Immaculée-Conception de Marie, de sa nativité, de l'annonciation de l'ange Gabriel, de sa visite auprès de sainte Élisabeth, de la naissance de Jésus son divin fils, de la présentation de son fils au temple, de l'adoration des Mages, de la fuite en Égypte, du voyage de Jérusalem pour la fête de Pâques, du saint Enfant perdu et retrouvé dans cette ville, puis de toutes les grandes scènes de la vie et de

la passion du Sauveur, des impressions, des douleurs que ces scènes ont causées à sa sainte Mère, enfin de la mort de Marie et de sa glorieuse Assomption.

Aucun chrétien catholique ne peut donc traverser l'année ecclésiastique sans partager incessamment les joies et les douleurs qui abondent dans la vie de la très-sainte Vierge Mère de Dieu. L'histoire de cette vie n'est point comme celle des autres vies de saints, qu'on peut lire, lire même avec édification, puis mettre de côté pour n'y plus revenir. L'Église en a fait un sujet perpétuel toujours renaissant de méditation et d'édification.

Si l'Église dans le cycle annuel de ses fêtes offre à la contemplation et à la dévotion des fidèles toutes les grandes phases de la vie de Marie, Mère de Dieu, elle en fait encore autant chaque jour par le moyen de la prière si généralement répandue du saint Rosaire. D'une part cet exercice de piété a pour objet Jésus-Christ dont il retrace et rappelle l'histoire. C'est Jésus qui revient toujours dans la prière : « Je vous salue, Marie, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes, et béni est le fruit de vos entrailles, Jésus,

Que vierge vous avez conçu,

Que vierge vous avez porté chez Élisabeth,
Que vierge vous avez enfanté,
Que vierge vous avez présenté au temple,
Que vierge vous avez retrouvé au temple,
Qui pour nous a sué du sang,
Qui pour nous a été flagellé,
Qui pour nous a été couronné d'épines,
Qui pour nous a porté la croix,
Qui pour nous a été crucifié,
Qui est ressuscité des morts,
Qui est monté au ciel,
Qui a envoyé son Saint-Esprit,
Qui vous a reçue dans le ciel,
Qui vous a couronnée dans le ciel. »

Mais d'autre part, cet exercice de piété a pour objet la très-sainte Vierge Mère de Dieu. Son histoire mêlée et confondue avec celle de Jésus-Christ, reparaît dans le Rosaire où il est facile de la suivre, depuis la brillante annonciation, jusqu'à son élévation finale, glorieuse, éternelle. Le Rosaire répète cinquante, cent, jusqu'à cent cinquante fois les mêmes paroles : « Je vous salue, Marie, etc. » Il ajoute de dix en dix fois : «Jésus que vierge vous avez conçu, » ou bien : » Jésus que vierge vous avez porté chez Élisabeth, « et ainsi de suite. C'est donc constamment la Vierge bénie entre toutes les femmes, la Mère de Jésus, de Jésus

conçu, enfanté par elle; de Jésus souffrant, mourant, persécuté, régnant au plus haut des cieux; c'est Marie que cette prière salue; c'est Marie dont elle célèbre la mémoire, dont elle rappelle les joies, les douleurs et la gloire. Si nous avons cherché à voir dans ce livre le tableau complet de la vie de la sainte Vierge, le Rosaire, toutes les fois que nous le disons, peut nous en rappeler les principales scènes. Il peut arriver qu'on soit distrait et qu'on ne pense à rien en murmurant les salutations qui reviennent si souvent dans le Rosaire et les courtes allusions qu'il fait aux principaux événements de la vie de Marie, mais on peut aussi les prononcer avec attention si l'on veut bien s'en donner la peine et se rappeler ainsi les détails qu'on a lus dans ce livre, retrouver les émotions que cette lecture a fait éprouver. Il ne s'agit que de se recueillir et de fixer son attention sur le sens mystérieux des formules qu'on récite. Le Rosaire, qui prête tant à la réflexion, qui est si facile à apprendre, si parfaitement adapté à des exercices collectifs de dévotion, le Rosaire édifierait extrêmement si on le disait avec attention. On médit parfois du Rosaire, comme on médit des choses les plus saintes. Si l'on veut y blâmer quelque chose, que ce soit le peu de recueillement avec lequel on le dit. Le retour fré-

quent des mêmes prières peut favoriser la distraction et la favorise en effet chez un grand nombre de personnes; mais il peut aussi, il doit même arrêter l'esprit et le cœur sur un seul et même fait sacré qu'une simple et unique mention ne suffirait pas à graver dans la mémoire ; il doit porter à la méditation et rendre l'âme plus accessible aux impressions salutaires. Ne cessez donc point, ô pieuse chrétienne, de dire le Rosaire; mais qu'il soit pour vous comme une vivante peinture de la vie de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère.

L'Église catholique qui veut que nous aimions à nous rappeler Marie, que nous soyons heureux de son élévation, reconnaissants de ce qu'elle a donné le jour au Sauveur du monde, pénétrés de respect pour sa perpétuelle virginité et pour toutes les vertus éclatantes dont elle est l'abrégé, confiants dans sa bonté et dans son intercession, l'Église emploie encore à cette fin la Salutation angélique que le son de la cloche avertit trois fois le jour les fidèles de prier. Nous réciterons cette prière avec d'autant plus de ferveur et d'amour que nous aurons mieux appris à connaître et à honorer la sainte Vierge en étudiant sa vie. J'en dis autant du *Salve regina* qu'on prie également tous les jours à l'office. La Salutation angélique est

le sommaire de toute la vie glorieuse de Marie, elle contient en quelques mots toute la carrière terrestre de la Reine des cieux.

Jetons un dernier regard sur cette vie si belle, si touchante, et écrions-nous : Quel cœur que celui qui a traversé toutes ces épreuves, qui s'y est fortifié et sanctifié ! Voyez, chère lectrice, voyez encore une fois, cette virginité sans tache, cette profonde humilité, cette résignation sans réserve, cette foi inébranlable, cette patience constante, cette grandeur d'âme et ce courage admirable, cette douceur angélique ! Quel cœur ! Et si l'on parle beaucoup dans l'Église catholique du cœur de Marie, s'il s'est formé naguère une archiconfrérie de ce cœur qui s'est répandue et continue de se répandre au loin, cela n'a rien qui nous surprenne, et nous pénétrons sans peine le secret de ce succès. Qu'y a-t-il en vérité de plus convenable et de plus beau, surtout pour les femmes que de se réunir pour honorer un cœur où apparaissent avec une admirable grandeur toutes les vertus de la Vierge, de la femme et de la veuve ? Oui, contemplez ce cœur, ce très-saint cœur de Marie, vous toutes dont elle est le modèle ; entrez dans les sentiments de ce cœur ! Qu'il vous réveille, vous élève, vous inspire, vous fortifie et vous console ! unissez-vous à lui, faites-

en comme la vie de votre propre cœur. Après les joies et les honneurs qui ont ravi ce cœur, après les abîmes de douleur où ce cœur fut plongé, après la fournaise d'afflictions où il a été éprouvé, après la paix et les consolations célestes qu'il y a goûtées, que peut-il vous arriver en fait de grandeurs ou de misères, de joies ou de chagrins qui soit capable de vous enorgueillir ou de vous abattre si vous êtes entrées dans le cœur de Marie, si vous vous l'êtes approprié ? Et quelle pureté d'âme, quelle humilité, quel dévouement maternel, quelle sollicitude et quelle bonté, quelle diligence et quelle prévoyance, que de douceur et de patience dans le sacré cœur de Marie ! Que peut-il vous manquer pour être des femmes vertueuses et aimables, si vous honorez, si vous aimez le cœur de Marie, si vous faites, par ce respect et cette vénération, que ce cœur devienne le vôtre !

On a parlé d'une sorte d'idolâtrie dont les catholiques se rendent coupables par leur culte pour les saints, et en particulier par le culte de la très-sainte Vierge. Mais l'idolâtrie consiste à s'écarter du vrai Dieu et à adorer une idole inanimée et grossière. Or honorer Marie, méditer et admirer sa vie, rendre hommage à ce type sublime de la grandeur morale, est-ce bien là

adorer une idole inanimée et grossière? n'est-ce pas au contraire honorer ce qu'il y a au monde de plus honorable, c'est-à-dire une vertu admirable et unique, et voilà ce qu'on appellerait apostasier le vrai Dieu et tomber dans l'idolâtrie. Est-il possible d'ailleurs de méditer la vie de Marie, de la comprendre, de l'apprécier et de l'honorer, sans songer constamment à la venue, à la vie, aux œuvres, à la passion, à la mort et à la résurrection de Jésus-Christ, à son ascension, à la descente de son esprit sur les Apôtres et au royaume qu'il a fondé sur la terre? Où est l'idolâtrie dans cette application sans relâche à méditer la vie du divin Sauveur, à la prendre pour guide et pour appui? Qui est-ce qui a créé, formé et conduit à la perfection l'âme de la sainte Vierge? N'est-ce pas Dieu? Qui est-ce qui se trouve en fin de compte honoré et glorifié, sinon Dieu, par les hommages que Marie reçoit? et celui qui pénètre dans le sacré cœur de Marie, qui s'associe à ce dévouement sans réserve aux volontés de Dieu, à cette profonde humilité devant Dieu, à cette flamme d'un amour qui brûle de se sacrifier pour Dieu, celui-là est-il un idolâtre? Ne s'exerce-t-il pas, au contraire, à pratiquer le même dévouement, la même humilité, le même amour, c'est-à-dire à rendre à Dieu le

culte le plus parfait ? Voilà où est la vérité : rendre à Marie un culte pur et sincère, c'est unir son cœur au sien dans des élans d'admiration et de reconnaissance, c'est entrer en partage de son amour, de son humilité, de sa pureté ; unir son cœur au saint cœur de Marie dans des élans d'admiration et de reconnaissance, c'est élever son cœur confondu avec le cœur de Marie, à une foi inébranlable, à un dévouement sans prétention, à une patience courageuse, à un parfait esprit de sacrifice, à une charité sans restriction, à l'espérance en Dieu seul, c'est-à-dire au culte de Dieu le plus pur et le plus complet. Et voilà ce que l'on voudrait blâmer !...

FIN

TABLE DES MATIÈRES.

CORBEIL, typ. et stér. de CRÉTÉ.

